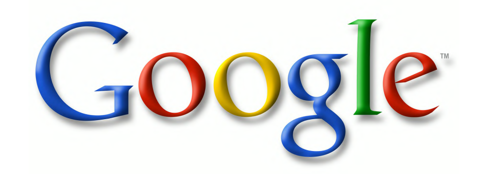




HISTOIRE

DES GAULOIS.

TOME III.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N. 14.

HISTOIRE

DES GAULOIS,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A L'ENTIÈRE SOUMISSION DE LA GAULE A LA DOMINATION ROMAINE.

PAR M. AMÉDÉE THIERRY,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE.

SECONDE ÉDITION.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

LIBRAIRIE CLASSIQUE ET ÉLÉMENTAIRE DE L. HACHETTE,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE,

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 12.

M DCCC XXXV.

HISTOIRE
DES GAULOIS.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE VII.

Description de l'île de Bretagne. — Première expédition de César dans cette île; son retour précipité. — Deuxième expédition : Mandubrat se réfugie auprès de César; assassinat de Dumno-rix; débarquement; soumission de Cassivellaun et des Trinobautes. — Quatrième campagne contre les Gaulois : les Carnutes tuent leur roi Tasget. — Défection d'Ambio-rix et de Cativolke; Q. Titurius Sabinus assiégé dans ses lignes; désastre des Romains. —Siège du quartier de Q. Cicéron. — Soulèvement de presque toute la Gaule. — Mort d'Indutiomar. — Cinquième campagne : les Ménapes et les Trévires sont défaits. — Ambio-rix accablé ; mort de Cativolke. — Cruautés de César. —Le camp romain est assiégé par les Sicambres. —Extermination des Éburons. —Supplice d'Acco.

55 — 53.

L'île de Bretagne paraît divisée naturellement 55
en deux régions bien distinctes : l'une septentrio-

55 nale, que forme la haute et longue chaîne des monts Grampiens; l'autre qui comprend tout le reste de l'île, et a, sur la côte de l'ouest, ses principales élévations.

C'était dans la région du nord qu'au sixième siècle avant notre ère, la race gallique, habitante primitive de l'île, avait fait retraite devant la conquête progressive des Kimris [1] : acculée au pied des monts Grampiens [2], boulevard de son indépendance, elle avait conservé, outre la région montagneuse, ces vastes plaines au midi du Forth qui forment aujourd'hui la Basse-Écosse. Au premier siècle, les Galls n'avaient encore rien perdu de ces possessions; ils y vivaient partagés en trois grandes confédérations qui, suivant l'usage constant de cette race [3], tiraient leurs noms de la nature topographique de leurs territoires particuliers. Les tribus ou clans, au sud du Forth, étaient appelés *Maïates* [4], c'est-à-dire clans des plaines; ceux au nord de ce golfe, *Albans* [5], clans des montagnes; enfin une vaste et épaisse forêt, qui s'éten-

1. V. part. 1, c. 1, p. 47.

2. *Grampius*, Tacit. Agricol. 29.

3. V. part. 1, c. 1.

4. *Maïatæ*, de *magh-aite; mag*, plaine; *aite*, contrée. La Basse-Écosse porte aujourd'hui en langue gallique le nom de *mag-thier*, basses-terres.

5. *Albani*. Les montagnards d'Écosse prennent encore aujourd'hui le nom d'*Albannach*.

dait sur tout le midi des monts Grampiens et sur les 55
plaines adjacentes, avait fait donner aux habitans de ce canton la dénomination de *Celtes* dans l'idiôme des Galls, et de *Calédons* ou *Calédoniens*, dans celui des Kimris [1].

La région méridionale, conquise par les compagnons de Hu-le-Puissant, était restée sans opposition entre leurs mains, pendant quatre cents ans. Dans le cours du second siècle avant notre ère, des Belges, passant le détroit, s'emparèrent de la côte méridionale [2], et de quelques cantons de l'est; et le roi suession Divitiac réunit à ses domaines du continent toute la presqu'île comprise entre la Tamise et la Saverne [3]. Plusieurs de ces peuplades émigrées conservaient leur nom national, comme les *Parises* ou *Parisii* [4], venus des bords de la Seine et de la Marne, à l'embouchure de l'Abus, les *Atrébates* [5] établis sur les deux rives de la Tamise et plusieurs autres; mais la plupart avaient adopté des titres de confédération, ou n'étaient plus désignées que par la dénomination collective de

1. *Sylva Caledonia, Saltus Caledonius.* — *Celyddon*, d'où les Romains ont fait *Caledonia*, est un mot du dialecte kimrique qui signifie *les forêts*, la contrée des forêts. Trioedd. 6. — Camdem. Brit. p. 668.

2. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 121; l. II, c. 4.

3. *Tamesis* et *Sabrina*.

4. Παρίσοι, Ptolem. — Peuple d'une partie de l'Yorkshire.

5. Atrebatii, Ἀτρεβάτιοι. Peuple d'une partie des comtés d'Oxford, de Buckingham, de Middlesex et de Berks.

55 Belges britanniques. Telle était la population de l'île de Bretagne à l'époque où César en projeta la conquête.

Cette diversité d'origine et de situation avait produit chez les Bretons une diversité correspondante de vie et d'habitudes. La côte méridionale présentait l'aspect d'un canton de la Belgique : les habitans, vêtus de la braie et de la saie, y cultivaient la terre, y faisaient le commerce, y avaient construit quelques grands villages[1]. Un peu plus avant dans l'intérieur du pays et sur les côtes de l'ouest et de l'est, on trouvait moins de culture; les indigènes Kimris ne s'y nourrissaient guère que de viande et de lait; pour tout vêtement, ils se couvraient d'une tunique de peau de mouton; leurs cabanes, bâties dans les bois, étaient isolées pour la plupart : lorsqu'elles atteignaient un certain nombre, on les environnait d'un abatis d'arbres, et l'on avait une ville, commune retraite des hommes et de leurs bestiaux[2]. Le Gall, habitant du nord, était encore plus sauvage; il vivait nu, dédaignant l'agriculture et presque l'éducation des troupeaux, subsistant du produit de la chasse, d'écorces d'arbres et de quelques racines. Tous les Bretons portaient de longs cheveux flottans et de

1. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 14. — Mel. l. III, c. 6.

2. Cæs. bell. Gall. l. v. — Tacit. Annal. XIV; Agricol. passim. — Dio. Cass. l. LXXVI, c. 12.

longues moustaches; ils se teignaient le corps avec 55
une substance verdâtre extraite des feuilles du pastel [1]; les Galls ajoutaient à cette parure nationale des figures d'animaux, des signes symboliques et d'autres ornemens variés, dont ils se décoraient par le tatouage les membres et le corps [2]; ils se chargeaient aussi les bras et les reins de lourds anneaux de fer. Les Kimris-Bretons étaient de plus haute stature, mais moins vigoureux que les indigènes de la Gaule. Rien n'égalait l'agilité et la force du montagnard du nord; ni rivière, ni lac, ni golfe de mer ne l'arrêtaient : pour guetter un ennemi ou pour échapper à sa poursuite, il restait quelquefois des jours entiers plongé dans l'eau, n'ayant que la tête seule en dehors. L'ancienne armure gauloise, le long sabre, le bouclier étroit, l'épieu et l'arc composaient l'armure des Bretons [3]; l'usage du casque et de la cuirasse leur fut long-temps inconnu; ils se servaient du chariot de guerre qu'ils savaient manœuvrer avec plus d'adresse encore que leurs frères du continent [4].

Par un bizarre scrupule de religion, les Bretons

1. Cæs. bell. Gall. ub. sup.

2. Herodian. l. III, c. 14. — Claudian. Laud. Stilic. passim.

3. Ingentes gladii; enormes gladii, sine mucrone; parva scuta. Tacit. Agricol. c. 36.

4. Tacit. Agricol. passim. — Herodian. l. III, c. 14.

55 ne mangeaient ni lièvres, ni poules, ni oies; ils en élevaient cependant par luxe et par plaisir[1]. Soit scrupule du même genre, soit plutôt ignorance ou dédain, les Galls ne tiraient non plus aucun parti du poisson qui fourmillait sur leurs côtes[2]. A ce degré de civilisation, les formes de gouvernement devaient être simples et grossières: l'aristocratie et la monarchie militaires dominaient chez les peuples du midi; chez ceux du nord, l'association patriarcale ou de famille. Tous les membres proches ou éloignés de la même famille vivaient réunis dans la plus étroite intimité: chasse, butin, propriété, tout était commun, même les femmes. La communauté des femmes existait bien chez les autres Bretons par sociétés de dix à douze personnes, principalement entre enfans et pères, et entre frères, et les enfans étaient censés appartenir à celui qui avait le premier connu la mère[3]; chez les Galls, la promiscuité était plus complète, et les enfans n'appartenaient à aucun individu, mais à la famille; ils ne reconnais-

1. Leporem, et gallinam, et anserem gustare, fas non putant: hæc tamen alunt, animi voluptatisque causâ. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 12.

2. Dio. Cass. l. LXXVI, c. 12.

3. Uxores habent deni duodenique inter se communes, et maximè fratres cum fratribus, parentesque cum liberis; sed si qui sunt ex his nati, eorum habentur liberi, quo primùm virgo deducta est. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 14.

saient pas de pères, comme les femmes ne recon- 55
naissaient pas de maris[1].

La température de l'île de Bretagne était plus douce que celle de la Gaule septentrionale; mais les brouillards, les pluies abondantes, la chaleur modérée de l'été, ne permettaient aux fruits de mûrir qu'avec lenteur[2]. Le sol présentait sur presque toute sa surface une immense forêt d'arbres vigoureux, entrecoupée de gras pâturages, de lacs et de fleuves[3]. Outre les célèbres mines d'étain, situées dans l'intérieur des terres[4], la Bretagne renfermait du fer, de l'or et de l'argent[5]; quelques rivières y roulaient, dit-on, des pierres-gemmes[6]; une espèce de murex propre à la teinture noire[7], et des perles ternes et de médiocre valeur se pêchaient sur quelques points de ses côtes[8]. Le cuivre y était importé du continent de la Gaule[9]; les Bretons en fabriquaient leurs monnaies; ils se ser-

1. Dio. Cass. l. LXXII, c. 12.

2. Cæs. bell. Gall. l. V, c. 12. — Strab. l. IV. — Mel. l. III, c. 6. — Tacit. Agricol. c. 12. — Eumen. Paneg. VI ad Constantin. c. 9.

3. Mel. l. III, c. 6.

4. Cæs. bell. Gall. l. V, c. 12.

5. Cæs. loc. citat. — Tacit. Agric. c. 12. — Eumen. ub. supr.

6. Mel. l. III, c. 6. — Eumen. Paneg. VI, c. II.

7. Amati et restit. purpur. ap. Heeren, Ideen ueber den Handeln, etc.

8. Sueton. in C. J. Cæsare. — Tacit. Agric. c. 12. — Ammian. Marcell. l. XXIII, ad fin.

9. Cæs. bell. Gall. l. V, c. 12.

55 vaient aussi pour le même usage d'anneaux de fer d'un poids réglé [1]. A l'occident de la Bretagne était située l'île d'Érin, appelée par les Grecs *Ierne* et par les Romains *Hibernia*[2]; long-temps elle avait passé pour inhabitable à cause du froid; plus tard, lorsqu'on sut en Grèce et en Italie qu'elle jouissait d'un ciel tempéré et d'un sol fertile, on la peupla, mais d'hommes hideux et anthropophages. Les voyageurs rapportaient qu'il y croissait une herbe odoriférante dont quelques feuilles suffisaient pour jeter dans une joyeuse ivresse les animaux qui les avaient broutées [3]. Érin n'appartenait plus en totalité à la race gallique; plusieurs colonies de Kimris-Bretons et même de Belges, venues des embouchures du Rhin, s'étaient établies le long de la côte orientale : ces derniers, sous le nom de *Fir-bolg*, jouent un rôle brillant, mais fabuleux, dans les vieilles traditions nationales du pays [4].

Tandis que les préparatifs de l'expédition mar-

1. Utuntur aut ære, aut annulis ferreis, ad certum pondus examinatis, pro nummo. Cæs. bell. Gall. loc. cit.

2. *Eir-inn* ou *Jar-inn* : l'île de l'ouest. — *Ierne* : Orph.; Arist.; Claudian. — *Hibernia* : Cæs. — *Iverna* : Mel.; Juvenal. — *Iris* : Diodor. Sicul. — Οὐερνία et Βερνία : Eustath. — Aujourd'hui l'*Irlande*.

3. Mel. l. III, c. 6.

4. O'Flaherty, Ogygia. p. 170, seq. — Keating. p. 187, seq., etc. Cons. An inquiry concerning the primitive inhabitants of Ireland; by Th. Wood, 1821.

chaient avec activité, César appela près de lui, 55
de tous côtés, les voyageurs et les trafiquans qui
pouvaient lui donner quelque lumière sur l'éten-
due de l'île de Bretagne, sur les peuples qui l'ha-
bitaient, leur manière de faire la guerre, leurs in-
stitutions, enfin sur les ports les plus vastes et les
plus capables de recevoir de grands vaisseaux [1].
Mais il n'en put rien tirer de satisfaisant[2], soit que
les gens qu'il consultait n'eussent pas pénétré
bien avant dans l'intérieur, soit plutôt que,
comme Gaulois, ils se refusassent à trahir des
amis et des frères qui s'étaient attiré, en les secou-
rant, l'inimitié des tyrans étrangers. César mécon-
tent prit le parti d'envoyer un des siens, C. Volu-
senus Quadratus, avec une galère, explorer la côte
et recueillir les renseignemens les plus indispen-
sables [3]. Cependant la flotte se ralliait successive-
ment. Lorsque César vit rassemblés quatre-vingts
transports et quelques galères, il se décida à partir
avec deux légions. Dix-huit autres vaisseaux de
charge étaient retenus par les vents contraires
dans un port voisin; il y envoya sa cavalerie,
avec ordre de mettre à la voile au premier instant
favorable et de le rejoindre sur la côte de Bre-

1. Cæs. l. IV, c. 20.
2. Quæ omnia ferè Gallis erant incognita. Cæs. ibid.
3. Cæs. l. IV, c. 21.

55 tagne; il distribua le reste de ses troupes chez les Ménapes et les Morins [1].

Au bout de cinq jours, Volusenus était de retour sans observations ni renseignemens bien précis, car il n'avait pas osé aborder; une autre visite promit davantage. Comme le bruit de l'expédition qui se préparait avait déjà jeté l'alarme au-delà du détroit, plusieurs des nations bretonnes envoyaient au général romain des ambassadeurs, en apparence pour l'adoucir par des démonstrations pacifiques, en réalité pour s'assurer de ses forces[2]. César les reçut avec son affabilité ordinaire; après les avoir exhortés vivement à persévérer dans ces dispositions, il les congédia; il fit partir en même temps qu'eux l'Atrébate Comm, qu'il avait établi roi de sa cité[3] après l'avoir soumise par les armes, et dont le crédit était ancien et considérable auprès de quelques nations bretonnes. Personnage important dans la confédération belgique, Comm joignait aux qualités d'un esprit ferme et prudent une ambition excessive; en flattant sa passion dominante, en

1. Cæs. l. IV, c. 22.

2. Interim, consilio ejus cognito, et per mercatores delato ad Britannos, à compluribus ejus insulæ civitatibus ad eum legati veniunt, qui polliceantur obsides dare atque imperio populi romani obtemperare. Cæs. bell. Gall. l. IV, c. 21.

3. Commius quem ipse, Atrebatibus superatis, regem ibi constituerat. Cæs. ibid.

lui prodiguant le pouvoir, César parvint à le séduire, non sans peine. Pour le moment, il avait complètement réussi, et le parti romain ne comptait pas dans ses rangs d'homme plus dévoué que le roi atrébate. Il se rendit avec une escorte de trente cavaliers au port de l'île le plus prochain, dans le dessein de travailler, par tous ses moyens d'influence, la population et les chefs bretons, et de les engager à se soumettre de bonne grace. Il n'eut pas le temps de remplir sa mission; car, à peine descendu à terre, il se vit saisi par les insulaires et chargé de chaînes[1]. 55

Dès que le vent contraire cessa de souffler, les Romains mirent à la voile vers la troisième veille; mais la cavalerie n'ayant pas fait assez de diligence pour se rendre au lieu de l'embarquement, César n'avait avec lui que ses premiers navires lorsqu'il arriva en vue de l'île, vers la quatrième heure du jour. Toute la côte se trouvait couverte de troupes bretonnes rangées en bataille, et dans une position avantageuse; car la plage entre les hauteurs dominantes et la mer était en ce lieu si étroite, que la portée du trait pouvait la franchir. César ne jugea pas prudent d'y tenter la descente, il attendit à l'ancre le reste de sa flotte; après avoir attendu en vain, il s'avança environ sept

1. Cæs. bell. Gall. l. IV, c. 27.

55 milles, jusqu'à une plage ouverte et unie[1]. Les Bretons, apercevant la direction que prenait l'ennemi, envoyèrent de ce côté leur cavalerie et leurs chariots; eux-mêmes suivirent au pas de course et vinrent défendre l'abord de la côte. Ce qui gênait le plus le débarquement de la flotte romaine, c'était la hauteur des navires, que leur tirant d'eau forçait de s'arrêter au large et loin du rivage; il fallait que le soldat chargé du poids de ses armes, et ne connaissant pas la côte, tout à la fois s'élançât à l'eau, et fît tête aux vagues et à l'ennemi, tandis que les Bretons combattaient à pied sec, ou poussaient dans la mer leurs chevaux faits à cette manœuvre. Les premiers Romains qui se hasardèrent périrent; et les autres, découragés, ne marchaient plus qu'avec répugnance; César alors ordonna aux galères de se porter sur les flancs de l'escadre, le plus près qu'elles pourraient du rivage, et de faire jouer les frondes et les machines. Cette manœuvre s'exécuta, et une grêle nourrie de pierres, de flèches, de boulets de plomb, commença à battre des deux côtés l'armée bretonne; prise ainsi au dépourvu, et étonnée de la forme des galères, du mouvement des rames, de la nouveauté des armes de jet, celle-ci s'arrêta et peu à peu céda du terrain. Ce-

1. Cæs. bell. Gall. l. IV, c. 23.

pendant les Romains hésitaient encore à débarquer, lorsque le porte-enseigne de la dixième légion, élevant son étendard et criant d'une voix forte : « Suivez-moi, compagnons, si vous ne voulez pas livrer l'aigle aux barbares[1] ! » se précipita à la mer; animés par cet exemple, tous descendent des navires, et plongés dans l'eau jusqu'aux épaules, l'épée haute, s'avancent vers l'ennemi. De part et d'autre, on combattit rudement. Les Bretons, à qui tous les bas-fonds étaient connus, accouraient contre les bataillons romains, et faisaient passer sur eux leurs chevaux et leurs chars[2]. Mais avec l'aide des galères et des chaloupes, et sous la protection des machines, les légions atteignirent enfin la terre, se formèrent en ligne, et par une charge impétueuse se rendirent maîtresses du rivage. Les derniers vaisseaux qui contenaient la cavalerie n'ayant pu ni tenir la route, ni aborder, César ne poursuivit pas plus loin son succès[3]. 55

Le lendemain, il vit arriver à lui Comm l'Atrébate et une députation des insulaires. Les chefs bretons, frappés de l'audace des Romains et de la puissance de leurs machines, avaient mis en li-

1. Cæs. bell. Gall. l. IV, c. 25.
2. Cæs. l. IV. c. 26.
3. Cæs. bell. Gall. l. IV, c. 24, 25, 26. — Dio. Cass. l. XXXIX, p. 114.

55 berté le roi gaulois, et l'envoyaient pour traiter de la paix, s'excusant sur l'emportement de la multitude, et sollicitant le pardon de cette imprudente résistance. Le proconsul leur imposa des otages; ils en livrèrent tout de suite une partie, et promirent le reste sous quelques jours, comme ayant à les faire venir de contrées éloignées; en attendant, ils licencièrent leurs troupes, et accoururent en foule dans le camp romain. C'était le quatrième jour depuis le débarquement, et enfin l'on apercevait en mer les dix-huit navires qui portaient la cavalerie de César : ils avaient fait voile par un vent frais, et touchaient presque à la plage, lorsqu'une tempête s'élevant subitement les dispersa. Les uns relâchèrent au port d'où ils étaient partis; les autres furent poussés sur les côtes occidentales de l'île, et en danger de périr; ils y jetèrent l'ancre néanmoins; mais, reportés au large, pendant la nuit qui fut orageuse, ils regagnèrent à grande peine le continent [1].

Cette même nuit était celle de la pleine lune, époque des plus hautes marées de l'Océan; les Romains l'ignoraient. Le flot surmontait les galères que César avait fait tirer à sec sur la grève, et les bâtimens de charge en rade sur leurs ancres étaient maltraités par la violence des ondes: les uns

1. Cæs. bell. Gall. l. IV, c. 27, 28. — Dio. l. XXXIX, p. 114, 115.

se brisèrent; les autres, dépouillés de leurs cor- 55
dages, de leurs ancres, de tout leur armement, furent mis hors de service. Un tel évènement jeta, comme on le pense bien, la consternation dans le cœur des Romains, et releva l'espoir et la confiance des Bretons. Les chefs insulaires rassemblés dans le camp du proconsul se concertèrent en secret; l'ennemi se trouvant sans vaisseaux, sans vivres, sans cavalerie, l'occasion était favorable pour reprendre les armes, le bloquer et faire une campagne d'hiver. « En triomphant de « cette armée, se disaient-ils, en lui fermant le « retour, nous assurerons pour jamais la liberté « de la Bretagne; nous ferons perdre pour jamais « aux Romains l'envie de porter la guerre au-delà « de notre détroit[1]. » Toutes choses étant convenues entre eux, ils commencèrent à s'évader l'un après l'autre, et firent revenir en cachette les soldats qu'ils avaient éloignés; quant aux laboureurs qui habitaient les alentours du camp romain, ils eurent ordre de vaquer, comme de coutume, aux travaux de la campagne, de continuer même à fréquenter les tentes ennemies. César cependant faisait réparer ses vaisseaux les moins endomma-

1. Iis superatis, aut reditu interclusis, neminem posteà belli inferendi causâ in Britanniam transiturum confidebant. Cæs. bell. Gall. l. IV, c. 30.

55 gés avec le bois et le cuivre de ceux qui avaient le plus souffert ; il tira du continent les agrès et les outils qui lui manquaient ; et ses soldats se portant à l'ouvrage avec zèle, à douze vaisseaux près qui furent perdus, la flotte se trouva bientôt en état de naviguer [1].

Pendant ce travail, une légion sortait chaque jour pour aller au fourrage et aux vivres ; et, malgré la disparition successive de presque tous les chefs insulaires, l'attitude complètement pacifique des habitans inspirait aux Romains une pleine sécurité. Le tour de la septième légion était venu, et tout ayant été enlevé aux environs, elle s'était rendue dans un endroit un peu éloigné, pour y moissonner ; déjà elle avait posé les armes, et, dispersée, elle s'occupait à couper le grain, quand les Bretons l'enveloppent et l'assaillent avec leurs chariots à faux. Surpris et effrayés par ce genre inaccoutumé de combat, les Romains [2] plièrent ; et ils auraient péri tous jusqu'au dernier, si le proconsul, à l'aspect de la poussière qui s'élevait au loin, soupçonnant le fait, ne fût accouru avec le reste des troupes ; il dégagea les débris de

1. Cæs. bell. Gall. l. IV, c. 29, 30, 31.

2. Λεξάμενοι δὲ (Βρετανοὶ) τινὰς ὡς καὶ ἐς φιλίαν τὴν χώραν σφῶν πρὸς κομιδὴν τῶν ἐπιτηδείων πεμφθέντας, τούς τε πλὴν ὀλίγων, ἔφθειραν. Dio. l. XXXIX, p. 115. — Non parvum numerum militum perdidit. Pau Oros. l. VI, c. 9.

sa légion, et rentra en toute hâte dans son camp[1]. 54

A son retour, il trouva que tous les paysans des environs avaient disparu. Il s'attendit à une attaque prochaine, mais le mauvais temps la retarda de quelques jours. Cependant les chefs bretons ne cessaient point d'envoyer des messages de tous côtés pour publier le dernier revers des Romains, et appeler la population aux armes. « Ils lui offraient, disaient-ils, une occasion in« faillible de faire un riche butin et d'assurer à « jamais la liberté de la Bretagne. » Ayant enfin rassemblé de grandes forces en cavalerie et infanterie, ils vinrent assiéger le camp romain. Une sortie vigoureuse les repoussa. Comme César n'avait pour toute cavalerie que les trente chevaux qui avaient servi d'escorte à Comm l'Atrébate et que les Bretons avaient délivrés en même temps que le roi gaulois, la poursuite ne fut pas fort vive; pourtant les légions ne rentrèrent point sans avoir mis à feu et à sang toute la campagne voisine. Le soir de la même journée, les Bretons, suivant leur coutume dès qu'ils avaient éprouvé le moindre échec, envoyèrent au proconsul des députés pour traiter de la paix. Ce mot fut bien doux à l'oreille du Romain; car l'équinoxe approchait, et quelques

1. Cæs. bell. Gall. l. IV, c. 22, 23, 24. — Dion. l. XXXIX, p. 115. — Paul. Oros. l. IV, c. 9.

54 jours de plus, la mer lui était fermée. Pour concilier néanmoins avec son salut l'orgueil romain et sa propre vanité, il parla comme un vainqueur impérieux, exigea des otages en nombre double de ceux qu'il avait déjà imposés, et enjoignit qu'on les lui amenât sur le continent; puis, sans attendre la réponse des insulaires, saisissant un moment favorable, il mit à la voile au milieu de la nuit. Il débarqua sans accident sur le territoire gaulois; seulement deux bâtimens de transport, contenant trois cents hommes, ne purent prendre terre avec les autres et abordèrent un peu plus bas. Les soldats qui les montaient, assaillis à l'improviste par les Morins, à l'instant du débarquement, étaient perdus, sans l'arrivée de la cavalerie romaine. Quant aux Bretons, délivrés de la présence de César, tous, à l'exception de deux tribus, se dispensèrent d'envoyer sur le continent les otages commandés; l'expédition avait duré environ vingt jours[1].

Ce départ nocturne et précipité, de quelques raisons que César ait cherché à le colorer, fut regardé comme une fuite, en Gaule, à Rome même[2], mais surtout en Bretagne. La tradition poétique

1. Cæs. bell. Gall. l. IV, c. 25, 26, 27. — Dion. l. XXXIX, p. 115. — Paul. Oros. l. VI, c. 9.

2. Territa quæsitis ostendit terga Britannis.
Lucan. Pharsal. l. II, v. 572.
— Adversum casum expertus... Sueton. in Cæs. n° 25.

et historique des Kimris-Bretons en perpétua religieusement le souvenir ; elle raconta avec orgueil comment les *Césariens*[1] avaient abordé en conquérans l'île de Prydain, pour la quitter en fugitifs. « Ils disparurent, dit un vieux narrateur, comme « disparaît, sur le sable du rivage, la neige qu'a « touchée le vent du midi[2]. » 54

Le proconsul croyait son honneur engagé à tenter au-delà du détroit une seconde invasion ; il ordonna à ses lieutenans d'en pousser les préparatifs avec vigueur, tandis qu'il allait en Italie faire proroger son commandement pour cinq autres années. A son retour en Gaule, il trouva vingt-huit galères complètement équipées, et six cents transports[3] construits d'après le plan qu'il avait laissé, plus larges et moins hauts de bord que ceux dont il s'était servi précédemment, et tous en même temps à voiles et à rames, ce que leur peu de hauteur rendait aisé. Sur ces entrefaites, il lui vint de la Bretagne un prétexte qui secondait merveilleusement ses vues. Deux puissans chefs de cette île, Imanuent, roi du pays des Trinobantes[4], situé sur la côte orientale, au-dessus

1. *Caisariaidd.* Trioedd ynnys Prydain. 102-124.

2. Cf. Roberts, p. 103, Sketch of the early history of the ancient Britons. London, 1803.

3. Circiter DC naves... et longas XXVIII invenit instructas. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 2.

4. Midlessex.

54 de l'embouchure de la Tamise, et Cassivellaun, plus correctement Caswallawn, dont les états s'étendaient aussi sur la rive gauche du fleuve à quatre-vingt milles de la mer, étaient divisés par une vieille et mortelle haine que des événemens peu connus, arrivés durant la dernière guerre, n'avaient fait qu'envenimer encore. Ils se dressèrent mutuellement des embûches; Imanuent périt assassiné; et son fils Mandubrat n'échappa au même sort que par une prompte fuite; passant la mer, il accourut se mettre sous la protection des Romains[1], « à cause desquels son père et lui subis- « saient, disait-il, ces persécutions. » César accueillit Mandubrat avec joie, le combla de présens, et se chargea volontiers de toutes ses vengeances. Les traditions bretonnes mentionnent, quoique sous un autre nom[2], le prince fugitif parmi les traîtres qui firent le malheur de l'île de Prydain, et dont le souvenir devait être poursuivi d'âge en âge par l'horreur et la malédiction publiques. Ce jugement fut sévère, mais juste; à l'aspect des maux

1. Mandubratius adolescens Cæsaris fidem secutus, ad eum in continentem Galliæ venerat, cujus pater Imanuentius in eâ civitate (Trinobantium) regnum obtinuerat interfectusque erat à Cassivellauno; ipse fugâ mortem vitaverat. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 20.

2. Il est appelé par les uns Androg, par les autres Afarwy. Camden. Histor. britan. p. 298.—Trioedd. 82. — Early history of the Britons, by Roberts, p. 103 et seq.

qu'Imanuent contribua à déchaîner sur son pays, 54
la douleur nationale eut le droit d'oublier qu'il avait la mort d'un père à venger, sa vie à défendre et son royaume à reconquérir. Quand les préparatifs furent achevés, César commanda aux cités gauloises de lui fournir quatre mille hommes de cavalerie qu'il se proposait d'embarquer avec cinq de ses légions; lui-même attendit au port Itius que la saison devînt favorable pour le départ. Il y était encore lorsque des troubles politiques importans éclatèrent chez les Trévires[1].

Le ressentiment de l'indépendance perdue et l'ennui de la domination romaine faisaient dans la Gaule des progrès rapides, et devenaient chaque jour plus vifs, parce que, chaque jour aussi, cette domination devenait plus oppressive et plus tracassière. Sous quelques rapports même, les cités de l'est pouvaient être fondées à regretter la tyrannie d'Arioviste. D'abord les tributs n'étaient pas moins forts, ni les otages moins nombreux; et la présence des légions ne gênait et n'irritait pas moins que celle des bandes germaines. Mais, non contens d'occuper le pays, de lever des hommes et des subsides, de parler en maîtres insolens, les Romains s'immisçaient dans les plus intimes affaires des cités; ils déposaient des magistrats lé-

1. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 5-8.

54 galement élus, sous le prétexte qu'ils étaient suspects au peuple romain; ils en nommaient d'autres de leur autorité privée, intervenaient dans tous les débats, et bouleversaient à chaque instant les constitutions. C'étaient surtout les gouvernemens populaires qu'ils poursuivaient avec acharnement, parce qu'ils en redoutaient le principe et l'énergie. Tantôt ils favorisaient sous main ces chefs ambitieux, qui vivaient en conspiration permanente contre la liberté; tantôt ils les imposaient ouvertement, à la pointe de l'épée, prétendant les restaurer dans un pouvoir légitime, attendu que leur père, ou leur aïeul, ou leur oncle l'avaient jadis possédé. Ainsi ils établirent chez les Carnutes le despotisme de Tasget[1], chez les Atrébates celui de Comm; ainsi ils forcèrent la haute assemblée des Cénons à reconnaître pour roi Cavarin, homme abhorré de tous, dont le frère et le père avaient attenté successivement à l'indépendance publique[2]. Ce n'était pas tout: depuis le commencement de la guerre, César s'était fait livrer tous les jeunes Gaulois distingués par la richesse, la naissance ou le rang de leur famille; et il les gardait près de lui, moins comme des auxiliaires que comme des otages. Étudiant à loisir leur caractère et leurs penchans, il s'appliquait à les corrompre

1. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 25.
2. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 54.

par l'ambition, à les éblouir par sa gloire, à étouffer 54
en eux tout sentiment patriotique : de cette pépinière de petits tyrans sortaient ses instrumens les plus dévoués et les traîtres les plus redoutables à la Gaule. Le proconsul les jetait ensuite sur le point où il voulait exciter des orages ; il leur prodiguait l'argent, il leur prêtait au besoin ses soldats, il préparait par leurs intrigues, chez ses alliés les plus fidèles, une conquête facile et en apparence moins odieuse que la conquête à force ouverte. Chaque nation, chaque ville avait donc son parti romain et son parti national qui s'observaient l'un l'autre, et en venaient souvent aux prises, surtout quand il s'agissait de l'élection des principaux magistrats.

C'était par des mouvemens de cette nature que les Trévires étaient alors agités. Ce peuple avait d'abord penché pour les Romains, par peur, il est vrai, et il avait mis à leur service sa cavalerie, si estimée de toute la Gaule. Mais l'esprit national n'avait pas tardé à prendre le dessus sur la frayeur ; depuis près d'un an, les Trévires refusaient leur contingent de troupes, ne fournissaient aucune subvention en argent ni en vivres, ne paraissaient plus aux États convoqués et présidés par César ; on les soupçonnait même d'exciter secrètement les Germains à passer le Rhin : telles étaient les dispositions du peuple, plus fortes

54 que les intrigues de l'aristocratie, vendue à la cause de l'étranger [1]. Sur ces entrefaites arriva l'époque de l'élection du suprême magistrat. Les suffrages du peuple se réunissaient sur Indutiomar, chef de guerre habile et patriote dévoué [2]; il avait pour antagoniste son gendre, Cingéto-rix, qui, par jalousie autant que par ambition, s'était jeté dans le parti contraire. La proximité de l'armée romaine redoublant l'audace de la faction étrangère, elle transforma la place publique en un champ de bataille. Cependant Indutiomar l'emportait, lorsque César se mit en marche avec quatre légions et huit cents hommes de cavalerie [3], pour appuyer ses partisans. Cingéto-rix se rendit aussitôt près de lui; la plupart des nobles firent de même, et, à la tête de leurs clientèles, allèrent grossir l'armée ennemie. Indutiomar rassembla des forces, parcourut les places de défense, envoya la population désarmée dans l'intérieur des Ardennes; mais rien n'était préparé, le peuple se décourageait, et la terreur continuait les défections que la trahison avait commencées.

Dans cet état de choses, craignant de compro-

1. Neque ad concilia veniebant, neque imperio parebant, Germanosque transrhenanos sollicitare dicebantur. Cæs. b. G. l. v, c. 2.

2. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 4.

3. Ipse cum legionibus expeditis IV et equitibus DCCC, in fines Trevirorum proficiscitur. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 2.

mettre en pure perte les intérêts de son pays et sa propre vie, Indutiomar se résigna à plier ; il envoya sa soumission à César avec de feintes excuses ; « s'il n'était pas sorti de la cité, disait-il, ce « n'avait été que pour contenir dans le devoir la « multitude, qui, privée de ses chefs et de toute « la noblesse, aurait pu se porter à quelque im- « prudence [1]. » Bien que César sût à quoi s'en tenir sur les vrais motifs de la démarche, toutefois ne voulant pas perdre l'été dans une nouvelle guerre, tandis que tout était prêt pour le passage en Bretagne, il ordonna à Indutiomar de se rendre à son camp avec deux cents otages, parmi lesquels seraient son fils et ses plus proches parens. Le proconsul les retint prisonniers; puis il signifia aux Trévires qu'ils eussent à reconnaître Cingéto-rix pour leur souverain magistrat. Cet incident terminé, il retourna avec ses otages et ses légions au port Itius. 54

L'équinoxe de printemps était l'époque de la session annuelle des États gaulois; César, qui les avait convoqués au port Itius, les y trouva réunis. Ayant là sous la main les personnages les plus influens de la Gaule entière, il résolut de s'em-

1. Sese idcircò ab suis discedere, atque ad eum venire noluisse quò faciliùs civitatem in officio contineret, ne omnis nobilitatis discessu plebs propter imprudentiam laberetur. Cæs. l. v, c. 3.

54 parer de tous ceux dont la fidélité lui paraissait suspecte, et de les emmener avec lui au-delà de la mer; car il craignait quelque mouvement sur le continent pendant son absence[1]. Au nombre des chefs dont il crut devoir s'assurer par cet odieux guet-apens, était l'Éduen Dumno-rix contre lequel il nourrissait depuis trois ans une aversion décidée. Nous avons raconté plus haut comment l'ambitieux Dumno-rix se montra d'abord adversaire passionné des Romains; devenu tout à coup, et par d'autres espérances, l'admirateur de César, et l'un de ses instrumens les plus dévoués, sous cette nouvelle couleur, il afficha une arrogance et des prétentions intolérables. Il alla jusqu'à se vanter, dans l'assemblée nationale des Édues, « qu'il serait roi du pays; qu'il en avait la « promesse de César. » Ce propos déplut généralement à ses compatriotes, surtout il affligea vivement les partisans sincères et désintéressés de Rome; mais César inspirait une telle frayeur, qu'aucun magistrat n'osa lui en parler, ou pour refuser, ou pour lui demander quelque explication: il n'apprit le fait que par les confidences intimes de ses hôtes[2]. Irrité au dernier point, le proconsul surveilla dès lors Dumno-rix comme un homme dan-

1. Obsidum loco secum ducere decreverat, quòd, cùm ipse abesset, motum Galliæ verebatur. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 5.

2. Quod dictum Ædui graviter ferebant, neque recusandi aut

gereux ; et celui-ci, fier et confiant dans sa force, 54
lui rendit haine pour haine : tous deux se connaissaient assez pour se craindre. Quand le chef éduen se vit désigné parmi ceux qui devaient suivre l'expédition au-delà du détroit, il commença par s'excuser de ne pouvoir quitter le continent, alléguant tantôt sa santé qui ne lui permettait pas de soutenir la mer, tantôt des motifs de religion [1] : n'ayant rien obtenu, et perdant toute espérance de ce côté, il essaya d'autres moyens. Prenant à part chacun de ses compagnons de captivité, il leur communiqua ses craintes, il irrita les leurs : « Croyez-moi, leur disait-il, ce n'est pas sans des« sein que César veut priver la Gaule de tous ses « chefs, éloigner toute sa noblesse [2]. Il s'est em« paré par une perfidie infâme de tout ce qui con« servait encore dans l'ame quelque indépendance, « quelque amour de la patrie. Nous sommes ses « prisonniers. N'osant pas nous condamner chez « nous, au milieu de nos frères, il nous entraîne « dans cette île sauvage pour nous assassiner plus « sûrement [3]. » Presque tous pensaient comme lui ;

deprecandi causâ legatos ad Cæsarem mittere audebant. Id factum ex suis hospitibus Cæsar cognoverat. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 6.

1. Ille omnibus primò precibus petere contendit ut in Galliâ relinqueretur, partim quòd insuetus navigandi mare timeret, partim quòd religionibus sese diceret impediri. Cæs. bell. G. l. v, c. 6.

2. Non sine causâ fieri ut Gallia omni nobilitate spoliaretur. Ib.

3. Id est consilium Cæsaris, ut quos in conspectu Galliæ inter-

54 ils se concertent, ils s'engagent, sous la foi du serment, à prendre des mesures pour leur salut personnel et pour le salut de la patrie. Quel était leur plan, et comment espéraient-ils de l'exécuter au milieu de tant de légions romaines? C'est ce que l'histoire ne nous a point fait connaître.

Instruit de leurs résolutions, César fit garder à vue les chefs gaulois, et plaça autour de Dumno-rix la surveillance la plus sévère. Pendant vingt-cinq jours que les vents contraires le retinrent encore dans le port, il réussit à découvrir tous ses projets, à déjouer toutes ses tentatives. Mais le vent étant devenu propice, et l'embarquement ayant commencé, Dumno-rix profita du trouble et de l'embarras inséparables d'une telle opération pour s'échapper; entraînant après lui toute la cavalerie éduenne, il reprit la route de son pays. A cette nouvelle, César fit suspendre l'embarquement; et, toute affaire cessante, il envoya à sa poursuite la cavalerie numide et romaine, avec ordre de le ramener mort ou vif. « S'il résiste, dit-il, tuez-le : « l'homme qui ose braver mes ordres, sous mes « yeux, ne ferait rien de bon en mon absence[1]! »

ficere vereretur, hos omnes in Britanniam transductos necaret. Idem, ibid.

1. Si vim faciat neque pareat, interfici jubet; nihil hunc, se absente, pro sano facturum... qui præsentis imperium neglexisset. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 7.

Les cavaliers partirent à toute bride, et atteignirent au bout de peu d'heures Dumno-rix, qui, séparé des siens, marchait lentement à l'arrière-garde. Les Numides tirent l'épée et l'enveloppent. Dumno-rix appelle ses compagnons à son secours, et se met en défense. « Que me voulez-vous ? criait-il « aux Romains ; je suis libre ! je suis citoyen d'un « pays libre[1] ! » Pour toute réponse les cavaliers le frappèrent de leurs épées, et l'étendirent mort sur la place. Les fugitifs éduens, hors d'état de résister, remirent le sabre dans le fourreau, et furent tous ramenés à César. 54

Telle fut la fin de ce chef turbulent, si funeste à la liberté intérieure et à l'indépendance de sa patrie : il périt au moment où il semblait vouloir servir ce qu'il avait combattu si long-temps, et ses dernières paroles furent la condamnation de sa vie entière. Son assassinat causa dans toute la Gaule une vive émotion, comme un acte insolent des Romains, et un attentat au droit des gens ; car personnellement la victime inspirait peu d'intérêt, et elle ne reçut guère d'autres regrets et d'autres larmes, que les larmes et les regrets de son frère. Pour ce frère, l'honnête et malheureux Divitiac, dès ce moment, il ne paraît plus sur la scène des évènemens politiques ; son nom n'est plus

1. Sæpè clamitans, liberum se, liberæque civitatis esse. Id. ib.

54 prononcé dans les derniers actes du grand drame où il joua d'abord un rôle si brillant; et César n'accorde pas même à ce vieil ami un mot de souvenir et d'affection. C'est que Divitiac avait aimé César et les Romains avec conviction et candeur, pour le bien qu'ils pouvaient apporter et qu'ils promettaient à la Gaule. Cruellement détrompé par une expérience de trois années, mais ne se trouvant ni assez de puissance pour réparer le mal déjà fait, ni assez de pureté peut-être pour servir encore la liberté, il alla cacher son repentir dans la solitude, et pleurer en silence le malheur de sa famille, son crime involontaire, et ses beaux rêves évanouis.

César reprit tranquillement les préparatifs du départ; il laissa Labiénus sur le continent avec trois légions pour garder le port, pourvoir aux vivres, le tenir au courant des affaires de la Gaule, et prendre conseil selon le temps et les circonstances. Avec cinq légions et deux mille cavaliers, il leva l'ancre à la chute du jour, par un vent frais du couchant; mais vers le milieu de la nuit, le vent étant tombé, il ne put tenir sa route. Entraîné par la marée montante, au lever du soleil, il s'aperçut qu'il laissait la Bretagne à sa gauche; mais le tournant du reflux le reportant vers la côte, il parvint à regagner, à force de rames, le même lieu de débarquement qu'il avait reconnu l'été

précédent pour être si favorable. Vers midi, il prit terre, aucun ennemi ne se montrant; là il fut informé que les insulaires, venus d'abord en force sur la côte, s'étaient retirés dans l'intérieur du pays, effrayés du nombre des vaisseaux romains, qui se montait à plus de huit cents, y compris ceux que chacun destinait à sa commodité particulière[1]. 54

César, ayant établi ses troupes à terre, choisi un camp avantageux, et su par des captifs où les Bretons s'étaient retirés, partit à la troisième veille, laissant à la garde des vaisseaux dix cohortes et trois cents cavaliers; il s'éloigna, d'autant plus rassuré, qu'il laissait la flotte à l'ancre sur une plage unie et tranquille. Après douze milles de marche, il rencontra l'armée bretonne campée au bord d'une petite rivière[2], dont elle essaya de défendre le passage; repoussée par la cavalerie romaine, elle se retira au milieu des bois, dans l'enceinte d'un fort qui semblait avoir été construit jadis pendant les guerres civiles de l'île. Toutes les approches en étaient défendues par d'épais abattis d'arbres, derrière et autour desquels les Bretons combattaient disséminés : mais

1. Multitudine navium (perterriti), quæ cum annotinis privatisque, quas sui quisque commodi fecerat, amplius DCCC uno erant visæ tempore. Cæs. l. v, c. 8.

2. Probablement la rivière de Flour qui passe à Cantorbéry, et éloignée de Douvres de quatre lieues.

54 une des légions, ayant élevé une terrasse et formé la tortue, pénétra dans l'enceinte et força les assiégés à battre en retraite. Le matin du troisième jour, César se disposait à poursuivre les fuyards, lorsque des cavaliers partis du camp arrivèrent à toute bride lui annoncer qu'une grande tempête élevée la nuit précédente avait endommagé la flotte, et que, les ancres et les câbles n'ayant pu résister, tous les navires avaient été jetés à la côte[1].

Il se mit en route sur-le-champ : quarante vaisseaux étaient hors de service, et le reste dans le plus mauvais état. Il prit donc des travailleurs dans les légions, en tira d'autres du continent, et manda à Labiénus de faire construire le plus de bâtimens possible par les légions qu'il commandait. Il ordonna ensuite de tirer tous les navires à sec et de les enfermer dans le camp retranché. Dix jours et dix nuits consécutifs furent employés à ces travaux. Les bâtimens mis à terre et le camp bien fortifié, il y laissa les mêmes troupes qu'auparavant, et retourna avec l'armée au lieu qu'il avait quitté, où il trouva les insulaires rassemblés en beaucoup plus grand nombre. Ils avaient donné le commandement général de leurs forces et confié la conduite de la guerre à Cassivellaun. Quoique plusieurs de ces peuplades fus-

1. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 9, 10.

sent en guerre avec lui, à l'arrivée des Romains 54
elles n'avaient point hésité à entrer dans son alliance et à combattre l'étranger sous les enseignes de ce chef, le plus puissant et le plus belliqueux du pays. Les Bretons, avec leurs chariots, attaquèrent vivement pendant sa marche la cavalerie romaine : celle-ci eut l'avantage, et les repoussa dans les bois et sur les hauteurs; mais, s'étant engagée trop avant, elle perdit du monde. A quelques jours de là, comme les Romains, ne s'attendant à rien, s'occupaient de fortifier leur camp, les insulaires sortirent des bois et se jetèrent sur leurs postes avancés : le combat y fut rude. César envoya deux cohortes de renfort, chacune la première et par conséquent la plus solide de sa légion; mais ces cohortes ayant laissé entre elles un petit intervalle, les chariots s'y précipitèrent et pénétrèrent dans la ligne romaine; les deux cohortes étaient taillées en pièces, si de nouveaux renforts ne fussent venus les dégager [1].

L'infanterie légionnaire, couverte d'armes pesantes, n'osant pas se séparer des enseignes pour suivre l'ennemi, avait beaucoup de désavantage dans ce genre de combat. La cavalerie n'y était guère plus propre; car il arrivait souvent que les Bretons, après avoir attiré, par des fuites si-

1. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 15.

54 mulées, les escadrons ennemis loin du corps de bataille, faisaient volte-face, descendaient de leurs chariots, et combattant à pied, forçaient ceux-ci à une lutte inégale, et non moins périlleuse dans la retraite que dans l'attaque. D'ailleurs ne se formant jamais en ordre serré, mais toujours par pelotons séparés, à grands intervalles, ils conservaient en arrière des corps de réserve qui couvraient leur retraite, et remplaçaient par des troupes fraîches les troupes fatiguées. Le jour suivant, les Bretons se tinrent sur les hauteurs, se montrèrent peu et escarmouchèrent plus mollement. Mais César ayant détaché pour aller au fourrage trois légions et toute la cavalerie, ils reparurent subitement, et fondirent avec impétuosité sur les fourrageurs; ils furent repoussés, et les cavaliers, se voyant soutenus de près par les légions, ne cessèrent de les poursuivre, sans leur donner le temps de s'arrêter, de se rallier, ou de descendre de leurs chariots; beaucoup furent tués. Après cette défaite, les renforts qui leur étaient venus de tous côtés se dispersèrent, et depuis ils n'essayèrent plus d'attaquer en corps d'armée [1].

Dès que César s'aperçut que leur projet était de traîner la guerre en longueur, il marcha vers la Tamise, dans l'intention d'entrer sur les terres

1. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 16, 17.

de Cassivellaun. Ce fleuve n'avait qu'un seul gué, 54
et encore le passage y était très difficile. Arrivé là, il vit les Bretons rangés en bataille sur l'autre rive que défendait une forte palissade de pieux fixés en terre; d'autres pieux étaient enfoncés dans le courant et cachés sous l'eau : César apprit ces détails des captifs et des transfuges. Il fit aussitôt porter en avant sa cavalerie, que les légions suivirent avec ardeur et célérité, quoique les fantassins eussent de l'eau jusqu'aux épaules. Les Bretons ne purent soutenir le choc, abandonnèrent la rive et se retirèrent. Cassivellaun, perdant tout espoir de disputer le terrain, prit le parti de renvoyer ses troupes, ne garda que quatre mille hommes de ceux qui combattaient sur des chariots, et se mit à côtoyer l'armée ennemie dans ses marches, s'éloignant peu des chemins, se tenant à couvert dans les bois et s'emparant des passages difficiles; il faisait retirer les hommes et les troupeaux dans la profondeur des forêts, partout où César devait diriger sa route. Quand la cavalerie romaine s'écartait pour fourrager ou butiner, le chef breton, qui connaissait tous les sentiers et tous les détours, lançait sur elle ses chariots, et forçant perpétuellement les Romains à des combats désavantageux, les contenait et les empêchait de s'étendre. Il en résultait pour eux une très grande gêne, car ils ne pouvaient se pro-

54 curer de subsistances qu'autant que l'armée se portait en masse sur le même point, et Cassivellaun, prenant alors les devans, ravageait et brûlait tout sur son passage : César se serait vu contraint de battre en retraite immédiatement et de quitter l'île, si les dissensions de ces peuples ne fussent heureusement venues à son secours [1].

Il avait amené avec lui et gardait dans son camp le jeune Mandubrat, dont nous avons parlé plus haut. Dès son débarquement, Mandubrat avait envoyé des émissaires chez les Trinobantes pour les détacher de l'alliance de Cassivellaun et de la cause nationale. Ses sollicitations avaient d'abord échoué ; elles finirent pourtant par réussir ; et les Trinobantes proposèrent la paix aux Romains, s'ils voulaient leur rendre le fils de leur ancien roi, afin qu'ils le plaçassent à leur tête. César accepta ce marché avec empressement : il eut dans Mandubrat un auxiliaire puissant et fidèle qui lui fournit des vivres et travailla à diviser ses ennemis. Gagnés par les intrigues du traître, les peuples voisins, Cénimagnes, Ségontiakes, Ancalites, Bibrokes, Casses, envoyèrent aussi des députés et se soumirent. Ces députés informèrent César que la ville de Cassivellaun était éloignée de quelques milles seulement ; c'était, comme toutes les villes

1. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 18, 19.

bretonnes, une enceinte entourée de bois et de marécages, et close par un rempart et un fossé; à l'approche de l'ennemi le peuple des campagnes s'y était réfugié, et elle renfermait un grand nombre d'hommes et de bestiaux. César y mena les légions, et trouva la place défendue par sa situation et par les travaux; il y forma deux fronts d'attaque; les assiégés résistèrent d'abord; mais bientôt, ne pouvant soutenir l'effort des assiégeans, ils se jetèrent hors des retranchemens par l'extrémité opposée; beaucoup furent pris ou tués dans la fuite [1]. 54

Tandis que ces choses se passaient, Cassivellaun avait envoyé des ordres dans le pays de Cant, où régnaient quatre chefs, Cingéto-rix, Carvile, Taximagule et Ségonax. Il leur recommandait de rassembler toutes leurs troupes et de faire diversion, en attaquant subitement le camp maritime des Romains; mais, dès qu'ils parurent, ceux-ci firent une sortie, les repoussèrent, prirent un des chefs de leur noblesse, nommé Lugoto-rix, et rentrèrent sans perte dans leur camp: Cassivellaun, à qui ces défaites réitérées, la dévastation de son pays et surtout la désertion de ses alliés faisaient perdre tout courage, se détermina à traiter de la paix par l'entremise de

1. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 20, 21.

54 l'Atrébate Comm. César, pressentant un accommodement facile, accueillit ces ouvertures, exigea des otages, fixa le tribut annuel que la Bretagne paierait au peuple romain, et défendit à Cassivellaun tout acte d'hostilité contre Mandubrat et ses sujets les Trinobantes. Les otages livrés, il ramena son armée vers la flotte, et trouva tous les vaisseaux réparés; il les fit mettre à flot, leva l'ancre par un calme, au commencement de la seconde veille, et aborda le continent au point du jour [1].

Telle fut l'issue de cette seconde expédition, pour laquelle César avait déployé un appareil de forces si imposant, et une flotte de deux cents navires; il n'en retira d'autre gain que quelques bandes d'esclaves [2], et des perles bretonnes dont il envoya à Rome une grande quantité [3]; quant au tribut annuel imposé à Cassivellaun, il ne fut jamais payé, et le proconsul non plus n'y comptait guère. En un mot, et pour nous servir des expressions d'un écrivain ancien, César mit le pied deux fois en Bretagne [4], et il en rapporta l'honneur d'y avoir deux fois combattu.

A son arrivée, il trouva la Gaule tranquille;

1. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 22, 23.

2. Captivorum magnum numerum habebat. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 23.

3. Britanniam petiisse spe margaritarum... Sueton. C. J. Cæs. n° 47.

4. Bis penetratâ Britanniâ à Cæsare. Vell. Paterc. l. II, c. 46.

aucune résistance, aucune agitation apparente 54
du moins. L'assemblée générale des Gaules, convoquée par lui à Samarobrive, chez les Ambiens, contribua à entretenir sa sécurité; après une session toute pacifique, il la congédia, et pourvut à ses quartiers d'hiver, disséminant ses troupes dans plusieurs états différens, parce que la sécheresse excessive de cette année avait rendu les subsistances rares. Il envoya une légion chez les Morins; une autre, commandée par Q. Cicéron, sur le territoire nervien; une troisième chez les Essues[1], dans l'Armorique; une quatrième, avec T. Labiénus, sur les confins des Trévires; trois restèrent cantonnées sur les bords de l'Oise, à l'entrée de la Belgique; enfin Q. Titurius Sabinus et L. Auruncaleïus Cotta allèrent hiverner entre le Rhin et la Moselle, sur les terres des Eburons, avec une légion et cinq cohortes. Cela fait, le proconsul se disposa à partir pour l'Italie.

Il se mettait en route, lorsqu'une révolution éclata inopinément chez les Carnutes. César, comme nous l'avons dit plus haut, au mépris de leur constitution démocratique, leur avait imposé un roi; son choix était tombé sur un certain Tasget, issu d'une des familles anciennement souveraines du pays, homme vendu aux Romains,

1. Les habitans de Séez, en Normandie.

54 et qui avait mérité leur confiance à force de bassesse et de trabison. Il y avait déjà trois ans que Tasget exerçait sur le peuple carnute une domination également odieuse aux grands et à la multitude, lorsque, dans un soulèvement général, dont les causes immédiates nous sont restées inconnues, il fut saisi et massacré[1]. César, pensant bien que cet incident ne retarderait pas longtemps son voyage, fit marcher une légion sur Autricum, capitale des Carnutes, et ordonna que les auteurs et instigateurs du meurtre lui fussent amenés chargés de chaînes; mais, au même instant, une commotion plus violente se fit sentir dans le nord, sur les rives de la Meuse et du Rhin.

Deux chefs, élus par le peuple, partageaient le souverain commandement chez les Eburons; ils se nommaient Cativolke et Ambiorix : celui-là, vieux et cassé[2], ne possédait plus rien des qualités qui l'avaient rendu jadis populaire parmi les siens; le second, jeune, actif, joignait au courage le plus déterminé un esprit opiniâtre, délié et fertile en ruses. De bonne heure, les Romains avaient distingué Ambio-rix, et César fit tout pour se l'attacher. A l'issue de cette campagne où les Aduatikes furent si cruellement traités, il rendit

1. Tertium jàm hunc annum regnantem inimici palàm, multis etiam ex civitate auctoribus, interfecerunt. Cæs. bell. G. l. v, c. 25.

2. Ætate jàm confectus. Cæs. l. vi, c. 31.

à Ambio-rix son fils et son neveu, détenus comme 54
otages par ce peuple[1]; il lui donna encore d'autres marques de sa faveur : toutefois, cette amitié intéressée ne séduisit point le chef éburon. Plus que tous les autres chefs patriotes les plus déclarés, plus qu'Indutiomar lui-même, au fond de son cœur il haïssait les Romains; mais, habile à dissimuler ses sentimens, il attendit avec patience l'heure favorable. L'absence de César, pendant son imprudente expédition en Bretagne, et l'incurie de Labiénus, lui permirent de se concerter à son aise avec les mécontens des diverses parties de la Gaule; il le fit malgré l'opposition de son collègue Cativolke, que l'âge et la maladie rendaient timide et incertain[2]. Déjà s'organisait par ses soins une vaste conspiration qui, ayant son foyer en Belgique, s'étendait de là dans les cités du centre et de l'ouest, lorsque le retour de César en arrêta les progrès. Tout fut conduit avec tant de mystère, que non-seulement les Romains, mais encore celles des nations gauloises qu'on savait dévouées aux Romains, n'en conçurent aucun soupçon. Le Trévire Indutiomar, rentré dans ses foyers après l'expédition de Bretagne, mit au

1. Ei filius et fratris filius ab Cæsare remissi..., quos Aduatici, obsidum numero missos, apud se in servitute et catenis tenuissent. Cæs. l. v, c. 27.

2. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 31.

54 service d'Ambio-rix son crédit et son infatigable activité; il alla trouver Cativolke, l'aiguillonna, finit par entraîner ce vieillard indécis [1], et obtint de lui qu'il ne s'opposerait pas à l'armement en masse des Éburons, qu'il aiderait même son collègue dans toutes les mesures importantes. Il fut convenu entre les conjurés belges et armoricains qu'on attendrait l'arrivée de César en Italie et la dispersion des troupes romaines dans les quartiers, pour donner le signal de la guerre et assaillir en même temps ces quartiers sur tous les points. L'impatience des Carnutes provoquée, sans doute, par quelque acte odieux du roi Tasget, ayant précipité le mouvement, retint César en Gaule et éveilla l'attention des lieutenans cantonnés dans les cités de l'ouest.

Dans le nord, où Ambio-rix avait la haute direction, la chose fut menée avec plus de circonspection. Dès qu'il avait appris que les lieutenans Titurius Sabinus et Aurunculeïus Cotta venaient hiverner dans le fort d'Aduatica [2], sur le territoire éburon, il était accouru avec son collègue au-devant d'eux, les avait comblés de protestations d'amitié, les avait même aidés à rassembler des vivres. Depuis quinze jours il travaillait à leur

1. Cæs. bell. Gall. l. VI, c. 31.

2. Aduatica, Aduatico, Atuatuca, Ἀτουάτουκον. Ce fort ou

inspirer par sa conduite et ses discours une pleine 54
et entière sécurité, quand il reçut la nouvelle du soulèvement d'Autricum. Croyant César déjà hors de la Gaule et l'insurrection flagrante dans l'ouest, il arma son peuple d'Aduatica en toute hâte, et investit le camp.

L'assiette des camps romains était généralement trop forte, la garde s'y faisait avec trop de soin, pour qu'Ambio-rix comptât beaucoup sur une surprise et sur une escalade; d'ailleurs, il n'avait avec lui que neuf à dix mille hommes, et les assiégés n'étaient pas en moindre nombre [1]. La bonne contenance des légionnaires et une sortie vigoureusement exécutée par la cavalerie espagnole, le déterminèrent à tenter un autre moyen de succès. Il fit crier près du rempart « qu'il avait à « communiquer aux généraux romains des choses « du plus haut intérêt, concernant leur vie et le « salut de leur armée [2]. » Sur cette déclaration, deux parlementaires lui furent envoyés, C. Arpineïus, chevalier romain, parent de Q. Titurius, et un certain Junius, Espagnol, qui connaissait Am-

château (id castelli nomen est, Cæs. l. vi, c. 32), situé sur le territoire éburon, ne doit pas être confondu avec Aduat, capitale des Aduatikes, dont il a été question ci-dessus.

1. Erant virtute et numero pugnandi pares. Cæs. l. v, c. 34.

2. Habere sese quæ de re communi dicere vellent... Cæs. l. v, c. 26.

54 bio-rix pour avoir servi d'interprète entre César et lui. S'étant abouché avec eux, dans l'intervalle des deux camps, le chef éburon parla en ces termes :

« La reconnaissance que je dois à César m'ob-« lige à vous révéler un grand secret; croyez-le, « je n'ai point perdu la mémoire des bienfaits de « César : c'est lui qui m'a délivré d'un tribut en-« vers les Aduatikes, nos voisins; c'est lui qui m'a « rendu mon fils et le fils de mon frère, retenus « par ce peuple dans une dure captivité. Si les « Éburons viennent aujourd'hui assiéger votre « camp, ils ne le feront, je le proteste, ni par « mon ordre, ni de mon consentement; la mul-« titude m'y a contraint; telle est, en effet, la « nature de mon autorité, que le peuple n'a pas « moins de pouvoir sur moi que je n'en ai sur « lui[1]. Mais la guerre est générale, et toute la « Gaule soulevée contre les Romains; ce que je « dis ici, le peu de forces de mon armée suffirait à « vous le prouver; car vous ne me supposerez pas « si fou et si présomptueux, que j'eusse espéré de « vaincre, avec cette poignée d'hommes, tant de « braves légions. Je le répète, la Gaule est tout « entière en armes, et ce jour est le jour fixé pour « attaquer à la fois tous vos quartiers, afin qu'une

1. Sua esse ejusmodi imperia, ut non minus haberet juris in se multitudo quàm ipse in multitudinem. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 27.

« légion ne puisse pas porter secours à une autre 54
« légion. Les Éburons ont pris les armes, forcés « par la volonté générale; seuls, comment résister à la volonté de tous? enfans de la Gaule, « comment refuser de participer à la délivrance « de la Gaule[1]? Maintenant que j'ai rempli mon « devoir comme citoyen, je vais m'acquitter d'un « autre devoir comme ami de César. J'avertis donc, « je supplie Titurius, au nom de l'hospitalité, de « pourvoir au salut de ses soldats et au sien; une « armée nombreuse de Germains a passé le Rhin « et arrivera dans deux jours[2]. Voyez, avant que « nos voisins puissent en être informés et vous « couper le chemin, si vous voulez sortir de vos « quartiers et aller rejoindre ou Cicéron ou Labiénus: l'un ne se trouve qu'à cinquante milles « d'ici, l'autre est un peu plus loin. Quant à moi, « je promets, je jure de vous donner libre passage « sur nos terres : ainsi j'aurai satisfait à ce que je « dois à mon pays en le délivrant de votre armée, « à ce que je dois aux bienfaits de César en vous « préservant du péril. » Après ces paroles, Ambio-rix se retira.

1. Non facilè Gallos Gallis negare potuisse; præsertim quùm de recuperandâ communi libertate consilium initum videretur. Cæs. bell. Gall. l. v, 27.

2. Magnam manum Germanorum conductam Rhenum transisse: hanc adfore biduò. Cæs. ibid.

54 Arpineïus et Junius firent leur rapport aux généraux romains; et ceux-ci, troublés de cette crise imprévue, ne crurent pas devoir négliger l'avis, quoiqu'il leur vînt d'un ennemi. Le meurtre de Tasget et l'insurrection carnute dont ils ignoraient la fin, étaient à leurs yeux une confirmation des paroles d'Ambio-rix; il leur semblait incroyable qu'un peuple aussi faible que les Éburons se fût risqué à tirer l'épée sans l'espoir, sans la certitude d'être soutenu par des cités puissantes[1]. Ils assemblèrent aussitôt le conseil des officiers, et lui exposèrent l'état des choses; mais les avis sur les mesures à prendre furent partagés, et une violente dispute s'engagea. Aurunculeïus et avec lui plusieurs tribuns et centurions pensaient qu'il ne fallait rien faire légèrement, ni quitter les quartiers sans l'ordre de César, car il était probable que César était encore dans la Gaule. « Le « camp, disaient-ils, est bien fortifié, on peut s'y « défendre contre tel nombre de Germains que ce « soit; il est bien pourvu de vivres; le proconsul « aura le temps d'envoyer du secours, ou bien il « en viendra des quartiers voisins. Enfin, qu'y « a-t-il de plus imprudent, de plus honteux que

1. Maximè hâc re permovebantur, quòd civitatem ignobilem atque humilem Eburonum suâ sponte populo romano bellum facere ausam, vix erat credendum... Cæs. bell. Gall. l. v, c. 28.

« de se décider, en de si grands intérêts, d'après 54
« le conseil de son ennemi ? »

Titurius répondait « qu'il serait trop tard pour délibérer, quand on aurait toute cette multitude gauloise et, de plus, les Germains sur les bras, ou lorsque les quartiers voisins auraient déjà reçu quelque échec ; qu'on n'avait qu'un moment, un seul pour arrêter un parti. César sans nul doute était déjà en Italie, autrement les Carnutes auraient-ils osé se défaire de Tasget, presque sous ses yeux? C'était l'avis en lui-même qu'il fallait considérer, et non l'ennemi qui le donnait : le Rhin était proche, les Germains aigris par la mort d'Arioviste, par l'extermination des Tencthères, les Gaulois impatiens du joug romain, brûlant de venger leurs injures et de recouvrer leur ancienne renommée militaire[1] ; enfin personne ne pouvait croire Ambiorix assez insensé pour en venir à cette extrémité, sans être sûr de son fait. » Les deux généraux disputèrent ainsi avec opiniâtreté et aigreur, une partie de la nuit. Vainement les officiers et les soldats même s'épuisèrent en efforts pour les calmer : on les entourait, on les embrassait, on les conjurait de ne pas tout perdre par leur division : « Partir, rester,

1. Ardere Galliam, tot contumeliis acceptis, sub populi romani imperium redactam, superiore gloriâ rei militaris extinctâ. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 29.

54 « s'écriait-on, tout est bon si nous agissons de « concert : si nous sommes divisés, plus d'espoir « ni de salut ! » Cotta enfin céda et consentit à aller rejoindre Cicéron ; le départ fut publié dans le camp ; le reste de la nuit se passa à préparer les bagages : au point du jour, les Romains se mirent en marche sur une longue file de troupes et d'équipages, comme s'ils eussent eu à voyager en pays tranquille, sous la sauve-garde d'un ami sûr[1].

A deux milles du camp, sur la route qu'il fallait suivre pour se rendre au quartier de Q. Cicéron, se trouvait une vaste forêt : avertis de la résolution des généraux romains par le tumulte et le mouvement des préparatifs, les Eburons s'y étaient portés pendant la nuit, et, partagés en deux troupes, ils occupaient à droite et à gauche les hauteurs d'une vallée étroite et profonde. Ils attendirent, pour se montrer, que la presque totalité de la colonne ennemie fût engagée dans le vallon ; ils poussèrent alors un grand cri, et l'une de leurs troupes arrêta l'avant-garde, tandis que l'autre chargea le corps de bataille. A cette attaque qu'il n'avait pas prévue, Titurius se trouble, il court çà et là pour ranger ses troupes. Cotta, avec

1. Primâ luce, sic ex castris proficiscuntur, ut quibus esset persuasum, non ab hoste, sed ab homine amicissimo Ambiorige consilium datum, longissimo agmine maximisque impedimentis. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 31.

plus de sang-froid, adopte le seul parti qui lui 54
reste, il ordonne d'abandonner les bagages et de se former en ordre circulaire. Toute sage qu'elle était, cette mesure lui tourna à mal. Elle releva la confiance des Gaulois, en diminuant celle des Romains ; elle eut encore cela de funeste que les légionnaires, quittant leurs enseignes, coururent de toutes parts aux équipages pour sauver ce qu'ils possédaient de plus précieux. D'un bout à l'autre de la ligne romaine, on ne voyait que trouble et désordre, on n'entendait que cris et gémissemens. Bien différente était l'armée gauloise : Ambio-rix avait fait publier parmi les siens, sous les menaces les plus terribles, « que chacun eût à garder « son rang ; tout ce bagage des Romains, disait- « il, appartenait déjà aux Gaulois, mais nul ne « devait y toucher qu'après la bataille[1]. »

Les Romains se rallièrent bientôt : égaux en nombre aux Gaulois, et n'ayant de salut que dans leur épée, ils se battirent comme on pouvait l'attendre d'hommes désespérés ; chaque fois qu'une cohorte se portait en avant, elle faisait un carnage affreux. Ambio-rix alors recommanda aux siens de ne plus attaquer que de loin à coups de flèches et de dards, et de céder toutes les fois

1. Illorum esse prædam, atque illis reservari quæcumque Romani reliquissent. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 34.

54 cèrent à combler le fossé. Du côté des Romains la résistance fut la même que la veille, et ainsi les jours suivans; ils passaient toute la nuit à réparer les ouvrages endommagés; les blessés ni les malades, les officiers ni les soldats n'avaient aucun relâche, aucun intervalle de repos.

Cependant ceux des chefs et des notables nerviens qui avaient eu jadis quelque accès auprès de Cicéron, et quelque relation d'amitié avec lui, annoncent qu'ils ont des propositions à lui faire et demandent une entrevue. Cicéron envoie quelques-uns des siens. Les Gaulois répètent dans cette conférence ce qu'Ambio-rix avait dit à Sabinus : « que toute la Gaule était en armes, que « les Germains avaient passé le Rhin, que tous « les quartiers, même celui de César, étaient atta- « qués à la fois. » Ils racontent la mort de Sabinus, et prennent à témoin de la vérité de leurs paroles Ambio-rix qui était présent. « C'est vainement, « disent-ils, que vous comptez sur le secours de « gens qui sont occupés de leur propre défense. « Quant à nous, notre seule intention à l'égard de « votre république, est de nous affranchir de l'é- « tablissement des quartiers d'hiver, et d'empêcher « qu'ils deviennent coutume [1]. Redites à Cicéron

turres admodùm cxx excitantur incredibili celeritate. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 39.

1. Sese tamen hoc esse in... populum romanum animo, ut nihil

« qu'il peut sans aucune inquiétude sortir du camp 54
« et se retirer avec sa troupe où bon lui semblera. »

La réponse de Cicéron fut brève et fière ; elle portait : « que le peuple romain ne traitait ja-« mais avec un ennemi armé ; mais que si les « Belges voulaient mettre bas les armes, il serait « volontiers leur médiateur ; qu'ils pouvaient dé-« puter vers César, qui dans sa justice leur accor-« derait tout ce qu'ils avaient le droit de deman-« der. »

Les Belges, voyant que la ruse avait échoué comme la force, se déterminèrent à entreprendre un siège en règle, et commencèrent à ceindre le camp ennemi d'une circonvallation de onze pieds de haut avec un fossé de quinze de profondeur ; cinq ans de guerre avec les Romains les avaient instruits dans cette partie de l'art militaire, et d'ailleurs quelques légionnaires prisonniers dirigeaient leurs travaux. Mais, faute d'outils pour remuer la terre, ils coupaient le gazon avec leurs sabres, et le portaient dans leurs mains ou dans les pans de leurs saies [1]. Malgré l'imperfection de ces procédés, telles étaient, si l'on en

nisi hiberna recusent, atque hanc inveterascere consuetudinem nolint. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 41.

1. Sed, nullâ ferramentorum copiâ quæ sunt ad hunc usum idonea, gladiis cespitem circumcidere, manibus sagulisque terram exhaurire cogebantur. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 42.

54 avec toute sa cavalerie sur les terres de ses voisins les Aduatikes, son infanterie le suivant de près. Là, par le récit de sa victoire, et par l'entraînement de son éloquence, il ranima ce faible et malheureux débris d'une nation presque anéantie sous le fer des Romains. Le lendemain, il passa chez les Nerves, aussi cruellement traités jadis, mais moins faibles que les Aduatikes parce que leurs nombreux cliens ne les avaient point abandonnés au milieu de leurs calamités. Ambiorix, dans ses exhortations, leur retraçait le tableau de leurs misères, les exhortait à ne point perdre une occasion assurée de vengeance : « Deux « généraux romains sont tués, leur disait-il, une « partie de l'armée romaine est détruite; que Ci- « céron et sa légion aillent rejoindre au plus tôt « leurs frères morts! Est-il au monde une entre- « prise plus aisée et moins chanceuse[1]? Armez- « vous, les Éburons viennent vous seconder! »

Les Nerves se laissèrent persuader sans peine; remplis d'ardeur, ils envoient à tous les peuples de leur clientèle l'ordre de prendre les armes; tous se rassemblent, Centrons, Grudes, Lévakes, Pleumoxes, Geiduns[2], et se réunissent à l'armée des

1. Interfectos esse legatos duo, magnamque partem exercitûs interiisse demonstrat; nihil esse negotii subitò oppressam legionem, quæ cum Cicerone hiemet, interfici... Cæs. bell. Gall. l. v, c. 38.

2. Peuples qui habitaient, à ce qu'on croit, la côte de la Bel-

Éburons, des Aduatikes et des Nerves. Les troupes alliées s'avancent alors à travers la forêt vers le quartier de Cicéron, surprennent d'abord quelques détachemens romains sortis pour couper du bois, et les tuent, puis se répandent tumultueusement tout autour du camp. Les Romains courent aux armes et bordent le rempart; la journée fut rude, parce que les assiégeans avaient espéré beaucoup du succès de cette attaque imprévue; ils pensaient que deux victoires gagnées ainsi coup sur coup décideraient pour toute la Gaule l'insurrection universelle, et bientôt la délivrance. 54

Cicéron se hâta d'écrire à César; à force de promesses, il trouva des gens qui se chargèrent de ses dépêches; mais tous les passages étant interceptés soigneusement, les émissaires et les lettres tombèrent entre les mains d'Ambio-rix. Cependant les Romains travaillaient avec une vitesse prodigieuse à compléter ce qui manquait aux retranchemens, et à faire des ouvrages nouveaux: s'il faut en croire César, cent vingt tours furent élevées dans cette seule nuit des matériaux dont le camp était approvisionné [1]. Le lendemain, les assiégeans renouvelèrent l'attaque et commen-

gique au midi des bouches de l'Escaut. On retrouve une trace de l'ancien nom des *Grudes* (Grudii) dans le lieu appelé *T'land van Groede*, *la Terre de Groude*, dans le diocèse de Bruges.

1. Noctu ex eâ materiâ, quam munitionis causâ comportaverant,

54 qu'ils se verraient chargés. Cette tactique mit l'avantage du côté des Eburons, qui étaient armés à la légère, et habiles à ce genre de combat. Dès qu'une cohorte ennemie sortait de la ligne, ils se retiraient devant elle; mais alors cette cohorte, ayant nécessairement les flancs découverts, recevait de tous côtés une grêle de traits; et quand elle voulait reprendre sa place sous les enseignes, pressée et par ceux qui, ayant semblé fuir, revenaient aussitôt, et par ceux qui l'assaillaient à droite et à gauche, elle se trouvait enveloppée, dans une complète impossibilité d'agir[1].

Le combat avait duré depuis le lever du soleil jusqu'à la huitième heure[2], et les Romains s'affaiblissant de momens en momens perdaient enfin toute espérance. Sabinus, ayant aperçu de loin Ambio-rix qui exhortait les siens sur le front de bataille, lui envoya son interprète, le priant de laisser la vie sauve à lui et à ses soldats[3]. « Si Sabinus veut traiter avec moi, répondit Ambio-rix, « qu'il vienne : quant à ses soldats, c'est l'armée « gauloise qui doit prononcer sur leur sort, mais « je ne désespère pas de la fléchir. » Sabinus alors propose à Cotta de sortir de la mêlée et d'aller

1. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 34, 35.
2. Deux heures après midi.
3. Ut sibi militibusque parcat. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 36.

ensemble trouver Ambio-rix ; Cotta s'y refuse : 54
« Jamais, dit-il, je ne me livrerai à un ennemi « armé[1] ! » Sabinus prend donc avec lui quelques tribuns et quelques centurions, et s'avance à travers les rangs gaulois : arrivés près d'Ambio-rix, celui-ci leur ordonne de quitter leurs armes ; Sabinus obéit ; son exemple est suivi par les siens, et ils commencent à discuter les articles d'une capitulation. Mais pendant ce temps-là, Ambio-rix prolongeant à dessein la discussion, les Eburons les enveloppent et les massacrent ; puis, aux cris de *victoire ! victoire*[2] ! ils fondent avec impétuosité sur la ligne. Cotta fut tué en combattant, avec le plus grand nombre des légionnaires ; plusieurs se sauvèrent jusqu'à leur camp, soutinrent avec peine l'assaut jusqu'au soir, et, désespérés, s'entretuèrent tous pendant la nuit[3]. D'autres gagnèrent les forêts, et, par des chemins détournés, le camp de Labiénus, où ils portèrent la nouvelle de ce désastre.

Ambio-rix, sans perdre un seul instant, se rendit

1. Cotta se ad armatum hostem iturum negat. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 36.

2. Victoriam conclamant. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 37.

3. Noctu ad unum omnes, desperatâ salute, se ipsi interficiunt. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 37. — Tit. Liv. Epit. cvi. — Sueton. C. J. Cæs. c. 25. — Plut. in Cæs. p. 719. — Appian. Bell. civil. p. 523. — Dio. Cass. l. xl, p. 123. — Flor. l. iii, c. 10. — Eutrop. l. vi. — Oros. l. vi, c. 10. — Lucan. Phars. l. i, v. 429.

54 croit César, leur activité et leur nombre, qu'en moins de trois heures, un rempart de quinze mille pas de circuit fut élevé [1]. Les jours suivans, dirigés par les mêmes captifs, ils dressèrent des tours à la hauteur du rempart, et préparèrent des faux de siège et des tortues.

Le septième jour de l'attaque, ils profitèrent d'un vent violent qui s'éleva tout à coup, pour lancer dans le camp ces dards brûlans qu'ils nommaient *cateïes*, et des boulets d'argile rougis au feu [2]. Les baraques des soldats romains, couvertes en paille selon l'usage du pays, s'enflammèrent, et le vent étendit bientôt l'incendie par tout le camp. Poussant alors de grands cris, les Belges approchent du rempart leurs tours et leurs tortues, dressent les échelles et montent à l'assaut; mais les assiégés déployèrent une telle intrépidité, que, malgré la flamme qui dévorait leurs cases, leurs bagages, toute leur fortune, aucun ne quitta son poste, aucun ne songea même à tourner la tête. L'action fut vive, et il y eut de part et d'autre un grand nombre de blessés et de morts. Ce qui fit le plus de mal aux Gaulois, c'est que, serrés en

1. Minus horis tribus, millium passuum xv in circuitum munitionem perfecerunt. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 42.

2. Ferventes fusili ex argillâ glandes fundis, et fervefacta jacula in casas, quæ, more gallico, stramentis erant tectæ, jacere cœperunt. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 43.

masse au pied des retranchemens romains, ils 54
étaient gênés par les derniers rangs de leur armée, qui les embarrassaient dans leurs mouvemens et leur fermaient la retraite. Malgré ces obstacles, ils parvinrent à attacher au rempart une de leurs tours; mais une sortie vigoureuse les repoussa, et la tour fut brûlée.

Cependant le siège continuait, et la position des assiégés devenait d'instant en instant plus critique; il y avait déjà beaucoup de blessés, et le nombre des hommes en état de service diminuait rapidement. Chaque jour Cicéron dépêchait à prix d'or quelque messager vers César; tous étaient arrêtés aussitôt, et suppliciés sous ses yeux même. Dans le camp se trouvait un transfuge nervien, nommé Verticon, homme de haute naissance, qui, dès les premiers jours du siège, était venu se rendre à Cicéron et lui engager sa foi; par de grandes promesses, surtout par celle de la liberté, il décida un esclave gaulois à porter une lettre à César. Le Gaulois, l'ayant liée autour de son javelot [1], passa comme déserteur dans l'armée nervienne, puis trouva moyen de s'évader et d'arriver jusqu'à Samarobrive, où était le proconsul.

Au moment où la dépêche partit du camp de Cicéron, il y avait plus d'une semaine que le siège

1. Has ille in jaculo illigatas effert. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 45.

54 le rempart, elle approche et y fait pleuvoir une grêle de traits; en même temps, les chefs font publier par des hérauts « que quiconque voudra « passer aux assiégeans, soit Romain soit Gaulois, « auxiliaire, le peut sans danger jusqu'à la troi« sième heure; mais que, ce terme écoulé, il n'y « aura plus de quartier pour personne [1]. » Bientôt les Belges s'avancent jusqu'au pied des retranchemens, que les uns commencent à saper, tandis que d'autres comblent le fossé. César attendait; il commanda une sortie générale par toutes les portes; l'irruption fut tellement vive, que les Gaulois culbutés, mis en déroute, s'enfuirent laissant beaucoup de morts sur la place. César, profitant de cette première impression d'effroi, leva le camp, passa la vallée, et opéra sans aucune perte sa jonction avec Cicéron. Il trouva l'armée de ce général dans un état déplorable; à peine un dixième des soldats était sans blessure; il put juger par là du danger qu'elle avait couru [2]. Il ne vit pas non plus sans étonnement les travaux exécutés par les Gaulois, les tours, les tortues, les remparts qu'ils

1. Præconibus circummissis, pronuntiari jubent : « Seu quis « Gallus, seu Romanus velit antè horam tertiam ad se transire, « sine periculo licere; post id tempus non fore potestatem. » Cæs. bell. Gall. l. v, c. 51.

2. Legione productâ, cognoscit non decimum quemque esse relictum militem sine vulnere. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 52.

avaient élevés [1], et cette vue ne laissa pas que de 54
lui causer de l'inquiétude pour l'avenir.

La nouvelle de la victoire de César et de la délivrance de Cicéron fut portée à Labiénus par les Rémes avec une extrême rapidité. Son camp était éloigné de soixante milles de celui de Cicéron, où César n'était arrivé qu'après la neuvième heure [2]; néanmoins les acclamations des Rémes s'élevèrent aux portes du camp avant minuit, et instruisirent Labiénus du triomphe du proconsul. Indutiomar, qui le lendemain devait attaquer le quartier de Labiénus, fit retraite aussitôt pendant la nuit, et licencia ses troupes. La même nouvelle produisit un effet pareil sur l'insurrection de l'Armorike. Déjà les forces armoricaines réunies n'étaient plus qu'à huit milles de la treizième légion, lorsque, au bruit de ces événemens, elles se débandèrent et disparurent [3].

La Gaule sembla avoir déposé les armes encore 53
une fois; mais cette trêve menaçait d'être courte, et César ne s'y fiait pas. Il forma trois camps, d'une légion chacun, autour de Samarobrive, où il se proposait de passer l'hiver. Les événemens

1. Institutas turres, testudines munitionesque hostium miratur. Cæs. l. c. — Cf. Plut. Cæs. p. 719. — Dio. Cass. l. XL, p. 124. — Oros. l. VI, c. 20. — Fronton. Stratag. l. III, c. 17. — Polyæn. l. VIII, c. 23.

2. Trois heures après midi.

3. Cæs. bell. Gall. l. V, c. 53.

54 qu'il arrivait avec deux légions, et il l'exhortait à persister dans sa courageuse défense. César recommanda au cavalier gaulois de remettre, s'il se pouvait, la lettre en mains propres aux assiégés, sinon de l'attacher à la courroie de son javelot, et de la lancer dans l'intérieur du camp [1]. C'est ce que fit le Gaulois; le trait se ficha dans une tour, et y resta deux jours attaché; le troisième, un soldat romain l'aperçut et le porta au général. Cicéron assembla aussitôt sa légion : la lettre, lue publiquement, causa de vifs transports de joie; et déjà on voyait la fumée des incendies que César allumait dans sa marche [2].

Avertis par cet indice et par leurs coureurs, les Gaulois quittent alors le siège, et avec toutes leurs troupes, au nombre d'environ soixante mille hommes, s'avancent au-devant du proconsul, et s'établissent sur son chemin, en deçà d'un large vallon que traversait un ruisseau. César, voyant Cicéron délivré, crut pouvoir prendre du temps; il s'arrêta de l'autre côté du vallon et choisit la position la plus favorable pour y fortifier son camp; et quoique ce

stolâ, nostra ab hostibus consilia cognoscantur. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 48.

1. Si adire non possit, monet ut tragulam, cum epistolâ ad amentum deligatâ, intrà munitiones castrorum abjiciat. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 48.

2. Tum fumi incendiorum procul videbantur. Idem, ibid.

camp fût nécessairement déjà resserré, puisqu'il ne 54
contenait que sept mille hommes, néanmoins les intervalles furent encore diminués autant que possible, afin d'inspirer aux Belges plus de présomption et de mépris. En même temps, César envoya de tous côtés des éclaireurs reconnaître le terrain, et les passages qui traversaient le vallon. Ce jour-là, après quelques chocs de cavalerie sans résultat de part et d'autre, chacun se retira. Le lendemain au point du jour, la cavalerie nervienne s'approcha, et vint engager le combat avec les cavaliers romains, qui cédèrent d'abord, suivant leurs instructions, et rentrèrent dans les retranchemens. Alors tout sembla présenter dans le camp romain le spectacle de la confusion et de la crainte; on se hâtait de travailler à exhausser le rempart, à boucher les portes[1] : rien cependant n'était moins réel que cette épouvante; les légions se tenaient rangées en bon ordre au milieu de l'enceinte, et César avait l'œil à tout.

L'infanterie gauloise, trompée par cet artifice, franchit le ravin, et se range en bataille de l'autre côté, quoique dans un lieu désavantageux; puis, voyant que l'ennemi ne paraissait même pas sur

1. Ex omnibus partibus castra altiore vallo muniri, portasque obstrui, atque in his administrandis rebus quàm maximè concursari, et, cum simulatione timoris, agi jubet. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 50.

54 était commencé; il y avait au moins douze jours que le corps d'armée de Sabinus et de Cotta avait été détruit; et cependant César n'avait encore aucune nouvelle ni de l'un ni de l'autre évènement : il ne les apprit que par la lettre de Cicéron. Ce fait, qu'on rejetterait comme incroyable, si César lui-même ne l'attestait [1], ne peut s'expliquer que par une interruption rigoureuse des communications dans les cités de la Belgique, même dans celles qui restaient encore paisibles; ce qui dénotait un accord effrayant pour les Romains entre presque toutes les nations du nord. A la lecture de la dépêche, César fut saisi d'une violente douleur; il jura de ne plus couper ni sa barbe ni ses cheveux, que le meurtre de ses deux lieutenans et le désastre de leur armée ne fussent pleinement vengés [2]. Sans perdre un moment, il partit au secours de Cicéron avec une légion qu'il tira des quartiers des Bellovakes, et il écrivit à celle qui hivernait chez les Atrébates, et à T. Labiénus, de se mettre en marche, afin de le rejoindre sur la route; mais Labiénus lui-même se tenait sur la défensive. Les Trévires, animés par le succès des Éburons, avaient aussitôt chassé leur chef Cingéto-rix, et établi le patriote Indutiomar dans le suprême commande-

1. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 45, 46.

2. Auditâ clade Titurianâ, barbam capillumque summisit, nec antè demisit quàm vindicasset. Sueton. Jul. Cæs. n. 67.

ment; prenant ensuite les armes, ils étaient venus 54
camper à quelques milles seulement du quartier de Labiénus; celui-ci n'osait pas sortir en rase campagne, et se préparait à soutenir un siège prochain[1]; il fit tenir ces nouvelles à César. En même temps, le bruit courut que les cités armoricaines s'agitaient, et menaçaient la treizième légion cantonnée sur le territoire essuen[2]. Plus inquiet que jamais, et ne pouvant disposer que de deux légions incomplètes, qui ne présentaient que sept mille hommes sous les armes[3], César partit cependant, déterminé à remettre le salut de son armée et le sien à son audace et à sa fortune.

Arrivé à grandes journées sur la frontière nervienne, il apprit là, par des captifs, dans quelle extrémité se trouvait Cicéron : le danger n'avait fait que s'accroître depuis l'envoi de la dépêche. Il décida, par la promesse de grandes récompenses, un cavalier auxiliaire à porter sa réponse, qu'il prit la précaution d'écrire en langue grecque, afin que, si elle était interceptée, l'ennemi n'en pût pas connaître le contenu[4]: il mandait à Cicéron

1. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 47.

2. Magnas Gallorum copias earum civitatum, quæ Armoricæ appellantur, oppugnandi (L. Roscii) causâ convenisse. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 53.

3. Vix hominum millium VII. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 49.

4. Hanc græcis conscriptam litteris mittit, ne, interceptâ epi-

53 dont la Belgique venait d'être le théâtre continuaient d'occuper les esprits ; l'agitation se faisait ressentir jusque dans les cités les plus éloignées. De toutes parts on s'envoyait des messages; on se sondait mutuellement; on concertait ce qu'il convenait de faire, si l'on recommencerait la guerre, à quel moment, sur quel point. Des assemblées nocturnes se tenaient au fond des bois et dans les lieux écartés; en un mot, il ne se passa pas un seul jour de tout cet hiver que les Romains ne reçussent quelque avis inquiétant; et il n'y eut pas une seule des nations gauloises qui ne dût leur devenir suspecte [1], excepté deux pourtant, les Édues et les Rémes. César manda auprès de lui, l'un après l'autre, les principaux personnages de chaque cité, leur déclara ce qu'il savait et ce qu'il soupçonnait, les menaça et en effraya quelques-uns. En même temps, ses instrumens dévoués, les tyrans qu'il avait imposés en plusieurs lieux, s'efforçaient de comprimer l'esprit public par la violence. Cavarin, qu'il avait élevé sur les Sénons, comme Tasget sur les Carnutes, déjà odieux, provoqua par un excès de rigueur un soulèvement populaire; la multitude voulut le

1. Nullum ferè totius hiemis tempus sine sollicitudine Cæsaris intercessit, quin aliquem de conciliis ac motu Gallorum nuntium acciperet... præter Æduos et Remos... nulla ferè fuit civitas non suspecta nobis. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 53, 54.

mettre en pièces; échappé à grand' peine, et poursuivi jusqu'aux frontières, il fut déclaré déchu de la royauté et à jamais banni du pays[1]. Cavarin se réfugia près de César, à Samarobrive, où arrivèrent bientôt des députés sénonais qui venaient exposer au proconsul les crimes du roi, et justifier les magistrats et le peuple. César les reçut fort mal; et sous le prétexte d'aviser à une plus complète information, il leur ordonna de lui envoyer sur-le-champ tous les membres de leur sénat; les Sénons refusèrent[2]. 53

Tandis que les choses se préparaient ainsi dans le centre de la Gaule, dans le nord, le Trévire Indutiomar ne cessait de provoquer les Germains à passer le Rhin, promettant de l'argent, exagérant les pertes éprouvées par les Romains dans la dernière guerre, et les forces du parti national: mais il eut peu de succès; le sort d'Arioviste et des Tencthères avait frappé de trop de terreur les tribus teutoniques. Indutiomar fit alors un dernier appel à l'énergie des Trévires; il convoqua le *conseil armé* de la nation; c'était, comme on

1. Senones... Cavarinum, quem Cæsar apud eos regem constituerat, interficere publico consilio conati, quùm ille præsensisset ac profugisset, usque ad fines insecuti, regno domoque expulerunt. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 54.

2. Quùm is omnem ad se senatum venire jussisset, dicto audientes non fuerunt. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 54.

53 l'a vu, la proclamation d'alarme et l'ouverture d'une guerre à mort. Tous les hommes, jeunes ou vieux, en état de porter les armes devaient se rendre à ce conseil, et le dernier venu était supplicié à la vue de l'assemblée[1]. Le chef trévire faisait aussi à prix d'or des recrues de cavalerie chez les nations voisines; il appela même les déserteurs de toutes les contrées de la Gaule, et les bannis qui, chassés de leurs foyers pour leur haine contre l'étranger, errans dans les bois et les solitudes, étaient flétris par les Romains du nom de bandits et de malfaiteurs. A mesure que ces renforts arrivaient, Indutiomar les enrégimentait et les armait. Ce patriote infatigable partageait avec Ambio-rix tous les regards et toutes les espérances; de tous côtés on lui adressait des députations, soit privées, soit publiques, pour louer et animer son courage, pour briguer son alliance, pour lui demander enfin de fixer le jour où l'étendard de la délivrance se lèverait à la fois sur toute la Gaule[3].

1. Armatum consilium indicit (hoc more Gallorum initium est belli) quo, lege communi, omnes puberes armati convenire consuerunt, qui ex iis novissimus venit, in conspectu multitudinis, omnibus cruciatibus affectus necatur. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 56.

2. Exules damnatosque totâ Galliâ magnis præmiis ad se allicere cœpit. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 55.

3. Undique ad eum legationes concurrunt, gratiam atque amicitiam publicè privatimque petunt... Cæs. ibid.

Cependant le conseil armé de la nation trévire 53
se rassembla; Indutiomar y exposa la situation générale du pays. « Les Nerves, dit-il, prennent « déjà les armes; les Aduatikes hâtent leurs pré- « paratifs; les hommes de bonne volonté ne nous « manquent pas, ils nous manqueront encore « moins quand nous serons en mouvement et que « nous sortirons de nos frontières[1]. » Il ajouta que les Carnutes, les Sénons, plusieurs autres peuples encore, le sollicitaient instamment d'aller se joindre à eux pour établir dans le centre de la Gaule le foyer de la nouvelle guerre : tel était aussi son avis. Les plans d'Indutiomar furent adoptés avec acclamation; et l'on décida qu'on marcherait immédiatement vers les bords de la Seine et de la Loire; qu'on ferait route par le territoire des Rémes, afin de châtier au passage ces perfides amis de l'étranger; mais qu'avant tout il fallait prendre d'assaut le camp de Labiénus. Cela réglé, le conseil arrêta des mesures énergiques contre les traîtres, partisans des Romains; Cingéto-rix fut déclaré ennemi de la patrie, et la vente de ses biens fut décrétée. Puis chacun fit ses dispositions, et au bout de peu de jours l'armée trévire se mit en marche[2].

1. Neque sibi voluntariorum copias defore, si ex finibus suis progredi cœpisset. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 56.

2. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 56.

53 Labiénus avait été informé presque aussitôt par Cingéto-rix et les siens des résolutions adoptées dans le conseil armé, et des plans d'Indutiomar; quoique l'assiette de son camp, forte par la nature et par l'art, ne lui laissât aucune crainte sur le résultat de l'attaque, cependant, pour ne pas perdre l'occasion d'un coup d'éclat, il prit de nouvelles mesures. Il manda aux Rémes de lui envoyer autant de cavalerie qu'ils pouvaient en réunir à l'instant même, la fit entrer de nuit et la cacha dans ses retranchemens. Les troupes trévires ne tardèrent pas à se montrer. A leur approche, Labiénus, affectant une grande crainte, retint ses soldats dans le camp, et, pendant plusieurs jours, ne répondit rien aux vives provocations des Gaulois. Dans son impatience de combattre, souvent Indutiomar s'avançait jusqu'au pied des retranchemens avec une escorte de cavalerie, soit pour reconnaître les lieux, soit pour entrer en conférence, essayer les promesses et les menaces; et ses cavaliers, adressant mille outrages aux Romains, lançaient en signe de mépris leurs javelots par-dessus le rempart[1]. Mais un soir qu'après avoir voltigé ainsi autour du camp ils se retiraient lentement et en désordre, Labiénus fit ouvrir

1. Equites plerumque omnes tela intra vallum conjiciebant. Cæs. bell. Gall. l. v. c. 57.

tout à coup les portes, et lâcha toute sa cavalerie, promettant un prix considérable à qui lui rapporterait la tête d'Indutiomar. « C'est à lui seul « qu'il faut vous attacher, dit-il à ses soldats; je « vous défends de frapper, ni de blesser aucun « autre, avant qu'Indutiomar soit pris et tué [1]. » Lui-même sortit avec les cohortes pour soutenir sa cavalerie. Les Romains partirent à bride abattue; et l'escorte gauloise, chargée à l'improviste, fut aisément dispersée. Tous n'en voulant qu'à un seul, ils atteignirent bientôt le chef trévire au gué d'une rivière; enveloppé, percé de vingt coups à la fois, Indutiomar tomba, et sa tête sanglante fut apportée à Labiénus [2]. Dans l'ivresse de leur joie, les soldats romains, retournant au camp, s'amusèrent à massacrer tout ce qui se trouva sur leur passage. Cette catastrophe inattendue, qui frappait au cœur la coalition belgique, désorganisa pour le moment l'armée des Trévires; elle abandonna le siège et se dispersa. Toutefois la valeureuse nation ne se rebuta point; elle conféra, comme un témoignage de ses regrets, le commandement suprême aux plus proches parens du malheureux Indutiomar; puis elle recom-

53

1. Omnes unum petant Indutiomarum; neu quisquam priùs vulneret, quàm illum interfectum viderit. Cæs. bell. Gall. l. v, c. 58.

2. Caput ejus refertur in castra. Id. loc. cit. — Dio. Cass. l. xl, p. 125. — Oros. l. vi, c. 10.

53 mença ses sollicitations auprès des peuplades transrhénanes, et à force d'argent elle parvint à attirer quelques bandes de Germains à son service.

César, pendant ce temps-là, sous la protection de ses trois camps, faisait d'immenses préparatifs pour la prochaine campagne; trois légions au grand complet lui étaient arrivées d'Italie et portaient son infanterie romaine à dix légions. Il lui tardait que cette campagne s'ouvrît. Aux inquiétudes du présent se joignaient en lui la douleur et le ressentiment des désastres passés. Le prestige dont quatre années d'un bonheur constant avaient entouré les armes romaines était presque évanoui. L'exemple d'Ambio-rix et des Éburons avait enseigné aux Gaulois que les peuples, quelque accablés qu'ils soient, peuvent trouver dans la ruse une dernière et infaillible ressource; l'exemple des Nerves leur avait inspiré une confiance plus virile; ce siège du quartier de Cicéron conduit avec tant d'habileté et de vigueur leur montrait qu'ils pouvaient tenir tête aux Romains sur le champ de bataille, à armes égales, s'ils dédaignaient le succès moins glorieux de la ruse. C'était cette confiance que César redoutait le plus; et il appelait de tous ses vœux la saison de la guerre, afin de frapper quelque coup terrible qui ramenât sous les aigles l'ancien prestige. Il mûrissait un plan de vengeance contre les

Nerves, mais surtout contre Ambio-rix et son 53
peuple. Dans son impatience, il n'attendit même pas que l'hiver fût terminé. Prenant avec lui quatre légions, il fit une irruption subite sur les terres nerviennes, brûla quelques villages, enleva plusieurs centaines d'hommes et beaucoup de bestiaux, distribua le tout entre ses soldats, et revint à Samarobrive, après cette expédition moins digne du général d'un grand empire que d'un chef de brigands ou de sauvages[1].

Aux premiers jours du printemps, le proconsul convoqua près de lui, comme de coutume, l'assemblée générale des cités. Parmi les nations importantes, ni les Sénons, ni les Carnutes, ni les Trévires, n'envoyèrent de députés; César les somma de le faire au plus tôt; ils ne répondirent point: leur opiniâtre refus produisit sur l'assemblée une vive impression. Il était, pour les Romains, de la dernière importance que les assemblées gauloises se tinssent régulièrement, dans toutes les formes établies par la constitution fédérale. Maîtres de ces assemblées, dont ils dirigeaient l'esprit, dont ils dictaient les résolutions, les Romains s'en servaient habilement pour donner à leur tyrannie une apparence de légitimité; leurs demandes d'hommes, d'argent, d'autorité,

1. Cæs. Bell. Gall. l. VI, c. 3.

53 étaient toujours revêtues de la sanction d'un pouvoir national, et les peuples n'avaient plus aucun prétexte pour rejeter ce que leurs députés avaient consenti. César déclara donc qu'il regardait le refus des trois nations comme un acte de révolte ouverte contre le peuple romain[1]; et ajournant toute autre affaire, il arma ses légions et marcha d'abord sur le territoire sénonais. Cependant, comme il ne voulait pas que les députés assemblés délibérassent en son absence, il prorogea la session et la transféra de Samarobrive à Lutétia, chef-lieu des Parises ou *Parisii*[2], situé dans une île de la Seine : ce petit peuple était proche voisin des Sénons, avec lesquels il avait d'anciennes alliances; mais dans la circonstance présente il s'était séparé d'eux pour suivre le parti romain. César choisit la ville de Lutétia, parce qu'elle se trouvait également à proximité du territoire carnute, où il se proposait de passer après avoir châtié et réduit les Sénons.

Tous les actes insurrectionnels de la nation sénonaise, depuis l'expulsion de Cavarin jusqu'à celui qui excitait si violemment la colère de César, avaient été dirigés par Acco[3], chef actif, entreprenant, en grand crédit dans sa cité et hors de sa cité,

1. Initium belli ac defectionis. Idem. loc. cit.

2. Concilium Lutetiam Parisiorum transfert. Ibid.

3. Acco qui princeps consilii fuerat. Cæs. bell. Gall. l. VI, c. 4.

et l'un des plus mortels ennemis que les Romains 53
eussent dans la Gaule. Sitôt que le refus d'envoyer des représentans aux États avait été décidé officiellement par le conseil et le peuple, Acco avait fait publier l'ordre à la population des campagnes de se retirer dans les places fortifiées; mais la promptitude de César déconcerta ces mesures, et les Sénons, pris au dépourvu, se virent contraints de demander la paix. Le proconsul se montrait inflexible et voulait promener le fer et le feu sur leur territoire, lorsque le sénat éduen vint s'interposer, appuyant chaudement la cause d'un voisin et d'un vieil allié[1]. Dans les dispositions où se trouvait la Gaule, César n'osa pas rejeter une si puissante médiation; il ne dévasta point les campagnes sénonaises, se contentant d'exiger l'extradition d'Acco, cent otages, qu'il laissa en garde aux Édues, et tout ce que le pays avait de cavalerie sur pied. Toutefois il ne rétablit pas Cavarin dans ses anciennes fonctions de roi au service des Romains, de peur que ses ressentimens personnels et l'aversion du peuple ne suscitassent quelques nouveaux troubles[2]; il lui donna le commandement de la cavalerie sénonaise, et l'emmena avec

1. Petentibus Æduis,... quorum antiquitùs in fide erat civitas. Idem, loc. cit.

2. Ne quis aut ex ejus iracundiâ, aut ex eo, quod meruerat, odio civitatis, motus existat. Cæs. bell. Gall. l. VI, c. 5.

53 ment [1]; fugitifs à leur tour, les parens d'Indutiomar avaient passé le Rhin et cherchaient un asile en Germanie. César, voyant ces deux expéditions si promptement terminées, jeta un pont sur le fleuve, et fit quelques marches le long de la rive droite pour effrayer les peuples germains. Les uns se retirèrent au loin dans l'intérieur des forêts, les autres lui envoyèrent des messages de paix et des otages; il leur signifia de rompre toute relation avec les Éburons et leur chef, et de ne recevoir chez eux aucun homme de cette race que le peuple romain déclarait son ennemie, sous peine d'être traités eux-mêmes comme des ennemis de Rome. Ayant ainsi assuré sa vengeance, au-delà comme en-deçà du Rhin, il revint en Gaule, coupa le pont, et, sans perdre un moment, se dirigea sur le pays des Éburons par la forêt des Ardennes [2].

Afin que le coup arrivât plus terrible et plus imprévu, César fit partir en avant toute sa cavalerie, sous la conduite de T. Minucius Basilus, lui recommandant bien de ne point allumer de feu dans les haltes, et de ne négliger aucune des précautions qui pouvaient rendre la marche prompte et secrète; Basilus suivit exactement ces ordres. Les Éburons, se fiant à l'éloignement de

1. Cingetorigi, principatus atque imperium est traditum. Cæs. bell. Gall. l. VI, c. 8.
2. Cæs. bell. Gall. l. VI, c. 9, 10-29.

l'armée ennemie qu'on croyait alors embarquée dans des guerres contre les Germains, n'avaient rien de prêt pour la défense : ni les soldats, ni les chefs n'étaient à leurs postes, et la cavalerie romaine tombant au milieu d'eux produisit l'effet de la foudre. Basilus, ayant su qu'Ambio-rix se trouvait avec un petit nombre de cavaliers à sa maison de campagne, tourne de ce côté pour le prendre mort ou vif, et peu s'en fallut qu'il ne réussît. Ambio-rix, assailli à l'improviste, après s'être vu enlever ses chariots, ses chevaux, tous ses bagages, ne dut la vie qu'à un bonheur inespéré[1]. Comme l'habitation était située au milieu d'une forêt, les cavaliers de sa suite purent s'embusquer dans un passage étroit et contenir quelque temps les Romains, tandis que le chef, sautant à cheval, s'éloigna dans la profondeur du bois.

Il était trop tard pour se rallier; d'ailleurs quelle résistance ce petit peuple pouvait-il opposer aux forces qui venaient l'envahir? Tout ce qu'Ambiorix avait encore à faire, c'était d'avertir ceux de ses compatriotes qui habitaient les cantons les plus éloignés; et il envoya dans toutes les directions des émissaires chargés de publier « que César ap-

1. Magnæ fuit fortunæ, omni militari instrumento, quod circùm se habebat, erepto, rhedis equisque comprehensis, ipsum effugere mortem. Cæs. bell. Gall. l. VI, c. 30.

53 « prochait avec dix légions et une cavalerie innom-« brable ; que chacun eût donc à pourvoir promp-« tement à sa sûreté. » Cette proclamation fut reçue comme l'annonce d'une destruction prochaine. En peu d'heures tous les villages furent abandonnés, et la campagne se couvrit de bandes de fugitifs qui gagnaient, avec leurs provisions et leurs bestiaux, les lieux les plus sauvages et les moins accessibles. Les uns se réfugièrent au fond des Ardennes, d'autres au milieu des étangs et des rivières ; les habitans des cantons voisins de la mer se retirèrent dans les îles nombreuses que formaient les marées sur cette plage basse et marécageuse. On en vit un grand nombre aller se livrer avec leurs biens et leurs familles à des peuples qui avaient toujours été leurs ennemis [1]. Mais amis et ennemis, tous également effrayés des menaces de César, leur refusèrent l'accès de leurs terres. Ambiorix, ne gardant près de lui que quatre cavaliers dévoués, se tint au milieu des bois dont il connaissait tous les détours, tous les recoins. Quant à son collègue le vieux Cativolke, malade, infirme, accablé de chagrin, hors d'état de supporter les fatigues d'une telle guerre ou les privations d'une telle retraite, il mit fin à sa vie en buvant un poi-

1. Se suaque omnia alienissimis crediderunt. Cæs. bell. Gall. l. vi, c. 31.

son composé avec le suc de l'if[1]. Ses dernières pa- 53
roles furent des paroles de douleur et de malédiction ; il dévoua à la vengeance du ciel et de la terre l'homme qui était venu troubler ses vieux jours et verser sur sa patrie de si effroyables calamités[2].

L'épouvante gagnait les voisins des Éburons. Les Condruses et les Sègnes, tribus germaniques qui habitaient les Ardennes entre ce peuple et les Trévires, envoyèrent en tremblant des députés à César. Ils le priaient de ne point les compter parmi ses ennemis, et de ne pas croire que tous les Germains d'en-deçà du Rhin fissent cause commune avec les Gaulois ; que, pour eux, ils protestaient ne s'être point mêlés de cette guerre et n'avoir fourni aucun secours à Ambio-rix. César promit de les épargner, à condition qu'ils lui livreraient tous les Eburons qui se seraient réfugiés chez eux. Il partagea ensuite son armée en quatre divisions. Labiénus avec trois légions fut envoyé vers les bords de la mer afin d'attaquer par la frontière occidentale ; Trébonius avec trois autres légions

1. Ætate jàm confectus, quùm laborem aut belli aut fugæ ferre non posset, taxo se exanimavit. Idem, ibid.

2. César prétend que cet homme, c'était Ambio-rix ; mais nous pouvons croire, en toute sûreté de conscience, que les imprécations du vieillard gaulois s'adressaient plutôt à l'étranger contre qui Ambio-rix n'avait fait que remplir son devoir de chef patriote et de Gaulois.

53 fut chargé d'entrer par la frontière méridionale; César en personne se porta avec le même nombre de fantassins et presque toute la cavalerie vers les bords de l'Escaut, où l'on disait qu'Ambio-rix s'était retiré; enfin Q. Cicéron, laissé avec la quatorzième légion à la garde des bagages, s'établit dans le fort d'Aduatica, où les travaux du camp de Sabinus et d'Aurunculeïus étaient encore presque intacts. César, en partant, annonça qu'il serait de retour au camp dans sept jours pour y faire la distribution des vivres, et recommanda expressément que la légion ne sortît point durant son absence[1].

Alors commencèrent des scènes de désolation plus horribles que tout ce que le pays avait encore vu et souffert. Les légions, la hache à la main, perçaient les forêts; elles jetaient des ponts sur les marécages; elles égorgeaient dans ses dernières retraites la multitude fugitive. Mais cette chasse n'était pas sans fatigue et même sans danger pour le soldat romain. Les détachemens séparés du gros de l'armée, les traîneurs, ou ceux qui s'écartaient à la recherche du butin, surpris, enveloppés, périssaient en assez grand nombre; et la nature du pays ne permettait pas aux Romains de marcher par grandes masses. Pour con-

1. Cæs. bell. Gall. l. VI, c. 33.

cilier la sûreté de ses soldats avec l'accomplissement de sa vengeance, César imagina un moyen dont l'idée seule eût révolté le conquérant le plus sauvage. Il mit les Éburons hors la loi de l'humanité; il fit proclamer qu'il les livrait corps et biens au premier occupant. Il convia à cette proie les peuples voisins, déclarant que quiconque l'aiderait à exterminer *cette race scélérate*[1], ennemie du peuple romain, serait compté au nombre des amis du peuple romain[2]; et de tous les coins de la Belgique on vit accourir une foule de malfaiteurs et de gens sans aveu, dignes de mériter par de tels services une telle amitié. Qu'on se figure, si l'on peut, les horreurs qui durent accompagner ce sac de tout un peuple. Qu'on se représente ensuite un cordon de cinquante mille Romains, placés là pour assurer l'impunité des assassins, pour leur livrer les victimes; et parmi ces Romains, César, un frère de Cicéron, Brutus, Trébonius, tout ce que la jeunesse patricienne et plébéienne renfermait de plus éclairé et de plus poli; on détournera les yeux avec tristesse

53

1. Stirpem hominum sceleratorum. Cæs. bell. Gall. l. VI, c. 34.

2. Cæsar ad finitimas civitates nuntios dimittit; omnes ad se evocat, spe prædæ, ad diripiendos Eburones, ut potiùs in silvis Gallorum vita, quàm legionarius miles periclitaretur; simul ut, magnâ multitudine circumfusâ, pro tali facinore, stirps et nomen civitatis tollatur. Cæs. loc. cit.

53 et dégoût. Peut-être alors les reportera-t-on, non sans quelque sentiment de fierté, sur nos temps et notre civilisation moderne, où la souffrance humaine trouve du moins des sympathies, où le sang versé ne reste pas muet.

L'arrêt porté contre les Éburons et la proclamation de César avaient passé le Rhin, et occupaient vivement les peuplades germaniques riveraines. Elles aussi voulurent avoir part à la curée. Traversant le fleuve sur des radeaux, deux mille cavaliers sicambres pénétrèrent dans l'Éburonie par la frontière du nord, et comme les opérations de l'armée romaine avaient refoulé de ce côté la population fugitive, ils prirent beaucoup d'hommes et de bestiaux[1]. Accoutumés à ces courses de brigandage, rien ne les arrêtait, ni les marais, ni les bois. L'appât du butin les attirant de plus en plus dans l'intérieur des forêts, ils s'enquéraient soigneusement sur quels points se trouvaient César et les différens corps de l'armée romaine[2]; des rapports unanimes les instruisirent que César était à l'autre extrémité du pays, avec la cavalerie, occupé à la poursuite d'Ambio-rix. « A quoi « vous arrêtez-vous ? leur dit un captif éburon à « qui ils adressaient la même demande ; vous vous

1. Cæs. bell. Gall. l. VI, c. 35.

2. Quibus in locis sit Cæsar, ex captivis quærunt. Idem, l. c.

« amusez à pourchasser de chétifs troupeaux et 59
« quelques prisonniers, tandis que la fortune « semble vous inviter à une riche proie[1]. Aduatika n'est qu'à trois heures de marche d'ici; « l'armée romaine y a déposé tout son bagage, et « la garnison est à peine suffisante pour couvrir le « rempart du camp. Hâtez-vous, et tout cela vous « appartient. » Ces paroles remplirent de joie les Sicambres; cachant dans un coin de la forêt le butin qu'ils avaient déjà fait, ils partirent pour Aduatika, sous la conduite du prisonnier éburon.

D'après les ordres formels de César, Cicéron avait contenu sévèrement sa légion dans le camp pendant six jours; le septième, voyant qu'on n'avait aucune nouvelle du retour du proconsul et lassé des plaintes que les soldats faisaient entendre, car les vivres commençaient à manquer, il permit à cinq cohortes de sortir pour aller couper du blé à trois milles de là. Elles n'étaient encore qu'à une petite distance du camp, lorsque la cavalerie sicambre, accourant à toute bride, tenta de forcer la porte décumane. L'attaque fut si prompte et si imprévue à cause de la proximité des bois, que les vivandiers dont les tentes étaient dressées sur la contrescarpe n'eurent pas le

1. Quid vos, inquit, hanc miseram ac tenuem sectamini prædam, quibus jam licet esse fortunatissimis? Cæs. loc. cit.

53 temps de rentrer. La cohorte de garde, surprise et troublée, put à peine soutenir le premier choc. Les assiégeans, se répandant tout autour des retranchemens, cherchèrent à les escalader; les Romains défendaient à grande peine les portes, et le camp ne dut son salut qu'à la hauteur du rempart et à la difficulté des approches. Dans l'intérieur tout était confusion; on se demandait la cause du tumulte; on ne savait où planter les enseignes pour se rassembler; l'un disait que l'ennemi était maître de la place; « l'armée tout entière est défaite, s'écriait un autre, « le proconsul est tué, cette cavalerie n'est que « l'avant-garde des barbares victorieux[1]. » La plupart se forgeaient des terreurs superstitieuses sur la fatalité du lieu, se rappelant la catastrophe de Sabinus et de Cotta[2]. Les Germains, enhardis par cette épouvante générale, se confirmaient dans l'idée que le camp n'était pas gardé; ils s'encourageaient, s'exhortaient mutuellement à ne pas laisser échapper une si belle proie, et redoublaient d'efforts.

Cependant les cohortes sorties pour aller au

1. Alius capta jàm castra pronuntiat: alius, deleto exercitu atque imperatore, victores barbaros venisse contendit... Cæs. bell. Gall. l. VI, c. 27.

2. Plerique novas sibi ex loco religiones fingunt; Cottæque et Titurii calamitatem, qui in eodem occiderint castello, antè oculos ponunt... Cæs. bell. Gall. l. VI, c. 37.

fourrage entendirent les clameurs, et revinrent 53
en toute hâte sur leurs pas. A la vue des enseignes, les Germains crurent d'abord que c'était César qui arrivait, et quittèrent brusquement l'attaque du camp; mais ayant reconnu bientôt le petit nombre de leurs ennemis, ils coururent les charger de tous côtés. L'affaire fut vive; deux cohortes entières restèrent sur la place : les autres parvinrent à gagner Aduatika, mais criblées de blessures. Les Germains, désespérant de réussir à un second assaut, et craignant d'ailleurs la prochaine arrivée du proconsul, s'éloignèrent, et repassèrent bientôt le Rhin avec le butin qu'ils avaient caché dans les bois. Mais tel était encore l'effroi dans Aduatika, long-temps après leur départ, que, Volusénus étant arrivé, la nuit suivante, à la tête de l'avant-garde de César, les soldats refusaient de croire que le général fût vraiment près de là avec l'armée. La tête leur avait tourné au point qu'ils prétendaient que les légions étaient détruites, et la cavalerie seule échappée au massacre; « sans cela, disaient-ils, « les barbares auraient-ils osé assiéger notre « camp? » Il ne fallut pas moins que la présence de César lui-même, pour parvenir à dissiper ces terreurs [1].

1. Cæs. bell. Gall. l. VI, c. 38, 39, 40, 41, 42. — Dio. Cass. l. XL, p. 135, 136.

53 César repartit presque aussitôt pour accélérer l'œuvre d'extermination commencée; et, suivant ses propres paroles, « il lâcha en tous sens [1] » ce ramas de misérables, exécuteurs de ses cruautés. Toutes les villes, toutes les habitations éburonnes furent la proie des flammes. La multitude d'hommes et de chevaux rassemblés sur les lieux consomma une grande partie des blés, une partie fut brûlée sur pied; les orages et les pluies de l'automne détruisirent le reste; si bien que les malheureux Eburons, que le hasard aurait soustraits au fer ou à la flamme, devaient nécessairement mourir de faim, après le départ des légions [2].

Quant à Ambio-rix, toutes les tentatives de César pour s'emparer de lui avaient échoué; et, comme on savait quelle importance le proconsul mettait à l'avoir mort ou vif, les Romains et les brigands gaulois leurs auxiliaires s'épuisèrent en efforts, firent en quelque sorte l'impossible, pour gagner le prix attaché à cette capture [3]. Vingt fois on se crut au moment de l'atteindre; mais toujours Ambio-rix s'échappait, à la

1. Magno numero in omnes partes dimittit. Cæs. c. 43.

2. Ut si qui in præsentia se occultassent, tamen iis, deducto exercitu, rerum omnium inopiâ percundum videretur. Cæs. bell. Gall. l. VI, c. 43.

3. Infinito labore suscepto, penè naturam studio vicerunt. Idem, loc. cit.

faveur des ténèbres, errant de forêt en forêt, de 58
caverne en caverne, de précipice en précipice, accompagné de ses quatre cavaliers. L'affection des hommes qui étaient naguère ses sujets veillait encore sur la tête du chef proscrit; et de faux rapports propagés à dessein par les prisonniers éburons fourvoyaient perpétuellement les Romains dans leur chasse [1]. Ils se lassèrent, et Ambio-rix vécut pour des temps meilleurs. Il vécut pour lever de nouveau l'étendard de la délivrance sur la Belgique, pour combattre encore ses implacables ennemis, mais au grand jour cette fois et à front decouvert; servant ainsi sa patrie et la liberté, tour à tour, avec toutes les armes que la nature lui avait données, avec la ruse et avec l'audace.

Fatigué de cette longue campagne, César ramena son armée sur le territoire rémois, à Durocortorum, où il convoqua l'assemblée des cités gauloises. Là, sous ses yeux, et sous les épées de dix légions, il fit instruire et juger l'affaire des insurrections sénonaise et carnute. L'issue du jugement ne pouvait être douteuse. Acco, qui avait été l'ame de tous les mouvemens populaires chez les Sénons, et que César s'était fait livrer le prin-

1. Ut modò visum ab se Ambiorigem captivi contenderent. Id. ub. supr.

53 temps précédent, fut condamné à la peine capitale et exécuté [1]. Les autres accusés avaient déjà pris la fuite; César ordonna qu'ils fussent frappés *d'excommunication*, que le feu et l'eau leur fussent interdits [2]. Après ces arrêts qu'il prétendait sans doute faire regarder comme l'expression de la libre volonté nationale, il congédia l'assemblée, envoya deux légions hiverner chez les Trévires, deux chez les Lingons, laissa les six autres sur les terres sénonaises, et se rendit aussitôt en Italie, où l'appelaient des évènemens de la plus haute importance pour lui et pour son pays.

1. De Accone, graviore sententiâ pronuntiatâ, more majorum supplicium sumpsit. Cæs. bell. Gall. l. VI, c. 44.

2. Nonnulli judicium veriti profugerunt: quibus quùm aquâ atque igni interdixisset... Idem, loc. cit.

CHAPITRE VIII.

Rapines de César et vénalité des Romains; anarchie violente dans Rome. — Grande conjuration des cités gauloises; Génabum donne le signal. — Vercingéto-rix est nommé généralissime de la ligue gauloise. — Sixième campagne contre les Gaulois : retour de César; ses manœuvres; il débloque Labiénus. — Il surprend et saccage Génabum.— Héroïsme des Bituriges; ils brûlent leurs villes. — Siège d'Avaricum. — Talens militaires, éloquence, noblesse d'ame de Vercingéto-rix; il est accusé de trahison et absous. — Sac d'Avaricum. — César assiège Gergovie. — Défection des Édues. — César donne l'assaut à Gergovie; il est repoussé; il lève le siège. — Toute la Gaule se réunit aux insurgés; Vercingéto-rix est confirmé dans le commandement. — Expédition de Labiénus sur le territoire des Parises. —Vercingéto-rix est battu. —Siége d'Alésia; travaux immenses de César. — La Gaule en masse est appelée aux armes. — Détresse des assiégés; discours de Critognat. — Le camp romain est assailli de deux côtés à la fois; péril des légions; leur victoire. — La ville capitule; Vercingéto-rix se livre à César.

52 — 51.

Depuis sept années que César faisait la guerre 52
en Gaule, il avait marché lentement, mais sûre-

52 ment, au grand but de son ambition personnelle. Son armée, compagne de ses fatigues et de sa gloire, était plus à lui qu'à la république; et l'éclat de cette gloire avait effacé les triomphes vieillis de Pompée. De tous les grands capitaines dont Rome se glorifiait, Marius était le seul dont le nom parût encore digne d'être prononcé à côté du nom de César : « Encore, disait-on, C. Marius « arrêta un déluge de Gaulois qui débordait sur « l'Italie, mais il ne pénétra point dans leur pays, « il ne subjugua point leurs villes : C. César n'a pas « seulement repoussé, il a *fait* une guerre gau« loise[1]. La nature avait placé les Alpes entre l'Ita« lie et la Gaule comme une barrière contre les « nations barbares; César a donné pour frontières « à notre empire les limites même de la Gaule[2]. »

Toutefois la puissance de l'enthousiasme n'était pas la seule que César appelât au secours de son ambition; il avait en main un autre ressort non moins puissant, l'argent. Rien n'égalait à cette époque la vénalité des Romains, si ce n'est la rapacité de leur proconsul. Son séjour de six an-

1. Ille ipse C. Marius... influentes in Italiam Gallorum maximas copias repressit; non ipse ad eorum urbes sedesque penetravit... Bellum gallicum, C. Cæsare imperatore, gestum est, anteà tantummodò repulsum. Cicer. de Provinc. consular.

2. Nunc denique perfectum est, ut imperii nostri terrarumque illarum idem esset extremum. Cicer. loc citat.

nées en Gaule n'avait été qu'un long brigandage; 52
terres alliées ou ennemies, lieux sacrés ou profanes, trésors privés ou publics, il dépouillait tout: un de ses historiens l'énonce en termes formels, et le détail de ses campagnes ne le prouve malheureusement que trop, il mettait souvent les villes au pillage sans nécessité, dans le seul but de satisfaire son avarice [1]. Aussi les richesses qu'il amassa furent immenses. Avec le produit de ses rapines, non-seulement il entretenait son armée et levait de nouvelles troupes, payait des dettes énormes qu'il avait contractées autrefois en Italie, acquittait les dettes de ses officiers, fournissait par des gratifications à leurs débauches et à celles des soldats; mais l'or coulait non moins généreusement à Rome, dans le sénat et dans les comices; et pour achever d'éblouir la multitude, il faisait bâtir un Forum entouré de portiques en marbre, augmenté d'une *villa* publique[2], et dont l'emplacement seul était évalué à plus de vingt millions cinq cent mille livres de notre monnaie[3]. Cicéron n'eut pas

1. In Galliâ fana templaque Deûm donis referta expilavit; urbes diruit, sæpius ob prædam quàm ob delictum. Sueton. C. J. Cæs. n° 54.

2. Adjungetur huic operi villa etiam publica. Cicer. ad Attic. l. IV, epist. 15.

3. Cujus area super H. S. milliès constitit. Sueton. C. J. Cæs. n° 26. — Plin. l. XXXVI, c. 24. — Le sesterce, comme nous l'avons déjà dit, est évalué à 20 c. 1/2.

52 honte de s'entremettre dans ces honteuses prodigalités et de diriger les travaux ordonnés par le proconsul; et aucun autre sentiment ne lui vint, que celui d'attacher son souvenir à un monument qui devait embellir Rome : « Nous faisons là une « chose bien glorieuse [1]! » écrivait-il à son plus intime ami. Mais c'était auprès de César, quand il allait tenir sa cour à Lucques et à Pise, pendant les repos de la guerre; c'était là que se déployait avec tous ses scandales la vénalité des consciences romaines. Des consuls, des tribuns du peuple, des sénateurs, accouraient se marchander et se vendre. La neutralité d'un consul coûta à l'ambitieux proconsul plus de huit millions [2] de notre monnaie, et plus de douze la connivence d'un tribun [3].

Les circonstances dans lesquelles la république se trouvait à la fin de l'année 53, étaient ou très favorables ou très menaçantes pour les projets de César. L'anarchie la plus violente régnait dans la ville, et suspendait la nomination des consuls; le Forum était ensanglanté chaque jour; et l'un des plus zélés partisans de César venait d'être assassiné par un homme dévoué à Pompée;

1. Efficiemus rem gloriosissimam. Cicer. ad Attic. l. IV, epist. 15.

2. Mille cinq cents talens. — 8,250,000 francs.

3. Sexcentiès sestertium. — 12,300,000 fr.

les deux rivaux et les deux factions étaient en 52
présence.

Ces nouvelles, arrivées au-delà des Alpes, hâtèrent l'explosion. Jamais encore, aussi favorable occasion ne s'était présentée à la Gaule; d'un côté, César retenu en Italie par la guerre civile que l'on jugeait imminente [1], ses légions sans général, sans plan de campagne, disséminées sur un immense territoire; de l'autre, un hiver précoce et rigoureux, qui déjà rendait presque impraticables les passages des montagnes [2], cachait les routes sous la neige, faisait déborder les rivières, et suspendait leur navigation [3]. Des conciliabules se formèrent de toutes parts, beaucoup plus nombreux que ceux de l'année précédente; ils se tenaient avec mystère au fond des bois, dans les lieux déserts, loin des regards des agens romains. Là, accouraient les personnages notables de presque toutes les cités; on se plaignait, on s'irritait en commun; on récapitulait les actes tyranniques de l'étranger, l'ambition, la rapacité, la cruauté de César; on donnait des larmes aux malheureux Éburons, à l'assassinat d'Acco, aux souffrances de ses compagnons proscrits.

1. Retineri urbano motu Cæsarem. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 1.

2. Hieme creverant Alpes; sic interclusum putabant iter. Flor. l. III, c. 10. — Dio. l. XXXIX, p. 136.

3. Plutarch. Jul. Cæs. p. 720.

52 « Voilà, se disait-on, le sort qui nous est réservé, « si nous avons la lâcheté de l'attendre. » — « Hâ« tons-nous donc, s'écriaient alors les plus déter« minés, hâtons-nous avant que nos assemblées « soient découvertes, avant que nos ennemis soient « réunis; prévenons le retour de César; la saison « elle-même semble combattre pour nous. Eh « quoi! enfans de la Gaule, ne vaudrait-il pas « mieux périr les armes à la main, que de sacri« fier honteusement la liberté et la gloire que « nous avons héritées de nos pères[1]? » Ensuite on prodiguait les éloges et les promesses à celle des cités qui lèverait la première l'étendard, et donnerait le signal[2]. Mais cette mission périlleuse, toutes hésitaient à s'en charger.

Les Carnutes enfin l'acceptèrent. Plus maltraités que la plupart des autres nations, ils étaient impatiens de se venger. Mais en s'exposant aux premiers périls, ils exigèrent que la confédération s'engageât irrévocablement à les soutenir; comme on n'osait pas s'entre-donner des otages de peur d'éveiller l'attention des marchands et

1. Postremò in acie præstare interfici, quàm non veterem belli gloriam, libertatemque, quam à majoribus acceperint recuperare. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 1.

2. Omnibus pollicitationibus ac præmiis deposcunt, qui belli initium faciant, et sui capitis periculo Galliam in libertatem vindicent. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 1.

des autres espions étrangers, il fut convenu que 62
les cités conjurées prêteraient, sur les enseignes militaires, serment de fidélité à la ligue de délivrance. Un tel serment était, chez ces peuples, le lien le plus inviolable, le gage le plus solennel de tout pacte politique[1]. Au fond de quelque vieille forêt, dans quelque lieu désert, consacré sans doute aux mystères du culte, furent réunis furtivement les étendards des cités gauloises, et sur ce faisceau sacré, chaque député vint prononcer à son tour l'engagement éternel de haine aux Romains, de dévouement à la liberté de la Gaule. Le courage des Carnutes fut comblé d'éloges[2]. On délibéra aussi sur les mesures d'urgence; l'époque où devait éclater la guerre fut fixée, et l'assemblée se sépara. On se mit alors, chacun dans son canton, à garnir les places fortes d'armes et de vivres, à organiser la population des campagnes; puis on attendit avec anxiété l'effet des promesses des Carnutes.

Le jour fatal avait à peine commencé à poindre qu'une troupe de paysans carnutes, conduite par deux chefs, Cotuat et Conétodun, se porta sur

1. Quoniàm in præsentia obsidibus inter se cavere non possint, ne res efferatur, petunt, collatis militaribus signis (quo more eorum gravissimæ cærimoniæ continentur), ne, facto initio belli, ab reliquis deserantur. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 2.

2. Collaudatis Carnutibus. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 2.

52 Génabum, la seconde ville du territoire. Génabum, comme on sait, était situé sur la Loire, au sommet de cette courbure formée par le fleuve, lorsque, après avoir coulé du midi au nord, il se détourne dans la direction de l'est à l'ouest: sa position centrale et la commodité de son port en avaient fait de bonne heure l'un des grands entrepôts du commerce entre la Méditerranée et l'Océan[1]. Depuis l'arrivée de César, une foule de marchands étaient venus s'y établir de l'Italie et de la province narbonnaise, et, sous la protection des aigles romaines, s'emparant de tout le négoce, avaient amassé d'immenses richesses. Les habitans de Génabum ne les voyaient dans leurs murs qu'avec haine et jalousie. Sitôt que les bandes de Cotuat et de Conétodun parurent aux portes de la ville, ils prirent les armes, tombèrent sur ces marchands, les massacrèrent et pillèrent leurs propriétés[2]. Dans le nombre des Romains qui périrent se trouva un chevalier, C. Fusius Cita, que César avait chargé de pourvoir aux achats de grains. Telle fut la sanglante déclaration adressée par la Gaule aux légions étrangères. La nouvelle, criée dans les champs, suivant l'u-

1. Aujourd'hui Orléans. — V. ci-dessus l. II, c. I, p. 35.

2. Cives romanos qui negotiandi causâ ibi constiterant... interficiunt, bonaque eorum diripiunt. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 3.

sage, passa de bourg en bourg et de ville en 52
ville avec la rapidité du son [1]; les Arvernes, à la distance de près de cent cinquante milles [2], la reçurent avant la seconde veille de la nuit. Cette nuit ne fut point stérile pour la liberté, et les événemens qui s'y préparèrent égalèrent en importance ceux que le jour naissant avait éclairés dans Génabum.

Il y avait alors chez les Arvernes un jeune chef d'antique et puissante famille, nommé Vercingéto-rix [3]. Il était fils de ce Celtill, dont nous avons parlé plus haut, de ce noble Arverne qui, coupa-

1. Ubi major atque illustrior incidit res, clamore per agros regionesque significant : hunc alii deinceps excipiunt, et proximis tradunt, ut tùm accidit. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 3.

2. Millium circiter CLX. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 3.—On compte en effet cinquante lieues, à vol d'oiseau, d'Orléans à Clermont, ville située à une lieue de l'ancienne Gergovie.

3. Le nom de Vercingéto-rix et celui de Cingéto-rix, cité plus haut, paraissent bien n'avoir été que des titres de commandemens : *Cinn-cédo-righ*, *chef de cent têtes*, *capitaine*, et dans un sens plus étendu, *général; Ver-cinn-cédo-righ*, *grand-capitaine*, *généralissime.* Ces deux Gaulois portaient des noms personnels qui nous sont inconnus. J'ai adopté ici l'usage vulgaire de donner le titre de ces deux chefs pour leur nom propre, d'abord parce que le fils de Celtill joue un grand rôle dans la suite de ces récits, et qu'il est fastidieux pour le lecteur, et presque impossible à l'écrivain, de raconter en détail l'histoire d'un homme sans nom; ensuite parce que je n'ai pas trouvé de termes français bien exacts, pour rendre la dignité démocratique du *Cingéto-rix* et la dictature fédérale du *Vercingéto-rix.*

52 ble de conspiration contre la liberté de sa cité, avait expié sur le bûcher son ambition et son crime[1]. Héritier de la vaste clientèle et des biens de son père, Vercingéto-rix sut de bonne heure effacer, par des vertus et des qualités brillantes, la défiance et la défaveur imprimées sur sa famille; sa grace, son courage le rendirent l'idole du peuple[2]. César ne négligea rien pour se l'attacher; il lui donna le titre d'*ami*[3]; il lui fit entrevoir, comme la récompense de ses services, ce haut degré de puissance où Celtill avait aspiré en vain. Mais il ne trouva point dans le jeune Arverne l'ame d'un Tasget ou d'un Cavarin: Vercingéto-rix avait trop de patriotisme pour devoir son élévation à l'avilissement de son pays, trop de fierté pour l'accepter des mains de l'étranger. Il s'éloigna donc de César. Retiré dans ses montagnes, il travailla secrètement à réveiller parmi les siens le sentiment de l'indépendance, à susciter des ennemis aux Romains. Quand l'heure favorable fut venue, il se montra au grand jour; dans les fêtes religieuses, dans les assemblées profanes, dans les réunions politiques[4], partout on le voyait employant son

1. V. ci-dessus, t. II, p. 277.
2. Dio. Cass. l. XL, p. 140.
3. Dio. Cass. l. cit.
4. Ille festis diebus et comitialibus... ferocibus dictis ad jus pristinum libertatis erexit. Flor. l. III, c. 10.

éloquence, sa fortune, son crédit, en un mot, tous ses moyens d'action sur les chefs et sur la multitude, pour les ramener, comme dit un historien, aux droits de la vieille liberté gauloise [1]. Nul n'attendait avec plus d'anxiété la détermination des Carnutes; nul n'apprit avec plus de joie la nouvelle des événemens de Génabum. Quoique la nuit fût déjà avancée, il fit prendre les armes à sa tribu, descendit de la montagne, et dès le point du jour entra dans Gergovie [2], proclamant l'indépendance de la Gaule. 52

Les habitans de Gergovie étaient divisés, et le parti national hésitait au moment de franchir le dernier pas. La brusque apparition de Vercingéto-rix et de sa tribu causa de la surprise aux citoyens, et peut-être de l'effroi aux magistrats. Le parti romain profita de ce trouble; ayant à sa tête Gobanitio, oncle de Vercingéto-rix, il força le jeune patriote à sortir de la ville avec ses cliens. Il sortit, mais pour revenir bientôt suivi d'une foule de paysans [3]. Gergovie, cette fois, ouvrit ses por-

1. Convocatis suis clientibus. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 4.

2. V. ci-dessus, t. II, p. 29.

3. César dit que Vercingéto-rix ramassa dans la campagne des gens mourant de faim et des misérables. « In agris habet dilectum egentium ac perditorum. » Bell. Gall. l. VII, c. 4. — Si l'on en croyait le conquérant romain, il n'aurait eu contre lui en Gaule que les voleurs de grand chemin et les hommes repris de justice.

52 tes; Gobanitio et ses partisans furent chassés, et Vercingéto-rix, aux acclamations unanimes du peuple de la ville et de celui des campagnes, fut investi du souverain commandement militaire. Revêtu de cette puissance, il envoie aussitôt des députés à toutes les nations conjurées[1], leur rappelant « que l'heure est arrivée; que le sang « romain a coulé dans Génabum. » Les Sénons, les Parises, les Pictons, les Cadurkes, les Turons, les Aulerkes, les Lémovikes, les Andes, et généralement toutes les cités armoricaines, répondent à son appel. On organise d'abord un conseil suprême chargé de délibérer sur le choix d'un chef. Comme le crédit de Vercingéto-rix n'était pas moindre dans les états-généraux de la Gaule que dans les assemblées particulières du peuple arverne, et que d'ailleurs sa nation tenait le premier rang dans la coalition, le conseil lui remet, d'une commune voix, le commandement de la guerre[2]. Alors, au nom de son autorité absolue, il exige de toutes les cités des otages, il fixe les contingens de troupes actives et de milices, la quantité de vivres et d'armes qui doit être réunie dans les places; il porte une attention particulière

1. Dimittit quoquoversùs legationes; obtestatur ut in fide maneant... Cæs. c. 4.

2. Omnium consensu ad eum defertur imperium. Cæs. bell. Gall. l. VII, l. cit.

à l'organisation de la cavalerie; enfin, invoquant au besoin une rigueur justifiée par la nécessité et par les coutumes du pays, il emploie, contre quiconque résiste ou balance, la terreur des supplices: il punit les délits graves par la torture et le feu; les moindres, par la perte d'un œil ou des oreilles, et renvoie ainsi mutilé le coupable dans ses foyers, pour servir de leçon aux lâches, aux indifférens et aux traîtres [1]. 52

Tandis que la conjuration, centralisée autour des Arvernes, s'organisait fortement dans le centre et l'ouest, le nord, que surveillaient dix légions, marchait avec moins de rapidité et d'ensemble. Pourtant la cause nationale venait d'y faire une grande conquête: Comm l'Atrébate s'était déclaré pour elle. La dernière campagne avait achevé de désabuser les âmes encore honnêtes sur César et les Romains: les barbaries du proconsul contre les malheureux Éburons, son insolence envers les États qu'il convoquait, prorogeait, cassait suivant ses caprices, sa tyrannie plus ombrageuse et plus exigeante de jour en jour, devaient éloigner de lui quiconque n'était pas profondément corrompu. Comm, depuis long-temps, se

1. Majore commisso delicto, igni atque omnibus tormentis necat; leviore de causâ, auribus desectis, aut singulis effosis oculis, domum remittit, ut sint reliquis documento, et magnitudine pœnæ perterreant alios. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 4.

52 sentait tourmenté de sa situation ; il n'avait point renoncé à l'estime publique, et, dans le fond, il aimait sincèrement la Gaule. Vainement César, pour échauffer son zèle, lui concéda de grands privilèges et des immunités d'impôts, et même réunit les Morins sous son gouvernement [1], le roi atrébate céda à la voix de ses remords et à celle de sa patrie; il rompit avec les Romains, et travailla à l'œuvre de l'indépendance avec d'autant plus de zèle qu'il avait plus de fautes à réparer. Sa conversion fit grand bruit dans les conciliabules gaulois, et les chefs bellovakes et trévires s'empressèrent de s'associer à ses projets.

Labiénus, cantonné avec deux légions chez les Trévires, conçut la plus vive inquiétude de ce qu'il appelait la défection du chef gaulois; il résolut d'en prévenir les suites de la manière la plus expéditive et la plus sûre, en le faisant assassiner. Craignant que s'il le mandait près de lui, Comm n'obéît pas et ne se tînt sur ses gardes, il lui envoya C. Volusénus Quadratus, qui, sous le prétexte d'une conférence, devait prendre ses mesures pour se défaire de lui. L'Atrébate se trouvait alors sur le territoire trévire, occupé des affaires de la conjuration; Volusénus vint le trouver avec

1. Civitatem ejus immunem esse jusserat, atque ipsi Morinos attribuerat. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 76.

quelques centurions choisis. Lorsqu'ils furent en présence, Volusénus lui prit la main ; c'était le signal convenu [1] : alors un des centurions s'approcha pour le tuer; mais, troublé par la nouveauté d'une telle exécution ou retenu par la suite du Gaulois, il n'en put venir à bout; toutefois il le frappa à la tête d'un violent coup d'épée, qui le fit tomber de cheval, baigné dans son sang [2]. Des deux côtés on mit le sabre à la main, moins pour se battre que pour assurer sa retraite; les Romains croyant Comm mort ou mourant, et les Belges craignant tout après une telle perfidie. Le roi atrébate, transporté dans le plus prochain village, et de là chez sa nation, fut long-temps entre la vie et la mort; il se rétablit pourtant; mais il jura « qu'il ne se trouverait jamais face à « face avec un Romain que sur le champ de ba-« taille [3]. » 52

Cependant le centre et l'ouest envoyèrent sous les drapeaux de Vercingéto-rix une armée considérable; toutes les cités comprises entre la Seine, l'Océan, la Garonne et la Loire supérieure y con-

1. Quum in colloquium ventum esset, et, ut convenerat, manum Commii Volusenus arripuisset... Hist. bell. Gall. l. VIII, c. 22.

2. Conficere hominem non potuit : graviter tamen primo ictu gladio caput percussit... Mortifero vulnere credebant affectum. Idem, ibid.

3. Quo facto, statuisse Commius dicebatur nunquam in conspectum cujusquam Romani venire. Hist. l. VIII, c. 23.

52 coururent, à l'exception des Bituriges et de quelques peuples méridionaux que le voisinage de la province retenait dans l'obéissance. Si les Bituriges avaient refusé de faire partie de la coalition contre Rome, ce n'était ni par amour de l'étranger, ni par indifférence pour le bien public. Placés sous la dépendance politique des Édues, ils n'osaient pas, en suivant un étendard ennemi de leur métropole, briser les liens de la subordination fédérative; mais en secret ils hâtaient de tous leurs vœux le commencement des hostilités; ils appelaient même la guerre sur leur territoire, car ils ne demandaient, pour se déclarer au grand jour, que de paraître y avoir été contraints [1].

Les contingens réunis, Vercingéto-rix entra en campagne. Son plan était d'attaquer simultanément la province narbonnaise et les quartiers d'hiver des légions. Il confia l'invasion de la province au Cadurke Luctère, homme actif et énergique, le chargeant d'effectuer de gré ou de force l'armement de tous les peuples gaulois limitrophes, d'exciter les provinciaux à l'insurrection, et enfin de tenter une irruption en masse au-delà des Cévennes. Lui-même se dirigea vers le nord pour attaquer les six légions cantonnées sur le territoire sénonais; et d'abord, il somma les Bituriges

1. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 5.

d'adhérer à la ligue d'indépendance, sous peine 52
d'être traités comme des ennemis de la Gaule.

Ceux-ci firent connaître la sommation au gouvernement éduen, et lui demandèrent du secours. Soit tiédeur pour la cause romaine, soit inquiétude pour lui-même, le gouvernement éduen hésita, craignant, disait-il, de se dégarnir de troupes; mais les commandans romains insistèrent fortement, et quelques corps d'infanterie et de cavalerie se mirent en route [1]. Arrivée à la Loire, frontière des Bituriges, l'armée éduenne s'arrêta, et, après être restée plusieurs jours sur la rive droite du fleuve, revint sur ses pas, effrayée ou feignant de l'être. « Nous avons découvert, rapportèrent les « chefs, un affreux complot machiné entre les « Bituriges et les Arvernes pour nous assaillir de « concert dès que nous aurions passé la Loire, « et nous n'y avons échappé que par miracle [2]. » Quoi que pussent objecter les Romains, il leur fallut se contenter de cette excuse réelle ou simulée; et incertains si la trahison des Bituriges avait quelque fondement, ou si les magistrats

1. Consilio legatorum... copias equitatûs peditatûsque subsidio Biturigum mittunt. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 5.

2. Legatis nostris renuntiant : se Biturigum perfidiam veritos vertisse, quibus id consilii fuisse cognoverint, ut si flumen transissent, unâ ex parte ipsi, altera Arverni se circumsisterent. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 5.

52 éduens étaient de connivence avec les insurgés, ils commencèrent à prendre en défiance la seule nation sur laquelle il leur était permis encore de compter[1]. Quant aux Bituriges, ils proclamèrent aussitôt leur adhésion à la cause de l'indépendance. Vercingéto-rix leva des hommes et de l'argent, inspecta les places fortes et y mit des garnisons. Pendant ce temps-là, le corps de Luctère parcourait les bords de la Dordogne et de la Garonne, forçant les peuples restés neutres à prendre les armes, afin de pousser ensuite ces masses sur la province.

Cependant César était encore en Italie. A la nouvelle des mouvemens simultanés de Vercingéto-rix et de Luctère, il devina le plan des insurgés, et il hésita s'il irait d'abord rejoindre ses légions dans le nord de la Gaule, ou bien, avec les nouvelles forces qu'il amenait, défendre la province en péril. Ce dernier parti lui ayant paru le meilleur, malgré l'hiver qui régnait dans toute sa force, il passa rapidement les Alpes maritimes, et arriva inattendu sur les bords du Rhône. Sa présence rassura les Romains et contint les Gaulois provinciaux dont les dispositions étaient chancelantes.

1. Id eâ ne de causâ... an perfidiâ adducti fecerint, quod nihil nobis constat, non videtur pro certo esse ponendum. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 6.

Avec sa prodigieuse activité il eut bientôt organisé les milices de la province, doublé les postes de garde, placé des garnisons dans tous les lieux importans, chez les Rutènes soumis à la république, chez les Volkes Arécomikes, chez les Tolosates, et surtout autour de Narbonne. Voyant Luctère éloigné et découragé par ces mesures, il se mit en marche à la tête de troupes romaines et narbonnaises, franchit la chaîne des Cévennes à travers six pieds de neige [1], et descendit sur le territoire des Arvernes. Les Arvernes se croyaient en sûreté derrière leurs montagnes glacées, comme derrière une muraille inexpugnable; l'irruption hardie du proconsul les prit au dépourvu, et César, pour augmenter la terreur, fit saccager horriblement tout le plat pays. Vercingéto-rix se trouvait encore sur le territoire biturige, qu'il avait dû mettre à l'abri d'un coup de main des Édues. Instruites de ces événemens, les troupes arvernes l'entourent, elles le conjurent de ne point abandonner à la destruction leurs familles et leurs fortunes : « Il n'est pas juste, disent-elles, que les Ar-« vernes supportent seuls tout le poids de la « guerre. » Vercingéto-rix insistait pour continuer sa marche vers le nord; il sentait combien il

1. Discussâ nive vi in altitudinem pedum, atque ita viis patefactis, summo militum labore ad fines Arvernorum pervenit. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 8.

52 importait d'atteindre les légions au plus tôt, et de couper la route à César; mais les supplications et même les murmures de ses soldats le contraignirent à rétrograder; il revint sur ses pas défendre l'Arvernie.

Dès que César apprit le retour des coalisés, il quitta son armée sous prétexte d'aller faire des levées chez les Allobroges, et se rendit à Vienne, où un corps de cavalerie l'attendait. Il en repartit immédiatement à la tête de cette cavalerie, se dirigeant du côté du nord, remonta les bords du Rhône et de la Saône à marches forcées, cotoya la frontière éduenne sans se faire connaître, et parvint sur le territoire des Lingons, où deux de ses légions étaient cantonnées: il envoya aux autres l'ordre de se rallier à lui sans délai. L'absence de César fut un trait de lumière pour Vercingéto-rix; il comprit son projet, et tâcha d'y mettre obstacle. Détachant une partie de ses forces pour faire face aux Romains qui ravageaient l'Arvernie, il entra sur les terres des Boïes-Éduens et mit le siège devant leur capitale, appelée Gergovie[1] comme la capitale des Arvernes. On se rappelle que cette ville avait

1. Le véritable nom de cette ville est très-incertain: on le trouve orthographié dans les différens manuscrits de César, Gergovia, Gortona, Gorgobina. Sa situation n'est guère plus certaine. On suppose qu'elle occupait l'emplacement où se trouve aujourd'hui *Moulins* en Bourbonnais.

fait partie autrefois de la cité éduenne, et qu'à 52
l'époque où les Boïes réunis aux Helvètes furent défaits par César, les Edues concédèrent à ce peuple un de leurs cantons, à condition qu'il reconnaîtrait, à perpétuité, leur clientèle politique. Or l'attaque de Gergovie mettait les Romains dans un grand embarras. S'ils balançaient à secourir une ville alliée, ils mécontentaient les Edues, la seule nation qui leur restât fidèle dans cette portion de la Gaule, et par cette déclaration de leur faiblesse ils doublaient la force des insurgés; s'ils prenaient le parti contraire, il leur fallait quitter leurs quartiers, au milieu de l'hiver, sans beaucoup de vivres, sans moyens de transport, et, à travers une population ennemie, aller demander le combat aux Arvernes sur le champ de bataille qu'ils avaient choisi[1].

César pesa ces raisons; puis, dans cette circonstance, comme dans toutes celles qui décidèrent de sa vie et de sa gloire, il s'abandonna à son audace et à sa fortune. Il laissa deux légions et la plus grande partie de ses bagages dans Agendicum[2], capitale des Sénons, et se dirigea avec les autres vers Gergovie. Chemin faisant il investit Vellaudunum, appartenant également aux Sé-

1. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 10.

2. Sens, suivant les uns; suivant les autres, Provins.

52 nons [1], place faible qui essaya pourtant de résister; il s'en empara au bout de trois jours et continua sa marche.

A quelque distance vers sa droite se trouvait alors cette même ville de Génabum, d'où était parti le signal de l'insurrection; César ne voulut point passer outre sans avoir donné un exemple terrible des vengeances romaines. Il se détourna de sa route, et le second jour après son départ de Vellaudunum il campa, au soleil couché, devant Génabum. Les habitans avaient commencé à se fortifier, à réunir des provisions, à rallier dans la ville les milices des campagnes; mais le temps leur manqua pour achever. Désespérant de soutenir l'assaut du lendemain, ils résolurent de se retirer pendant la nuit sur la rive gauche de la Loire, en coupant le pont [2] derrière eux; la profondeur du fleuve, grossi alors par les neiges et couvert de glaçons, était un rempart suffisant contre la poursuite de l'ennemi [3]. Vers minuit donc, ils sortirent en silence, et se mirent à traverser le fleuve. Mais à peine les premiers avaient-ils touché l'autre bord, que César, averti par les vedettes,

1. Suivant d'Anville, c'est aujourd'hui Baune en Gâtinais; suivant quelques autres, Scènevière, à quatre lieues de Montargis.

2. Oppidum Genabum pons fluminis Ligeris continebat. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 10.

3. Plutarch. in Jul. Cæs. p. 720.

fit sonner l'assaut; les légions s'approchèrent des portes, les rompirent à coups de hache ou les brûlèrent, et se précipitèrent dans la ville. La multitude embarrassée sur le pont et dans des rues étroites fut massacrée presque sans résistance; peu de fuyards purent échapper[1]. Les maisons furent pillées et réduites en cendres; des flots de sang gaulois lavèrent le meurtre de Fusius Cita et des marchands romains; et ce qu'épargna la lassitude du vainqueur fut traîné le lendemain, garotté, parmi les bagages et les bêtes de somme. César passa la Loire et se porta droit sur Noviodunum[2] des Bituriges. Effrayés par l'exemple de leurs voisins, les habitans de Noviodunum demandèrent à capituler. César exigea d'eux des vivres, des chevaux, la reddition de leurs armes, et envoya des centurions avec un détachement de légionnaires pour procéder à l'inventaire des armes et des chevaux[3]. 52

Les malheurs de Vellaudunum et de Génabum, et le danger qui menaçait une des plus importantes places des Bituriges, jetèrent la consternation dans l'armée nationale. Ce n'était pas qu'elle man-

1. Perpaucis ex hostium numero desideratis. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 11.

2. Nouan-le-Fuzélier, à douze lieues d'Orléans, par la route de Bourges; selon d'autres, Neuvi-sur-Baranjon.

3. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 10, 11.

52 quât de courage et de dévouement ; la suite montra assez tout ce qu'elle savait sacrifier et oser. Mais parmi tant de peuples divers, habitués à voir leurs intérêts séparés, la préoccupation causée par les souffrances particulières entravait inévitablement les mesures de salut public. A l'idée de leurs enfans captifs, de leurs femmes outragées, de leurs maisons réduites en cendres, le Sénon, le Carnute, le Biturige, frémissaient de rage ; ils accusaient l'inaction du chef, et demandaient à grands cris qu'on les laissât combattre pour leurs familles, autour de leurs foyers. Que pouvaient l'autorité et la fermeté de Vercingéto-rix contre une insubordination dont les motifs le touchaient lui-même si vivement ? Contraint pour la seconde fois de renoncer à ses plans, il leva le siège de Gergovie et marcha au secours de Noviodunum[1].

Tant de mystère et de célérité accompagna sa marche, que César l'ignorait encore lorsque la cavalerie d'avant-garde arriva en vue de Noviodunum. Elle fut aperçue par les sentinelles gauloises du haut des murailles de la place, dans le temps même que les centurions romains faisaient l'inventaire ordonné par César. La vue des drapeaux gaulois rendit l'espoir aux habitans ; ils ressaisirent leurs armes, et commencèrent à bar-

1. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 12.

ricader les portes, à se presser sur les remparts [1]; 52
le tumulte et les cris donnèrent l'éveil aux centurions, qui, mettant l'épée à la main, s'emparèrent d'une des portes, et parvinrent, ainsi que leur escorte, à sortir de la ville.

La cavalerie gauloise, emportée par une imprudente ardeur, avait devancé de beaucoup le gros de l'armée; la cavalerie romaine s'avança à sa rencontre. L'engagement fut vif; quoique une longue marche eût fatigué les Gaulois, ils rompirent et dispersèrent les escadrons ennemis. César envoya, pour soutenir les siens, un corps de Germains qu'il avait pris à sa solde pendant la dernière campagne; les Romains se rallièrent alors, l'avantage passa de leur côté, et les cavaliers arvernes se replièrent sur leur armée, laissant quelques morts derrière eux. Ce combat d'avant-garde eut lieu assez loin de la ville pour que les assiégés ne distinguassent pas exactement ce qui s'y passait. La retraite précipitée des cavaliers gaulois et les cris de victoire de l'ennemi leur firent penser que Vercingéto-rix avait éprouvé quelque grand échec. Désespérés, ils ouvrirent leurs portes, et dès le soir même les enseignes romaines flottèrent sur les remparts de Noviodunum [2].

1. Clamore sublato, arma capere, portas claudere, murum complere cœperunt. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 12.

2. Cæs bell. Gall. l. VII, c. 13.

52 Ce nouveau revers acheva d'éclairer le chef arverne sur les inconvéniens d'une guerre méthodique; il comprit que ses bandes ardentes, intrépides, mais mal rompues à la sévérité de la discipline et à l'unité du commandement, auraient toujours le dessous, à égalité d'armes, contre les légions de César. Se retirant à quelque distance de Noviodunum, il convoqua le conseil des chefs coalisés, et leur déclara « qu'il était urgent de « changer le système de guerre et d'en adopter un « autre plus approprié au caractère d'une lutte « nationale; qu'il fallait affamer l'ennemi, inter- « cepter les vivres aux hommes, le fourrage aux « chevaux, travail d'autant plus aisé que les Gau- « lois étaient forts en cavalerie et que la saison les « favorisait: les Romains ne pouvant encore four- « rager au vert, il serait facile de les surprendre « dans les habitations éloignées où le besoin les « conduirait, et de les détruire ainsi en détail. « Mais le salut commun, ajouta-t-il, exige des sacri- « fices particuliers[1]. Nous devons nous résoudre « à brûler toutes nos habitations isolées, tous « nos villages; nos devons brûler même celles de « nos villes qui ne sauraient se défendre, de peur « qu'elles ne deviennent un refuge pour les lâches

1. Salutis causâ, rei familiaris commoda negligenda. Cæs. bell. Gall. l. vii, c. 14.

« qui déserteraient notre cause, ou qu'elles ne 52
« servent à attirer l'ennemi par l'espoir du butin[1]:
« la population trouvera un refuge dans les cités
« éloignées du théâtre de la guerre. Ces mesures
« vous paraissent violentes et dures? Mais vous
« serait-il plus doux de voir vos femmes outragées
« et captives, vos enfans chargés de fers, vos pa-
« rens, vos amis égorgés, vous-mêmes réservés à
« une honteuse mort? car voilà le sort qui vous
« attend si vous êtes vaincus[2]! »

Vercingéto-rix fut écouté avec calme et résignation. Aucun murmure ne l'interrompit, aucune objection ne s'éleva contre le douloureux sacrifice qu'il demandait; ce fut à l'unanimité[3] que les chefs de tant de nations votèrent la ruine de leurs fortunes et la dispersion de leurs familles. On appliqua sans délai ce remède terrible au pays occupé par l'ennemi. En un seul jour, plus de vingt villes des Bituriges furent brûlées : les Carnutes et d'autres états voisins[4] suivirent successive-

1. Vicos atque ædificia incendi oportet... Præterea oppida incendi oportere, quæ non munitione loci et naturâ ab omni periculo sint tuta, neu sint ad detrectandam militiam receptacula, neu Romanis proposita ad copiam commeatûs prædamque tollendam. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 14.

2. Hæc si gravia aut acerba videantur, multò illa gravius æstimare debere... Cæs. l. VII, l. c.

3. Omnium consensu hâc sententiâ probatâ... Ibid. l. 15.

4. Uno die amplius xx urbes Biturigum incenduntur; hoc

52 ment cet exemple; de toutes parts on n'apercevait que le feu et la fumée des incendies. A la lueur de ces flammes, à travers ces décombres et ces cendres, on voyait une population innombrable se diriger vers la frontière où l'attendaient un abri et du pain; souffrante et morne, mais non pourtant sans consolation [1], puisque ses souffrance devaient amener le salut de la patrie, puisque ses villes (du moins elle l'espérait ainsi) devaient se relever bientôt plus belles et plus glorieuses sur une terre à jamais libre!

C'était le conseil de l'armée qui désignait les villes dont le sacrifice paraissait nécessaire. Le sort d'Avaricum [2], capitale des Bituriges, y donna lieu à une vive et longue discussion; plusieurs opinaient pour qu'elle fût épargnée, Vercingéto-rix s'y opposa fortement. Sur ces entrefaites quelques habitans, députés par leurs concitoyens, arrivèrent au camp gaulois. Introduits dans le conseil, ils se jetèrent à genoux; fondant en larmes et poussant des cris lamentables, ils conjurèrent les chefs d'avoir pitié de leur ville : « Ne nous « forcez point, disaient-ils, à brûler de nos pro-

idem fit in reliquis civitatibus. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 15.

1. Quæ etsi magno cum dolore omnes ferebant, tamen hoc sibi solatii proponebant... Cæs. ibid.

2. Aujourd'hui Bourges.

« pres mains Avaricum, l'ornement et la sûreté 52
« de notre pays, la plus belle ville de toute la
« Gaule[1] ! » Exaltant ensuite sa force, entourée qu'elle était presque de tous côtés par la rivière et par des marais, ils protestaient de la défendre jusqu'à la mort et de la sauver. Le conseil céda à leurs supplications, d'abord contre la volonté, ensuite du consentement de Vercingéto-rix, vaincu lui-même par les larmes et le désespoir de ces pauvres gens. Il les renvoya donc dans la place avec une garnison d'élite.

De toutes les villes dont le camp romain était naguère environné, Avaricum seul restait debout. Pour ne point laisser derrière lui une place à laquelle les Gaulois semblaient attacher de l'importance, et qui contenait des approvisionnemens abondans, César résolut de s'en emparer. Il vint asseoir son camp dans un intervalle étroit, compris entre la rivière d'Auron et l'un des côtés de la ville; sur tous les autres points, la rivière ou de vastes étangs étaient contigus au pied des murailles. Comme la nature du lieu ne permettait point de pratiquer une circonvallation, il fit tout de suite élever la terrasse, dresser les mantelets et construire les tours d'attaque. Vercingéto-rix, at-

1. Ne pulcherrimam propè totius Galliæ urbem, quæ et præsidio et ornamento sit civitati, suis manibus incendere cogerentur. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 15.

52 tentif à tous les mouvemens de l'armée romaine, la suivait par des marches courtes et rapprochées; il prit position dans un lieu entouré de bois et d'eau, à seize milles d'Avaricum, où ses espions communiquaient à chaque instant du jour, au moyen des gués de la rivière et des marais. Informé par là de tout ce qui se passait dans le camp ennemi, il enlevait les convois, surprenait les fourrageurs et tenait César comme bloqué. Ces manœuvres réussirent, et la famine se fit sentir parmi les légions. En vain César pressait les Édues et les Boïes de lui envoyer des vivres; les premiers s'en occupaient lentement et de mauvaise grace; le pays des autres, pauvre et peu étendu, fut bientôt épuisé[1]. Pendant plusieurs jours le soldat manqua de pain, et ne vécut que des bestiaux qu'on allait chercher avec beaucoup de péril dans les villages éloignés, jusque sur les terres boïennes. Enfin le proconsul découragé offrit à son armée de lever le siège; mais elle rejeta cette proposition comme ignominieuse. « Jamais, s'écrièrent les soldats, « nous n'avons entrepris sous ta conduite une « chose que nous n'ayons pas achevée; crois-tu « donc le sang de Fusius Cita assez vengé? » Ils demandèrent ensuite qu'on les menât sans tarder

1. Alteri, quòd nullo studio agebant, non multùm adjuvabant; alteri non magnis facultatibus, quòd civitas erat exigua et infirma, celeriter quod habuerunt, consumpserunt. Cæs. bel. Gal. l. vii, c. 17.

à l'assaut; le général, profitant de cette ardeur, fit avancer les tours au pied des murailles. 52

Cependant Vercingéto-rix, voyant la disette imminente parmi les assiégeans, s'était rapproché d'eux, il était venu s'établir sur une colline en pente douce, flanquée de bois et défendue par un marais profond. La nuit même qui suivit son arrivée à ce nouveau camp, il en partit avec toute sa cavalerie et son infanterie légère pour aller dresser à quelque distance de là, suivant sa coutume, une embuscade aux fourrageurs ennemis. Le hasard voulut que César fût averti à temps de ce mouvement par le rapport d'un prisonnier; sans perdre un instant, il fit prendre les armes aux légions, envoya devant sa cavalerie, et se mit en marche dans le plus grand silence; au point du jour, il se trouva en face du camp gaulois. Au cri des sentinelles, les Gaulois, surpris, mais non troublés, font filer en toute hâte leurs bagages dans l'épaisseur du bois, enlèvent les ponts jetés sur le marais, obstruent et munissent les gués, et bientôt la pente de la colline se couvre de leurs nombreux bataillons rangés par nations séparées[1]. Leur contenance ferme et le désavantage du terrain firent hésiter César. Le marais n'avait, il est vrai, que cinquante pieds de large, mais il

1. Generatim distributi in civitates. Cæs. bell. Gall. l. vii, c. 19.

52 était profond et embarrassé : l'attaque devait coûter beaucoup de monde, et le succès n'en était rien moins que certain. Tout bien considéré, le proconsul préféra retourner sur ses pas; il fit sonner la retraite, et repartit[1], au milieu des huées et des cris de triomphe des Gaulois.

L'alarme avait été vive, et l'émotion qui la suivit fut longue à se calmer. Dans ces luttes terribles où l'existence des nations est en péril, tous les regards se fixent avec inquiétude sur le chef; une surveillance ombrageuse plane autour de lui, et le soupçon de trahison est toujours prêt à germer. Vercingéto-rix, malgré l'enthousiasme qu'il inspirait, n'avait point échappé à cette commune destinée des chefs populaires. Sa grande jeunesse, son infatigable activité que quelques-uns taxaient d'ambition, ses anciennes relations avec César, sans doute aussi la rigueur des sacrifices auxquels il avait entraîné la Gaule, tout concourait à rendre plus sévères les jugemens portés sur sa conduite. Les plus graves accusations s'élevèrent alors contre lui au sujet des événemens qui venaient de se passer; de toutes parts on criait à la trahison; on se plaisait à rapprocher des circonstances qui semblaient perfidement combinées : l'abandon de l'ancien camp, l'éloignement d'une partie des

1. Reducit in castra. Idem, ibid.

troupes, et ce départ nocturne qui coïncidait si 52
bien avec l'arrivée nocturne des légions[1]. « Un tel « concours de circonstances, disait-on, est-il un « pur effet du hasard? Il nous rapproche de l'en- « nemi, pour nous abandonner aussitôt, pour « nous livrer à une surprise, sans cavalerie, sans « chef; car, en partant, il n'a remis à personne le « commandement de l'armée. Voilà sans doute le « gage de la paix qu'il trame avec l'ennemi; voilà « le salaire dont il veut acheter sa grace. Il préfère « tenir des mains de César, et pour la ruine de sa « patrie, l'autorité qu'il devait à la confiance de ses « frères[2].... Vercingéto-rix est un traître! » Telles étaient les clameurs, telle était l'effervescence qui remplissait le camp, lorsque Vercingéto-rix rentra, à peine instruit des incidens de la journée. A peine a-t-il mis pied à terre, que tous, chefs et soldats, se pressent autour de lui; on l'entoure, on l'interroge avec menaces, on le somme de répondre, et, au milieu de son armée, le général gaulois comparaît en accusé.

1. Vercingetorix proditionis insimulatus, quòd castra propiùs Romanos movisset, quòd cum omni equitatu discessisset, quòd sine imperio tantas copias reliquisset, quòd ejus discessu Romani tantâ opportunitate et celeritate venissent. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 20.

2. Regnum illum Galliæ malle Cæsaris concessu quàm ipsorum habere beneficio. Cæs. ibid.

52 D'abord, pour donner à la colère le temps de se calmer, il passe en revue toutes les imputations dont il est l'objet; il les discute et les détruit. « S'il s'est rapproché de l'ennemi, l'armée entière « connaît ses motifs; et qui pourrait blâmer la « position qu'il a choisie, quand, par sa force na« turelle, elle a suffi à repousser les Romains, sans « qu'un seul javelot fût lancé, une seule épée tirée « du fourreau? On l'accuse d'avoir éloigné la ca« valerie : mais la cavalerie était utile là où il « la conduisait; quel service pouvait-elle rendre « dans les marécages et dans les bois? S'il n'avait « remis à personne le commandement général, à « son départ, ce n'était ni imprudence, ni oubli, « c'était dessein prémédité; car il avait toute rai« son de craindre que, dans son absence, des sol« dats indisciplinés et imprévoyans n'arrachas« sent à son lieutenant l'ordre de combattre [1]. » Élevant alors la voix, et promenant sur les rangs gaulois un œil sévère, du rôle d'accusé il passa à celui d'accusateur. « Depuis long-temps je le vois, « s'écria-t-il, les fatigues de la guerre vous lassent, « ses travaux vous ennuient, vous en appelez à « grands cris la fin; le courage et la constance

1. Summam imperii se consultò nulli discedentem tradidisse: ne is multitudinis studio ad dimicandum impelleretur. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 20.

« vous manquent[1] ; voilà mon crime. Maintenant, 52
« si c'est le hasard qui a conduit l'ennemi aux « portes de votre camp, rendez grace au hasard ; « rendez grace à la trahison, si c'est la trahison[2] : « car elle vous a mis à même d'apprécier la bra« voure romaine. Elle vous a montré César parti « de nuit pour une surprise méditée, reculant de « terreur devant un fossé, et fuyant honteuse« ment au seul aspect de ceux dont il avait rêvé la « ruine. »

A l'accusation d'ambition personnelle il oppose le tableau de sa vie et de ses sacrifices pour la liberté. Il s'indigne qu'on l'ait soupçonné de vouloir tenir de César l'autorité qu'il tient de ses frères, et sur laquelle il avait espéré de voir rejaillir un peu de cette gloire qu'un prochain triomphe promet à la Gaule. Il offre de la résigner. « Re« prenez, leur dit-il, un pouvoir qui a pu vous « rendre ma foi suspecte ; reprenez-le, si vous « croyez seulement qu'il me rapporte à moi plus « d'honneur que d'avantages à vous-mêmes et à la « patrie[3]. » Et pour prouver à l'armée qu'il ne l'a

1. Propter mollitiem animi... quòd diutiùs laborem ferre non possent. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 20.

2. Romani si casu intervenerint, fortunæ, si alicujus indicio vocati, huic habendam gratiam... Idem, ibid.

3. Quin etiam ipsis remittere (imperium) si sibi magis honorem tribuere, quàm ab se salutem accipere videantur. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 20.

52 point abusée par de vaines promesses, il fait avancer quelques Romains que sa cavalerie avait faits prisonniers, ou, si l'on en croit César, des esclaves enlevés sur les Romains [1]; il les interpelle en présence de tous. Ceux-ci répondent qu'ils sont des soldats légionnaires que la faim a contraints de sortir de leur camp, pour courir à la recherche d'un peu de blé; que la disette désole leurs rangs; que bientôt les forces ne suffiront plus au travail, et que César a résolu de lever le siège dans trois jours si la place ne se rend pas. « Voilà, dit alors Ver-« cingéto-rix, ce que vous me devez, à moi que « vous accusez de trahison, à moi qui vous aurai « livré, sans coup férir, une armée victorieuse « que la famine détruit, et qu'aucune ville n'osera « recevoir dans sa honteuse retraite; car mes or-« dres y ont aussi pourvu [2]. »

A ce discours écouté dans le plus profond silence succéda une subite explosion d'acclamations mêlées au cliquetis des armes [3]. Dans toute cette mul-

1. Producit servos quos... fame vinculisque excruciaverat. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 20.

2. Hæc à me beneficia habetis, quem proditionis insimulatis: cujus operâ, sine vestro sanguine, tantum exercitum victorem fame penè consumptum videtis : quem turpiter se ex hâc fugâ recipientem, ne qua civitas suis finibus recipiat, à me provisum est. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 20.

3. Conclamat omnis multitudo, et suo more armis concrepat. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 21.

titude si irritée naguère on n'entendait plus qu'un seul cri: « Vercingéto-rix est un grand général, « d'une fidélité au-dessus du soupçon, d'un génie « sans égal. » Chefs et soldats, tous se pressaient de nouveau autour de lui, mais pour le féliciter, pour le conjurer d'oublier leur faute et de garder ce commandement d'où la Gaule attendait son salut. Lui, profitant de ce retour à la confiance, proposa de jeter dans la place un renfort de dix mille hommes, « afin, disait-il, que toutes les « cités coalisées aient part au triomphe d'Avari« cum, et que les Bituriges ne puissent pas se « vanter d'avoir seuls brisé les armes romaines au « pied de leurs remparts[1]. » La mesure fut consentie à l'unanimité, et dix mille hommes, traversant les marais, pénétrèrent la nuit même dans la ville. 52

Tandis que ces choses se passaient dans le camp gaulois, César avait fait rouler sous les murs d'Avaricum ses tours d'attaque, et bientôt l'assaut général commença. A toutes les manœuvres de la tactique romaine les assiégés opposèrent les ressources d'un esprit ingénieux, habile à deviner et à imiter. Tantôt, avec des lacets, ils détournaient les faux de siège, et lorsqu'ils les avaient ainsi

1. Nec solis Biturigibus communem salutem committendam... quòd penes eos, si id oppidum retinuissent, summam victoriæ constare intelligebant. Cæs. bell. Gall. l. vii, c. 21.

52 liées, ils les enlevaient et les tiraient en dedans de leurs murailles avec des machines; tantôt par des galeries souterraines ils minaient le sol au-dessous des terrasses des Romains, d'autant plus adroits à ces travaux que leur pays abondait en mines de fer, qu'ils étaient accoutumés d'extraire par des puits et des conduits intérieurs. Ils avaient de plus exhaussé leur muraille avec une galerie de charpentes recouvertes de peaux. Leurs sorties continuelles de nuit et de jour tourmentaient beaucoup les travailleurs; souvent ils mettaient le feu aux ouvrages. Si les tours de siège s'élevaient par l'augmentation journalière de la terrasse, ils élevaient aussi les leurs par le moyen de poutres unies ensemble. Enfin ils faisaient pleuvoir sans relâche dans les tranchées des pieux aiguisés au feu, de la poix bouillante, d'énormes quartiers de pierres, et empêchaient ainsi l'approche des remparts[1].

Tous ces obstacles retardaient le siège, et cependant, malgré le froid et les pluies, les Romains persistaient avec constance; en vingt-cinq jours ils avaient construit une terrasse longue de trois cent trente pieds, et haute de quatre-vingts. La terrasse touchait presque aux murailles de la ville; et César, selon sa coutume, assistait aux

1. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 22.

travaux, et animait le soldat, afin que l'ouvrage 52
ne se ralentît pas, lorsque, vers la troisième veille, il vit la terrasse fumer; les assiégés y avaient mis le feu par une mine; en même temps s'élèvent de leurs murs de grands cris, et ils font une double sortie des deux côtés des tours; d'autres, du haut des murailles, lancent sur la terrasse des torches, du bois sec, de la poix et toutes sortes de matières combustibles, si bien que les Romains ne savaient d'abord où courir et où porter les premiers secours. Mais comme César avait établi que deux légions seraient toujours de garde en avant du camp, tandis que les autres se distribuaient les heures de travail, on parvint bientôt à retirer les tours, et à faire des tranchées à la terrasse pour couper le feu [1].

Pendant le reste de la nuit le combat fut terrible sur tous les points; les recouvremens de leurs tours étant brûlés, les Romains agissaient à découvert, et éprouvèrent de grandes pertes; mais enfin le champ de bataille leur resta. Dans cette longue et sanglante mêlée, les Gaulois déployèrent un héroïsme digne d'une meilleure fortune. Un des faits admirables dont cette nuit fut témoin nous a été transmis par César lui-même, qui semble fier d'avoir vaincu de tels ennemis [2].

1. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 24.

2. Accidit, inspectantibus nobis, quod dignum memoriâ vi-

52 Un Biturige, placé en face d'une des portes pour alimenter l'incendie d'une tour romaine, y lançait des boulets de suif et de poix qu'on lui faisait passer de main en main: frappé au côté droit par un trait parti d'une machine appelée *scorpion*, il tomba mort. Le Gaulois le plus proche, passant sur son corps, prit sa place jusqu'à ce qu'un second trait vînt le renverser: un troisième lui succéda, à celui-ci un quatrième, et le poste fut constamment occupé pendant toute la durée du combat.

Cette sortie soutenue avec tant de courage n'avait guère eu plus de succès que les attaques précédentes; les principaux ouvrages des assiégeans avaient souffert, il est vrai, mais ils pouvaient être promptement restaurés. Découragée, exténuée par les veilles, et d'ailleurs trop peu nombreuse pour une place vaste et faiblement fortifiée, la garnison fit enfin savoir à Vercingéto-rix qu'elle n'en répondait plus. L'évènement confirmait trop bien les prévisions du chef arverne; il expédia l'ordre d'évacuer la ville, espérant que cette retraite pourrait s'effectuer sans beaucoup de perte, à cause de la proximité du camp et parce que les marais environnans retarderaient la poursuite de l'ennemi.

Ce fut dans le plus grand mystère, à la hâte,

sum, prætermittendum non existimavimus. Cæs. l. VII, c. 25.

au milieu de la nuit, que la garnison fit ses pré- 52
paratifs de départ; mais ils n'échappèrent point à la vigilance inquiète des citoyens d'Avaricum. Déjà elle s'acheminait vers une des portes pour sortir de la ville, quand tout à coup les femmes se précipitent, échevelées, éperdues, tenant leurs enfans dans leurs bras; elles se jettent aux pieds des soldats; elles pressent leurs genoux; elles les conjurent de ne pas les livrer aux outrages et à la mort, elles et ces enfans que l'âge et la faiblesse empêchent de fuir. A leurs prières, à leurs larmes, les soldats opposent les nécessités de la guerre et l'ordre absolu du chef; ils veulent partir. Les femmes poussent alors des cris lamentables; leurs clameurs remplissent la ville, et vont retentir jusque dans le camp ennemi, où elles donnent l'éveil[1]. Il n'était plus possible de songer à la retraite; la garnison, craignant que la cavalerie romaine ne lui coupât le chemin, renonça à son projet, et resta dans Avaricum.

Le jour suivant, les Romains reprirent les travaux du siége. Le froid était vif, et il tombait une pluie abondante accompagnée d'un vent violent. L'humidité ayant détendu les cordes des arcs et les ressorts des machines dont les assiégés se servaient

1. Ubi eos perstare in sententiâ viderunt... conclamare et significare de fugâ Romanis cœperunt. Cæs. bell. Gall. l. vii, c. 26.

52 pour lancer des traits et des pierres, la garnison inactive se tenait à l'abri, et la garde était faite négligemment sur les murailles. César s'en aperçoit. Afin d'augmenter la confiance des Bituriges, il ordonne aux siens de ralentir les travaux. En même temps, il fait prendre les armes aux légions, les range en bataille derrière les recouvremens, les encourage par ses discours, et donne le signal de l'assaut: dans un clin-d'œil la muraille est escaladée, et l'une des tours qui la flanquaient tombe au pouvoir des assaillans. En vain la garnison accourt; repoussée pied à pied du rempart, elle se retranche dans les rues ou se forme en bataillons carrés sur les places. Mais voyant que les Romains, au lieu de descendre dans la ville, s'emparent du circuit des murs afin de couper toutes les issues, elle fait retraite vers l'une des portes qui donnaient sur les marais. L'encombrement y était déjà si grand, qu'elle ne put se frayer passage. Pressée de plus en plus et enveloppée par de nouveaux flots de fugitifs, elle se vit bientôt hors d'état de manœuvrer et de faire usage de ses armes. Alors commença une horrible boucherie; tant qu'ame vivante resta dans les murs d'Avaricum, aucun Romain ne songea au pillage; ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfans, ne furent épargnés[1].

1. Nec fuit quisquam qui prædæ studeret... non ætate confectis,

D'environ quarante mille, à peine huit cents gagnèrent le camp de Vercingéto-rix, et ce furent ceux qui, aux premiers cris, s'étaient jetés hors de la ville. Le chef gaulois, profitant du silence et de l'obscurité, envoya au devant d'eux des gens de confiance et des chefs qui les disséminèrent chacun dans le quartier de leur nation; car il craignait que leur arrivée et la commisération de la multitude n'excitassent quelque trouble[1].

Le lendemain, il convoqua l'armée, et lui donnant l'exemple de la fermeté, il l'exhorta à ne point se laisser abattre par un échec inévitable, qu'il fallait attribuer non à la valeur des Romains, mais à leur habileté dans l'art des siéges, art étranger à la Gaule. Il ajouta « que ce serait s'abu-« ser, que de compter à la guerre sur une fortune « constamment favorable. Il n'avait jamais été « d'avis de défendre Avaricum, l'armée le savait; « tout le mal provenait donc de la trop grande « condescendance du conseil et de l'imprudente « présomption des habitans. Mais cette perte, il « saurait la réparer bientôt. Il travaillait à rallier « à la cause de la liberté les cités gauloises jusqu'à « présent dissidentes, actives ou neutres dans

non mulieribus, non infantibus pepercerunt. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 28.

1. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 28.—Tit. Liv. Epit. CVII.—Dio. l. XL, p. 136.—Florus, l. III, c. 10.—Paul. Oros. l. VI, c. 11.

52 « l'alliance de Rome : ses mesures étaient prises « de longue-main, et leur succès infaillible. Ainsi « réunis, les Gaulois formeraient une grande na- « tion à laquelle l'univers entier ne résisterait pas. « Ce moment était proche ; mais, en attendant, le « salut commun exigeait qu'on fortifiât le camp « pour être en état de repousser les attaques de « l'ennemi[1]. »

Ses paroles persuasives et consolantes réussirent à relever les esprits. On lui sut gré de n'avoir point perdu courage après un tel échec et de ne s'être point dérobé aux regards des soldats. On lui tint compte de la prévoyance qu'il avait montrée quand il voulut d'abord qu'on brûlât Avaricum, ensuite qu'on l'abandonnât. Les revers, qui détruisent le crédit des chefs militaires, ne faisaient qu'augmenter le sien et raffermir la confiance, parce qu'on se disait : « Son génie les avait « prévus, son génie seul peut y porter remède. » L'assurance que toutes les divisions allaient enfin cesser et tous les enfans de la Gaule se réunir sous l'étendard de la liberté commune, remplissait les cœurs d'espérance et de force. D'après sa recommandation, les Gaulois s'exercèrent à fortifier leur camp à la manière romaine, et en prirent l'habitude. Ils n'avaient montré jusque-là

1. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 29.

que tiédeur et répugnance pour ce genre de travaux : ils se plièrent dès-lors à tout ce qui fut exigé d'eux; double effet des leçons de l'expérience et de l'autorité plus puissante encore du chef[1]. 52

Vercingéto-rix n'avait mis dans ses promesses ni jactance ni exagération. Tandis que le siège d'Avaricum absorbait toute l'attention des Romains, il avait travaillé à leur susciter au dehors de nouveaux ennemis. Des négociateurs habiles parcouraient en son nom celles des cités qui balançaient encore, et les poussaient à lever le masque, gagnant les chefs par des promesses ou de l'argent, le peuple par leurs discours. Presque partout ces semences avaient porté fruit. La cité éduenne elle-même, que tant de liens retenaient dans le parti romain, était sourdement agitée. Le vergobret en charge, créature de César et chef de tribu ambitieux, n'y comprimait qu'avec peine l'esprit d'insurrection; et toutes ses mesures en faveur des Romains étaient combattues et neutralisées par une partie du sénat ou par le peuple : César ne s'en était que trop aperçu pendant le siège d'Avaricum, où les Édues l'avaient laissé si longtemps manquer de blé. Le malheur d'Avaricum

1. Primùmque eo tempore Galli castra munire instituerunt : et sic sunt animo consternati, homines insueti laboris, ut omnia, quæ imperarentur, sibi patienda et perferenda existimarent. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 29.

52 ne fit même qu'aiguillonner quelques peuples restés neutres jusque-là. Teutomar, roi des Nitiobriges, dont le père Ollovicon avait reçu du sénat et du peuple romain le titre d'ami, vint immédiatement rejoindre Vercingéto-rix avec une nombreuse cavalerie, en partie levée dans ses états, en partie enrôlée en Aquitaine. Les cités conjurées, sur la demande du chef arverne, firent en même temps une réquisition générale de tous les hommes habiles au maniement de l'arc et de la fronde. Ces renforts et d'autres encore réparèrent et au-delà les pertes du siège. César cependant restait inactif; n'osant pas attaquer le camp gaulois, il passa le reste de l'hiver dans les murs d'Avaricum, où il avait trouvé des vivres en abondance [1].

Déjà le printemps approchait : c'était l'époque où se faisait chez les Édues l'élection annuelle du vergobret. Cette année l'élection fut orageuse; deux candidats se prétendirent légitimement nommés. L'un deux, Convictolitans, jeune homme d'un rare mérite et d'un grand éclat personnel, l'avait été, suivant toutes les formes, par les suffrages réunis des prêtres et de la majorité du haut conseil [2], et dans le lieu ordinaire de l'élection.

1. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 31-32.

2. Per sacerdotes, intromissis magistratibus. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 33.

L'autre, appelé Cote ou Cotus, frère du vergobret sortant, et appartenant à une famille riche et ancienne, s'était fait élire par son frère et par les autres nobles, à huis clos, au mépris de toutes les lois, au mépris surtout de la loi qui défendait que le parent d'un vergobret fût vergobret pendant la vie de son parent, ou même siégeât en même temps que lui dans le sénat[1]. Le sénat était partagé, les citoyens partagés; on prenait déjà les armes; la guerre civile était imminente : quelques amis de la paix se rendirent en toute hâte auprès de César pour réclamer son intervention. 52

César se trouvait encore dans Avaricum lorsque ces nouvelles lui parvinrent; il en sentit toute la gravité; il sentit que si la lutte s'engageait, un des deux partis appellerait infailliblement Vercingéto-rix à son secours; qu'il importait donc à l'intérêt des Romains d'apaiser le plus tôt possible ces dissensions. Comme la constitution du pays interdisait au vergobret de sortir de la cité, César résolut de s'y rendre lui-même, afin de paraître se conformer aux usages[2]. D'ailleurs

1. Quùm leges duo ex unâ familiâ, vivo utroque, non solùm magistratus creari vetarent, sed etiam in senatu esse prohiberent. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 33.

2. Quòd legibus Æduorum, iis, qui summum magistratum obtinerent, excedere ex finibus non liceret, ne quid de jure aut de legibus eorum deminuisse videretur, ipse in Æduos proficisci statuit. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 33.

52 le moment était peu favorable pour exercer les droits insolens qu'il s'était arrogés, de citer à son tribunal les peuples et les chefs, de casser les magistrats, de bouleverser les constitutions. Arrivé à Décésia [1], où le sénat et les contendans s'étaient rendus, il parla, non en maître, mais en arbitre. Il se fit informer des moindres circonstances de la double élection, et quelque penchant qui le portât à favoriser les usurpations aristocratiques, quelque soupçon qu'il eût que Convictolitans était son ennemi, il jugea prudent cette fois de donner raison aux lois, et reconnut ce jeune homme pour seul et légitime vergobret. Mettant alors à profit ce service de médiateur, il exhorta le peuple éduen à s'occuper plus activement de la guerre présente; il renouvela les promesses dont la république avait toujours été prodigue envers lui, et demanda dix mille hommes d'infanterie et toute la cavalerie, qu'il voulait distribuer dans les postes de communication pour la sûreté de ses convois. Quel que fût le mécontentement des Édues à ces demandes exorbitantes, ils n'osèrent pas refuser en face : ils lui livrèrent d'abord leur cavalerie [2].

En partant pour Décésia, César avait donné

1. Aujourd'hui *Decize*.
2. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 34.

ordre à ses légions d'aller l'attendre sur la rive 52
droite de l'Allier; dès qu'il fut de retour, il les partagea en deux divisions. Il envoya Labiénus avec quatre légions contre les Sénons et les Parises; à la tête des six autres, il marcha sur Gergovie des Arvernes. Mais, pour arriver à cette ville, il fallait traverser l'Allier, et tous les ponts avaient été coupés par Vercingéto-rix qui, maître de l'autre rive, empêchait les travailleurs romains de les rétablir. Séparées seulement par la rivière, les deux armées s'observaient mutuellement, et les deux camps se trouvant placés presque toujours vis-à-vis l'un de l'autre, aucune des manœuvres de César n'échappait à l'œil vigilant de son ennemi. Pendant plusieurs jours, ses tentatives réitérées échouèrent; sa situation l'inquiéta; il craignit que l'été ne se passât ainsi en marches et en observations, parce que l'Allier n'était guère guéable qu'en automne. Pour sortir de cet embarras, il imagina d'établir son camp dans un lieu couvert de bois vis-à-vis d'un des ponts que Vercingéto-rix avait fait détruire. Le lendemain il détacha deux cohortes de chacune de ses légions, se cacha avec elles dans le bois, et fit défiler le long de la rivière le reste des troupes et tous les équipages, en conservant l'ordonnance habituelle. Vercingéto-rix, ne remarquant point de différence dans la disposition des légions, et se trouvant trop

loin pour évaluer le nombre des hommes, ne soupçonna aucun stratagème, et, suivant le mouvement des Romains, remonta comme eux la rivière le long du bord opposé. Lorsque César conjectura qu'il était assez éloigné, il fit rétablir le pont sur les mêmes piles, dont la partie inférieure était restée debout. Ayant promptement terminé l'ouvrage, il traversa à la tête de ses deux légions, choisit un terrain convenable pour camper, et fit revenir à lui le reste de ses troupes. Vercingéto-rix, craignant d'être forcé à donner bataille, se porta en avant à grandes journées. L'armée romaine entra pour lors sur le territoire arverne, et en cinq marches arriva devant Gergovie; Vercingéto-rix l'y avait prévenue et couvrait la place avec son armée [1].

Cependant les dix mille hommes d'infanterie éduenne requis par le proconsul étaient rassemblés, et Convictolitans s'occupait de leur trouver un chef suivant ses désirs : car il roulait dans sa tête de grands desseins. Depuis que les légions avaient passé la Loire, le jeune vergobret ne dissimulait plus ses sentimens sur les affaires de la Gaule : sa haine contre César, son affection et ses vœux pour Vercingéto-rix n'étaient plus un secret pour personne, il parlait hautement de guerre et d'af-

1. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 35, 36.

franchissement. En relation, par sa charge, avec la jeunesse noble et influente, il l'endoctrinait et l'aiguillonnait; à ceux qui partageaient ses opinions, il communiquait de la confiance et de l'ardeur; il gagnait ou effrayait les amis de l'étranger. Pour l'accomplissement de ses plans, il avait jeté les yeux sur Litavic [1] et ses frères, membres d'une famille illustre et toute puissante à Cabillonum, jeunes gens pleins d'audace et de zèle patriotique. Il va les trouver, leur parle, les anime. « Nous sommes nés libres, nés pour commander, « leur dit-il, et nous servons en esclaves; c'est « nous seuls, c'est la seule nation éduenne qui fait « le malheur de la Gaule et suspend son triom« phe. Combien de peuples ne retenons-nous pas « sous le joug, par la crainte, et par l'autorité de « notre exemple? Du jour où nous nous déclare« rons, datera la ruine des Romains. » Rappelant ensuite son élection et le rôle que César y avait joué, il se défend de lui rien devoir : « Je suis, « s'écrie-t-il, l'élu de la justice et du bon droit; je « ne suis pas l'élu de l'étranger; mais dans aucun « cas on ne me verrait préférer sa faveur à l'indé« pendance de mon pays. Quoique César ait sou-

52

1. On possède plusieurs médailles de Litavic ou Litavicus; les unes portent LIT; les autres, LITAV... ou LITAVI. Le C placé derrière la tête indique *Cabillonum*, aujourd'hui Châlons-sur-Saône.

52 « tenu mon droit, son intervention, à mes yeux, « n'en est pas moins illégale et moins insultante; « j'ignore, après tout, pourquoi les Édues pren- « draient les Romains pour arbitres de leurs diffé- « rends, plutôt que les Romains les Edues [1]. » Les jeunes Gaulois applaudissent à cette déclaration franche du vergobret; ils le stimulent à leur tour: « Dispose de nous, lui disent-ils; ordonne, nous « sommes prêts à tout. » Convictolitans expose alors que les autres magistrats et le conseil sont tièdes ou contraires à ses desseins; qu'il ne faut point attendre leur décision, mais la provoquer, mais forcer le gouvernement à la guerre. Ainsi donc, que Litavic accepte le commandement des dix mille fantassins pour les soulever et commencer la défection : ce commandement lui sera offert; que ses frères se rendent au camp romain pour gagner la cavalerie et ses deux chefs, Éporédo-rix [2] et Virdu-

1. Cur enim potiùs Ædui de suo jure et de legibus ad Cæsarem disceptatorem, quàm Romani ad Æduos veniant? Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 37.

2. Ce nom est orthographié *Eporedirix* dans une inscription trouvée en 1792 dans les fondemens du château de Bourbon-Lancy, et rapportée par Millin, Monum. ined., t. 1, p. 146.

C. JULIUS, EPOREDIRIGIS F. MAGNUS
PRO JULIO CALENO FILIO
BORMONIÆ DAMONÆ
VOT. SOI.

Il faut lire à l'avant-dernière ligne BORVONI ET, et à la dernière SOLVIT.

mar, et les faire déserter aux Arvernes; lui, Convictolitans, se charge de l'intérieur de la cité; il excitera la multitude, il imposera par elle la loi au gouvernement. Tel est le plan du vergobret, Litavic et ses frères l'approuvent; ces derniers partent sur-le-champ; Litavic reçoit le commandement de l'infanterie, et au bout de quelques jours se met en route avec elle. 62

Il s'avance jusqu'à trente milles de Gergovie; là, il est accosté par des hommes dont l'abord paraît l'étonner : ce sont des Gaulois; ils portent l'uniforme de la cavalerie éduenne. Tout-à-coup, il fait halte et assemble ses soldats autour de lui, comme pour les haranguer; son visage est décomposé; il pleure, en un mot sa contenance exprime la plus violente douleur. « Amis, s'écrie-t-il « d'une voix éteinte; camarades, où allons-nous? « Notre cavalerie, notre noblesse, tout a péri. « Eporédo-rix et Virdumar, sous prétexte de trahi- « son, ont été assassinés par les Romains; mes « frères sont morts, mes proches sont égorgés. « Que ceux qui ont échappé au massacre vous en « racontent eux-mêmes les détails, car la douleur « me trouble l'esprit et me coupe la voix. » Il se retire un peu en arrière et fait approcher les hommes qu'il avait rencontrés sur la route; ceux-ci affirment avoir été témoins des meurtres; ils répètent plus au long le récit de Litavic. « César a

« fait mourir tous les cavaliers éduens parce qu'il « les soupçonnait de correspondance secrète avec « les Arvernes; eux avaient échappé par miracle, « cachés parmi ces milliers de cadavres, puis « avaient fui du milieu du carnage à la faveur de « la nuit [1]. »

Pendant cette scène, des cris d'indignation retentissaient d'un bout à l'autre des rangs éduens; on se pressait vers Litavic, on le conjurait de pourvoir à sa sûreté, d'aviser au salut commun. « Qu'avons-nous à délibérer? leur dit-il enfin. « Doutons-nous qu'après un tel forfait, les Ro« mains ne soient en marche pour nous extermi« ner aussi? Un seul parti nous reste, c'est d'aller « rejoindre nos frères, les Arvernes, sous les murs « de Gergovie. Mais auparavant, si nous avons le « moindre sentiment dans l'ame, vengeons nos « frères assassinés, vengeons-les sur ces bri« gands [2]. » En prononçant ces mots, il montrait du doigt quelques Romains qui, sous son escorte, conduisaient des vivres à César; les soldats

1. Omnes equites Æduorum interfectos, quòd collocuti cum Arvernis dicerentur; ipsos se inter multitudinem militum occultasse, atque ex mediâ cæde profugisse. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 38.

2. Proindè si quid in nobis animi est, persequamur eorum mortem qui indignissimè interierunt, atque hos latrones interficiamus. Cæs. ibid.

se précipitent avec fureur sur ces malheureux, 52
ils les traînent, ils les font expirer dans mille tortures. Aussitôt Litavic dépêche dans toutes les villes éduennes des émissaires qui sèment les mêmes récits et poussent le peuple aux mêmes vengeances : presque partout les propriétés des Romains sont pillées ; beaucoup sont massacrés, les autres jetés au fond des cachots. Convictolitans seconde l'impulsion par ses agens ou par lui-même, et aiguillonne la multitude, afin de la compromettre sans retour par des excès [1]. A Cabillonum, un tribun légionnaire et les marchands romains qui étaient fort nombreux, assaillis par la populace, ne se laissèrent point dépouiller sans résistance ; il périt dans ces luttes beaucoup de monde de part et d'autre ; mais la nation éduenne se trouva bientôt presque tout entière sous les armes. Litavic continua sa marche vers Gergovie, joyeux du succès de son stratagème, mais attendant encore avec anxiété des nouvelles de ses frères, qui le même jour devaient tenter un coup non moins hardi au milieu même du camp romain.

Eporédo-rix et Virdumar étaient deux jeunes Eduens que César affectionnait, et qu'il avait nominativement désignés pour commander la cava-

1. Adjuvat rem proclinatam Convictolitanis, plebemque ad furorem impellit, ut, facinore admisso, ad sanitatem pudeat reverti. Cæs. c. 42.

52 lerie. Eporédo-rix appartenait à la plus vieille noblesse gauloise; Virdumar était de famille très-inférieure: protégé de Divitiac, qui l'avait poussé jadis auprès du proconsul[1], il était devenu un personnage très important, et pouvait déjà prétendre aux plus hautes charges de sa cité : tous deux avaient le même âge, des qualités également brillantes, une égale ambition. Accoutumés de bonne heure à se regarder comme rivaux, ils embrassaient d'ordinaire dans les dissensions de leur pays des avis différens : lors de la nomination du dernier vergobret, Virdumar avait voté pour Convictolitans, tandis qu'Éporédo-rix appuyait Cotus de tout son zèle et de tout son crédit[2]. Malgré sa conduite dans cette circonstance, et malgré la faveur de César, Éporédo-rix ne passait point pour être, dans le fond, un ennemi de la liberté gauloise. Les conjurés ne pouvaient rien sur la cavalerie éduenne sans la coopération de ces deux chefs : les frères de Litavic s'ouvrirent donc à eux, et leur confièrent le secret de leur mission, les projets du vergobret et la défection prochaine de l'infanterie. Il paraît que Virdumar, sacrifiant et

1. Cæsar, sibi ab Divitiaco transditum, ex humili loco ad summam dignitatem perduxerat. Cæs. c. 39.

2. Pari ætate et gratiâ.... His erat inter se de principatu contentio, et in illâ magistratuum controversiâ, alter pro Convictolitane, alter pro Coto, summis opibus pugnaverant. Cæs. loc. cit.

ce qu'il tenait et ce qu'il pouvait encore attendre 52
des Romains, entra avec chaleur dans ce complot, qu'il travailla activement l'esprit des cavaliers, et qu'au jour convenu il devait passer avec eux dans le camp de Vercingéto-rix. Mais Eporédo-rix, tiède et indécis, dominé d'ailleurs par son esprit jaloux, ne pouvant supporter ni les services que Virdumar allait rendre à la cause nationale, ni l'ascendant futur qui en serait le prix, la veille même du jour marqué pour l'exécution, fit prévenir César au milieu de la nuit, et lui révéla tout. « Empê-« chez, lui dit-il, que par les mauvais conseils de « quelques jeunes gens, les Edues ne se séparent « de l'alliance du peuple romain : malheur inévi-« table si tant de milliers d'hommes vont se join-« dre à l'ennemi, car leur famille s'intéressera « toujours à eux, et l'Etat ne pourra pas leur reti-« rer toute affection[1]. » Il eut toutefois la générosité de ne point compromettre son rival. Eporédo-rix n'était pas né pour trahir; à peine eut-il parlé, que le repentir entra dans son ame. Il se réconcilia avec Virdumar, et n'eut plus ni contentement ni paix que son crime envers sa patrie ne fût expié.

Les révélations du cavalier éduen causèrent

1. Ne patiatur civitatem pravis adolescentium consiliis ab amicitiâ populi romani deficere.... Id. ibid.

52 beaucoup d'effroi à César, qui n'avait rien soupçonné. Il donna l'ordre d'arrêter sur-le-champ les frères de Litavic; mais ceux-ci, aux aguets, parvinrent à s'évader et passèrent dans le camp arverne. Dès qu'il fit jour, le proconsul se mit en marche avec quatre légions et toute sa cavalerie, pour atteindre la division de Litavic, dont il connaissait le plan. Les deux troupes, marchant l'une vers l'autre, se rencontrèrent bientôt : les Edues firent halte et préparèrent leurs armes. Mais César ordonna d'abord à Virdumar et à Eporédo-rix de se porter en avant, et de haranguer leurs compatriotes. La surprise des soldats éduens fut extrême en voyant ceux dont ils avaient pleuré la mort; ils déposèrent les armes et firent réparation à César. Litavic se sauva à grand' peine et gagna Gergovie, suivi de ses cliens, pour qui c'eût été un déshonneur et un crime d'abandonner leur patron dans un tel péril [1]. Aussitôt que ces événemens furent connus à Bibracte, Convictolitans tira des cachots les Romains captifs, ordonna une enquête sur leurs biens pillés, fit mettre en vente ceux de Litavic et de ses frères, et prit en apparence des mesures rigoureuses pour arrêter et punir les désordres; il députa aussi vers César, se

1. Litavicus cum suis clientibus, quibus nefas more Gallorum est, etiam in extremâ fortunâ, deserere patronos, Gergoviam profugit. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 40.

disculpant et le suppliant de ne point imputer à la nation entière et à ses magistrats des malheurs qui, disait-il, étaient le fruit de l'égarement de la multitude. Par ces démarches, le vergobret ne voulait que gagner du temps et retirer ses troupes des mains de César ; la conjuration était loin de se ralentir; des conciliabules et des armemens secrets continuaient d'avoir lieu sur tous les points du territoire, et au dehors la cité se mettait en relation avec les cités déjà coalisées ou sollicitait par des émissaires celles qui restaient encore neutres[1].

Cependant, la joie que César avait ressentie de son succès contre Litavic, n'avait pas été de longue durée : des nouvelles arrivées de son camp l'avaient corrompue aussitôt. Il avait appris, au moment même, que le camp et les deux légions restées à sa garde se trouvaient dans le plus grand péril. Vercingéto-rix, connaissant par les frères de Litavic ce qui s'était passé durant la nuit, et ensuite le départ de César, avait fait prendre les armes à ses soldats ; et, descendant à l'improviste de la montagne où il campait, il avait donné l'assaut aux retranchemens ennemis. L'attaque vive, mais soutenue avec courage, s'était prolongée jusqu'à la nuit : un grand nombre de légionnaires avaient été tués, un plus grand étaient blessés ; et les

1. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 43.

52 Romains n'avaient dû leur salut qu'aux machines qu'ils avaient fait jouer avec un rare bonheur. Telle était leur détresse et leur épouvante, que, s'attendant à un second assaut le lendemain, ils s'étaient décidés à murer les portes de leur camp à l'exception de deux. César, sans s'arrêter un instant, revint sur ses pas et arriva au camp avant le lever du soleil: en moins de vingt-quatre heures, il avait fait cinquante milles et pris seulement trois heures de repos. Son retour empêcha Vercingéto-rix de recommencer l'attaque, et l'armée gauloise se remit sur la défensive.

L'espoir d'emporter d'emblée la plus forte de toutes les villes insurgées, et de frapper ainsi la coalition au cœur, avait amené César sous les murs de Gergovie. Située sur une montagne très haute, mais qui présentait d'un côté une pente assez douce, Gergovie dominait tous les alentours. Les approches en étaient difficiles et dangereuses. Plusieurs collines de médiocre grandeur s'élevaient çà et là dans le voisinage et sur les flancs de la montagne. La hauteur totale de la pente, vis-à-vis du camp romain, était de douze cents pas en ligne droite, mais les plis du terrain et les sinuosités de la route augmentaient de beaucoup la distance [1]. Vers le milieu, Ver-

1. Cæs. l. VII, c. 36-44.—Polyæn. Stratag. l. VIII, c. 23, sect. 10.

cingéto-rix avait fait construire en pierres énormes une redoute haute de six pieds; son armée partagée en trois camps occupait l'espace compris entre cette redoute et les murailles de la ville. Chacune des nations coalisées avait dans l'un des trois camps son quartier séparé. Au centre était placée la tente de Vercingéto-rix; chaque jour, au lever du soleil, on voyait les chefs se rendre à ses ordres[1], et chaque jour, il engageait au bas de la montagne quelque combat de cavalerie; il y mêlait souvent des archers, et essayait ainsi ce qu'il pouvait attendre de la bravoure des siens. Le spectacle de cette nombreuse armée qui se déployait sur la montagne et les coteaux voisins, l'ordre et de la discipline qu'on y remarquait, et l'expérience déjà faite des talens de Vercingéto-rix, ébranlaient la confiance du soldat romain. César avait renoncé tout d'abord au projet d'attaquer de vive force. Quoique d'ailleurs il jugeât le blocus presque impossible, il avait résolu pourtant de l'entreprendre et de s'en remettre du reste à sa fortune. 52

Le camp romain était situé dans une plaine au bas de la montagne. A gauche, et un peu sur la pente, se trouvait une de ces collines dont nous

1. Principes earum civitatum, quos sibi ad consilium capiendum delegerat, primâ luce ad se quotidiè jubebat convenire. Cæs. l. VII, c. 36.

52 avons parlé, isolée et forte d'assiette : maître de ce poste, César pouvait espérer de gêner beaucoup les Gaulois pour l'arrivée de l'eau et des fourrages. Il y marcha de nuit, l'enleva, et s'en fit un second camp où deux légions séjournèrent; un double retranchement de douze pieds de large assura la communication entre ce second camp et le premier. A cela se bornaient tous les succès obtenus par César, et ils étaient loin de contrebalancer ses pertes et surtout le découragement qui gagnait chaque jour son armée. Lui-même enfin s'y laissa aller, et ne chercha plus qu'une occasion pour lever le siège sans trop de honte, et aller rejoindre Labiénus sur les bords de la Seine [1].

Un jour qu'occupé de ces pensées il visitait les travaux du petit camp, en jetant les yeux sur les quartiers gaulois, il crut les voir presque déserts. Surpris, il se fit amener des transfuges et des captifs, il envoya au dehors des éclaireurs, et voici le résultat des informations qu'il recueillit. La route qui conduisait à la ville, par l'autre revers de la montagne, passait au pied d'une colline escarpée et traversait un petit bois; l'importance de cette position n'avait point échappé aux Arvernes; dès le commencement, ils avaient placé un

1. Cæs. loc. cit.

poste sur la colline, sans la fortifier, se fiant 52
à la difficulté du terrain et aussi à ce que les Romains paraissaient diriger leurs efforts exclusivement du côté opposé. Mais, depuis l'établissement du petit camp, Vercingéto-rix craignit, qu'ils ne cherchassent à s'emparer également de cette seconde position, et que, dominant par là les deux principales routes, sur les deux revers, ils ne réussissent à former le blocus; quelques mouvemens aperçus dans leur camp lui avaient fait soupçonner que tel était le plan de César. Il s'était donc hâté de fortifier la colline par des retranchemens, à la manière romaine, et tous les jours une partie de son armée était employée aux travaux. César jugea que ces informations n'étaient pas à négliger[1].

Vers le milieu de la nuit il envoya une partie de sa cavalerie du côté de la colline, avec ordre de battre la plaine à quelque distance, et de faire autant de tumulte qu'il serait besoin pour donner l'éveil aux Gaulois. Au point du jour, d'autres escadrons partirent du camp dans la même direction, grossis par les valets de l'armée qui, montés sur leurs mulets harnachés, ressemblaient de loin à de la cavalerie. Bientôt une légion sortit enseignes déployées, et marcha vers le petit bois où

1. Cæs. l. vii, c. 44.

52 elle devait faire halte. Vercingéto-rix alors crut ses prévisions vérifiées ; il porta ses troupes vers le point qu'il jugeait menacé, et s'y rendit lui-même, laissant son camp presque désert [1].

C'est là ce qu'attendait César. Tandis que les manœuvres des cavaliers et la marche de la légion occupaient et trompaient tous les yeux, la foule entassée sur les murailles de Gergovie ne remarqua point que les troupes romaines passaient du grand camp dans le petit. César, pour rendre le trajet plus secret, avait fait baisser les enseignes et enlever les panaches. Arrivé dans le petit camp, il explique son plan d'attaque aux lieutenans de chaque légion, leur recommande de contenir le soldat dans la marche, le désavantage du terrain ne pouvant se compenser que par l'ensemble et la vivacité de la manœuvre, car c'est une surprise qu'il tente plutôt qu'un combat. Il laisse une légion, comme corps de réserve, dans le petit camp, envoie l'infanterie éduenne un peu plus vers la droite par un autre chemin, et commence à monter avec quatre légions. En peu d'instans, il atteint le retranchement élevé à mi-côte par les Gaulois, le franchit, pénètre dans leurs camps et s'en empare : l'attaque fut si vive, que Teutomar, roi des Nitiobriges, surpris dans sa tente faisant la

1. Cæs. l. vii, c. 45.

méridienne, fut obligé de se sauver à moitié nu, 52
eut son cheval blessé, et n'échappa qu'avec peine aux Romains qui pillaient son camp [1]. Les Gaulois, repoussés en désordre, coururent se rallier autour de la ville.

Tout allait bien pour les Romains. Trois légions continuèrent à monter; César, avec la dixième qu'il commandait en personne, s'arrêta pour observer la marche du combat [2]. Les assaillans arrivèrent sans obstacle à l'esplanade qui couronnait la montagne, et bientôt touchèrent aux murs de la place. Les postes étaient en grande partie vides par suite de la concentration des forces vers le côté opposé; une multitude désarmée, des enfans, des femmes, encombraient le rempart.

Sitôt qu'ils virent les camps forcés et l'ennemi arrivant au pas de course, l'épouvante s'empara d'eux, et des cris lamentables remplirent la ville; ceux qui étaient à l'autre extrémité crurent même

1. Tanta fuit in capiendis castris celeritas, ut Teutomatus (Teutomarus), rex Nitiobrigum, subitò in tabernaculo oppressus, ut meridiè conquieverat, superiore corporis parte nudatâ, vulnerato equo, vix se ex manibus prædantium militum eriperet. Cæs. l. VII, c. 46.

2. César prétend (c. 47) qu'il n'avait voulu faire qu'une fausse attaque sur la ville, et qu'après la prise du camp de Teutomar, il fit sonner la retraite : mais les détails même de sa narration, confirmés par le témoignage de tous les autres historiens, prouvent suffisamment qu'il tenta une attaque sérieuse et qu'il fut battu.

52 que tout était perdu, et s'élancèrent du haut en bas des murailles. Les femmes jetaient aux Romains leur or, leurs bijoux, leurs vêtemens les plus précieux, comme à des brigands dont on veut adoucir la férocité. Plusieurs se faisaient descendre par les mains et se rendaient prisonnières dans l'espoir d'être épargnées. D'autres leur criaient, les bras étendus, et le sein découvert : « Ne nous traitez « pas comme les femmes d'Avaricum! Ayez pitié « de nos enfans[1]! » Mais le nom même d'Avaricum et les souvenirs de cette ville infortunée ne faisaient qu'irriter dans le cœur des assiégeans la soif du meurtre et du pillage. Le centurion de la huitième légion, nommé L. Fabius, dit en élevant la voix « que les prix distribués après l'assaut d'A« varicum lui donnaient le désir d'en gagner d'au« tres[2], et qu'il prétendait bien que personne ne le « devancerait sur les remparts. » Il prit trois soldats déterminés et se fit soulever par eux; la muraille était basse, il la gravit sans beaucoup de peine et aida ses compagnons à le rejoindre. L'escalade commença de toutes parts, et le sort de Gergovie parut irrévocable.

Cependant la scène changea bientôt. La garnison dispersée par les premiers cris d'alarme avait eu le

1. Neu, sicut Avarici fecissent, ne mulieribus quidem atque infantibus abstinerent. Cæs. l. VII, c. 47.

2. Excitari se avaricensibus præmiis. Idem, ibid.

temps de se reconnaître; elle accourut sur le point 52
menacé, parvint à contenir les assaillans, et le combat se rétablit. Les femmes, qui tout à l'heure étaient réduites à implorer la pitié d'un vainqueur, maintenant encouragent leurs maris et leurs frères; elles leur tendent leurs enfans; elles les conjurent de sauver la patrie[1]. Cependant la cavalerie de Vercingéto-rix arrive à toute bride, charge les légions en flanc et les culbute : le chef la suit de près avec l'infanterie. Les Romains, pressés contre la muraille d'où les pierres et les traits pleuvent sur eux, éprouvent de grandes pertes; fatigués de la course et de la durée du combat, ils se soutiennent à peine contre des troupes fraîches. Le centurion Fabius et tous ceux qui avaient escaladé comme lui sont massacrés, et leurs cadavres précipités sur les têtes de leurs compagnons. César, voyant les siens dans une situation si critique, envoie à la réserve l'ordre d'avancer sur son flanc gauche, pour protéger la retraite. Lui-même se porte un peu en avant avec la dixième légion.

Sur ces entrefaites parurent, sur le flanc droit des Romains laissé à découvert, les auxiliaires éduens qui, suivant leurs instructions, avaient

1. Matres familiæ quæ paulò antè Romanis de muro manus tendebant, suos obtestari et more gallico passum capillum ostentare liberosque in conspectum proferre cœperunt. Cæs. l. VII, c. 48.

52 gravi le coteau; ils ressemblaient en tout point aux assiégés, par les armes et l'équipement; seulement ils avaient en signe d'amitié, d'après l'usage du pays, le bras droit nu jusqu'à l'épaule[1]. Ce signe connu des Romains ne les rassura pas complètement; craignant qu'il ne cachât quelque ruse, ils hésitèrent, se troublèrent, et finirent par tourner le dos et descendre la montagne en pleine déroute. Aucun d'eux peut-être n'eût échappé aux sabres gaulois sans César et la dixième légion, qui continrent les Arvernes et protégèrent la retraite. Pressée elle-même de toutes parts, et presque cernée, cette légion fut un moment dans le plus grand péril; et il fallut que la réserve, aidée par les fuyards qui se ralliaient successivement au bas de la colline, accourût pour la dégager. Vercingéto-rix continua la poursuite jusqu'aux portes du camp, qu'il n'entreprit pas de forcer, car les siens étaient fatigués, et il savait trop à quel ennemi il avait affaire; satisfait de sa victoire, il ramena donc ses troupes autour de la ville. Les pertes des Romains avaient été considérables : quarante-six centurions restaient sur le champ de bataille[2].

Après un tel échec, la retraite immédiate

1. Dextris humeris exertis animadvertebantur, quod insigne pacatis esse consuerat. Cæs. l. vii, c. 50.

2. Quadraginta centurionibus amissis. Cæs. l. vii, c. 51.—Sueton.

aurait eu l'apparence et tous les inconvéniens d'une déroute : quelque impatience qu'eût César de se réunir à Labiénus, il jugea donc prudent de demeurer encore deux jours devant la place. Ces deux jours, il les employa à ranimer les légions par ses discours, et à provoquer quelques petits combats de cavalerie autour de la montagne. Ayant eu le dessus dans deux de ces escarmouches, il crut avoir sauvé suffisamment l'honneur romain et remonté l'esprit de ses troupes ; il leva le camp brusquement, arriva le troisième jour de marche au pont de l'Allier, le fit reconstruire et passa la rivière [1]. 52

Mais les retards du proconsul lui avaient été funestes ; ils avaient laissé à Litavic le temps d'arriver chez les Édues avec une troupe de cavaliers arvernes, et d'y publier la victoire de l'armée nationale. Bibracte reçut comme des libérateurs le transfuge éduen et les hommes de Vercingéto-rix ; les magistrats, la presque totalité du conseil, le vergobret en tête, allèrent au-devant d'eux [2] ; le peuple fit éclater des transports de joie unanimes. Le gouvernement s'était donc enfin déclaré au

C. J. Cæs. n. 25.—Dio. Cass. l. XL, p. 138.—Sidon, Apollin. panegyr. Avit. v. 150.

1. Cæs. l. VII, c. 52, 53.

2. Convictolitanem magnamque partem senatûs ad eum convenisse. Cæs. l. VII, c. 55.

gré de Convictolitans. Une ambassade solennelle fut envoyée à Vercingéto-rix pour le féliciter de ses triomphes et lui offrir l'adhésion et l'alliance de la cité [1]; puis le gouvernement se prépara ouvertement à la guerre. Tel était l'état des choses dans Bibracte, à l'instant même où César, ayant traversé l'Allier, s'approchait de la Loire et du territoire éduen. Informé vaguement du départ de Litavic et de la cavalerie arverne, il forçait de vitesse pour gagner le pont de Noviodunum [2], et cette ville, dont la possession importait grandement à sa sûreté. Cependant, les troupes éduennes qu'il avait dans son armée s'agitaient fortement aux nouvelles qui commençaient à se répandre. Éporédo-rix et Virdumar se rendirent auprès de lui, lui parlèrent de tous ces bruits, de l'arrivée de Litavic, de la déclaration du gouvernement, et demandèrent à partir sur-le-champ avec la cavalerie qu'ils commandaient. « Il est urgent, di« saient-ils, que des hommes dévoués aillent dé« jouer ces manœuvres et faire respecter la foi « jurée [3]. » César fit quelques objections, ils insistèrent; César ne les retint plus. Ce n'est pas

1. Legatos ad Vercingetorigem de pace et amicitiâ conciliandâ publicè missos. Cæs. loc. cit.

2. Auj. Nevers. V. ci-dessus t. II, c. I.

3. Opus esse et ipsos antecedere ad confirmandam civitatem. Cæs. l. VII, c. 54.

qu'il fût sans inquiétude sur leurs projets réels ; 51
mais il sentait combien il était dangereux de violenter ces troupes au moment d'entrer dans leur pays. Il feignit donc à tous égards une entière confiance, rappela aux deux jeunes chefs ses titres à leur reconnaissance personnelle, ses titres à la reconnaissance des Édues, puis il les congédia.

L'inquiétude du proconsul était fondée, et même beaucoup plus qu'il ne le pensait. La cavalerie éduenne partit à toute bride, se dirigeant vers Noviodunum afin de s'emparer du pont et de le rompre. Éporédo-rix avait eu la principale part dans cette détermination : repentant de sa conduite passée et désireux de la faire oublier, il avait voulu donner à l'indépendance nationale des gages prompts et éclatans ; et Virdumar n'avait point reculé. Leur défection devait mettre l'armée romaine dans la position la plus critique ; car la Loire, grossie par la fonte des neiges et par des pluies excessives, coulant alors à pleins bords et couvrant les gués ordinaires, César se trouverait enfermé, sans subsistances, dans un pays horriblement saccagé, au milieu d'une population ardente de vengeance ; arrêté, d'ailleurs, sur ses derrières, par Vercingéto-rix et l'armée victorieuse. Tout réussit d'abord comme les Gaulois l'avaient espéré ; tombant à l'improviste sur Noviodunum,

52 ils s'emparèrent de la place et de la garnison romaine qui l'occupait, et coupèrent le pont. Noviodunum, la seconde des villes éduennes pour la richesse et l'importance, servait à César de principal magasin et d'arsenal : sa caisse, ses bagages, ses vivres, ses ôtages et des armes y étaient déposés; il y avait aussi placé les chevaux de remonte qu'il tirait d'Espagne et d'Italie[1]. Les habitans s'armèrent et se mêlèrent aux soldats; dans l'effervescence qui les transportait, ils ne firent point de quartier : la garnison romaine fut massacrée jusqu'au dernier homme; les marchands et les voyageurs italiens qui se trouvaient à Noviodunum partagèrent le même sort; l'argent fut pillé, les chevaux distribués aux cavaliers, les grains enlevés, les ôtages conduits à Bibracte et remis entre les mains des magistrats. Éporédo-rix, désespérant de pouvoir défendre la place, si César parvenait à passer le fleuve, y mit le feu, afin qu'elle ne retombât pas en son pouvoir[2]. La population campa armée sur la rive, tandis que la

1. Hùc Cæsar omnes obsides Galliæ, frumentum, pecuniam publicam, suorum atque exercitûs impedimentorum magnam partem contulerat; hùc magnum numerum equorum hujus belli causâ in Italiâ atque Hispaniâ coemptum miserat. Cæs. l. VII, c. 55.

2. Oppidum, quod ab se teneri non posse judicabant, ne cui esset usui Romanis, incenderunt. Id. loc. cit.

cavalerie, parcourant les campagnes, forçait les 52
paysans à se lever en masse pour empêcher le passage de la Loire [1].

César arriva bientôt vis-à-vis de Noviodunum, et, voyant ce qui s'y était fait, continua sa marche. Il redoubla de vitesse, afin que, s'il était obligé de construire un pont, il pût livrer bataille avant que des troupes plus nombreuses défendissent l'autre bord. Il ne changea rien à ses plans et ne songea point à se retirer dans la province. Quelque fâcheuse que fût sa situation, plusieurs motifs lui interdisaient ce parti : d'abord la honte et les dangers de la retraite, la présence des Arvernes sur ses derrières, ensuite les difficultés du passage des Cévennes, mais, avant tout, le sort des quatre légions de Labiénus. Il remonta donc la Loire, faisant sonder les gués par sa cavalerie. Enfin il en trouva un où le soldat n'avait de l'eau que jusqu'aux aisselles, et pouvait traverser en soulevant ses armes au-dessus du courant. César, pour rompre le fil de l'eau, eut soin de placer sa cavalerie au-dessus du gué; les légions entrèrent. La rive droite était faiblement défendue : le fleuve fut franchi. Le proconsul fit aussitôt fourrager les blés dans les champs, et ramasser tous les bestiaux qui se trouvèrent à

1. Cæs. bell. Gall. l. vii, c. 55.

52 proximité. Ayant ainsi pourvu aux vivres, il se dirigea vers le Sénonais [1].

Pendant que ces événemens divers se passaient à l'armée de César, Labiénus avait marché sur Lutétia avec quatre légions, après avoir laissé à Agendicum des Sénons [2], pour la garde de ses bagages, des recrues récemment arrivées d'Italie. Lutétia, située dans une île de la Seine, était, comme nous l'avons dit plus haut, le chef-lieu des Parises. Au bruit de sa marche, les confédérés des cités voisines s'étaient rassemblés, et le commandement général avait été déféré à l'Aulerke Camulogène, vieillard chargé d'années, mais à qui sa profonde expérience dans l'art militaire avait mérité cet honneur [3]. La rive gauche de la Seine était alors couverte d'un grand marais qui s'écoulait dans le fleuve, et que formait probablement la rivière de Bièvre; Camulogène y plaça des postes nombreux pour disputer à l'ennemi l'approche de la Seine. Labiénus travailla d'abord à se frayer un chemin en comblant le terrain maré-

1. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 56.

2. Les opinions sont très partagées sur la position d'Agendicum : les uns soutiennent que c'est Provins, les autres Sens. Le récit de César s'applique beaucoup mieux à Sens qu'à Provins.

3. Summa imperii transditur Camulogeno Aulerco, qui propè confectus ætate, tamen propter singularem scientiam rei militaris ad eum est honorem evocatus. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 57.

cageux avec des claies, des fascines, de la terre, 52
et en couvrant les côtés avec des mantelets; mais, n'ayant pu y réussir, il décampa en silence au milieu de la nuit, et rétrograda sur Mélodunum [1], bourg des Sénons, situé, ainsi que Lutétia, dans une île de la Seine. Il se saisit d'une cinquantaine de barques, et, les ayant jointes ensemble et chargées de soldats, il descendit dans la place, qu'il enleva presque sans résistance, parce que la plupart des habitans avaient été rejoindre Camulogène. Les Romains refirent le pont, qui avait été coupé peu de jours auparavant, passèrent le fleuve, et, descendant sa rive droite, retournèrent vers Lutétia. Camulogène, craignant qu'ils ne se rendissent maîtres de la ville et ne s'y fortifiassent, y mit le feu, détruisit les ponts, et, protégé par le marais, alla camper sur la rive gauche, à l'opposite de Labiénus, attendant qu'une nouvelle armée gauloise vînt prendre celui-ci à dos [2].

En effet, la défaite des Romains sous les murs de Gergovie était déjà connue; on savait aussi que la défection des Édues s'était accomplie heureusement, et l'on ajoutait que César, n'ayant pu passer la Loire et pressé par la disette de vivres, rétrogradait vers la province.

1. Melun.

2. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 58.

52 Encouragés par ces nouvelles, et d'ailleurs depuis long-temps disposés à la guerre, les Bellovakes se préparaient à attaquer Labiénus. Celui-ci, menacé par deux armées et séparé de ses équipages, sentit qu'il fallait changer de plan, qu'il ne s'agissait plus de faire des conquêtes, mais de battre en retraite avec le moins de perte possible, et de sauver ses bagages déposés dans Agendicum. Pour sortir de cette situation extrême, il tenta un coup hardi [1].

Il avait amené de Mélodunum cinquante bateaux; il les fit partir le plus secrètement qu'il put au commencement de la nuit, sous la conduite d'autant de chevaliers romains, avec ordre de descendre la rivière jusqu'à quatre milles au-dessous de Lutétia, et de l'attendre. Son dessein était de passer en cet endroit. Mais, pour donner le change aux Gaulois, il envoya vers le côté opposé cinq cohortes qui conduisaient les bagages. A minuit elles commencèrent à remonter la rive du fleuve avec fracas; quelques barques ramassées çà et là les suivaient à grand bruit de rames. Labiénns alors, laissant cinq autres cohortes à la garde de son camp, prit avec lui les trois légions qui restaient, côtoya le fleuve en silence, et alla rejoindre ses bateaux où il leur avait commandé

1. Cæs. bell. Gall. l. vii. c. 59.

de l'attendre [1]. Une tempête soudaine ayant dé- 52
robé sa marche aux éclaireurs gaulois répandus sur la rive [2], ils furent surpris et tués, et les légions passèrent promptement le fleuve.

Presqu'en même temps Camulogène fut informé qu'il régnait une agitation extraordinaire dans le camp romain, qu'une troupe nombreuse remontait la Seine, qu'on entendait de ce côté un grand bruit de rames, et qu'un peu au-dessous des transports de troupes s'effectuaient avec des bateaux. Ne doutant pas que l'ennemi ne traversât en trois endroits à la fois, il partagea les siens en trois corps; il en laissa un de garde vis-à-vis du camp; un autre devait remonter vers Metiosedum [3], et s'avancer autant qu'auraient fait les barques; à la tête du troisième, il se dirigea vers le bas du fleuve, à l'endroit où s'opérait le débarquement [4].

Au point du jour, le passage des Romains était terminé, et les deux armées en présence, prêtes au combat. Les deux généraux, par leurs exhortations, cherchent à échauffer le courage de leurs

1. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 60.

2. Exploratores hostium, ut omni fluminis parte erant dispositi, inopinantes, quòd magna subitò erat coorta tempestas,... opprimuntur. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 61.

3. Probablement Choisy-le-Roi.

4. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 60, 61.

52 soldats. Camulogène rappelle aux Gaulois pour quelle cause ils ont pris les armes, et que la liberté doit être la récompense de leurs efforts. Labiénus entretient les siens de leurs exploits, de la gloire de Rome, et de César, sous lequel ils avaient remporté tant de victoires. « Imaginez-« vous, leur dit-il, que César est présent et que « vous combattez sous ses yeux [1]. »

Au premier choc, la septième légion enfonça l'aile gauche des Gaulois et la mit en fuite. Mais à l'aile droite, quoique leurs premiers rangs fussent tombés sous les décharges de javelots, ils continuèrent à résister vigoureusement, sans donner aucun signe d'hésitation ni de désordre. C'est là que Camulogène combattait en personne, animant les siens par son exemple. Les avantages se balançaient et le succès était très-incertain. Mais la septième légion, apprenant ce qui se passait à la gauche, fit un mouvement de conversion, et vint prendre les Gaulois à dos. Alors même aucun ne quitta son poste; ils se laissèrent tous envelopper et tuer sur place. Camulogène eut le même sort. Ceux qui étaient restés en face du camp romain, sachant que la bataille était engagée, marchèrent au secours des leurs, et prirent poste sur une hauteur; mais ils ne soutinrent

1. Adesse præsentem existimarent. Cæs. l. VII, c. 62.

pas la charge des légions; tout ce qui ne put 52
se sauver dans les bois et sur les collines fut ensuite atteint par la cavalerie. Après l'action, Labiénus, sans perdre de temps, ramena son armée dans Agendicum, où étaient les équipages, et rejoignit César sur le territoire sénonais[1].

L'insurrection des Édues semblait, pour la cause de la liberté, une victoire décisive; ils s'y étaient jetés avec la chaleur de nouveaux convertis. Exhortations, autorité, argent, ils mettaient tout en usage pour entraîner les chefs ou les cités qui balançaient encore; maîtres des otages de toute la Gaule enlevés par Éporédo-rix à Noviodunum, ils pouvaient menacer; ils épouvantèrent même par quelques supplices[2]. Leur ardeur était si vive, qu'ils sacrifièrent jusqu'aux prétentions nationales et à la jalousie du commandement. D'abord ils s'étaient flattés de devenir, par le seul fait de leur adhésion, les chefs et les directeurs de la ligue; mais, trouvant les Arvernes peu disposés à céder un rang qui leur appartenait à tant de titres, les Édues déclarèrent s'en remettre à la volonté générale[3]; et l'assemblée suprême de la Gaule fut

1. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 62.

2. Nacti obsides, quos Cæsar apud eos deposuerat, horum supplicio dubitantes territant. Cæs. l. VII, c. 63.

3. Re in controversiam deductâ, totius Galliæ concilium Bibracte indicitur. Cæs. l. VII, c. 63.

52 convoquée à Bibracte, pour délibérer sur les opérations ultérieures de la guerre et sur la réélection d'un *généralissime*. Aucune des cités gauloises n'y manqua, à l'exception des Rémes, des Lingons et des Trévires; ceux-ci, comme trop éloignés, et d'ailleurs pressés en ce moment par de nouvelles incursions germaniques; les Lingons, les Rémes surtout, comme contraires à la coalition et amis déterminés des Romains. La question de prééminence, mise aux voix, fut résolue en faveur des Arvernes, et Vercingéto-rix, à la presque unanimité des suffrages, fut maintenu dans ce commandement, qu'il avait honoré par tant de vertu et de courage[1]. Les Édues cédèrent; mais Éporédo-rix et Virdumar, jeunes ambitieux qui avaient espéré jouer un rôle éclatant, ne se soumirent qu'avec répugnance à l'autorité du chef arverne[2].

Pour lui, chargé du sort de tant de millions d'hommes, il pourvoit à tout avec la prudence et le sang-froid d'un esprit supérieur, Il ne se laisse point éblouir par le nombre de cités qui obéissent à ses ordres, par la multitude d'hommes qu'il peut réunir en un instant. Confiant dans le

1. Multitudinis suffragiis res permittitur : ad unum omnes Vercingetorigem probant imperatorem. Cæs. l. VII, c. 63.

2. Inviti summæ spei adolescentes, Eporedo-rix et Virdumarus, Vercingetorigi parent. Cæs. ibid.

système auquel il devait ses premiers succès, il 52
ne change rien à ses plans; sa tactique est toujours d'éviter les batailles rangées, d'employer son excellente cavalerie à gêner les communications et l'approvisionnement des Romains, et pour le moment, de leur fermer le chemin de la province. Il demande seulement un renfort de quinze mille cavaliers; quant à l'infanterie, il se contente de celle qu'il a. Il fait aussi publier l'ordre de détruire les grains et de brûler les habitations, dans toutes les cités où se portera l'ennemi. « Résignons-nous à ces maux particuliers, disait-« il, ils doivent nous assurer à jamais l'empire et « la liberté[1]. »

Ces dispositions arrêtées, il reprit son ancien projet, que l'arrivée subite de César avait fait échouer au commencement de la campagne. Tandis qu'il marchait en personne contre les légions réunies dans le nord, il fit attaquer la Narbonnaise par trois endroits à la fois. Dix mille hommes de pied et huit cents chevaux, en partie éduens, en partie ségusiens, partirent contre les Allobroges, avec lesquels Vercingéto-rix négociait en même temps, promettant aux chefs de l'argent, et à la nation la souveraineté de toute la province

1. Quâ rei familiaris jacturâ, perpetuum imperium libertatemque se consequi videant. Cæs. bell. Gall. l. vii, c. 64.

52 romaine; les Gabales et quelques cantons arvernes assaillirent les Helves, et les Volkes-Arécomikes eurent sur les bras les Rutènes et les Cadurkes insurgés[1]. Deux légions et deux cohortes de milice gallo-romaine organisées défendaient la province, et les commandans romains avaient en outre forcé les provinciaux en masse à prendre les armes. Les Helves, ayant essayé de repousser l'irruption des Gabales et des Arvernes, furent battus, et obligés de se renfermer dans leurs villes, après avoir perdu plusieurs de leurs chefs, entre autres G. Valérius Donotaurus, fils de Cabure, qui tenait le premier rang parmi eux[2]. Quant aux Allobroges, ils n'avaient point encore oublié comment Rome traitait ses sujets révoltés; trouvant problablement que les affaires de la coalition n'étaient pas encore assez avancées, ils disposèrent des postes le long du Rhône, et mirent leur pays en sûreté. Tout dépendait des événemens qui allaient se passer dans le nord, où Vercingéto-rix et César étaient en présence.

César avait rallié ses dix légions; mais il manquait de cavalerie. En tirer de l'Italie ou de la province était complètement impossible; les chemins n'étaient plus libres. Il s'adressa donc aux

1. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 64.

2. C. Valerio Donotauro, Caburi filio, principe civitatis, compluribusque aliis interfectis. Cæs., c. 65.

nations germaines, habituées à se louer à qui leur 52
présentait l'appât d'une solde ou du butin; elles lui en fournirent suffisamment pour ses forces de pied; elles lui envoyèrent même quelques bandes de leur infanterie légère exercée à combattre parmi les cavaliers. Comme ces Germains étaient mal montés, il prit les chevaux des tribuns et des autres officiers, ceux même des chevaliers, et les distribua à ses stipendiaires[1].

Cependant, il désespérait de faire face à tant d'ennemis, et ne pensa plus qu'à opérer sa retraite en bon ordre sur le nord de la province, afin de la secourir[2] et de tirer de nouvelles troupes de l'Italie. Du territoire des Lingons, qu'il occupait alors, il se dirigea donc vers la frontière séquanaise pour gagner le Rhône. Vercingéto-rix le suivait à dix milles de distance, attentif à tous ses mouvemens; il craignit enfin qu'il ne lui échappât. Ayant appelé au conseil les chefs de la cavalerie: « Le jour de la victoire est arrivé, leur dit-il; les « Romains se retirent en toute hâte dans leur « province; c'est assez pour la liberté du moment; « ce n'est rien pour la paix et la liberté à venir: « bientôt ils reviendront avec de plus grandes « forces, et nous ne verrons jamais la fin de cette

1. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 65.

2. Quò faciliùs subsidium provinciæ ferri posset. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 66.

52 « lutte. Qu'y a-t-il donc à faire? tenter un combat de cavalerie, attaquer l'ennemi en pleine « marche, embarrassé de ses équipages. Si les « légions font halte pour soutenir leur cavalerie, « César ne peut continuer sa route; il est perdu: « si, comme je le prévois, il se décide à pourvoir « à sa sûreté personnelle et à celle de l'armée en « abandonnant ses bagages, il sortira de la Gaule, « mais couvert de honte; et privé des choses nécessaires à la vie, il perdra beaucoup de monde « dans cette retraite. Quant à sa cavalerie, n'en « doutons pas, elle n'osera pas seulement s'avancer hors des lignes. » Et afin d'augmenter la confiance des cavaliers gaulois, Vercingéto-rix ajouta que, pendant leur attaque, il tiendrait toute son infanterie rangée en bon ordre devant le camp. Des cris de joie accueillirent les paroles du chef; les cavaliers s'écrièrent qu'il fallait combattre sans délai, et tous, d'une commune voix, s'engagèrent, par le serment le plus sacré, « à « ne point revoir leur maison, leur famille, leur « femme, leurs enfans, qu'ils n'eussent au moins « deux fois traversé la ligne ennemie[1]. »

Vercingéto-rix ne laisse pas cette ardeur se ra-

1. Conclamant equites « sanctissimo jurejurando confirmari oportere, ne tecto recipiatur, ne ad liberos, ne ad parentes, ne ad « uxorem aditum habeat, qui non bis per hostium agmen perequitârit. » Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 66.

lentir. Le lendemain il forme de sa cavalerie trois 52
corps; deux se montrent sur les flancs de l'armée romaine, le troisième se présente de front à l'avant-garde, et lui ferme le chemin. César forme aussi trois divisions de sa cavalerie, et les oppose aux assaillans. L'affaire s'engage sur tous les points; les Romains font halte; ils placent leurs équipages entre les légions. Où César voit les siens pressés, il fait porter les enseignes et avancer les cohortes. Cette manœuvre arrête la cavalerie gauloise dans sa poursuite, et sauve la cavalerie romaine d'une totale destruction. Le combat fut sanglant et incertain : César y courut les plus grands dangers; enveloppé par un gros de cavaliers arvernes, il fut presque pris, et son épée resta entre leurs mains[1]. Enfin, sur le flanc droit des Romains, la cavalerie germaine, ayant gagné une hauteur importante, en débusque les Gaulois, les poursuit jusqu'à une rivière où Vercingéto-rix tenait son infanterie en bataille, et jette de ce côté beaucoup de trouble. César l'aperçoit, et met en mouvement les légions : l'infanterie gauloise, craignant d'être tournée, s'enfuit en désordre vers ses camps; les Romains et les Germains en font un massacre horrible. Vercingéto-

1. Ἔδοξε καὶ κατ' ἀρχάς τι καὶ σφαλῆναι, καὶ δεικνύουσιν Ἀρβέρνοι ξιφίδιον... ὡς δὴ Καίσαρος λάφυρον. Plut. in Cæs. p. 720.

52 rix rallia les siens dans les trois camps qu'il avait fortifiés à peu de distance du champ de bataille. Le nombre des prisonniers fut considérable. Parmi eux on remarquait trois des principaux chefs éduens : Cotus, dont il a été question plus haut, autrefois partisan de César, et rival de Convictolitans, aujourd'hui général de la cavalerie insurgée; Cavarill, successeur de Litavic dans le commandement de l'infanterie éduenne, et un Éporédo-rix, qui avait été chef des Édues dans leur guerre contre les Séquanes, au temps d'Arioviste[1].

La face des choses avait bien changé : c'était maintenant l'armée gauloise qui, frappée d'une terreur panique, demandait à grands cris la retraite. Toute l'autorité, tout le sang-froid de Vercingéto-rix échouèrent contre l'épouvante générale; craignant même de plus grands désastres, il leva le camp, et se porta vers Alésia, capitale des Mandubes, peuplade cliente de la cité éduenne. César ne perdit pas un instant. Laissant ses bagages sur une colline avec une garde de deux légions, il se mit à la poursuite des coalisés tant que dura le jour, leur tua près de trois mille hommes, et campa le lendemain sous les murs de la place[2].

1. Cæs. bell. Gall. l. vii, c. 67.
2. Cæs. l. vii, c. 68.

Alésia, renommée parmi les forteresses de la Gaule, jouissait, comme on sait, de plus d'un genre de célébrité : les vieilles traditions galliques, d'accord avec les traditions phéniciennes et grecques, lui donnaient pour fondateur Hercule, ou plutôt le peuple tyrien dont ce dieu conquérant était le symbole[1]. Ainsi que Gergovie, Alésia était située sur le plateau d'une montagne, mais d'une montagne plus haute et plus escarpée. Deux petites rivières[2] coulaient au pied, et, se réunissant près de là, à l'ouest de la ville, laissaient entre leur confluent et la montagne une plaine de trois mille pas de long; une ceinture de collines de hauteur égale, et séparées par des intervalles étroits, environnait toute la vallée. Le camp gaulois, muni d'un fossé et d'un rempart de six pieds de haut, occupait sous les murailles de la ville, la partie de la montagne tournée à l'est: sa force en infanterie était de quatre-vingt mille hommes, et il comptait environ dix mille cavaliers échappés aux désastres de la bataille et de la retraite. Une armée si nombreuse sous une ville si bien située défiant toute attaque de vive force, César conçut la prodigieuse idée de réduire par un même blocus à la fois l'armée et la place. Il fit com-

1. V. ci-dessus part. 1, c. 1.
2. La Loze et l'Ozerain : Lutosa et Osera.

52 mencer une ligne de circonvallation de onze milles de circuit; il établit plusieurs camps; et vingt-trois forts s'élevèrent, où des postes furent disposés contre les attaques subites des assiégés; la nuit, ces forts devaient servir de retraite aux piquets de garde[1].

Vercingéto-rix reconnut qu'il avait commis une grande faute en concentrant toutes ses forces sur un seul point; pour la réparer autant que possible, et arrêter les progrès de cette barrière qui s'étendait autour de lui, il fit descendre sa cavalerie dans la plaine comprise entre le pied de la montagne et le confluent des deux rivières, avec ordre d'engager le combat, qui fut meurtrier et opiniâtre des deux côtés. L'avantage était enfin aux Gaulois, lorsque César rangea ses légions en bataille devant le retranchement. La présence des légions anime les cavaliers romains; les Gaulois, rompus et en déroute, se retirent vers leur camp; mais dans leur précipitation ils s'entassent aux portes trop étroites pour leur nombre, et ferment le passage à leurs compagnons. Les Germains qui les poursuivent vivement en font un grand carnage. César, pour profiter du désordre, avance avec les légions. A cette vue, les Gaulois de l'intérieur du camp s'effraient et crient aux ar-

1. Cæs. l. VII, c. 69.

mes; quelques-uns des plus épouvantés courent 52
se réfugier dans la ville, et Vercingéto-rix est obligé de faire fermer les portes du camp. Cependant l'ordre ne tarde pas à se rétablir. César renonce alors à attaquer et revient sur ses pas; la cavalerie germaine le suit, ramenant beaucoup de chevaux, et ayant tué beaucoup de monde[1].

Vercingéto-rix mettait dans sa cavalerie ses plus vives espérances; trahi par elle deux fois coup sur coup, il prit une résolution qui dénotait déjà bien du découragement. Avant que les lignes des assiégeans fussent terminées, il la convoqua au milieu de la nuit, exposa les dangers pressans de sa situation, et recommanda à chaque cavalier en particulier de se rendre dans son pays, afin d'appeler aux armes toute la population en âge de combattre. Il leur remémora ce qu'il avait fait pour la Gaule, les conjurant « de pourvoir à sa « sûreté, de ne pas l'abandonner au supplice et « à la merci de l'ennemi, lui qui s'était dévoué si « pleinement pour la cause publique[2] : c'était sa « vie qu'il fallait sauver, c'était la vie de quatre-« vingt mille hommes d'élite qui périraient avec « lui. » Il ajouta qu'il avait des vivres pour trente

1. Cæs. l. VII, c. 70. — Polyæn. Stratag. l. VIII, c. 23, § 11.

2. Neu se, de communi libertate optimè meritum, in cruciatum hostibus dedant : quòd si indiligentiores fuerint, millia hominum delecta LXXX unà secum interitura monstrat. Cæs. l. VII, c. 71.

52 jours; qu'à la rigueur même il pourrait les faire durer un peu plus long-temps. Cela dit, il les congédia à la seconde veille, et les cavaliers, passant par l'intervalle que laissaient encore les ouvrages romains, s'éloignèrent d'Alésia. Pour lui, il se retira dans la ville avec son infanterie, se fit livrer tous les grains qui s'y trouvaient, prononça la peine de mort contre quiconque en recèlerait, et partagea par tête le bétail dont les habitans avaient fait grande provision. Le blé fut distribué à jours fixes et avec épargne, et l'on attendit avec résignation ou une prompte délivrance ou les horreurs d'une famine prochaine[1].

César, instruit de ces dispositions par les transfuges et les captifs, poussa avec un redoublement d'activité les travaux des lignes. Il faisait creuser d'abord un fossé de vingt pieds de large dont les côtés étaient à pic et le fond égal à l'ouverture. Tous les autres ouvrages étaient placés à quatre cents pas en arrière de ce fossé, afin de prévenir les attaques subites ou les irruptions nocturnes, et de garantir durant le jour les travailleurs romains; car la circonférence de la ligne était si grande, que les soldats pouvaient difficilement garnir les défenses. Dans l'espace inter-

1. Cæs. l. VII, c. 71.

médiaire, César tira encore deux fossés de quinze pieds de large et d'autant de profondeur, et dans celui qui était intérieur et traversait un terrain bas et inculte, il fit venir les eaux de la rivière; derrière il éleva une terrasse avec un rempart de douze pieds; il y ajouta un revêtement de claies avec des créneaux, et, à la jonction du rempart et du parapet, une fraise et une palissade formée de gros troncs d'arbres fourchus et saillans, pour empêcher l'ennemi de monter: tout l'ouvrage fut flanqué par des tours, à quatre-vingts pieds de distance l'une de l'autre[1]. 52

Les soldats romains devaient à la fois aller chercher des grains et des fourrages fort au loin (César leur avait ordonné de s'en pourvoir pour trente jours), couper les bois de construction et travailler aux retranchemens, ce qui diminuait beaucoup le nombre des troupes dans le camp; souvent même les assiégés attaquaient les travailleurs, et faisaient des sorties vigoureuses par plusieurs portes. Pour parer en partie à ces inconvéniens, César voulut ajouter de nouvelles défenses aux retranchemens, afin qu'ils fussent gardés plus aisément et par moins de monde. D'après ses ordres, on prit des troncs d'arbres dont on retrancha les branches les plus faibles; ils furent

1. Cæs. bell. Gall. l. VII, c. 72.

52 passés au doloir et aiguisés par le sommet; on les enfonça et on les fixa au pied, en les liant l'un à l'autre, dans une tranchée large et profonde de cinq pieds; ils sortaient depuis la naissance des branches; il y en avait cinq rangées qui se touchaient et s'entrelaçaient[1]. En avant, César fit encore creuser des fosses de trois pieds de profondeur disposées en échiquier et étroites par le bas; on y plantait des pieus gros comme la cuisse, aiguisés au feu par le haut, la pointe ne sortait de terre que de quatre doigts; la terre, autour de la tige, était foulée avec les pieds pour consolider l'ouvrage, et le reste était recouvert à la surface de ronces et de branchages, pour cacher le piège. Il y en avait huit rangs, distans de trois pieds, et les soldats les appelaient des lis, à cause de leur ressemblance avec cette fleur. Plus avant encore il fit enfoncer en terre et semer partout, à peu de distance les unes des autres, des chausse-trappes d'un pied de long, armées de pointes de fer ou aiguillons[2]. Ce n'était là que la plus petite moitié de ces ouvrages prodigieux : ils furent exécutés une seconde fois en contrevallation, du côté de la campagne, afin de mettre le camp à l'abri des attaques du dehors. Le niveau fut suivi

1. Les soldats romains les appelaient des Cippes. — Hos *Cippos* appellabant. Cæs. l. VII, c. 73.

2. *Stimulos* nominabant. Idem, l. c.

autant que le permit la nature du terrain; le circuit total était d'environ quatorze milles: tout cela fut terminé en moins de cinq semaines et par moins de soixante mille hommes[1]. 52

Mais ce n'était pas seulement sous les murs d'Alésia, dans les rangs des agresseurs, que s'opéraient des prodiges d'activité; ce n'était pas là seulement qu'on veillait, que la sueur coulait à la peine, qu'on se préparait par d'immenses travaux à une grande et dernière lutte. Les paroles de Vercingéto-rix avaient retenti comme le cri de détresse de la patrie elle-même. La crainte, la douleur, la haine, la vengeance avaient rallié dans une seule volonté, pour un seul effort, depuis la Garonne jusqu'au Rhin, depuis les Alpes jusqu'à l'Océan, toutes ces nations naguère si divisées. Une assemblée générale s'était tenue, où le nord, le centre et l'ouest avaient envoyé également leurs représentans. L'ordre donné par Vercingéto-rix d'armer la population en masse avait été discuté et rejeté, à cause des délais qu'entraînerait une telle opération et de l'impossibilité de faire agir sans confusion et même de nourrir des masses aussi énormes[2]: on avait préféré fixer à chaque nation un contingent qu'elle

1. Cæs. l. VII, c. 74.

2. Ne tantâ multitudine confusâ, nec moderari, nec discernere suos, nec frumentandi rationem habere possent. Cæs. l. VII, c. 75.

52 fournirait immédiatement. Les Édues, avec les peuples de leur ressort, Ségusiens, Ambirarètes, Brannoves, Aulerkes-Brannovikes, devaient armer trente-cinq mille hommes; trente-cinq mille aussi les Arvernes joints à leurs cliens, Eleutètes-Cadurkes, Gabales et Vélaunes; les Sénons, les Séquanes, les Bituriges, les Santons, les Rutènes, les Carnutes, chacun douze mille; les Bellovakes dix mille; les Lemovikes dix mille; les Pictons, les Turons, les Parises, les Helvètes huit mille chacun; les Suessions, les Ambiens, les Médiomatrikes, les Pétrocores, les Nerves, les Morins, les Nitiobriges chacun cinq mille; les Aulerkes-Cénomans autant; les Atrébates quatre mille; les Bellocasses, les Lexoves, les Aulerkes-Éburovikes trois mille chacun; les Raurakes avec les Boïens même nombre; les états armorikes, les Curiosolites, Rhédons, Ambibares, Calètes, Osismes, Vénètes, Unelles, six mille en tout. Les Bellovakes, par un orgueil absurde, refusèrent leur contingent de dix mille hommes, disant qu'ils faisaient la guerre pour leur compte et ne prendraient l'ordre de personne; pourtant sur les instances de l'Atrébate Comm, leur hôte, et par don d'hospitalité, ils lui envoyèrent deux mille hommes[1].

1. Bellovaci suum numerum non contulerunt, quòd se suo nomine atque arbitrio cum Romanis bellum gessuros dicerent, neque

Un seul peuple, le peuple rémois, au milieu du mouvement général d'enthousiasme et de dévouement, eut l'odieuse constance d'y résister. 52

Deux cent quarante mille fantassins et huit mille cavaliers se rassemblèrent sur la frontière éduenne, qui était le point de réunion. On y fit le dénombrement de l'armée, et on choisit des chefs. Le commandement fut déféré à Comm l'Atrébate, aux Éduens Virdumar et Éporédo-rix, et à Vergasillaun, Arverne et parent de Vercingéto-rix; on leur donna un conseil militaire formé de membres pris dans chaque cité. Dans ce conseil sans doute figura le brave et malheureux Ambio-rix, qui n'apportait sous les drapeaux de la Gaule que son épée et sa vie, car son peuple avait été détruit. Les choses étant ainsi organisées, les Gaulois, pleins de confiance et d'ardeur, se mirent en marche vers Alésia[1].

Quelque activité qu'eussent déployée les chefs et les peuples de la Gaule, les trente jours fixés par Vercingéto-rix étaient passés, et déjà dans la place la disette devenait extrême. Prisonniers comme ils étaient dans une double enceinte, séparés du monde entier, les assiégés ne savaient rien de ce qui s'était fait au dehors, et l'incertitude

cujusquam imperio obtemperaturos : rogati tamen à Commio, pro ejus hospitio II millia miserunt. Cæs. l. VII, c. 75.

1. Cæs. l. VII, c. 76.

52 augmentait encore l'horreur de leur situation. Quelques jours s'écoulèrent dans l'attente ; mais enfin le conseil s'assembla pour prendre une résolution définitive.

Plusieurs projets furent discutés. Quelques-uns inclinaient à capituler, la plupart à tenter une sortie générale, tandis que les forces n'étaient pas encore épuisées. Critognat, Arverne d'une haute naissance et d'une grande autorité, combattit avec chaleur ces avis, et en ouvrit un d'une énergie vraiment effrayante. « Je ne réfuterai pas, dit« il, ceux qui prétendent appeler capitulation « une lâche et abjecte servitude : de tels hommes, « je pense, ne doivent être ni comptés au nom« bre des citoyens, ni admis dans cette assem« blée[1] ; je m'adresse à ceux qui proposent une « sortie ; ceux-là du moins conservent quelque « ombre de notre ancienne vertu. Mais il y a « faiblesse encore à ne savoir pas supporter « quelques jours de disette ; les hommes qui bra« vent la mort sont moins rares que ceux qui « s'offrent aux douleurs et à la souffrance, et je « serais de ce nombre (car à moi aussi la dignité « de ma personne m'est chère) si je ne voyais ici

1. Nihil, inquit, de eorum sententiâ dicturus sum, qui turpissimam servitutem deditionis nomine appellant ; neque habendos civium loco, neque ad concilium adhibendos censeo. Cæs. l. VII, c. 77.

« d'autre perte que celle de la vie[1]. Dans le parti 52
« que nous devons prendre, considérons toute la « Gaule, que nous avons appelée à notre déli« vrance; et quel, pensez-vous, sera le courage « de nos parens et de nos amis, lorsqu'ils arrive« ront, et qu'ils trouveront sur le même champ « de bataille où ils devront combattre les corps « de quatre-vingt mille hommes qu'ils étaient « venus secourir? Ne privez donc pas de notre « soutien ceux qui, pour notre salut, ne craignent « pas de s'exposer à tous les dangers; et par pré« cipitation, par imprudence, par pusillanimité, « n'allez pas livrer la patrie à l'avilissement d'un « esclavage perpétuel. Parce qu'on n'est pas arrivé « à jour fixe, vous voulez douter de la con« stance et de la foi publique! Mais quoi! quand « vous voyez tous les jours les Romains ajouter « au dehors et au loin des fortifications nouvelles, « pensez-vous qu'ils s'exercent seulement pour se « tenir en haleine? Que cela vous suffise. Si tous « les chemins vous sont fermés pour avoir des rap« ports directs de la prochaine arrivée des nôtres, « croyez-en ces témoignages; ils vous disent « assez que notre salut approche, et que l'inquié« tude et l'effroi retiennent l'ennemi jour et

1. Atque ego hanc sententiam probarem (nam apud me tantùm dignitas potest), si nullam, præterquàm vitæ nostræ, jacturam fieri viderem. Cæs. c. 77.

52 « nuit au travail. Quel est donc mon avis? de « faire ce qu'ont fait nos ancêtres dans leur « guerre, bien moins funeste, contre les Kimris « et les Teutons. Forcés, comme nous, d'aban- « donner leurs campagnes et de se renfermer dans « leurs murailles, plutôt que de se rendre, faute « de vivres, ils surent soutenir leur vie avec « les corps de ceux que leur âge ou leur fai- « blesse rendait inutiles à la défense; et si cet « exemple nous manquait, je dirais que, pour la « cause de la liberté, il serait glorieux de le trans- « mettre à nos descendans[1]. Y eut-il jamais rien à « comparer à la guerre que nous supportons? « Les Kimris, quand ils eurent ravagé la Gaule et « couvert notre pays de deuil et de désastres, s'é- « loignèrent enfin de nos foyers; ils allèrent en « chercher d'autres à dévaster, ils ne nous enle- « vèrent pas nos lois, nos mœurs, nos biens; la « liberté nous resta[2]. Mais les Romains, que veu- « lent-ils? que cherchent-ils? L'avarice et l'envie « les amènent; ceux que la renommée leur a fait « connaître comme fameux et puissans par les

1. Cujus rei exemplum si non haberemus, tamen libertatis causâ institui, et posteris prodi pulcherrimum judicarem. Cæs. l. VII, c. 77.

2. Depopulatâ Galliâ, Cimbri, magnâque illatâ calamitate, finibus quidem nostris aliquandò excesserunt, atque alias terras petierunt: jura, leges, agros, libertatem nobis reliquerunt. Cæs. l. VII, c. 77.

« armes, ils veulent s'établir sur leur territoire, 52
« s'emparer de leurs champs, de leurs demeures,
« et leur imposer le joug d'une éternelle servitude;
« ils n'ont jamais fait la guerre avec d'autres des-
« seins; et si vous ignorez quelle est leur politi-
« que dans les contrées lointaines, voyez la Gaule
« qu'ils ont réduite en province; elle a perdu ses
« lois, ses coutumes; elle est soumise aux haches
« et aux faisceaux, sous le poids d'un esclavage
« qui ne doit plus finir[1]. »

Un murmure d'horreur et en même temps d'approbation accueillit les paroles du chef arverne; on s'écria de toutes parts qu'un tel parti était préférable à une capitulation[2], mais qu'avant de s'y résoudre, il fallait épuiser les dernières ressources. On exécuta alors une mesure moins révoltante que la mesure proposée par Critognat, quoique non moins inhumaine dans le fond; on fit sortir de la place toutes les bouches inutiles. Les Mandubes, citoyens d'Alésia, avec leurs femmes et leurs enfans, se virent chassés de leur ville par les soldats. Pleurant et poussant des cris lamentables, ils arrivèrent à la ligne ennemie, suppliant

1. Respicite finitimam Galliam, quæ in provinciam redacta, jure et legibus commutatis, securibus subjecta, perpetuâ premitur servitute. Cæs. l. VII, c. 77.

2. Illo tamen potiùs utendum consilio, si res cogat atque auxilia morentur. Cæs. l. VII, c. 78.

52 César de les laisser passer ou de les recevoir dans son camp, fût-ce même comme esclaves; mais César ordonna qu'on les éloignât à coups de traits[1]. Ainsi rejetés entre la ville et le camp romain, courant tour à tour des portes de l'une aux portes de l'autre, implorant tour à tour des frères et des ennemis, et ne trouvant nulle part pitié ni secours, cette foule infortunée succomba en peu de jours au désespoir et à la faim.

Cependant l'armée nationale approchait; elle parut enfin, et occupa une éminence qui touchait presque à la ligne romaine : elle campait à moins d'un mille du fossé de contrevallation. Le lendemain sa cavalerie se répandit dans la plaine, et son infanterie prit poste de tous côtés sur les collines. A la vue de ces mouvemens que les assiégés apercevaient du haut des murs d'Alésia, tant de misères furent oubliées, et les angoisses firent place aux transports de la joie la plus exaltée : on s'embrassait, on se félicitait, on apprêtait gaîment ses armes; l'espérance avait rétabli toutes les forces, doublé tous les courages. Dans leur impatience enfin, la garnison sort de la ville, commence à combler avec des claies et de la terre le premier fossé de circonvallation, et se prépare à

1. Cæsar recipi prohibebat. Cæs. l. VII, c. 78. — Dio. Cass. l. XL, p. 139.

tout évènement pour une attaque vigoureuse [1]. 52

César disposa ses légions sur les deux lignes de retranchemens, fit sortir sa cavalerie et engagea le combat. Du sommet des hauteurs que les deux camps occupaient, la vue portait sur la plaine, et tous les regards fixés sur les combattans épiaient leurs mouvemens avec anxiété. Les Gaulois avaient mêlé à leur cavalerie quelques archers et soldats armés à la légère, qui la soutenaient dans sa retraite, et arrêtaient le choc de l'ennemi; cette infanterie gêna beaucoup les Romains, en blessa un grand nombre et força plusieurs escadrons à se retirer de la mêlée. Chaque fois que les Gaulois chargeaient avec avantage, chaque fois que les Romains pliaient, des cris d'espérance et d'encouragement s'élevaient à la fois des deux armées gauloises qui entouraient les lignes ennemies. Comme l'action se passait sous les yeux des deux partis, l'amour de la gloire et la crainte de la honte les animaient également; aucun trait de courage ni de lâcheté ne pouvait rester ignoré. On combattit avec acharnement depuis midi jusqu'au coucher du soleil, et la victoire restait indécise; mais la cavalerie germaine ayant fait une charge en escadrons serrés sur un seul point, la cavalerie gauloise fut enfoncée; les archers, en-

1. Cæs. l. VII, c. 79.

52 veloppés, furent taillés en pièces. Les légions sortirent alors à la poursuite des fuyards et les poussèrent jusqu'à leur camp sans leur donner le temps de se rallier. La garnison d'Alésia, consternée, regagna ses murailles [1].

L'armée gauloise extérieure prit un jour de repos, et ce temps fut employé à préparer des claies, des échelles, des crocs en grande quantité. Vers le milieu de la nuit, elle sortit dans le plus grand silence, et s'approcha des ouvrages romains, du côté de la plaine. Là, poussant un cri général, pour avertir les assiégés, elle se mit à jeter des fascines dans le fossé, et à chasser les postes ennemis du rempart à coups de fronde et de traits. A leur cri, la trompette d'alarme répondit aussitôt de l'enceinte de la place; Vercingétorix et les siens accoururent. Les Romains de leur côté prennent place aux remparts; ils font jouer les machines établies sur la terrasse et dans les tours; et les boulets de plomb, les dards, les pierres préparés d'avance, pleuvent devant eux; mais l'obscurité ne permettant pas de diriger les coups, de part et d'autre on tuait, on blessait en aveugle, et le sang coulait par torrens. Les lieutenans à qui la défense de ce quartier était échue, se voyant vivement pressés, font venir des troupes des forts les plus

1. Cæs. l. VII, c. 80.

éloignés [1]. Tant que les Gaulois combattirent à 52
distance des retranchemens, leurs traits nuisirent beaucoup aux Romains; mais lorsqu'ils commencèrent à approcher, les uns se jetèrent sur ces pointes appelées *aiguillons*, d'autres tombèrent dans ces fossés garnis d'un pieu, et y restaient empalés, ou périssaient sous les traits partis des machines. Après avoir éprouvé des pertes considérables, sans avoir pu nulle part entamer les retranchemens, à la pointe du jour, craignant d'être enveloppés par les sorties qui se faisaient des forts situés sur les hauteurs, ils se retirèrent; et ceux du dedans, qui comblaient le premier fossé, ayant employé à ce travail beaucoup de temps, s'aperçurent de la retraite de leurs frères, avant d'avoir pu atteindre le pied du rempart, et rentrèrent alors dans la ville [2].

La bravoure gauloise avait donc échoué une première fois contre cette forteresse et ces machines meurtrières qui protégeaient les Romains; une seconde épreuve fut résolue: celle-ci devait être décisive. Le conseil de l'armée extérieure se fit amener des gens connaissant le pays pour apprendre d'eux le site et la nature des défenses des forts ennemis placés sur la hauteur. Il y avait au nord

1. Cæs. l. VII, c. 81.
2. Cæs. l. VII, c. 82.

52 une colline qui n'avait pu être comprise dans l'enceinte des retranchemens, à cause de son étendue; César avait été obligé d'établir le camp dans un terrain à mi-côte, et conséquemment commandé par la hauteur. La garde de ce quartier était échue aux deux lieutenans C. Antistius Réginus et C. Caninius Rébilus. Ayant reconnu les lieux par leurs éclaireurs, les chefs gaulois choisirent soixante mille de leurs hommes les plus braves et les mirent sous le commandement de l'Arverne Vergasillaun. Vergasillaun, parti de son camp à la première veille de la nuit, arriva au point du jour dans le lieu désigné : il se cacha derrière la colline, et fit reposer ses gens. Lorsque l'heure de midi approchait, il marcha vers cette partie du camp romain dont nous venons de parler; en même temps la cavalerie s'approcha des retranchemens du côté de la plaine, et l'infanterie, commandée par Comm l'Atrébate, se mit en bataille [1].

Vercingéto-rix, du haut de sa citadelle, voyant ce mouvement, sortit de la ville avec les claies, les fascines, les galeries couvertes, les faux de siège et tout ce qu'il avait disposé pour l'assaut. Partout à la fois le combat s'engage; on met tout en usage, on s'attache aux endroits qui paraissent plus faibles. L'ennemi suffit à peine à la garde

1. Cæs. l. IV, c. 83.

de tant de retranchemens et à faire face de tous côtés. Les clameurs qui s'élèvent de l'attaque extérieure, et que les Romains entendent derrière eux, les inquiètent et favorisent l'armée intérieure; chacun songe, dans ces circonstances, que sa sûreté dépend de la valeur d'autrui, et souvent le danger le plus éloigné est celui qui fait le plus d'impression sur les esprits[1]. 52

César avait choisi un poste d'où il pouvait tout voir à une grande distance; il envoyait de là ses ordres et des secours où il était nécessaire. De part et d'autre on sentait que la journée serait décisive, et terminerait la guerre; les Gaulois voyaient qu'ils n'avaient plus d'espoir s'ils ne parvenaient à percer la ligne, et les Romains que la victoire était la fin de leurs travaux. Le fort de l'action était surtout aux postes supérieurs, où Vergasillaun commandait l'attaque; car cette sommité étroite qui dominait la colline était d'une extrême importance. Les Gaulois s'épuisaient donc en efforts pour se faire jour; tandis que les uns lancent des traits, d'autres, ayant formé la tortue, s'avancent au pied du rempart; des combattans frais prennent la place de ceux qui sont fatigués; la terre qu'ils ont jetée sur les défenses extérieures leur donne la possibilité

1. Cæs. l. IV, c. 84.

52 de monter à l'assaut, et les garantit des pièges cachés. Bientôt les projectiles et les forces manquent aux légions[1].

César envoie sur ce point Labiénus avec six cohortes, et lui ordonne, s'il ne peut plus soutenir la défense du rempart, de tenter une sortie, mais seulement dans la dernière nécessité; il va ensuite lui-même parcourir les autres points; il encourage les soldats, les exhorte à ne pas céder à la fatigue, leur remontre que tout le fruit des combats précédens dépend de cette journée. Cependant la troupe de Vercingéto-rix, désespérant de forcer les retranchemens de la plaine, à cause de l'étendue des fortifications, tente d'escalader les hauteurs escarpées où les Romains avaient des forts; elle y transporte tout ce qu'elle avait préparé pour l'assaut, elle déloge par une grêle de traits les Romains qui combattaient sur les tours, et parvient à se faire un chemin avec des terres, des claies et des fascines; alors elle coupe avec des faux les mantelets, et commence à démolir le rempart[2].

César fait partir Brutus avec six cohortes, ensuite le lieutenant Fabius avec sept autres; l'action devenant plus vive, il s'y porte en personne

1. Cæs. l. IV, c. 85.
2. Cæs. l. VII, c. 86.

avec des renforts de troupes fraîches. Le combat rétabli et les assaillans repoussés, il se rend au poste où combattait Labiénus. Il prend d'abord avec lui quatre cohortes du fort voisin, se fait suivre par une partie de la cavalerie, et ordonne à l'autre de faire un circuit par le dehors des retranchemens et d'aller prendre l'ennemi sur ses derrières: Labiénus se trouvait dans le plus grand danger[1]. 52

César se hâta d'arriver. Les Gaulois, qui, de la hauteur qu'ils occupaient, plongeaient sur le terrain du camp, reconnurent le proconsul au manteau de pourpre qu'il portait les jours de bataille, et voyant les escadrons et les cohortes qui le suivaient, recommencèrent l'assaut; un double cri s'éleva en même temps des rangs gaulois et des rangs ennemis. Bientôt même, jetant le javelot, de part et d'autre on tira le glaive, et on lutta corps à corps. Pendant cette mêlée terrible, la cavalerie romaine, que César avait envoyée en dehors du camp, vint prendre les Gaulois à dos, tandis que des cohortes fraîches accouraient sur le rempart. Les Gaulois faiblirent, et furent enfin repoussés après un grand carnage. Sédule, prince et chef des Lemovikes, fut tué; et Vergasillaun fait prisonnier; plus de soixante-quatorze drapeaux

1. Cæs. l. VII, c. 87.

52 furent apportés à César. La garnison d'Alésia, voyant ce massacre et cette fuite désespérée, abandonna sa position et rentra dans la ville. Une terreur panique s'empara alors du reste de l'armée extérieure, qui se retira dans le plus grand désordre. Poursuivie par la cavalerie ennemie, après avoir perdu presque toute son arrière-garde, elle se dispersa pour ne plus se rallier. Ainsi finit cette journée commencée avec tant d'espérances et sous des auspices si brillans. Jamais depuis huit ans les légions romaines n'avaient couru plus de dangers. Si Comm l'Atrébate, Virdumar, Éporédo-rix avaient secondé les efforts opiniâtres de Vergasillaun; si la ligne extérieure vers la plaine avait été attaquée avec autant d'audace que la ligne intérieure par Vercingéto-rix, la Gaule était sauvée; et le nom de César, devenu si dangereux à la liberté et au repos des nations, aurait été inscrit dans l'histoire à côté des noms des Crassus et des Varus, pour l'encouragement des peuples et l'éternel effroi des conquérans[1].

Qu'on se représente, si l'on peut, l'état de la garnison d'Alésia durant la nuit qui suivit cette bataille funeste. Seul, au milieu d'une désolation inexprimable, Vercingéto-rix montrait un visage

1. Cæs. l. VII, c. 88. — Vell. Paterc. l. II, c. 47. — Plut. in Cæs. p. 721. — Dio. Cass. l. XL, p. 139. — Flor. l. III, c. 10.

calme et résigné; c'est que toute espérance n'était 52 pas éteinte au fond de ce cœur magnanime; c'est qu'il avait cru entrevoir encore une ressource, une de ces ressources qui n'apparaissent qu'aux ames d'élite. Comme les Romains s'obstinaient à voir en lui l'auteur de tout ce qui s'était fait en Gaule depuis un an; comme ils soutenaient, dans leurs déclarations publiques, que le noble Arverne n'avait suscité cette guerre que pour son propre intérêt, par ambition, par soif de la royauté; comme César, en toute occasion, faisait éclater contre lui une violente inimitié personnelle, Vercingéto-rix pensa que sa mort suffirait peut-être aux vengeances publique et privée, et que ses malheureux compagnons pourraient obtenir merci. Il passa la nuit à se repaître de cette idée; au point du jour, il convoqua ses troupes. Pour la dernière fois, il les supplia de se rappeler quelle cause leur avait mis les armes à la main : « Ce n'est pas la mienne seulement [1], « leur dit-il, c'est la nôtre à tous, c'est la gloire « et la liberté de la Gaule. Cependant c'est bien « moi qui vous ai poussés à cette guerre, et vous « ai attirés ici : puisque le sort a décidé contre « moi, ma tête vous appartient. Je satisferai aux

1. Id se bellum suscepisse non suarum necessitatum, sed communis libertatis causâ demonstrat. Cæs. l. VII, c. 89.

52 « Romains par une mort volontaire, ou je me « livrerai à eux vivant, selon votre désir. Délibé- « rez[1]. » Le conseil envoya des députés à César, pour traiter avec lui de la reddition. La réponse du proconsul fut qu'ils devaient immédiatement livrer leur chef, leurs armes, et se rendre à discrétion[2]; en même temps il fit dresser son tribunal hors des portes, en avant du camp, pour y recevoir la soumission des vaincus et prononcer avec solennité sur leur sort.

Cette réponse était un arrêt irrévocable, auquel rien ne pouvait soustraire les Gaulois. Mais Vercingéto-rix n'attendit point que les centurions romains le traînassent pieds et poings liés aux genoux de César. Montant sur son cheval enharnaché comme dans un jour de bataille, revêtu lui-même de sa plus riche armure, il sortit de la ville, et traversa au galop l'intervalle des deux camps, jusqu'au lieu où siégeait le proconsul. Soit que la rapidité de sa course l'eût emporté trop loin, soit qu'il ne fît par là qu'accomplir un cérémonial usité, il tourna en cercle autour du tribunal[3],

1. Quoniàm sit fortunæ cedendum, ad utramque rem se illis offerre, seu morte suâ Romanis satisfacere, seu vivum transdare velint. Idem, ibid.

2. Jubet arma transdi, principes produci. Cæs. loc. cit.

3. Ἀναλαβὼν τῶν ὅπλων τὰ κάλλιστα, καὶ κοσμήσας τὸν ἵππον, ἐξιππάσατο διὰ τῶν πυλῶν, καὶ κύκλῳ περὶ τὸν Καίσαρα καθεζόμενον ἐλάσας... Plutarch. in Cæs. p. 721.

sauta de cheval, et, prenant son épée, son javelot et son casque, il les jeta aux pieds du Romain [1], sans prononcer une parole [2]. Ce mouvement de Vercingéto-rix, sa brusque apparition, sa haute taille, son visage fier et martial [3], causèrent parmi les spectateurs un saisissement involontaire.

César fut surpris et presque effrayé. Il garda le silence quelques instans; mais bientôt, éclatant en accusations et en invectives, il reprocha au Gaulois « son ancienne amitié, ses bienfaits, « dont il l'avait si mal payé; » puis il fit signe à ses licteurs de le garotter et de l'entraîner dans le camp. Vercingéto-rix souffrit tout en silence. Les lieutenans, les tribuns, les centurions qui entouraient le proconsul, les soldats même paraissaient vivement émus [4]. Le spectacle d'une si grande et si noble infortune parlait à toutes les ames, César seul resta froid et cruel. Vercingéto-rix fut conduit à Rome, et plongé dans un cachot infect, où il attendit pendant six ans que le vain-

1. Sua arma ante Cæsaris genua projecit. Florus, lib. III, c. 10. — Πανοπλίαν ἀπέρριψεν. Plut. loc. cit. — Dio. Cass. l. XL, p. 140.

2. Plut. in Cæs. p. 721... Dio. Cass. l. XL, p. 140.

3. Ἄλλως γὰρ περιμήκης ἦν, καὶ ἐν τοῖς ὅπλοις δεινῶς ἐνέπρεπεν. Dio. Cass. l. XL, p. 140.

4. Ταῦτα τοῖς μὲν ἄλλοις οἶκτον, τῆς τε προτέρας αὐτοῦ τύχης ἀναμνήσει, καὶ τῷ τῆς παρούσης ὄψεως περιπαθεῖ, ἐνέβαλεν. Dio. Cass. l. XL, p. 140.

52 queur vînt étaler au Capitole l'orgueil de son triomphe; car ce jour-là seulement, le patriote gaulois devait trouver, sous la hache du bourreau, la fin de son humiliation et de ses souffrances[1].

César fit à la garnison d'Alésia grace de la vie, mais il la réduisit en esclavage, ainsi que les prisonniers de l'armée extérieure tombés en son pouvoir. Chaque soldat romain eut un captif pour butin[2]. Le proconsul réserva seulement vingt mille Arvernes et Édues pour regagner l'amitié de ces peuples, et les ramener à l'obéissance. Il partit ensuite et se rendit sur le territoire éduen. Découragée et tout étourdie du coup qu'elle venait de recevoir, la cité éduenne se soumit sans résistance; les Arvernes eux-mêmes envoyèrent des députés pour demander les ordres de César. Il exigea d'eux beaucoup d'otages. Ces nations furent les seules qui déposèrent les armes, et c'était, il est vrai, sur elles que les plus grandes pertes avaient porté. Voyant bien que la guerre n'était rien moins que finie, le proconsul envoya Labiénus avec deux légions et de la cavalerie passer l'hiver chez les Séquanes; il en plaça deux chez les Rémes, une chez les Bituri-

1. Dio. Cass. l. XL, p. 140.

2. Ex captivis toto exercitu capita singula, prædæ nomine distribuit. Cæs. l. VII, c. 89.

ges, une chez les Rutènes, deux sur la Saône, afin 52
de pourvoir aux vivres; lui-même prit son quartier à Bibracte[1].

1. Cæs. l. VII, c. 90.

CHAPITRE IX.

Nouvelle ligue gauloise; ses chefs; plan de guerre défensive.—Septième campagne de César : il ravage les terres des Bituriges et des Carnutes. — Combats et défaite des Bellovakes; mort de Corrée; exil de Comm l'Atrébate.— Nouvelles persécutions contre Ambio-rix. — Dumnac vaincu. — Les Carnutes capitulent. — Siège d'Uxellodunum, Drappès est fait prisonnier.—Blocus de la place.— Supplice du Carnute Gutruat. — Arrivée de César devant Uxellodunum; défense héroïque des assiégés; ouvrages des Romains. — La ville se rend; cruauté de César. — Mort de Drappès; Luctère est livré par trahison. — Les Trévires vaincus par Labiénus. — Poursuite et misère de Comm l'Atrébate; il se venge de Volusénus; il fait sa paix avec les Romains. — Conduite habile de César envers les Gaulois vaincus. — Déplorable situation du pays.

51 — 50.

---

51 Les Arvernes et les Édues avaient mis bas les armes; la plupart des compagnons de Vercingéto-rix étaient prisonniers ou morts; les chefs éduens se résignaient à la paix; un seul d'entre eux, inébranlable dans son patriotisme, avait refusé de jurer obéissance aux Romains, et s'était

retiré chez les Trévires : ce généreux patriote se 51
nommait Sure, et n'était pas moins illustre par sa naissance que par ses qualités personnelles[1]. Malgré ces défections, le reste de la Gaule ne perdait point courage, et tous les personnages marquans de la dernière guerre n'avaient point remis l'épée dans le fourreau : Comm l'Atrébate et Ambio-rix vivaient encore; et Luctère, l'ami et le compagnon de Vercingétorix, avait résolu de périr ou de venger le désastre d'Alésia. Outre ces hommes éprouvés par d'anciens services, une foule de chefs, inférieurs dans la confédération, mais puissans chacun dans sa cité, s'agitaient pour combiner un nouvel effort : tels étaient Gutruat chez les Carnutes, Dumnac chez les Andes, Corrée chez les Bellovakes, et le Sénonais Drappès. Drappès surtout s'était signalé durant la campagne précédente, et s'était attiré par des coups hardis la haine et l'effroi des Romains; à la tête d'une bande d'esclaves fugitifs, de bannis et de gens de toute espèce, il avait fait la guerre de partisans, pillant les bagages, interceptant les convois, harcelant l'arrière-garde ou les flancs de l'ennemi[2]; et César en avait beaucoup souffert.

1. Surum Æduum, qui et virtutis et generis summam nobilitatem habebat, solusque ex Æduis permanserat in armis. . . Hirt. bell. Gall. l. VIII, c. 45.

2. Collectis undique perditis hominibus, servis ad libertatem

51 Après s'être concertés entre eux et avec les personnages influens des autres peuples, les chefs de la nouvelle coalition arrêtèrent un plan commun de défense.

Une expérience funeste ne leur avait que trop démontré l'infériorité des forces gauloises réunies en masse contre la masse des forces romaines[1]. Ils sentaient que la guerre partielle et simultanée en un grand nombre de lieux était la seule praticable avec quelque chance de succès[2], contre des troupes aussi exercées et contre un général aussi habile; et pour diviser, dès l'ouverture des hostilités, les légions et l'attention du proconsul, ils établirent trois centres de résistance: un dans le nord chez les Bellovakes, un autre dans l'ouest chez les Andes, et le troisième dans le midi chez les Cadurkes. Les Trévires devaient en outre s'armer pour inquiéter et retenir Labiénus sur le territoire séquanais ou aux environs. Ce plan étant approuvé par les nations liguées, on commença de toutes parts à ramasser des vivres, et à réparer les places fortes.

vocatis, exulibus omnium civitatum adscitis, receptis latronibus, impedimenta et commeatus Romanorum interceperat. Hirt. bell. Gall. l. VIII, c. 30.

1 Nullâ multitudine in unum locum coactâ, resisti posse Romanis. Hirt. bell. Gall. c. 1.

2. Hirt. bell. Gall, c. 1.

On ne put agir en si grand secret que l'ennemi 51
n'en conçût de l'inquiétude; les Bituriges principalement, obligés de faire tous leurs préparatifs sous les yeux d'une légion et presque à la vue de César, découvrirent la chose[1]. Dès que le proconsul fut instruit de leurs mouvemens, laissant à Bibracte son questeur Marc-Antoine, il partit dans la nuit des calendes de janvier, alla joindre la légion cantonnée chez les Bituriges, et fit venir à grandes journées une des deux qui hivernaient chez les Rémes. Quand il les eut ralliées, il sortit inopinément de son camp, et se mit à parcourir le territoire biturige. Cette brusque attaque surprit la population disséminée dans les campagnes et occupée des travaux de la culture; elle ne fut pas même avertie par le signal qui précédait ordinairement César, l'incendie des habitations[2]. Plusieurs milliers d'hommes, de femmes et d'enfans furent saisis et traînés garottés parmi les bagages; les autres, fuyant devant lui, et poursuivis de canton en canton, crurent trouver refuge chez les peuples voisins, soit à l'abri d'hospitalités particulières, soit sous la protection des liens politiques; mais César les y poursuivit, parcourant le fer à la main tous les pays d'alentour,

1. Unius legionis hibernis non potuerant contineri quin bellum pararent conjurationesque facerent. Hirt. bell. Gall. c. 2.

2. Hirt. c. 3.

51 et ne laissant pas aux habitans, occupés de leur propre salut, le loisir de secourir autrui[1]; dans chaque lieu, sur sa route, il se fit livrer des otages. Après avoir ainsi chassé pendant plusieurs semaines cette population demi-morte de froid, de faim et de lassitude, il lui proposa de rentrer en grace. Que pouvaient ces malheureux? ils subirent toutes les conditions qu'il plut à l'ennemi de leur imposer; c'est ce que l'historien romain de cette guerre appelle la *clémence* de César[2]: à ce prix ils purent revoir leurs foyers dévastés. La clémence de César s'étendit aussi sur les peuples qui avaient prêté asile aux fugitifs[3]; mais elle ne fut point gratuite. Il fallut que ces peuples fissent les frais d'une gratification accordée par le proconsul à ses soldats en dédommagement de leurs fatigues, et montant à deux cents sesterces par soldat et deux mille écus par centurion[4]. Il renvoya ensuite les deux légions chez les Rémes, et revint à Bibracte après quarante jours d'absence.

Mais les Carnutes, mécontens de la prompte soumission des Bituriges, entrèrent aussitôt sur

1. Nec dat ulli civitati spatium de alienâ potiùs quàm de domesticâ salute cogitandi. Hirt. c. 3.

2. Quùm sibi viderent clementiâ Cæsaris reditum patere...Hirt, loc. cit.

3. Idem, ibid.

4. Deux cents sesterces font 40 francs; deux mille écus romains, 1960 fr.

leurs terres pour les forcer à reprendre les armes. Le proconsul n'était de retour à Bibracte que depuis dix-huit jours: il se décida pourtant à partir de nouveau; tirant de leurs quartiers la quatorzième et la sixième légion cantonnées sur la Saône pour assurer les communications et les subsistances, il les mena contre les Carnutes. Les Carnutes, à son approche, évacuèrent le territoire biturige; César les suivit au-delà de la Loire; il trouva leur pays presque désert: les habitans s'étaient dispersés et cachés au fond des bois. César, qui ne voulait pas exposer ses troupes aux rigueurs d'une saison rude et pluvieuse, les cantonna dans Génabum, partie sous les masures réparées par les Gaulois, depuis l'incendie de l'année précédente, partie sous des baraques qu'il fit construire et recouvrir de chaume. Cependant il envoya sa cavalerie et son infanterie auxiliaire sur tous les points où l'on disait que les fugitifs s'étaient retirés. Ces courses ne furent point vaines, et chaque fois les Romains ramenèrent au camp un grand nombre de captifs et de bestiaux. Enfin la population carnute, mal abritée au fond de ces bois, assiégée et décimée par l'épée de l'ennemi, par l'âpreté et les pluies de l'hiver, se dispersa chez les nations voisines où elle trouva un asile[1].

[1] Hist. bell. Gall. c. 5.

51 Sur ces entrefaites la guerre recommença dans le nord; les Bellovakes les premiers prirent les armes; les Aulerkes, les Vélocasses, les Calètes, les Ambiens, les Atrébates suivirent. La confédération attendait encore de la cavalerie germaine, que Comm[1] l'Atrébate avait été enrôler au-delà du Rhin. Pendant l'absence de ce chef actif, le commandement suprême avait été confié au Bellovake Corrée[2], que recommandait surtout au choix de ses compatriotes une haine profonde et implacable envers les Romains. Le rendez-vous général était sur la frontière des Rémes, opiniâtres dans leur trahison envers la cause nationale et dans leur amour pour l'étranger. César, à ces nouvelles, laissa ses deux légions en cantonnement à Génabum, en réunit quatre autres, et se porta en toute hâte vers la frontière des Rémes. Il se fit livrer tout ce que ce peuple, les Lingons et quelques autres cités voisines possédaient de cavalerie, repartit aussitôt et entra sur les terres bellovakes. Comme celles des Carnutes, il les trouva abandonnées; les hommes en état de combattre s'étaient réunis sur une colline protégée par des marais et des bois; la multitude sans armes s'était cachée dans

1. Atrebatem Commium discessisse ad auxilia Germanorum adducenda. Idem, c. 7.

2. Multitudinem maximè Correo obtemperare, quòd ei summo esse odio nomen populi romani intellexissent. Idem, ibid.

des retraites inaccessibles; quelques individus 51
seulement étaient restés dans les champs, moins pour travailler que pour observer l'ennemi[1].

César alla prendre position en face de l'armée confédérée; il s'y fortifia par d'énormes fossés, des tours à trois étages que des galeries joignaient ensemble, et par d'autres ouvrages extraordinaires[2]. De l'enceinte de cette forteresse, il faisait des sorties dans la plaine pour ramasser des provisions, et du côté du camp gaulois pour engager quelques escarmouches. Chaque jour se livraient des combats partiels dont le résultat la plupart du temps était favorable aux confédérés. Une fois ils attirèrent la cavalerie rémoise dans une embuscade où elle perdit beaucoup de monde, et entre autres Vertiske qui la commandait, et était alors principal magistrat de sa cité. Son grand âge lui permettait à peine de monter à cheval; cependant, selon la coutume des Gaulois, il ne s'était point prévalu de sa vieillesse pour refuser le commandement, et il n'avait pas voulu que l'on combattît sans lui[3]. Ces succès animèrent les

1. Non qui agrorum colendorum causâ remansissent, sed qui speculandi gratiâ essent remissi. Hirt. c. 7.

2. Hirt. c. 9.

3. Qui quùm vix equo, propter ætatem, posset uti, tamen consuetudine Gallorum, neque ætatis excusatione in suscipiendâ præfecturâ usus erat, neque dimicari sine se voluerat. Hirt. c. 12.

51 Belges, et les confirmèrent dans le système de guerre qu'ils avaient adopté. Sur ces entrefaites Comm arriva, amenant avec lui cinq cents hommes de cavalerie germaine : c'était tout ce qu'il avait pu enrôler au-delà du Rhin[1].

César n'osait pas attaquer de vive force le camp gaulois couvert par ses marais ; pour l'enfermer d'une circonvallation, quatre légions n'étaient pas suffisantes ; il envoya à Trébonius, cantonné à Génabum, l'ordre de lui amener les deux qu'il commandait et celle qui hivernait chez les Bituriges. Tant de mystère et de célérité accompagna la marche du lieutenant, qu'il était entré déjà dans la Belgique avant que les chefs gaulois eussent avis de son approche. Craignant un siège pareil à celui d'Alésia, ceux-ci prirent le parti de renvoyer la nuit tous ceux que l'âge, les forces ou le défaut d'armes rendaient inutiles, et avec eux tout leur bagage. Tandis qu'ils étaient occupés à mettre en mouvement cette troupe où les chariots jetaient une grande confusion, il arriva que le jour les surprit ; craignant que les Romains ne se missent aussitôt à la poursuite de cette colonne, ils se rangèrent en bataille devant leur camp. César ne jugeait prudent ni d'attaquer ceux qui attendaient de pied ferme, ni de poursuivre les autres

1. Hirt. c. 10.

en gravissant une colline escarpée; il voulut néan- 51
moins avancer un peu, afin de gêner la retraite. Il fit jeter des ponts de claies sur le marais, et gagna rapidement la cime du coteau, n'étant plus séparé de l'ennemi que par un ravin étroit. Les légions y montèrent en ordre de bataille, et s'y déployèrent dans une position d'où les traits de leurs machines portaient jusque sur les rangs gaulois[1].

Les Belges attendaient que le proconsul vînt les attaquer sur leur terrain de l'autre côté du ravin; leur colonne de fuyards et de bagages, s'enfonçant de plus en plus dans les bois, se trouvait à peu près hors de danger; mais eux-mêmes n'osaient commencer leur retraite, de peur d'être attaqués et mis en désordre. César, voyant leur résolution, fit tracer et fortifier son camp sur la colline qu'il occupait. L'ouvrage fini, il tint l'infanterie sous les armes et la cavalerie avec les chevaux bridés aux avant-postes; ces manœuvres employèrent tout le jour. Déjà la nuit approchait. La situation des Bellovakes devenait d'instant en instant plus précaire; car d'un côté les Romains étaient prêts à les poursuivre au moindre mouvement; de l'autre, séparés de leurs bagages, ils ne pouvaient passer la

1 Hirt. c. 13, 14.

51 nuit sans vivres, et ils prévoyaient de plus grands périls pour le lendemain. Ils se tirèrent de cette situation critique par un stratagème : comme tous les Gaulois, en guerre, ils portaient un faisceau de branches ou de paille sur lequel ils s'asseyaient [1]; ils firent passer de main en main ces faisceaux, les amoncelèrent sur leur front de bataille, y mirent le feu partout en même temps : bientôt une haie de flammes les déroba à la vue des Romains; ils prirent ce moment pour fuir à toutes jambes [2]

Quoique César ne pût pas apercevoir les Gaulois en retraite, cet embrasement lui fit soupçonner la ruse; il jeta en avant sa cavalerie, et suivit avec les légions; pourtant, comme il devait se tenir en garde contre quelque surprise, il ne s'avança qu'avec lenteur. Les cavaliers d'ailleurs ne pouvaient pénétrer à travers la fumée et les flammes; ceux qui s'y laissaient emporter voyaient à peine la tête de leurs chevaux [3]. Les Gaulois eurent le temps de s'échapper, firent dix milles sans perte, et s'arrêtèrent dans une position avantageuse,

1. Fasces, ubi consederant,... stramentorum ac virgultorum, quorum summa erat in castris copia, per manus inter se transditos, antè aciem collocaverunt. Hirt. c. 15.

2. Continens flamma copias omnes à conspectu texit Romanorum. Idem, ibid.

3. Vix suorum ipsi priores partes adverterent equorum..... Hirt. c. 16.



d'où, par leurs embuscades fréquentes, ils nuisaient beaucoup à l'ennemi. Ces rencontres se multipliaient, lorsque César apprit d'un captif que le chef bellovake Corrée avait choisi sur toute son armée mille cavaliers et six mille fantassins des plus braves, et les avait postés dans un lieu où il soupçonnait que les Romains viendraient à cause de la quantité de grains et d'herbe qui s'y trouvait. César, averti à temps, fit partir en avant toute sa cavalerie avec l'infanterie légère; luimême suivit avec les légions du plus près qu'il lui fut possible[1]. 51

Le lieu de l'embuscade était une plaine d'un mille carré, entourée dans toute sa circonférence par des bois épais et une rivière profonde; Corrée l'avait ceinte d'un cordon de troupes d'élite. A l'approche de la cavalerie romaine, le chef bellovake paraît à la tête de ses cavaliers et la charge vigoureusement; la cavalerie romaine recule; l'infanterie légère accourt et la soutient; l'infanterie gauloise sort du bois; le combat s'engage sur tous les points et se prolonge long-temps incertain; l'arrivée des légions décida de la victoire. Les Gaulois découragés cherchent alors à fuir par divers chemins; mais cette enceinte impraticable où ils s'étaient proposé d'enfermer leur

1. Hirt. c. 17.

51 ennemi, ils s'y trouvent pris eux-mêmes; vaincus, débandés, ils gagnent en tumulte les bois ou la rivière; les Romains les poursuivent l'épée dans le dos, en massacrent et en noient un grand nombre. Dans cette épouvantable confusion, Corrée, supérieur à sa fortune, refuse de quitter le champ de bataille; vainement on lui crie de se rendre; entouré de cadavres ennemis, il blesse, il renverse tout ce qui l'ose approcher, et force les vainqueurs irrités à l'accabler de loin sous une grêle de traits[1].

Cette journée fut fatale à la cause gauloise : les Bellovakes, voyant l'élite de leur infanterie détruite, leur cavalerie perdue, leur chef tué, le sort entièrement contraire, et César près d'eux, courbèrent la tête. Ayant convoqué à son de trompe le conseil des confédérés, ils demandèrent à grands cris qu'on envoyât des députés et des otages aux Romains. A ces seuls mots, Comm monta à cheval, sortit du camp, et, sous l'escorte des cavaliers qu'il avait amenés d'outre-Rhin, de forêt en forêt, il parvint à gagner la Germanie[2], reniant une patrie qui se résignait déjà à servir, et allant en

1. Nullâ calamitate victus Correus excedere prælio silvasque petere, aut, invitantibus nostris, ad deditionem potuit adduci, quin fortissimè præliando, compluresque vulnerando, cogeret elatos iracundiâ victores in se tela conjicere. Hirt. c. 19.

2. Hirt. c. 21.

chercher une autre où du moins ses yeux ne rencontreraient pas un Romain.

La proposition des Bellovakes fut adoptée par les coalisés, mais des députés des premiers se rendirent d'abord auprès de César pour sonder ses dispositions. Ils le conjurèrent « de se contenter « des calamités que ses armes avaient fait peser « sur leur nation : elle était ruinée; sa cavalerie, « sa meilleure infanterie étaient anéanties. Cepen« dant, ajoutaient-ils, leurs frères avaient tiré de « cette défaite un véritable avantage, puisque Cor« rée n'était plus, lui qui seul avait soulevé le peu« ple, qui seul était l'auteur de la guerre; car, de « son vivant, le sénat n'avait jamais eu autant de « pouvoir que l'aveugle multitude [1]. » César répondit « qu'il était commode sans doute d'accuser les « morts de toutes les fautes commises; mais qu'il « n'y avait personne, quel que fût son crédit, qui « pût allumer et soutenir la guerre avec le seul « secours du peuple, malgré l'opposition des prin« cipaux citoyens et du sénat; qu'au reste il les « regardait comme assez sévèrement châtiés. » La nuit suivante la réponse de César fut rapportée aux Bellovakes, et les autres cités qui attendaient l'issue de la négociation envoyèrent à leur tour des députés et livrèrent des otages.

1. Nunquàm enim senatum tantùm in civitate, illo vivo, quantùm imperitam plebem potuisse. Hirt. c. 21.

51 La guerre était donc encore une fois étouffée dans le nord; la population était abattue, mais non soumise. La domination romaine inspirait une telle haine, qu'on abandonnait en foule les villes et les campagnes pour aller vivre au fond des bois [1]. Des bandes nombreuses passaient le Rhin sur les traces de Comm, et renonçaient à la terre natale. Inquiet de ces migrations, et pour en arrêter le cours, César dissémina son armée sur différens points. Ayant appris que quelques centaines d'Éburons, sauvés par miracle de l'extermination de leur race, étaient revenus dans leur pays, avaient relevé leurs pauvres cabanes, et qu'Ambio-rix vivait au milieu d'eux, il s'y porta aussitôt, brûla encore les habitations, gâta les moissons, massacra les enfans et les femmes. Il crut, suivant l'expression d'un historien, « qu'il « était de son honneur [2] de ne rien laisser debout « sur cette terre vouée à la destruction. » Ambio-rix lui échappa encore, mais le nom éburon fut effacé pour jamais de la liste des nations gauloises [3].

Diverses causes et principalement la trahison du chef picton Durat avaient retardé dans l'ouest

1. Ex oppidis demigrare, ex agris diffugere, ad præsens imperium evitandum. Hirt. bell. Gall. c. 24.

2. Suæ dignitatis esse ducebat. Hirt. loc. cit.

3. Idem, ibid. et c. 25. — Paul. Oros, l. VI. c. 11.

de la Gaule la levée de boucliers. Ce Durat, espion 51
des Romains[1], les informait de toutes les mesures prises par le parti national. Lorsqu'il vit l'insurrection près d'éclater, à la tête d'une troupe d'hommes vendus comme lui à l'étranger, il s'empara de la ville de Lémonum[2], capitale des Pictons, et se disposa à y soutenir un siège. Toutes les forces de la confédération de l'Ouest n'étaient pas encore réunies, il s'en fallait de beaucoup. Les Andes étaient sous les armes; la brave et constante nation carnute avait quitté les forêts qui lui servaient maintenant d'habitation, pour accourir de nouveau sous les drapeaux de l'indépendance; mais les cités armoricaines n'avaient point organisé leur contingent, et Durat comprimait les Pictons. Dumnac, chef des Andes et de la confédération occidentale, jugeant que le plus pressé était de recouvrer Lémonum, vint y mettre le siège avec tout ce qu'il avait de forces disponibles.

Cependant le lieutenant C. Caninius Rébilus, cantonné non loin de la province avec deux légions, sur les rapports qu'il reçut de Durat, se porta de

1. Quùm Caninius... litteris nuntiisque Duratii cognosceret. . . Hirt. c. 26. — Il existe une médaille qui paraît se rapporter à ce Duratius ou DURAT. Elle porte sur le revers IVLIOS avec un cheval au galop. Mionnet, suppl. t. 1, p. 155.

2. Aujourd'hui Poitiers.

52 son côté sur Lémonum; en même temps, il fit savoir l'état des choses à César, qui lui envoya tout de suite vingt-cinq cohortes commandées par C. Fabius. Mais, arrivé près de Lémonum, Caninius n'osa point se mesurer en bataille rangée avec les assiégeans, il prit position à distance et s'y fortifia. Dumnac marcha à lui, et l'assiégea dans son camp; ayant perdu beaucoup de temps et de monde, sans pouvoir entamer les retranchemens, il retourna au siège de la place[1].

Sur ces entrefaites, Fabius approchait. Dumnac se crut perdu s'il se laissait enfermer entre les Romains et les assiégés; il retira aussitôt ses troupes du siège, et se dirigea vers le pont le plus voisin pour repasser la Loire. Fabius, qui cotoyait le fleuve en sens contraire, averti par ses espions, dépêcha en avant sa cavalerie avec ordre d'arrêter les confédérés au passage. Elle arriva comme ils traversaient le pont, et les attaqua embarrassés dans leurs bagages et troublés de ce choc subit; puis elle regagna les légions après avoir fait un grand butin et un grand carnage. Fabius alors força de marche, franchit le pont que Dumnac, dans le désordre de sa retraite, n'avait pas songé à couper, et l'avant-garde romaine atteignit l'arrière-garde gauloise. Le combat fut rude, et les Romains souf-

1. Hirt. c. 26.

frirent beaucoup; mais, à l'arrivée des légions, les 51
Gaulois furent écrasés. Les vainqueurs usèrent de leur victoire comme ils en usaient d'ordinaire. « On tua, dit l'historien de César, tant que les « chevaux purent aller, et tant que les bras pu- « rent frapper : on massacra plus de douze mille en- « nemis, soit de ceux qui avaient les armes à la main, « soit de ceux qui les avaient jetées bas[1]. » Fabius, poursuivant ces avantages, entra sur le territoire des Carnutes, dans l'espoir que tant de désastres coup sur coup les auraient rendus plus souples et plus faciles à soumettre; il ne se trompait pas. Ce malheureux peuple courba enfin la tête, et livra des otages; ainsi firent les Andes et les cités armoricaines; Dumnac, proscrit et fugitif, de forêts en forêts, gagna les régions les plus sauvages de l'Armorike. Quant à Drappès, ralliant cinq mille hommes échappés à la destruction de l'armée, il courut se réunir aux insurgés du Midi; car, aussitôt après le départ de Rébilus, Luctère, profitant de l'occasion favorable, avait déployé le drapeau national. Caninius marcha également sur ce point avec ses deux légions[2].

Le plan de Luctère était toujours d'attaquer la province, et il avait commencé d'en ravager les

1. Ampliùs millibus xii aut armatorum, aut eorum qui timore arma projecerant, interfectis... Hirt. c. 29.

2. Hirt. c. 30.

51 frontières; mais, à la nouvelle que Rébilus approchait, craignant de se trouver pris entre les deux légions et la province, il fit retraite sur les terres des Cadurkes. Comme Luctère jouissait parmi ses compatriotes d'un crédit sans bornes, et, au temps de sa prospérité, dit l'historien Hirtius, avait toujours été le premier à conseiller et à agir, il entra dans Uxellodunum[1], place merveilleusement forte par son assiette et autrefois sous son patronage[2], s'y fit recevoir par les habitans, et réunit les troupes de Drappès aux siennes. L'armée romaine ne tarda pas à se montrer; mais Caninius, ayant reconnu l'état de la place environnée de tous côtés d'escarpemens, tels que, même sans trouver de résistance, un homme armé eût eu peine à y monter; voyant d'ailleurs que les Gaulois étaient si fort embarrassés de bagages, qu'en cas de retraite ils ne pourraient éviter d'être atteints par la cavalerie et même par les légions, il partagea ses cohortes en trois camps situés sur des postes très-élevés, et commença de l'un à l'autre une circonvallation[3].

1. Ubi, quùm Lucterius apud suos cives quondâm, integris rebus, multùm potuisset, semperque auctor novorum consiliorum, magnam apud barbaros auctoritatem haberet... Hirt. c. 32.

2. Oppidum Uxellodunum, quod in clientela ejus fuerat. Hirt. loc. cit. — Uxellodunum, aujourd'hui le *Puy* ou *Puech d'Issolu*, dans le Quercy (département du Lot).

3. Hirt. c. 33.

Les habitans, à la vue de ces travaux, se rap- 51
pelèrent la fin déplorable d'Alésia, et commencèrent à craindre une pareille destinée. Luctère, surtout, qni s'était trouvé à ce siège, recommandait qu'on eût à se pourvoir de vivres. On convint à l'unanimité qu'on laisserait une partie des troupes dans la ville, et que le reste partirait pour aller chercher des munitions de bouche. Deux mille soldats demeurèrent, et les autres sortirent pendant la nuit suivante, conduits par Luctère et Drappès, et rassemblèrent une grande quantité de blés dans les campagnes, moitié de gré, moitié de force. Pendant ce temps, la garnison ne laissait pas que d'attaquer de nuit les forts des assiégeans, et Caninius renonça pour le moment à bloquer entièrement la place; il craignait de ne pouvoir garnir ses lignes quand elles seraient achevées, et d'être obligé d'affaiblir ses postes en les multipliant [1].

Cependant Drappès et Luctère, s'étant approvisionnés de grains, vinrent s'établir à dix milles de la ville, pour y faire entrer en détail leurs convois; ils se partagèrent le service. Drappès resta à la garde du camp; Luctère fut chargé de conduire et d'escorter les transports. Ayant disposé des postes d'observation, vers la dixième

1. Hirt. c. 34.

6e heure de la nuit, il dirigea sa marche par des chemins couverts de bois et difficiles; mais les vedettes romaines entendirent la bruit des chevaux; sur le rapport de ses éclaireurs, Caninius prit les cohortes de garde, et au point du jour chargea les postes gaulois; ceux-ci, troublés de cette attaque imprévue, se dispersent et reculent vers l'escorte; les Romains s'animent davantage, fondent sur elle et ne font aucun prisonnier. Luctère échappa avec un petit nombre des siens, mais il ne rentra pas dans son camp[1]. Aussitôt, et sans perdre un seul instant, Caninius marcha avec une légion vers l'armée de Drappès; il se fit précéder par sa cavalerie et par cette infanterie germaine habituée à suivre les chevaux et à combattre au milieu d'eux. Drappès campait, à la manière gauloise, au pied d'une colline, sur le bord d'une rivière, négligeant d'occuper les hauteurs; l'infanterie germaine et la cavalerie engagèrent à l'improviste le combat, tandis que les cohortes s'emparaient du coteau. Celles-ci dirigèrent bientôt une charge impétueuse et générale sur le camp, et le forcèrent. Tout y fut pris ou tué; Drappès, enveloppé pendant le combat, resta prisonnier; les Romains enlevèrent un grand butin. Délivrées de l'ennemi extérieur, les légions repri-

1. Hirt. c. 35. — Paul. Oros. l. VI, c. 11.

rent avec confiance les travaux du blocus : Fabius, arrivé sur ces entrefaites avec ses vingt-cinq cohortes, se réserva un côté de la ville pour l'assiéger[1].

Cependant César, après avoir établi le questeur Marc-Antoine, avec quinze cohortes, chez les Bellovakes pour ôter aux Belges le moyen de tenter de nouveaux mouvemens, se mit à parcourir les différens états de la Gaule, exigeant de nombreux otages, faisant livrer à ses vengeances les hommes qui s'étaient distingués par leur dévouement à la cause publique, et cherchant d'ailleurs à rassurer l'esprit de la multitude. Arrivé chez les Carnutes, il demanda, avec les plus terribles menaces, que Gutruat fût remis entre ses mains : Gutruat avait été parmi eux l'agent le plus actif et le plus opiniâtre de la dernière insurrection; lorsque ses concitoyens s'étaient résignés à demander la paix, il les avait quittés et vivait seul au fond d'une forêt. La colère du proconsul fit craindre aux Carnutes le sort des Éburons, ils allèrent chercher leur ancien chef dans sa retraite, se saisirent de lui et l'amenèrent au camp romain[2]. Soit que César eût promis d'avance aux Carnutes qu'il épargnerait la vie

1. Hirt. c. 36.

2. Omnium curâ quæsitus, in castra producitur. Hirt. c. 38.

51 du prisonnier, soit que, tout en satisfaisant ses ressentimens, il voulût se réserver le droit de parler encore de sa clémence, il se fit demander par les légions le supplice de Gutruat [1]. L'infortuné fut battu de verges jusqu'à la mort; après quoi un licteur lui trancha la tête.

César était encore chez les Carnutes, lorsque des lettres de Caninius l'instruisirent des événemens d'Uxellodunum, et de la résolution des habitans de tenir jusqu'à toute extrémité. Ordonnant à Q. Calenus de le suivre avec deux légions, il prit toute la cavalerie et partit. Arrivé devant la place, il la trouva investie complètement, et les ouvrages finis, ainsi il ne devait plus songer à lever le siège. Les transfuges lui ayant appris que les assiégés étaient abondamment pourvus de vivres, il essaya de leur couper l'eau. La ville était située sur une montagne, que ses flancs escarpés défendaient de toutes parts, et dont la base était ceinte par un vallon circulaire; au fond de ce vallon coulait une rivière que la nature du terrain ne permettait pas de détourner, car elle était profondément encaissée par les montagnes. Pour l'approcher, les habitans n'avaient qu'un che-

1. Cogitur in ejus supplicium Cæsar contrà naturam suam, maximo militum concursu. Hirt. c. 38.

2. Adeò ut verberibus exanimatum corpus securi feriretur. Hirt. loc. cit.

min raide et difficile et ne pouvaient ni descendre 51
ni remonter sans s'exposer aux traits des assiégeans. César, en établissant des postes de frondeurs et d'archers, et en faisant placer des machines à portée des lieux où la descente était le moins impraticable, empêcha les assiégés d'y prendre de l'eau. Ils furent alors obligés de se porter vers un seul endroit où coulait une grosse source; c'était au pied même des murailles, du côté que le fleuve n'entourait pas, et qui avait environ trois cents pieds d'étendue [1].

César entreprit d'ôter encore cette eau aux Gaulois. Par le moyen des galeries et des mantelets, il fit élever une terrasse vis-à-vis de la fontaine, ce qui ne put s'exécuter que par des combats continuels et un travail prodigieux. Les habitans, accourant des hauteurs, combattaient sans risque, et tuèrent ou blessèrent aux Romains beaucoup de monde. Cependant les assiégeans ne se décourageaient pas, et, tandis que les uns portaient les mantelets en avant, d'autres travaillaient à conduire sous terre des galeries couvertes, depuis la terrasse jusqu'à la source; et cet ouvrage avançait sans aucun danger, sans même que les Gaulois s'en doutassent. La terrasse s'éleva bientôt à la hauteur de neuf pieds,

1. Hirt. c. 39, 40.

51 et César y fit placer une tour de dix étages pour dominer les avenues de la fontaine, et dans la tour des machines de guerre. Les traits lancés par ces machines portaient jusqu'à la fontaine; il n'était plus possible d'y aborder; le bétail, les chevaux, même beaucoup d'hommes périssaient de soif[1].

Effrayés du sort qui les menace, les assiégés imaginent un jour de prendre des tonneaux, de les remplir de bitume, de suif, de menu bois, y mettent le feu et les font rouler contre les ouvrages de la terrasse[2]. En même temps ils dirigent du même côté une vive attaque, afin de détourner les secours qui pourraient être portés contre l'incendie. La chose réussit à souhait. Du sein de leurs ouvrages les assiégés voient s'élever tout à coup une flamme immense; les matières combustibles lancées perpendiculairement dévorent les mantelets qui les arrêtent et qui nourrissent eux-mêmes l'embrasement. Cependant les Romains tenaient ferme, quoique le combat fût dangereux et inégal par la disposition du terrain. L'action se passait à la vue de l'armée assiégeante et de la ville assiégée, et les cris qui retentissaient des deux côtés animaient les combattans.

César, voyant qu'il avait déjà beaucoup de bles-

1. Hirt. c. 40, 41.

2. Quo malo perterriti oppidani, cupas sevo, pice, scindulis complent: eas ardentes in opera convolvunt. Hirt. c. 42.

sés, ordonna que toutes les légions montassent 51
au pas de charge de tous les côtés de la montagne, en poussant de grands cris, comme pour un assaut général. Les habitans alarmés appelèrent à leur aide les combattans, et les retirèrent de l'attaque des ouvrages pour venir border la muraille; et les assiégeans, n'ayant plus à combattre, surmontèrent l'incendie, soit en l'étouffant, soit en l'isolant. Les Gaulois cependant persistaient dans leur défense, quoique beaucoup d'entre eux eussent déjà péri de soif; mais enfin les galeries souterraines furent poussées jusqu'à la source de la fontaine qui se trouva coupée et détournée. Lorsqu'elle vit cette source tarir tout à coup, la garnison perdit sa dernière lueur d'espérance; et regardant cet évènement plutôt comme un décret du ciel que comme une œuvre des hommes, elle se rendit.[1]

« César, dit le continuateur de ses Commentaires, savait sa réputation de clémence trop « bien établie pour craindre qu'un acte de ri« gueur pût être imputé à la cruauté de son ca« ractère; et comme il ne voyait pas de terme à « la guerre des Gaules, si de pareilles insurrec« tions venaient à éclater sur divers points, il ré-

1. Hirt. c. 43. — Paul. Oros. l. vi, c. 11. — Front. Strat. l. iii, c. 7.

51 « solut d'effrayer les autres peuples par un exem« ple [1]. » Cet exemple en effet fut effroyable. Il fit couper les mains à tous ceux qui avaient porté les armes, mais il épargna leur vie, afin qu'ils fussent un témoignage visible des châtimens de Rome [2]. Drappès, que Caninius avait fait prisonnier, se laissa mourir de faim [3], soit qu'il fût las et indigné de sa captivité, soit qu'il craignît un plus grand supplice. Dans le même temps, Luctère, qui s'était échappé après sa défaite, tomba entre les mains d'Épasnact, Arverne; car il était obligé de changer souvent de retraite, et, par conséquent, de se découvrir à beaucoup de gens. Épasnact, ami zélé du peuple romain [4], se montra digne en tout de cette affection; il se saisit du fugitif et l'envoya chargé de fers au proconsul. Tandis que ces choses se passaient dans le midi, Labiénus, dans le nord, avait battu les Trévires qui refusaient de se soumettre, et s'était rendu maître de leurs principaux chefs : du nombre se trouvait l'Éduen Sure,

1. Cæsar quùm suam lenitatem cognitam omnibus sciret, neque vereretur ne quid crudelitate naturæ videretur asperiùs fecisse... Hirt. c. 44.

2. Omnibus qui arma tulerant manus præcidit, vitam concessit quò testatior esset pœna improborum. Hirt. loc. cit.

3. Paucis diebus sese cibo abstinuit, atque interiit. Hirt. ut sup.

4. Hunc Epasnactus Arvernus, amicissimus populi romani, sine dubitatione ullà vinctum ad Cæsarem deduxit. Idem, ibid.

le seul de sa nation qui fût resté en armes contre 51
les Romains [1].

Voyant cette campagne, comme la précédente, terminée à son avantage, et tous les peuples autour de lui vaincus et pacifiés, César, qui n'avait jamais été dans l'Aquitaine, bien que son lieutenant Crassus l'eût en partie subjuguée, y mena deux légions, et n'y fut pas moins heureux que partout ailleurs. Tous les états aquitaniques députèrent vers lui, et lui remirent des otages; il repartit avec une escorte de cavalerie pour se rendre à Narbonne, fit établir les légions en quartier d'hiver par ses lieutenans : quatre chez les Belges, deux chez les Édues, deux chez les Turons, près de la frontière des Carnutes, pour contenir de là tous les pays maritimes; deux autres enfin chez les Lemovikes. Il s'arrêta quelques jours dans la province, parcourut les assemblées des cités provinciales, régla les affaires contentieuses, et distribua des récompenses; puis il alla rejoindre ses légions de Belgique, et passa l'hiver à Némétocène [2], capitale des Atrébates [3].

Là, il apprit une nouvelle qui le remplit de joie : le dernier et le plus indomptable des chefs in-

1. Hirt. c. 45.

2. Nemetocenna ou Nemetacum, aujourd'hui Arras, département du Pas-de-Calais.

3. Hirt. Comm. l. VIII.

51 surgés, Comm l'Atrébate, avait mis bas les armes. On se rappelle que ce roi ainsi qu'Ambio-rix, avait fui en Germanie pour échapper au joug étranger ou à la mort. Ambio-rix s'y fixa, car il n'avait plus en Gaule ni famille ni compatriotes; Comm ne put se résigner à l'exil : à peine les légions de César avaient-elles quitté la Belgique, qu'il repassa le Rhin; et, de retour parmi ses sujets, il chercha à y ranimer l'ardeur patriotique et la haine des Romains. Mais le découragement et la peur glaçaient toutes les âmes; on ne voulut point l'écouter, on le repoussa même. Banni de sa cité, Comm dédaigna de chercher un asile ailleurs; il erra, sans toit, sans demeure fixe, de forêts en forêts, avec une troupe de cavaliers qui se dévouèrent à sa destinée [1]. Lorsque les quatre légions envoyées pour hiverner en Belgique eurent pénétré dans l'intérieur du pays, Comm leur fit une guerre opiniâtre, attaquant les traîneurs et interceptant les convois; cette poignée d'hommes infatigables se trouvait partout à la fois, gênait beaucoup les Romains pour l'approvisionnement de leurs quartiers, et les inquiétait encore davantage [2].

Le questeur de César, Marc-Antoine, résolut de se défaire à tout prix de l'Atrébate, et il choisit

1. Cum suis equitibus se suosque latrociniis alebat. Hirt. c. 47.

2. Infestis itineribus commeatus plures, qui comportabantur in hiberna Romanorum, intercipiebant. Hirt. ibid.

pour cette mission ce même C. Volusénus Qua- 51
dratus déjà coupable d'une tentative d'assassinat sur le roi gaulois, et alors préfet de la cavalerie d'Antoine[1]. Volusénus fut lâché pour cette chasse comme un dogue fougueux et altéré de sang, et il la conduisit avec un acharnement incroyable. Long-temps il poursuivit son ennemi de forêt en forêt, de plage en plage, escarmouchant presque chaque jour, et tour à tour battant et battu. Comm, pour contre-balancer la supériorité du nombre, avait recours à toutes les manœuvres d'un esprit rusé, et d'ailleurs exercé dès l'enfance aux stratagèmes de ce genre de guerre. Il s'était emparé de quelques navires qu'il tenait à l'ancre sur le rivage des Morins, afin de s'en servir pour passer en Bretagne s'il ne lui restait plus d'autre ressource : un combat malheureux l'ayant mis dans la nécessité d'y recourir, il se dirigea à toute bride vers l'anse où stationnaient ses vaisseaux. Le vent était favorable, mais la mer était basse, et le reflux avait laissé les navires à sec sur le sable : c'en était fait si Volusénus, encore éloigné, s'approchait du rivage. Dans cette extrémité, Comm ordonna à ses gens de hisser les voiles au haut des mâts[2]; les Romains, les voyant de loin

1. V. le chapitre précédent.

2. Fortè ad Oceanum quùm, secundo vento quidem, sed æstû

51 déployées et gonflées par un vent propice, crurent le Gaulois déjà en pleine navigation, et retournèrent sur leurs pas[1].

Échappé à ce danger, l'Atrébate recommença la guerre avec non moins d'acharnement que Volusénus; car il ne pouvait supporter l'idée que sa blessure et la perfidie de son ennemi restassent impunies. Un jour qu'après une action fort vive il se retirait avec les siens, il aperçut le Romain qui le suivait de près à l'avant-garde des siens; aussitôt il tourne bride, s'élance le gais en main, tombe sur Volusénus, et lui perce la cuisse de part en part[2]: il n'eut pas le temps de l'achever; Volusénus fut enlevé par ses cavaliers, mais couvert de sang et dans un état désespéré. Comm parvint à faire retraite avec sa troupe.

Alors, soit que sa vengeance fût satisfaite, soit qu'il sentît l'impossibilité de tenir plus longtemps, il députa un de ses hommes à Marc-Antoine pour lui proposer sa soumission et des

recedente, venisset, quamvis naves in siccis littoribus hærerent, pandi nihilominùs vela jussit. Front. Stratagem. l. II, c. 13.

1. Quæ quùm... ex longinquo tumentia et flatu plena vidisset, ratus prospero sibi eripi cursu, recessit. Idem, ibid. Suivant l'auteur, c'était César lui-même qui poursuivait Comm, mais il y a erreur évidente.

2. Commius incensum calcaribus equum jungit equo. Quadrati, lanceâque infestâ medium femur ejus magnis viribus transjicit. Hirt. c. 48.

otages; Antoine, pressé d'en finir, accueillit la demande; les conditions de paix furent telles que le chef gaulois pût les accepter; tout se fit par truchement; et fidèle à son serment et à sa haine, Comm refusa de se trouver face à face avec un Romain,[1] puisqu'il avait déposé l'épée. 51

La Gaule aussi déposait, pour la dernière fois, les armes, ou plutôt les armes lui tombaient enfin des mains. « Qu'on se représente, dit un historien ancien, un malade pâle, décharné, défiguré par une longue fièvre brûlante, qui a tari son sang et abattu ses forces, pour ne lui laisser qu'une soif importune, sans le pouvoir de la satisfaire; voilà l'image de la Gaule épuisée et domptée par César, d'autant plus altérée de la soif ardente de sa liberté perdue, que ce bien précieux semble lui échapper pour jamais[2]. De là, ses tentatives aussi fréquentes qu'inutiles et hasardées pour sortir de la servitude; de là de plus grands efforts, de la part du vainqueur irrité, pour lui appesantir le joug; de là l'accroissement du mal, la diminution et la perte enfin de l'espérance même[3]. Ainsi, préférant

1. Unum illud erat ne in conspectum veniat cujusquam Romani. Hirt. c. 48. — V. ci-dessus, t. III, c. 8.

2. Sitiebat notam illam omnibusque suavissimam... dulcedinem libertatis. Paul. Oros. l. VI, c. 12.

3. Hinc omnia ad domandam impatientiam crudescentia: hinc jam nec remedia credebantur. Oros. l. cit.

51 « son malheureux sort au danger des remèdes « incertains, et n'osant plus entreprendre de se « relever, de peur de tomber dans des calami- « tés plus profondes, elle demeurait sans chaleur, « sans mouvement, accablée, non tranquille.[1] »

Un autre historien biographe de César résume en ces termes les exploits de son héros dans la Gaule : « Il prit de force plus de huit cents « villes, soumit plus de trois cents nations, com- « battit en différens temps contre trois millions « d'hommes, sur lesquels un million périt en « bataille rangée et un million fut réduit en « captivité[2]. »

1. Idem, ibid.

2. Πόλεις μὲν ὑπὲρ ὀκτακοσίας κατὰ κράτος εἷλεν, ἔθνη δὲ ἐχειρώσατο τριακόσια, μυριάσι δὲ παραταξάμενος κατὰ μέρος τριακοσίαις, ἑκατὸν μὲν ἐν χερσὶν διέφθειρεν, ἄλλας δὲ τοσαύτας ἐζώγρησε. Plut. J. Cæs. p. 715.

HISTOIRE DES GAULOIS.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

César travaille à s'attacher les Gaulois vaincus; douceur de son administration.—Guerre civile de César et de Pompée; légion de l'*Alouette*; César viole le trésor *gaulois*. — Siège et prise de Massalie.—Gaulois de la Narbonnaise admis dans le sénat; droits de cité romaine octroyés dans la Gaule *chevelue*.—Triomphe de César; meurtre de Vercingéto-rix. — Mort du dictateur; Octave-César veut organiser la province chevelue; révoltes et guerres. — Grande assemblée de Narbonne. — Auguste réorganise la Narbonnaise; son vaste plan d'administration appliqué à la Gaule chevelue; résistance des habitans. — Tibère succède à Auguste; révolte de Julius Sacrovir et de Julius Florus. — Folies et atrocités de Caïus Caligula. —L'empereur Claude achève l'œuvre d'Auguste; ses persécutions contre les Druides; il accorde à la Gaule chevelue le droit de fournir des membres au sénat de Rome.

50 ans avant J.-C. — 50 ans après J.-C.

Le dernier coup était porté, et la Gaule irrévo- 50
cablement sous le joug; mais dès-lors le conqué-

50 rant ne parut plus occupé qu'à fermer promptement les blessures faites par ses victoires. Le dernier hiver qu'il passa de ce côté des Alpes, il l'employa tout entier à parcourir l'une après l'autre les cités gauloises, surtout les cités de la Belgique[1], plus remuantes, plus hostiles, et plus cruellement traitées que le reste de la Gaule pendant cette longue et sanglante lutte. A la veille de quitter le pays et son commandement légal, il ne voulait point que rien pût le forcer à y continuer la guerre; il craignait aussi que s'il en restait quelque étincelle lorsqu'il retirerait ses légions, l'incendie ne devînt général[2].

César travailla à ce but pacifique avec autant d'activité que d'adresse. D'abord il fit de sa conquête une seconde province, distincte de la Narbonnaise, et désignée sous le nom de *Gaule chevelue*[3]. Autant l'ancienne, dans ses premières

1. Cæsar quùm in Belgio hiemaret, unum illud propositum habebat, continere in amicitiâ civitates, nulli spem aut causam dare armorum .. Hirt. bell. Gall. l. VIII, c. 49.

2. Nihil enim minùs volebat quàm sub discessum suum necessitatem aliquam sibi imponi belli gerendi; ne quùm exercitum reducturus esset, bellum aliquod relinqueretur, quod omnis Gallia libenter sine præsenti periculo susciperet. Idem, loc. cit.

3. *Gallia comata.* La province narbonnaise portait aussi le nom de *Gaule-à-braies*, *Gallia-braccata*, parce qu'elle avait conservé, sous la domination romaine, l'ancien vêtement gaulois. La province cisalpine s'appelait au contraire *Gaule togée*, *Gallia togata*, parce

années, avait éprouvé de duretés et de violences, autant l'organisation de la nouvelle fut équitable et douce. Point de ces confiscations, point de ces proscriptions qui avaient signalé les triomphes des Sextius et des Domitius, et plus tard la fatale présence de Pompée ; aucune colonie même militaire ne fut établie ; les peuples conservèrent leurs terres, leurs villes, la forme essentielle de leur gouvernement. Seulement un impôt de quarante millions de sesterces leur fut imposé, somme peut-être assez forte si l'on considère l'état d'appauvrissement où de si longs désastres avaient réduit la Gaule, mais modique eu égard aux richesses ordinaires de ce vaste pays ; et pour ménager l'orgueil d'une nation belliqueuse, ce tribut lui fut présenté sous la dénomination moins humiliante de *solde militaire*[1]. Le proconsul exempta même de toute charge quelconque cer- 50

qu'elle avait adopté l'habit romain. La chevelure longue était à cette époque chez les peuples de l'occident un indice de barbarie, comme aujourd'hui la barbe longue.

> Et, nunc tonse Ligur, quondàm per colla decora
> Crinibus effusis, toti prælate Comatæ.
>
> Lucan. Pharsal. l. 1.

1. Omnem Galliam quæ à saltu Pyrenæo, Alpibusque, et monte Gebennâ, fluminibus Rheno, Rhodanoque continetur... in provinciæ formam redegit, eique quadringenties in singulos annos stipendii nomine imposuit. Sueton. in C. J. Cæs. n. 25.— 40,000,000 de sesterces — 8,200,000 francs.

50 taines cités et certaines villes[1]; il en reçut d'autres sous son patronage, et agréa qu'elles prissent son nom. Quant aux hommes influens, aux familles nobles et riches, il les caressait, les comblait de titres et d'honneurs[2], leur faisait espérer le droit de cité romaine et de plus hautes faveurs encore, si la fortune lui permettait un jour d'en disposer à son gré. Il évitait avec un soin extrême tout ce qui pouvait blesser des hommes irritables et fiers; il ne toucha point à leurs monumens nationaux: il respecta ceux même qui rappelaient ses revers. Les Arvernes avaient déposé dans un de leurs temples l'épée que César avait perdue dans sa grande bataille en Séquanie contre Vercingéto-rix; il la reconnut un jour, et se mit à rire; et comme ses officiers voulaient l'enlever: « Laissez-la, dit-il, elle est sacrée[3]. » Par ces ménagemens habiles, il associa sa province à ses vues personnelles d'ambition, et se créa dans ses ennemis de la veille des instrumens intéressés, pour l'oppression de sa patrie; car il ne demandait pas uniquement aux Gaulois tranquillité et obéissance, il prétendait encore à leur affection, à

1. Præter socios et benè meritas civitates. Sueton. loc. cit.

2. Honorificè civitates appellando, principes maximis præmiis afficiendo. Hirt. bell. Gall. l. VIII, c. 49.

3. Ὁ θεασάμενος αὐτὸς ὕστερον ἐμειδίασε, καὶ τῶν φίλων καθελεῖν κελευόντων, οὐκ εἴασεν ἱερὸν ἡγούμενος... Plut. Cæs. p. 720.

leur coopération dans la grande lutte qu'il pré- 50
parait : leur bonheur futur était à ce prix.

On a dit que César avait conquis la Gaule avec le fer des Romains, et Rome avec l'or des Gaulois ; mais le fer des Gaulois joua aussi dans cette dernière conquête un rôle, et un rôle important. Le proconsul organisa de ses deniers une légion composée uniquement de vétérans transalpins qui s'étaient distingués durant la guerre de l'indépendance ; il l'assimila aux autres légions de son armée pour l'équipement, la solde et les prérogatives militaires[1] ; une seule chose pouvait rappeler son origine, c'était la forme des casques, sur le cimier desquels était représentée, les ailes étendues, une alouette, symbole de la vigilance. César, pour cette raison, la nommait *légion de l'Alouette*[2]. Ce ne fut pas tout ; il enrôla, à titre d'auxiliaires et d'alliés, des corps choisis dans les différentes armes où la Gaule excellait, de l'infanterie pesante de la Belgique, de l'infanterie légère

1. Ad legiones quas à republicâ acceperat, alias privato sumptu addidit : unam etiam ex Transalpinis conscriptam, vocabulo quoque gallico ; *Alauda* enim appellabatur ; quam disciplinâ cultuque romano institutam et ornatam, posteà universam civitate donavit. Sueton. C. J. Cæs. n. 24.

2. *Galerita*... gallico vocabulo legioni nomen dederat *Alaudæ*. Plin. l. xi, c. 37. — Aviis Galerita quæ gallicè Alauda dicitur. Marcellus Empiricus, c. 30.

56 de l'Aquitaine et de l'Arvernie, des archers rutènes[1]; et les ailes de ses légions se composèrent presque uniquement de cavalerie tirée de l'une et de l'autre province transalpine[2]. En attirant de son côté l'élite des troupes gauloises, César les enlevait d'abord à ses rivaux, ensuite à leur propre patrie, où elles auraient pu susciter des troubles; il se procurait à la fois des soldats et des otages; il épuisait la Gaule pour la contenir. Cet affaiblissement, ces promesses, ces faveurs enchaînèrent la Transalpine à l'obéissance; de nouvelles irruptions des Germains achevèrent d'absorber son énergie et les restes de sa vigueur; elle ne profita point des chances de délivrance que venaient lui offrir, comme à souhait, les guerres civiles de Rome.

César attachait d'autant plus de prix à l'affection de la nouvelle province, que les sentimens de l'ancienne lui étaient fort suspects. La Narbonnaise devait être pompéienne: tant de colonies militaires tirées des armées de Pompée, tant de colonies civiles enrichies par les confiscations de Pompée, tant de familles indigènes honorées par Pompée du titre de cité romaine et comblées de

1. Optimi generis homines ex Aquitanis, montanisque qui provinciam attingunt. Cæs. bell. Civil. l. I, c. 39. - Sagittarii ex Rutenis. c. 51. - Cohortes XXII ex novis Galliæ delectibus. C. 18. — Et passim.

2. Bell. civ. Appian. Cæsar. Hirt. passim.

ses dons, y formaient nécessairement pour ce gé- 50
néral un parti puissant. Massalie, dont la décision mettait un poids immense dans les destinées de la province, liée par la reconnaissance à la personne de Pompée, soutenait d'ailleurs par principes politiques la cause de l'aristocratie. César avait essayé d'attirer à lui cette ville importante, en imitant envers elle la générosité de son rival : il lui avait accordé dans la Gaule chevelue de grands avantages qui ne nous sont pas bien connus, mais qui consistaient, suivant toute apparence, en péages et en immunités de commerce [1] : Massalie ne se laissa point séduire par ces faveurs ; tout en acceptant de César, elle resta fidèle à Pompée. A ces causes antérieures au gouvernement du proconsul se joignait sa conduite présente à l'égard du pays soumis par ses armes. Ce n'était pas sans un secret sentiment de jalousie que l'ancienne province voyait les ménagemens, la prédilection du conquérant pour sa conquête, et l'importance qu'il promettait de lui donner un jour ; les provinciaux des bords du Rhône murmuraient, avec quelque raison, de ce que des ennemis à peine domptés supportaient moins de charges et jouissaient d'autant de privilèges qu'eux vieux sujets de la république, obéissant à ses lois

1. Bello victas Gallias attribuit, vectigaliaque auxit. Cæs. bell. Civil. l. 1, c. 35.

50 depuis près d'un siècle. Telle se trouvait la disposition des esprits dans les deux Gaules, au moment où l'ambitieux proconsul, levant les enseignes de la guerre civile, descendit des Alpes, et passa le Rubicon.

49. On sait avec quelle rapidité César se rendit maître de Rome : Pompée, le sénat, tous ses ennemis s'enfuirent sans oser l'attendre, et se dispersèrent en Espagne, en Grèce, en Afrique. La présence des bandes transalpines sous ses enseignes contribuait fortement à cette terreur que sa marche répandit par toute l'Italie. Ce n'était pas sans indignation ni colère que les Romains, même partisans de sa cause, voyaient des cavaliers trévires dévaster les campagnes du Tibre et du Nar[1], et les aigles romaines humiliées, fugitives devant des légionnaires enfans de l'Aquitaine ou de la Séquanie. Les bruits les plus sinistres couraient de bouche en bouche; on exagérait le nombre de ces auxiliaires barbares ; « et encore, disait-on, ce « n'est que l'avant-garde d'un effroyable déluge. « Dix ans de séjour parmi des peuples féroces ont « rendu César non moins féroce qu'eux[2]. Il a dé-

1. .... Quà Nar Tiberino illabitur amni
Barbaricas sævi discurrere Cæsaris alas.
Lucan. Phars. l. 1.

2. Majorque ferusque
Mentibus occurrit, victoque immanior hoste. *Idem.*

« chaîné du haut des Alpes la furie gauloise[1] ; il a 49
« soulevé cette race tout entière; des bords de « l'Océan et du Rhin, elle accourt sur ses pas, « car il lui a promis le pillage de Rome[2]. » Les hommes de l'Alouette surtout inspiraient l'épouvante et la haine[3], soit que le général les chargeât de ses exécutions les plus rigoureuses, soit que parfois, se souvenant de leur origine, ils portassent dans cette querelle étrangère quelque chose de plus acharné encore et de plus violent que la passion des guerres civiles.

César n'avait point promis aux Transalpins le pillage de Rome, mais il avait doublé la solde de son armée, et il manquait d'argent: le fruit de dix ans de rapines avait été consommé en partie dans des largesses corruptrices et de honteux marchés ; le reste avait fourni à l'équipement des auxiliaires. Dans son embarras, il jeta les yeux sur les deniers publics. Le lecteur n'a point oublié ce trésor fondé jadis par Camillus, et réservé exclusivement aux frais des guerres gauloises[4]. Depuis tant

1. Gallica per gelidas rabies effunditur Alpes.
Idem, l. II.

2. Patriâque à sede revulsos
Pone sequi, jussamque feris à gentibus Urbem
Romano spectante rapi.
Lucan. l. I.

3. Cicer. Philipp. passim.

4. V. ci-dessus, part. 1, c. 3, p. 95.

49 de siècles l'inviolabilité religieuse qui le couvrit à son origine n'avait pas reçu une seule atteinte ; Rome, au milieu des plus extrêmes besoins, quand Pyrrhus et Annibal étaient sous ses murs, quand la guerre sociale l'épuisait, n'avait point osé y porter la main ; les factions même, dans les nécessités de la défense ou le délire du triomphe, l'avaient respecté ; il était resté sacré pour Marius et Sylla ; il ne le fut pas pour César. A peine arrivé dans Rome, le proconsul monta au Capitole, suivi d'une troupe de soldats, entra dans le temple de Saturne dont le trésor public faisait partie, et, trouvant la porte fermée, ordonna qu'on la rompît à coups de hache.

En ce moment, accourut indigné le tribun du peuple L. Metellus : il venait s'opposer à la profanation ; il se précipita au-devant des coups, menaçant César, et le conjurant de ne point attirer sur la république la peine de son sacrilége. « La « république n'a rien à craindre, lui répondit « ironiquement le proconsul ; je l'ai déliée de ses « sermens, en soumettant la Gaule ; il n'y a plus « de Gaulois[1] ! » Et comme le tribun insistait, il le fit jeter dehors par ses soldats. Alors la porte tomba en débris sous le tranchant des haches, l'or et l'ar-

1. Ὁ δὲ ἔφη, Κελτοὺς αὐτοὺς ἐς τὸ ἀσφαλέστατον ἑλὼν, λελυκέναι τῇ πόλει τὴν ἀράν. Appian. bell. Civil. l. II, p. 453.

gent furent enlevés et distribués aux troupes[1]. Les 49
Transalpins en eurent leur part; et ces sommes amassées avec tant de scrupule et d'épargne, pour résister aux *tumultes gaulois*, furent ainsi prodiguées, en solde et gratification, à des Gaulois, pour la ruine de la liberté romaine.

Cependant César se mit en route pour l'Espagne, où les Pompéiens avaient réuni de grandes forces. Entré dans la Narbonnaise par les Alpes maritimes, il ne rencontra aucune opposition jusqu'à Massalie; mais à son approche, cette ville ferma ses portes. César aussitôt demanda une conférence, et le conseil des Quinze se rendit près de lui dans son camp. Le proconsul accueillit bien les magistrats massaliotes, et son discours affecta plus de bienveillance que de colère; il les exhorta à ne pas commencer la guerre les premiers. « Votre « devoir, comme votre intérêt, leur dit-il, est de « vous ranger du parti de toute l'Italie, et non pas « de servir les passions d'un seul homme[2]. L'Italie « et Rome sont pour moi et avec moi: réfléchissez. »

1. Tunc rupes Tarpeïa sonat; magnoque reclusas
Testatur stridore fores: tunc conditus imo
Eruitur templo multis intactus ab annis
Romani census populi.
Lucan. l. III.

— Plut. in Cæs. — Dio. Cass. LXII, 7.

2. Debere eos Italiæ totius auctoritatem sequi potiùsquàm unius hominis voluntati obtemperare. Cæs. bell. Civil. l. I, c. 35.

49 Les magistrats, de retour dans la ville, exposèrent à l'assemblée des Six-Cents les demandes du général romain, et bientôt ils rapportèrent cette réponse: « Nous comprenons que les Romains « sont divisés en deux partis, et que nous n'avons « ni le droit ni les moyens de juger de quel côté « est la justice. Les chefs de ces partis opposés « sont César et Pompée, tous deux protecteurs « et patrons de cette ville: l'un agrandit nos do- « maines par ses concessions chez les Helves et les « Arécomikes, l'autre nous a accordé dans la nou- « velle province des avantages non moins pré- « cieux. A des bienfaits égaux nous devons une « égale reconnaissance. Qu'il nous soit donc per- « mis de garder une entière neutralité, et de ne « recevoir dans nos murs ni Pompée ni César[1]. »

Ces protestations pacifiques étaient peu sincères et ne trompèrent point César; car il savait que Pompée, en quittant Rome, avait fait partir en avant, comme ses émissaires, de jeunes nobles massaliotes, pour exhorter leurs compatriotes à ne pas oublier sa constante amitié; il savait aussi que l'assemblé des Six-Cents avait appelé dans la ville de nombreuses recrues de montagnards albikes, ramassé du blé des pays voisins, établi des

1. Quare paribus eorum beneficiis parem se quoque voluntatem tribuere debere, et neutrum eorum contrà alterum juvare, aut urbe et portibus recipere. Id. loc. cit.

fabriques d'armes, réparé les murs, les portes et les navires[1]. En effet, pendant les conférences du proconsul avec les magistrats massaliotes, un des lieutenans de Pompée, Domitius, que le sénat avait, quelques mois auparavant, nommé gouverneur de la Gaule en remplacement de César, arrive avec sa flotte; il est reçu dans le port et en prend le commandement; on lui défère la conduite de la guerre; les vaisseaux sont mis sous ses ordres, et vont de tous côtés rassembler et ramener des bâtimens de transport. César, irrité, fit approcher trois légions, construire des tours et des mantelets, et équiper à Arelate douze galères : en trente jours tout fut prêt. Les galères mises à flot et arrivées dans le voisinage de Massalie, il en donna le commandement à D. Brutus, laissa à C. Trébonius la conduite du siège, et partit pour l'Espagne[2]. 49

Pendant ces préparatifs de César, Massalie poussait les siens avec non moins de vigueur ; elle tira encore, des montagnes des Albikes, de nouvelles bandes qui furent introduites par mer dans ses murs; et des émissaires parcourant, l'or à la

1. Cæs. bell. Civil. l. i, c. 34.

2. Cæs. bell. Civil. l. i, c. 36.—Tit. Liv. epit. cx.—Vell. Paterc. l. ii, c. 50.—Sueton. C. J. Cæs. n. 34. — Dio. Cass. l. xli, p. 162. — Flor. l. iv, c. 2.—Paul. Oros. l. vi, c. 15.—Lucan. Phars. l. iii, v. 300-370.

main, les territoires des Allobroges et des Volkes, excitèrent ces peuples à la guerre. Dix-sept galères, dont onze pontées, composèrent l'escadre massaliote; on y joignit nombre de bâtimens légers montés par des archers ou par les montagnards stipendiaires; Domitius se réserva quelques vaisseaux qu'il chargea des pâtres et des esclaves qu'il avait amenés avec lui; et les forces navales sortirent du port. Brutus avait pris position devant l'île située vis-à-vis; il appareilla en vue de l'ennemi, et l'action fut bientôt engagée[1]. La flotte romaine était fort inférieure à celle de Massalie, par le nombre des navires; mais César y avait placé l'élite des légionnaires et des centurions, qui d'eux-mêmes s'étaient offerts à ce service, et chaque vaisseau contenait une abondante provision de grapins, de harpons en fer, de javelots et de traits de toute espèce. On combattit de part et d'autre avec courage et acharnement. Les Albikes ne le cédaient nullement aux légionnaires romains pour la bravoure. Ces durs et sauvages montagnards, vieillis dans la guerre, avaient l'esprit exalté par les promesses brillantes des Massaliotes, et les esclaves de Domitius, gens féroces, animés par l'espérance de la liberté, tâchaient de la mériter en combattant sous les yeux de leur maître. Les Massaliotes eux-mêmes, marins ha-

1. Cæs. bell. Civil. l. 1, c. 56, 57.

biles, savaient, par l'art de leurs pilotes et la lé- 49
gèreté de leurs vaisseaux, éviter le choc des galères romaines, et braver les tentatives d'abordage; s'étendant par leurs ailes, autant que possible, ils enveloppaient l'ennemi, se réunissaient plusieurs bâtimens contre un seul, ou essayaient, en le rasant bord à bord, de briser les rangs de ses rames : étaient-ils contraints d'en venir à l'abordage, la force et la valeur des Albikes remplaçaient la science et les habiles évolutions des pilotes grecs. Moins exercés à manier la rame et le gouvernail, sous ce rapport les Romains avaient le dessous; leurs hommes connaissaient à peine les termes de la manœuvre, et leurs bâtimens, construits avec des bois verts, gênaient par leur poids et la lenteur de leurs mouvemens : mais dès qu'on pouvait en venir aux mains, la tactique romaine retrouvait ses avantages. Un de leurs vaisseaux ne craignait pas d'avoir affaire à deux vaisseaux ennemis à la fois, et de les combattre bord à bord. Après les avoir saisis et fixés avec des grapins, les légionnaires s'élançaient sur le pont, tuaient les Albikes et les pâtres, et coulaient bas les navires. Plusieurs furent enlevés avec leurs équipages, le reste fut repoussé dans le port; les Massaliotes perdirent en tout neuf galères[1].

1. Cæs. bell. Civil. l. 1, c. 57, 58 — Dio. Cass. l. XLI, p. 163.

49 Animé par ce succès de la flotte, Trébonius résolut d'attaquer par le continent avec terrasses, tours et mantelets, sur deux points : le premier, vers le port et l'arsenal; le second, à l'ouest vers le lieu où les routes d'Espagne et des Gaules aboutissaient à la Méditerranée. Massalie, comme on l'a vu dans les récits précédens, ceinte de trois côtés par la mer, ne tenait au rivage que par un promontoire étroit que coupaient sur toute sa largeur un mur flanqué de tours et une citadelle[1]. Dans la partie voisine de la citadelle, l'escarpement naturel du lieu et les travaux faits de main d'homme rendaient toute entreprise longue et difficile. L'exécution de ces travaux exigeant un grand nombre de manouvriers et de bêtes de somme, Trébonius en fit venir de toutes les parties de la province, et rassembler les matériaux, bois et osiers nécessaires; ces mesures exécutées, il ordonna la construction d'une terrasse de quatre-vingts pieds de hauteur [2].

Mais, depuis long-temps, la ville était pourvue d'une si grande quantité de munitions et de machines de guerre si puissantes, qu'aucun ouvrage en osier ne put leur résister et protéger les approches. Des solives de douze pieds de longueur, et armées

1. V. ci-dessus, part. I, c. I; part. II, c. I.
2. Caes. Bell. Civil. l. II, c. I.

de pointes de fer, lancées par des balistes de la plus 49
forte dimension, traversaient quatre rangs de claies et allaient encore s'enfoncer en terre[1]. Les Romains furent donc obligés de construire une galerie couverte avec des poutres d'un pied d'épaisseur, et fixées l'une à côté de l'autre: c'est par là que se fit de main en main le transport des matériaux. Cependant l'étendue des ouvrages, la hauteur du mur et des tours, la quantité des machines mises en œuvre par les assiégés, retardaient singulièrement les travaux. Souvent aussi les Albikes faisaient des sorties pour incendier les terrasses et les tours en construction; mais les assiégeans les rejetaient dans la ville, après leur avoir fait éprouver de grandes pertes.

Massalie était pour Pompée une possession tellement importante, qu'il s'empressa d'y envoyer dix-sept grands vaisseaux de sa flotte, sous la conduite de L. Nasidius, un de ses lieutenans: l'escadre vint mouiller au port de Tauroentum. Brutus, pour l'observer, accourut dans les eaux des Stéchades. Depuis le dernier combat naval, les Massaliotes avaient travaillé au rétablissement de leur marine; ils avaient retiré de leurs arsenaux le même nombre de vieilles galères, les avaient re-

1. Asseres enim pedum XII, cuspidibus præfixi atque hi maximis balistis missi, per quatuor ordines cratium in terrâ defigebantur. Cæs. bell. Civil. l. II, c. 2.

49 mises en état, armées et équipées avec grand soin, car ils ne manquaient ni de rameurs ni de pilotes; ils y avaient ajouté des barques de pêcheurs, doublées et garnies de claies à l'épreuve des traits, et les avaient remplies d'archers et de machines de guerre. C'était un dernier effort qu'ils tentaient; toute la jeunesse, tous les hommes d'un âge mûr s'armèrent et s'embarquèrent : il ne resta dans la ville que les vieillards infirmes et les femmes. L'escadre massaliote mit à la voile par un vent favorable et fit sa jonction avec Nasidius dans le port de Tauroentum, sans que la flotte de César pût y apporter obstacle. Alors de côté et d'autre on se prépara à combattre; les Massaliotes les premiers prirent le large et se formèrent en ligne : l'escadre de Massalie tenait l'aile droite, celle de Nasidius l'aile gauche[1].

« Le jour commençait à se lever, dit un poète presque toujours exact comme un historien, mais surtout dans la description qui suit; le soleil naissant projetait sur la vaste mer ses rayons brisés par les ondes; le ciel était sans nuage; les vents en silence laissaient régner dans l'air le calme et la sérénité, et l'océan semblait aplanir ses flots pour offrir à la guerre un théâtre immobile. Alors chaque navire quitte sa place; et d'un mouvement

1. Cæs. bell. Civil. l. II, c. 4.

égal s'avancent, d'un côté ceux de Massalie, de 49
l'autre ceux de Rome. D'abord la rame les ébranle, et bientôt à coups redoublés, elle les soulève et les fait mouvoir[1].

« La flotte des Romains se range en forme de croissant; aux extrémités se placent les puissantes trirèmes, et les galères surmontées de quatre ou de cinq bancs de rameurs; les plus faibles garnissent le centre. Au milieu de la flotte et au-dessus d'elle s'élève, comme une tour, la poupe du vaisseau prétorien; six rangs de rameurs lui font tracer un large et profond sillon, et ses longues rames s'étendent au loin sur la mer.

« Dès que les flottes ne sont plus séparées que par l'espace qu'un vaisseau peut parcourir d'un seul coup d'aviron, mille voix remplissent les airs, et l'on n'entend plus, à travers ces clameurs, ni le bruit des rames, ni le son des trompettes. La mer tout à coup blanchit d'écume; on voit les rameurs balayer les flots, et, renversés sur leurs bancs, se frapper le sein du levier qu'ils ramènent. Les proues se heurtent à grand bruit; les vaisseaux se repoussent l'un l'autre; mille traits lancés se croisent dans l'air, bientôt la mer en est semée. Déjà les deux flottes se déploient, et les vaisseaux divisés se donnent un champ libre

1. Lucan. Pharsal. l. III, 521, seq.—Cæs. bell. Civil. l. II, c. 5, 6.

49 pour le combat. Alors, comme dans l'océan, si le flux et le vent sont opposés, la mer avance et le flot recule, de même les vaisseaux ennemis sillonnent l'onde en sens contraire; la masse d'eau que l'un chasse est à l'instant repoussée par l'autre, et balancée entre deux rames, elle y demeure comme en suspens. Mais les vaisseaux de Massalie étaient plus propres à l'attaque, plus légers à la fuite, plus faciles à ramener par de rapides évolutions, plus dociles à la main du pilote; ceux des Romains au contraire, par leur pesanteur et leur stabilité, avaient pour eux l'avantage d'un combat de pied ferme, et tel que sur la terre on peut le donner.

« Brutus dit donc à son pilote : — « Pourquoi « laisser les deux flottes se disperser ainsi sur les « eaux? est-ce d'adresse que tu veux combattre? « ramasse nos forces, et que nos vaisseaux pré« sentent le flanc à la proue ennemie. » — Le pilote obéit, et le combat change. Dès-lors chaque vaisseau qui, de sa proue, heurte le flanc des vaisseaux de Brutus, y reste attaché, vaincu par le choc, et retenu captif par le fer qu'il enfonce. D'autres sont arrêtés par des griffes d'airain ou liés par de longues chaînes; les rames se tiennent enlacées, et les deux flottes, couvrant la mer, forment un champ de bataille immobile. Ce n'est plus le javelot, ce n'est plus la flèche qu'on

lance; on se joint, on croise les armes, on se bat 49
l'épée à la main[1]. »

Dans ce conflit, Brutus courut un grand danger. Deux trirèmes massaliotes, ayant remarqué la galère prétorienne, facile à reconnaître à son pavillon, se lancèrent sur elle des deux bords; mais le pilote de Brutus prévit le coup, et échappa si légèrement et si à propos, que les deux navires assaillans se heurtèrent avec violence : l'un brisa son éperon, et fut fracassé; alors les vaisseaux ennemis, arrivant à force de rames, les attaquèrent, et sur-le-champ les coulèrent bas. Les vaisseaux de Nasidius ne rendirent aucun service, et se retirèrent bientôt du combat : les hommes qui les montaient n'avaient point leur patrie sous les yeux, et le salut de leur famille ne les forçait pas à affronter la mort; ils ne perdirent aucun bâtiment. Des galères massaliotes, cinq furent coulées à fond, quatre furent prises; une se retira avec la flotte de Nasidius, qui sur-le-champ fit voile pour l'Espagne citérieure. Les Massaliotes envoyèrent devant une des galères qui leur restaient, pour porter à leurs frères la désastreuse nouvelle[2].

Du camp de Trébonius, situé sur une des hau-

1. Lucan. Pharsal. lib. III, 521-581.—Cf. Cæs. bell. Civil. c. V, VI.
2. Cæs. bell. Civil. l. II, c. 5, 6.

49 teurs qui avoisinaient Massalie au couchant, l'œil plongeait au loin dans l'enceinte de cette ville immense, sur ses rues, sur ses places, sous les portiques de ses édifices[1]. C'est de là que, durant la bataille, l'armée romaine observait les mouvemens divers de cette population inquiète; les filles et les femmes se pressant vers les temples, baignant de pleurs les statues des dieux; les vieillards sur les places, tantôt mornes et silencieux, tantôt exaltés par l'enthousiasme et la confiance; les soldats postés de garde sur les murailles, laissant parfois échapper leurs armes pour lever au ciel des bras supplians[2]; puis, aussitôt que la trirème messagère de malheur fut aperçue du port, les Romains virent toute la foule y courir hors d'haleine, et alors éclater les signes de la plus touchante affliction. « C'était, dit l'historien de « cette guerre, un deuil aussi profond, c'était une « désolation aussi violente que si la ville eût été « prise d'assaut et mise au pillage[3]. » Cependant les Massaliotes persistèrent dans leur héroïque défense, et continuèrent à gêner du

1. Facile erat ex castris C. Trebonii atque omnibus superioribus locis, prospicere in urbem... Cæs. bell. Civ. l. II, c. 5.

2. Ex muro ad cœlum manus tendere. Id. loc. cit.

3. Omnis multitudo sese ad cognoscendum effudit ac, re cognitâ, tantus luctus excepit, ut urbs ab hostibus capta eodem vestigio videretur. Cæs. bell. Civ. liv. II, c. 7.

côté de la terre les travaux des assiégeans. 49

Les Romains, de leur côté, ne montraient pas moins d'opiniâtreté et de bravoure. Trébonius construisit avec un travail immense des machines de toute espèce, livra des assauts, repoussa des sorties, et enfin, après plusieurs mois, vint à bout de faire brèche à la muraille. Une partie d'une tour, sapée par le pied, tomba; l'autre menaçait ruine; et les Romains, en achevant de la renverser, se voyaient maîtres de la ville. Dans ce pressant danger, les assiégés eurent recours à la commisération du vainqueur. Ils sortent en foule par la porte voisine, désarmés, vêtus en suppliaus, les bras tendus vers l'armée ennemie. A ce spectacle nouveau, l'attaque cesse; les soldats, quittant les machines, accourent de toutes parts pour voir et savoir ce que cela signifiait; les généraux arrivent bientôt. Alors les Massaliotes se jettent à leurs genoux; ils les supplient d'attendre l'arrivée de César. « Ils considèrent leur ville comme prise, disent-ils, puisque les ouvrages des assiégeans sont achevés et la tour ébranlée dans ses fondemens; ils renoncent donc à toute défense, et le délai qu'ils implorent ne peut avoir aucun inconvénient, César, alors comme maintenant, étant toujours maître de leur sort. Ils représentent que, si leurs murs s'écroulent par le choc des machines, si la brèche s'élargit sous

49 le bélier, c'en est fait d'eux et de leur patrie; la prudence des chefs sera impuissante pour contenir l'ivresse du soldat : Massalie sera saccagée et effacée du monde. »

Ces plaintes exprimées par les orateurs massaliotes avec une irrésistible éloquence, au milieu des sanglots et des larmes d'un peuple entier, émurent de pitié les chefs romains[1]. Trébonius ordonna de cesser l'attaque, laissant seulement une garde aux ouvrages : la compassion fit une espèce de trêve. En attendant l'arrivée de César, des deux côtés on cessa de lancer des projectiles, et, regardant le siège comme une affaire terminée, les assiégeans négligèrent tous les moyens de surveillance et de précaution. César d'ailleurs avait expressément recommandé par lettres à Trébonius de ne pas souffrir que la ville fût prise d'assaut, de peur que le soldat, irrité de cette longue résistance, n'accomplît ses menaces, car il avait juré de la mettre à feu et à sang et de massacrer tout ce qui était en âge de porter les armes. Un tel évènement eût terni la gloire du proconsul, qui professait tant d'amour pour les lettres et montrait tant de prétentions à la clémence : puis, une si vieille alliée de Rome méritait bien quelques ménage-

1. Hæc atque ejusdem generis complura, ut ab hominibus doctis, magnâ misericordiâ, fletuque pronunciantur. Cæs. bell. civil. l. II, c 12.

mens. Quoique César portât dans le fond du cœur 49
aux Massaliotes une haine profonde, son intérêt répondait de la sincérité de ses ordres ; toutefois les légions murmuraient; elles reprochaient amèrement à Trébonius de les frustrer d'une conquête assurée, et de leur ravir le fruit de tant de fatigues [1].

Mais au milieu de la sécurité de cette trève arriva un événement qui ne fut jamais bien éclairci, et dont les deux partis s'attribuèrent réciproquement tout l'odieux. Soit que les soldats romains eussent les premiers tenté une attaque de nuit [2], soit que l'initiative fût prise par les Massaliotes [3], ceux-ci sortirent de leurs murailles et mirent le feu aux ouvrages des assiégeans : favorisé par un vent violent, l'incendie enveloppa avec rapidité la terrasse, les mantelets, la tortue, la tour et les batteries; en un instant tout fut réduit en cendres. Ce succès causa aux assiégés plus de joie que d'utilité réelle. Le soldat romain, animé par la colère, travailla à la reconstruction des ouvrages avec une telle ardeur, qu'en peu de jours tout fut rétabli comme auparavant [4]. Cependant la ville était dépeuplée

1. Idem, l. II, c. 18.

2. Τοὺς στρατιώτας ἐπιθεμένους σφίσιν ἐν ταῖς σπονδαῖς νυκτὸς, οὕτω διέθεσαν, ὥστε μηδὲν ἔτι τολμῆσαι. Dio. Cass. l. XLI, p. 165.

3. Cæs. bell. civil. l. II, c. 14.

4. Cæs. l. II, c. 14, 15, 16.

49 par la famine et par des maladies pestilentielles, fruit du blocus et de la mauvaise nourriture; car, depuis long-temps, on n'y faisait plus usage que de vieux millet et d'orge gâtée, déposés autrefois dans les magasins pour les circonstances urgentes [1].

Sur ces entrefaites, César était de retour à Narbonne, vainqueur de l'Espagne, qu'il avait soumise en quarante jours, et ne tarda pas à paraître sous les murs de Massalie. La ville se remit à son entière discrétion. César lui épargna les horreurs du pillage, il laissa subsister ses murailles et ses édifices, il respecta sa liberté et ses lois; mais il la désarma, il se fit livrer tous ses vaisseaux et tout l'argent de son trésor, il la contraignit à recevoir dans ses forts une garnison de deux légions [2]. La catastrophe de Massalie affligea vivement le parti pompéien: pour consoler dans son infortune cette fidèle amie, et lui envoyer encore au-delà des mers une dernière marque d'affection, Pompée et le sénat, qui siégeait près de lui,

1. Cæs. bell. civil. l. II, c. 22.

2. Massilienses arma tormentaque ex oppido, ut imperatum, proferunt: naves ex portu navalibusque educunt: pecuniam ex publico transdunt. Cæsar II ibi legiones præsidio relinquit. Cæs. bell. civil. l. II, c. 22.— Τά τε ὅπλα καὶ τὰς ναῦς τά τε χρήματα ἀφείλετο· ὕστερον δὲ καὶ τὰ λοιπὰ πάντα πλὴν τοῦ τῆς ἐλευθερίας ὀνόματος. Dio. Cass. l. XLI, p. 165. — Strab. l. IV, p. 181. — Flor. l. IV, c. 2. — Oros. l. VI, c. 13.

octroyèrent à sa métropole, l'antique Phocée, le 49 à
titre et les droits de cité libre. 46

Le dictateur (César venait d'être investi de l'autorité dictatoriale par un décret du peuple) n'avait puni que Massalie; ses châtimens portèrent ensuite sur les villes et les peuples de la Narbonnaise qui s'étaient montrés hostiles ou froids à son égard. Les mouvemens excités chez les Allobroges et les Arécomikes par les sollicitations et l'argent des Massaliotes, n'avaient eu d'autre résultat que d'inquiéter un peu les légions; cependant César traita ces deux peuples avec une sévérité que de véritables révoltes auraient à peine motivée; il voulut même qu'une inscription, dressée sur une des places de Némausus, perpétuât la mémoire de ce petit triomphe [1]. Il décréta aussi l'établissement de trois colonies militaires, qui furent installées l'année suivante par Cl. Tibérius Néro [2]; savoir: des vétérans de la dixième légion à Narbonne, qui ajouta à ses anciens noms le surnom de *colonie julienne des Décumans* [3]; des vétérans de la sixième, à Aré-

1. C. Jul. Cæsar de Gallis et Allobrogibus et Arecomicis triumphavit. Inscript. 15, p. 6. Preuves de l'Hist. du Languedoc.

2. Nero Claudius ad deducendas in Galliam colonias, in queis Narbo et Arelate erant, missus est. Suet. in Tiber. n. 4.

3. *Julia*, *Julia Paterna*, *colonia Decumanorum*. Inscript. Pr. de l'Hist. du Langued. — Le mot *Paterna* fut ajouté après l'adoption d'Octave par Jules César.

49 late[1]; de la septième, à Biterræ, qui reçut le nom
à 46 de *Julia Biterra*[2]. Il fonda aussi sur la côte, non loin d'Antipolis, à l'embouchure de la rivière d'Argent, *Forum Julii*[3], colonie maritime, qui prit en peu d'années un accroissement immense, et ne fit pas moins de mal aux établissemens massaliotes situés à l'est du Rhône, que Narbonne n'en avait fait aux établissemens de l'ouest et à la métropole même. En revanche, pour récompenser ses amis, il fit entrer dans le sénat de Rome les notables provinciaux qui s'étaient signalés dans sa cause[4]. Telles furent les rigueurs et les faveurs dispensées par César à l'ancienne province. Quant à la nouvelle, sa province de prédilection, elle ne reçut que des marques de bienveillance : le titre et les droits de cité romaine y furent accordés avec une générosité qui pouvait justement exciter l'envie et les murmures des vieux sujets de Rome. De cette époque date le plus grand nombre des familles *juliennes* et des villes *juliennes*, c'est-à-dire des familles et des villes dont le dictateur daignait agréer le patronage : Bibracte des Édues fut en tête de ces villes clientes du

1. *Sextani Arelatenses*, colonia Julia Paterna Arelate. Inscript. et num. ap. script. rerum Gallic. D. Bouquet, p. 135.

2. Dom Bouquet. loc. cit. — Hist. du Langued. p. 91.

3. Aujourd'hui Fréjus.

4. Civitate donatos et quosdam è semibarbaris Gallorum recepit in curiam. Sueton. C. J. Cæs. n. 76.

conquérant, et s'honora du surnom de *Julia*[1]. 49

Les Gaulois suivirent en foule César dans ses à 46
campagnes de Grèce et d'Afrique; il les appliquait à tous les services militaires indifféremment, les faisant tantôt cavaliers, tantôt fantassins, tantôt rameurs[2]. L'historien de la guerre d'Afrique raconte ce trait comme incroyable et pourtant vrai, que trente cavaliers gaulois dépostèrent deux mille chevaux numides, et les chassèrent jusque sous les murs d'Adrumète[3]. Dans un combat de la même campagne, les cavaliers gaulois de Labiénus (car les Pompéiens avaient aussi leurs Gaulois, enrôlés pour la plupart dans la Narbonnaise au commencement de la guerre), abandonnés des Numides, furent presque tous taillés en pièces par ceux de César, qui vit avec peine le champ de bataille jonché de ces beaux et prodigieux corps[4]. « César les plaignit, ajoute Hirtius, parce que c'étaient de braves gens qui, étant venus de chez « eux presque tous pour le servir, avaient été pris « en chemin ou dans les combats, et contraints « de passer du côté de ses ennemis pour sauver « leur liberté ou leur vie[5]. » Quelquefois les Gau-

1. Eumen. panegyr. Constantin. Flav. nom. c. 12.
2. Hirt. bell. Afric. c. 20-34 et passim.
3. Idem, c. 6.
4. Corpora mirificâ specie amplitudineque. Hirt. bell. Afr. c. 40.
5. Idem, loc. cit.

49 à 46 lois des deux partis se battaient ensemble moins franchement; ils commençaient par s'entretenir[1] sur parole, et ces entrevues avaient pour résultat assez ordinaire la désertion d'une bande vers l'autre : ce ne fut pas César qui eut lieu de s'en plaindre le plus. Ce mouvement qui poussait vers l'Orient la population militaire de l'Occident jeta sur toute cette côte de la Méditerranée une innombrable quantité d'aventuriers gaulois, qui y restèrent après les guerres civiles, et dont les princes asiatiques et africains soldaient chèrement les services. C'étaient en même temps des troupes d'élite et d'apparat, garde privilégiée des monarques. Juba, au fond de la Mauritanie, entretenait près de sa personne un corps de ces cavaliers transalpins[2]. La belle Cléopâtre d'Égypte en reçut quatre cents d'Antoine, son amant, comme un cadeau magnifique et digne d'une puissante reine[3] : plus tard les Gaulois de Cléopâtre furent passés par Octave à Hérode, roi des Juifs.

Triomphant de tous ses ennemis, César versa à pleines mains les bienfaits sur les Transalpins qui l'avaient si bien secondé. La légion de *l'Alouette* fut décorée en masse du droit de cité

1. Galli Labieniani cum Cæsaris equitibus, fide datâ, colloquebantur. Hirt. bell. Afr. c. 20.

2. Cæs. bell. civil. l. II, c. 40.

3. Joseph. bell. Judaïc. l. I, c. 15.

romaine [1]; et les braves de Pharsale et d'Alexandrie affermirent, sur le champ de bataille des comices, la dictature perpétuelle qu'ils venaient d'enlever à la pointe du sabre. Cet acte de reconnaissance du dictateur fut très-mal accueilli dans Rome, et les nouveaux citoyens se virent exposés plus d'une fois à des injures publiques, aux plus brutales avanies : Cicéron (après la mort de César, il est vrai) se laissa emporter jusqu'à les qualifier, en plein sénat, d'*égoût de la république, qui servait de réceptacle à tous les crimes* [2]. Quoi qu'il en fût, ils remplirent leurs missions de tout genre avec tant de zèle, ils se montrèrent en tout si utiles et si dévoués au pouvoir, qu'Antoine, qui convoitait l'héritage de la dictature, proposa pour eux, dans la suite, une seconde récompense nationale [3]. 46

La vanité du conquérant l'emporta néanmoins sur ce penchant intéressé qu'il montrait envers la Gaule; il n'eut pas la générosité d'épargner à sa conquête l'humiliation d'un triomphe. Dans une solennité qui dura quatre jours, où le vainqueur de Pompée triompha du monde presque entier, la Gaule et Massalie figurèrent : les prisonniers transalpins, tirés des cachots où ils croupissaient

1. Universam civitate donavit. Suet. C. J. Cæs.

2. Perfugium scelerum, cum turpissimis reipublicæ sordibus.... Cicer. Philip. XIII, p. 663.

3. Ut Alaudæ in tertiâ decuriâ judicarent. Cicer. loc. cit.

« depuis six ans, allèrent représenter leur patrie à travers les rues et les carrefours de Rome; et une image peinte ou sculptée de la ville phocéenne fut traînée, comme une captive, devant le char triomphal[1]. Ce fut au milieu de ces joies de César que l'infortuné, le grand Vercingéto-rix périt par la hache du bourreau[2], précédé et suivi d'une foule de personnages plus récemment célèbres, espagnols, africains, asiatiques et grecs. Parmi tant de trépas illustres provoqués et causés par les discordes politiques de Rome, la mort du patriote transalpin fut obscure et à peine remarquée. Elle ne produisit guère plus d'émotion au-delà des Alpes, où la préoccupation des intérêts présens affaiblissait les souvenirs, où les compagnons même de Vercingéto-rix prêtaient leurs bras à César. Ce qui frappa les Romains, ce fut le contraste des faveurs et de l'humiliation presque simultanées dont la Gaule se trouvait l'objet; ils s'en expliquèrent hautement; et, pendant la cérémonie, les soldats chantaient derrière le char du dictateur des vers satiriques dont le sens était: « César triomphe des « Gaulois, et César les place dans le sénat, où ils

1. Portari in triumpho Massiliam vidimus. Cicer. Offic. l. II. — Triumphus per quem lata est urbs ea sine quâ nunquàm ex transalpinis gentibus majores nostri triumphârunt. Cicer. Philipp. VIII.

2. Ἄλλοι δὲ καὶ ὁ Οὐερκιγγετόριξ ἐθανατώθησαν. Dio. Cass. l. XLIII, p. 223.

« ont quitté leurs braies, pour prendre le lati- 46
« clave[1]. »

En effet, cette intrusion des Transalpins dans l'assemblée aristocratique blessait profondément les Pompéiens, les partisans de la vieille constitution romaine, ceux, en un mot, qui tenaient, comme on disait, *à la majesté du nom romain.* A les entendre, tout était perdu, les arts comme la domination de Rome, la parole comme la liberté. Parce que, aux conseils de leurs vainqueurs, quelques citoyens d'un peuple injustement attaqué et plus injustement conquis plaidaient la cause de leurs frères avec un accent peut-être un peu rude; on s'écriait qu'il y avait tumulte gaulois dans l'éloquence, et Cicéron laissait échapper ces plaintes douloureuses : « Adieu l'urbanité! Adieu « la fine et élégante plaisanterie! la braie transal- « pine a envahi nos tribunes[2]. »

Le système de modération appliqué par J. César 44
à la province chevelue avait produit en peu d'années des fruits précoces et abondans. « Voyez, « disait le consul Marc-Antoine dans le panégy- « rique du dictateur, voyez cette Gaule, qui na-

1. Illa vulgò canebantur :

« Gallos Cæsar in triumphum ducit; iidem in curiâ
« Galli braccas deposuerunt, latum clavum sumpserunt.

Sueton. C. J. Cæs. n. 80.

2. Cicer. Epist. l. IX ad M. Varron. et cæter. 15. Papir. Pæt.

44 « guère nous envoya les Ambrons et les Cimbres, « cultivée aujourd'hui comme l'Italie. Des com« munications nombreuses et sûres sont ouvertes « d'une de ses extrémités à l'autre : la navigation « est libre et animée, non pas seulement sur le « Rhône et la Saône, mais sur la Loire et la Meuse, « mais jusque sur l'Océan [1]. » A la faveur de ce régime doux, où l'action du pouvoir était presque nulle, les améliorations naissaient et prenaient racine d'elles-mêmes, par la seule influence du commerce et la seule nécessité des choses. A vrai dire, il y avait en Gaule absence de gouvernement romain ; le tribut excepté, que compensaient d'ailleurs largement le produit des services militaires et les faveurs soit personnelles, soit collectives, tout subsistait dans le même état qu'au temps de l'indépendance, sauf plus de lumières, d'industrie et de tranquillité. Ce fut une situation heureuse pour les nations transalpines, une transition naturelle et facile au nouvel ordre social, à la dépendance politique que la conquête leur avait imposés. Aussi la mort du dictateur les affligea vivement, et elles se rattachèrent aussitôt à l'homme qui, par son titre de fils adoptif de César, semblait

1. Καὶ νῦν δεδούλωται μὲν Γαλατία, ἡ τούς τε Ἄμβρωνας καὶ τοὺς Κίμβρους ἐφ' ἡμᾶς στείλασα, καὶ γεωργεῖται πᾶσα ὥσπερ αὐτὴ ἡ Ἰταλία· πλεῖται δὲ οὐ Ῥοδανὸς ἔτι μόνος, οὐδ' Ἄραρις, ἀλλὰ καὶ Μόσας, καὶ Λῆγρος, καὶ Ῥῆνος αὐτὸς καὶ Ὠκεανὸς αὐτός. Dio. Cass. l. XLIV, p, 262.

leur promettre la continuation de ses plans et de 44
sa bienveillance. Elles sentaient que le patronage d'une famille valait mieux pour elles que la protection passagère et plus exigeante des partis. Tant que le jeune César fut absorbé par les guerres civiles, il laissa la Gaule jouir de toute la liberté, de tout l'oubli dont elle avait joui sous son père; mais, après la consolidation de sa puissance, il fallut bien qu'il mît de l'ordre dans cette possession du peuple romain, et qu'il l'organisât sur le même pied que les autres fractions de l'empire.

Ce fut alors que les innombrables difficultés se 37
manifestèrent, et la république romaine s'aperçut que les cités chevelues n'étaient nullement résignées à la dépendance. Le consul M. Agrippa, chargé de cette organisation, ne fut occupé, pendant tout le temps de sa mission, que de répressions violentes et de guerres, du nord au midi. Il porta ses armes dans l'Aquitaine soulevée tout entière[1]; rappelé bientôt vers le Rhin, il courut le défendre contre les bandes germaniques que les sollicitations des Gaulois, leurs propres querelles et le pillage amenaient sur l'autre rive. Les Ubes avaient déjà traversé; Agrippa leur permit de rester et de s'établir le long du fleuve, partie

1. Appian. bell. civil. l. v, p. 715-725. — Dio. Cass. l. XLVIII, p. 387.

37 sur le territoire des Trévires, partie sur celui des Ménapes [1]. Il concéda aux Tungres, autre tribu germanique, ces terres rendues désertes par l'anéantissement des Éburons [2], ces ruines ensanglantées, tombeau de tout un peuple. Agrippa fut le fondateur du système continué et développé après lui, qui consistait à peupler la frontière gauloise de Germains chassés par les bouleversemens de leur pays, ou faits prisonniers dans les guerres. Rome créait ainsi sur le point le plus vulnérable de sa province une population belliqueuse, ennemie des autres Germains, non moins ennemie de la race gauloise, avec laquelle elle ne se confondait point, et dévouée au gouvernement de qui elle tenait ses foyers. Agrippa retourna à Rome sans avoir rien fondé pour l'organisation provinciale de la Gaule chevelue. De nouvelles guerres élevées entre Octave César et son collègue Antoine détournèrent encore une fois l'attention du jeune triumvir des affaires de la province. Au bout de huit ans, ayant renouvelé la même tentative, il rencontra la même résistance : l'Aquitaine et la Belgique se soulevèrent, et il fut obligé d'avoir à la fois trois armées de ce côté des Alpes. Mais Nonius Gallus défit les Trévires et les bandes

1. Eam gentem (Ubios) Rheno transgressam, Agrippa in fidem accepit. Tacit. Annal. l. XII, c. 27.—Strab. l. IV, p. 194.

2. Δόντος Αὐγούστου πρώτου βασιλέως. Procop. rer. Goth. l. I.

germaines que les Belges s'étaient donnés pour auxiliaires [1]; C. Carinas étouffa l'insurrection des Morins et réduisit les autres cités de l'ouest [2]; enfin Messala Corvinus, après une campagne brillante dans l'Aquitaine, alla jouir comme Agrippa des honneurs du triomphe et de la pacification de la Gaule [3]. 29

Maître unique de la république romaine, sous le nom d'Auguste, Octave César voulut organiser définitivement la Gaule chevelue, et la soumettre à ce système d'administration uniforme qu'il voulait faire prévaloir sur toute la surface de son vaste empire. On sait qu'ayant partagé avec le sénat et le peuple le gouvernement des provinces, il s'attribua, comme représentant de la force militaire, celles qui exigeaient l'emploi des armées, soit pour comprimer les agitations intérieures, soit pour repousser les attaques du dehors [4] : la Transalpine se trouvait dans cette double circonstance; elle fut donc soustraite à l'administration civile, et réduite, en qualité de *province impériale* [5], à un régime purement militaire. Un lieutenant impérial ou *césarien* commandant les 28

1. Dio. Cass. l. LI, p. 457.
2. Dio. Cass. l. LI, p. 459.
3. Tibul. l. I, eleg. 8.—Appian. bell. civil. l. IV, p. 611.
4. Provincias validiores... ipse suscepit. Sueton. August. n. 47.
5. Provinciæ imperatoriæ vel Cæsaris.

28 troupes, faisant des lois, imposant des tributs, rendant la justice, sous le seul contrôle de l'autorité impériale, qui le nommait et le révoquait à son gré, et un procurateur, officier fiscal dépendant du lieutenant, composèrent l'administration supérieure des provinces réservées par Auguste[1] : c'était une véritable dictature; mais une dictature était nécessaire aux opérations que l'empereur projetait dans la Gaule. Afin de lui donner pour le moment un surcroît de force, il se rendit lui-même à Narbonne, où il convoqua, sous sa présidence, l'assemblée générale des cités transalpines.

27 Il s'occupa d'abord de la Narbonnaise, qui réclamait bien des réformes. L'esprit de cette province, pendant les guerres civiles, avait été fort hostile à la famille des Césars : sous le père, elle s'était montrée pompéienne ardente; sous le fils, elle avait continué d'être ennemie ou suspecte. Auguste ne négligea rien pour prévenir les craintes ultérieures, pour calmer et éteindre les ressentimens; il y réussit par un mélange de faveurs et de mesures de sûreté sagement combinées. Son premier acte fut de consacrer un temple *à la clémence et à la justice de J. César*[2]; voulant par là

1. Dio. Cass. l. LIII, p. 505, 506. — Tacit. Agric. 15. — Annal. l. XII, c. 23; XV, 44. — Sueton. Claud. n. 12; Vespas. n. 4.

2. Justitiæ et clementiæ Cæsaris. Inscript. For. Voconii.

rappeler à Massalie que le dictateur l'avait jadis 27 épargnée ; à la province, que s'il l'avait traitée avec quelque rigueur, les lois et les nécessités de la guerre l'autorisaient à plus encore. Ensuite il fonda, en plusieurs lieux, au nom de son père et au sien, des colonies tirées des armées : *Arausio*, chez les Cavares, reçut des vétérans de la seconde légion [1]; *Forum Julii*, de la huitième [2]; celle-ci était déjà colonie romaine, l'autre en prit le titre pour la première fois. Des colons, tant militaires que civils, furent distribués aussi à *Carpentoracte* [3], surnommée *Julia*, à *Cabellio*, à *Julia Valentia* [4], ville de fondation nouvelle, à Némausus, qui joignit à son nom celui d'*Augusta* [5]; mais ces colonies, moins favorisées que les précédentes, ne furent admises qu'au droit latin, et portèrent le titre de *villes latines*. Eaux-Sextiennes, appelée encore *Julia Augusta Aquæ* [6], jouit du même privilège. Vienne, capitale des Allobroges, fut honorée également du titre et des droits de colonie

1. Secundanorum Arausio. Mela. l. II, c. 5.—Plin. l. III, c. 4.—Col. Arusio secundanor. cohort. XXXIII. volunt.—Num. Neronis ap. Golz.; D. Bouq. p. 136, col. 2.—Arausio est aujourd'hui la ville d'Orange.

2. Octavanorum colonia. Mel. l. II, c. 5.—Plin. l. III, c 4.

3. Aujourd'hui Carpentras.—Oppidum latinum. Plin. l. III, c. 4.

4. Aujourd'hui Valence.—Oppid. lat. Plin. loc. cit.

5. Inscript. 5. D. Bouq. p. 139, col. 1.—Plin. l. III, c. 4.

6. Inscript. D. Bouq. loc. cit.—Plin. ub. sup.

27 latine, mais sans recevoir de colons dans ses murailles [1]; ainsi fut-il, selon toute apparence, d'*Augusta*, chez les Tricastins[2]; d'*Apta Julia* [3], chez la petite tribu des Ligures Vulgences; d'*Alba Augusta*[4], chez les Helves, et de quelques autres.

L'empereur n'oublia pas non plus de châtier, indirectement toutefois, Massalie, cette ville étrangère qui avait eu l'imprudence de prendre sans nécessité un parti dans les discordes de Rome, et surtout d'y demeurer fidèle; il excita sous main ses colonies à l'abandonner. Antipolis, le plus populeux et le plus florissant des établissemens massaliotes en Gaule, déclara tout à coup appartenir au peuple romain, comme faisant partie de l'Italie, prétexte ridicule et grossièrement faux, puisque Antipolis était située sur la rive droite du Var, commune frontière des deux pays. Néanmoins, le sénat romain l'accueillit sérieusement et le reconnut valable après délibération solennelle [5] : Antipolis, à droite du Var, fut donc dès lors ville italienne et colonie latine, tandis

1. Tacit. Hist. l. I, c. 65. — Plin. l. III, c. 4. — Inscript. ap. D. Bouq.

2. Saint-Paul-Trois-Châteaux, dans le Bas-Dauphiné. — Plin. l. III, c. 4.

3. Apt, en Provence. — Plin. ibid.

4. Alps, près de Viviers, en Vivarais. — Plin. ibid.

5. Ἡ δ' Ἀντίπολις τῶν Ἰταλιωτίδων ἐξετάζεται, κριθεῖσα πρὸς τοὺς Μασσαλιώτας καὶ ἐλευθερωθεῖσα τῶν παρ' ἐκείνων πραγμάτων. Strab. l. IV, p. 184.

que Nicæa, située à gauche et véritablement en Italie, continua de rester ville grecque et colonie massaliote[1]. Agathê se sépara pareillement de sa métropole; elle demanda et obtint le titre de ville romaine[2]. Ce ne fut pas tout: la colonie maritime de Forum Julii, destinée par le dictateur à précipiter la ruine de la puissance massaliote, reçut de son fils d'immenses développemens; Auguste en fit un des grands arsenaux de l'empire[3], ce qui exemptait les habitans de tout subside et de tout service autre que le service de mer.

Tout en s'occupant de ces réformes dans la Narbonnaise, Auguste ne perdait point de vue l'objet principal de son voyage: d'après les documens que lui fournit l'assemblée des cités, il arrêta un plan d'organisation générale de la Gaule chevelue, comprenant: 1° la division territoriale, 2° les finances, 3° la force militaire, 4° la législation et la religion.

Le premier soin du législateur devait être d'imprimer à ces petits États, à ces confédérations, à ces races diverses et isolées, une forte unité poli-

1. Νυνὶ δὲ τοσοῦτον προσθετέον, ὅτι τῆς μὲν Ἀντιπόλεως ἐν τοῖς τῆς Ναρβωνίτιδος μέρεσι κειμένης, τῆς δὲ Νικαίας ἐν τοῖς τῆς Ἰταλίας, ἡ μὲν Νίκαια ὑπὸ τοῖς Μασσαλιώταις μένει, καὶ τῆς ἐπαρχίας ἐστίν... Strab. l. IV, p. 184.—Plin. l. III, c. 4, 5.

2. Agatha quondàm Massiliensium. Plin. l. III, c. 4.

3. Strab. l. IV, p. 184.—Plin. l. III, c. 4.

tique qui rompît les habitudes et l'esprit de l'ancien ordre social; puis de faire disparaître promptement tout ce qui pouvait perpétuer les traditions nationales, surtout les souvenirs héroïques de la dernière guerre: la division territoriale adoptée par Auguste, tout arbitraire, toute bizarre qu'elle paraisse à la première vue, fut dans le fond merveilleusement combinée pour ce résultat. La juxtaposition successive des races sur le sol de la Gaule l'avait généralement partagé en grandes sections longitudinales, s'étendant du nord au midi: la nouvelle division établit des sections transversales de l'est à l'ouest, en suivant tantôt le cours des fleuves, tantôt des lignes imaginaires. Ces sections ou *provinces*, comme on les appela, furent au nombre de trois. La plus méridionale comprit tout le pays situé entre les Pyrénées, le cours entier de la Loire et la frontière sud-ouest de la Narbonnaise, c'est-à-dire le territoire aquitain, plus quatorze cités tant galliques que gallo-kimriques [1]; elle prit le nom d'*Aquitaine*. Celle du nord, sous l'ancienne dénomination de *Belgique*, embrassa, outre le pays belge proprement dit, les peuples situés entre la Marne et la Seine, et entre la Saône et le Rhône supérieur, savoir : les Lingons, les Séquanes, les Raurakes et les Helvètes [2].

1. Strab. l. IV, p. 189.—Plin. l. IV, c. 19.—Ptol. l. II, c. 9.
2. Plin. l. IV, c. 17.—Ptolem. l. II, c. 7.

La section intermédiaire, longue et étroite, bornée 27
à l'est par le moyen Rhône, à l'ouest par l'Océan armoricain, fut appelée province *Lugdunaise*, du nom de *Lugdunum*, sa capitale [1].

Lugdunum était de fondation romaine très-récente; il ne datait pas seulement de la conquête de la Gaule, mais presque de la domination d'Auguste; et voici à quelles causes il devait son origine. De graves dissensions domestiques s'étant élevées dans l'enceinte des murs de Vienne durant les guerres de César et de Pompée, une partie des habitans avait chassé l'autre [2] : réfugiés sur les bords du Rhône, près de son confluent avec la Saône, les bannis viennois y vécurent long-temps campés dans des cabanes ou sous des tentes. L'année qui suivit la mort du dictateur, le sénat romain forma le projet de les coloniser et de leur bâtir une demeure; il chargea de ce soin le gouverneur de la province, Plancus, dont il redoutait et voulait occuper l'esprit turbulent. A l'endroit où la Saône se jette dans le Rhône, sur le penchant d'une colline qui la borde à l'occident, était situé un village ségusien nommé *Lugdunum* [3] : Plancus s'en empara, le reconstruisit, et

1. Strab. l. IV.—Plin. l. IV, c. 18.—Ptolem. l. II, c. 8.

2. Dio. Cass. l. XLVI, p. 323.

3. *Dunum*, *Dun*, dans les dialectes gaulois, signifie une colline, et en composition une ville située sur une colline. L'auteur ano-

27 en fit une ville où il établit les exilés [1]. Plus tard, Auguste, charmé de la beauté du site, y envoya une colonie militaire [2]. Admirablement placé pour la navigation, Lugdunum s'enrichit, et acquit en peu de temps une assez grande importance commerciale : de plus hautes destinées l'attendaient.

Quoique des villes grandes et illustres existassent dans la section centrale de la Gaule, puisqu'elle renfermait les territoires éduen, sénonais et carnute, l'empereur en fixa le chef-lieu à Lugdunum; il fit même de Lugdunum la capitale des trois provinces chevelues [3]. Là fut le siège des gouverneurs; là fut la résidence impériale pendant les voyages d'Auguste et de ses successeurs de ce côté des Alpes. Un hôtel des monnaies y fut fondé, où des pièces d'or et d'argent étaient frappées pour les besoins de la Gaule [4]. Comme les grandes voies de l'Italie partaient toutes de Rome,

nyme du livre des Fleuves prétend, d'après le témoignage de Clitophon, que *lug* veut dire *corbeau*, et il raconte une fable à l'appui de son étymologie. Dans aucun des dialectes actuels de la langue kimro-gallique, *lug* n'a conservé cette signification.

1. Inscript. ap. J. Gruterum, p. 439, n. 8.

2. Tacit. Hist. l. I, c. 65.

3. Ἐπίσημος Μητρόπολις. Ptolem. l. II, c. 8. — Caput Galliarum. Tab. Peutinger. D. Bouq. p. 112, col. 1.

4. Τὸ νόμισμα χαράττουσιν ἐνταῦθα, τό τε ἀργυροῦν καὶ τὸ χρυσοῦν οἱ τῶν Ῥωμαίων ἡγεμόνες. Strab. l. IV, p. 192.

de Lugdunum partirent les quatre grandes voies 27
qui devaient couper la Gaule dans quatre directions, des Alpes au Rhin, à l'Océan, aux Pyrénées, et à la frontière narbonnaise[1]. Une colonne milliaire s'éleva pareillement sur le forum de cette Rome transalpine. Le choix d'une telle capitale fut imposé à Auguste par des considérations d'une extrême gravité. D'abord, adossée à l'Italie par les Alpes, elle se trouvait, avec le cœur de l'empire, en communication facile et prompte, sa position la rendant propre d'ailleurs à surveiller en même temps tout le territoire gaulois[2], aussi bien la Narbonnaise que les provinces chevelues; de plus c'était une ville nouvelle, postérieure à la conquête, ne rappelant d'autres souvenirs que celui des bienfaits de l'empereur. Les Ségusiens, sur le territoire desquels elle était bâtie, dépendaient des Édues à titre de cliens, et leurs terres étaient partie intégrante de la cité éduenne; Auguste les en détacha et les déclara *libres*[3]. Il fit même plus : Lugdunum et sa banlieue furent érigés en petit territoire à part, enclavé dans le territoire

1. Ἀγρίππας ἐντεῦθεν τὰς ὁδοὺς ἔτεμε· τὴν διὰ τῶν Κεμμένων ὀρῶν μέχρι Σαντόνων καὶ Ἀκουϊτανίας, καὶ τὴν ἐπὶ τὸν Ῥῆνον, καὶ τρίτην τὴν ἐπὶ τὸν Ὠκεανὸν, τὴν πρὸς Βελλοακοῖς καὶ Ἀμβιανοῖς· τετάρτη δ' ἐστὶν ἐπὶ τὴν Ναρβωνῖτιν καὶ τὴν Μασσαλιῶτιν παραλίαν. Strab. l. IV, p. 208.

2. Ὥσπερ ἀκρόπολις. Idem, loc. cit.

3. Plin. l. IV, c. 18.

27 ségusien, mais possédant sa juridiction spéciale[1]. Telle fut la capitale imposée aux nations gauloises.

Restait à déraciner ces idées invétérées de prééminence que l'ordre politique gaulois attachait à certains peuples, à certaines villes; restait surtout à effacer les souvenirs glorieux, empreints à quelques localités et à quelques noms par la guerre de l'indépendance; en un mot, restait l'œuvre importante de dépayser, pour ainsi dire, toutes les traditions. Auguste y travailla non sans succès. On a vu César, immédiatement après la conquête, accorder à plusieurs lieux la faveur de porter son nom; il avait créé des villes *juliennes* par un motif tout personnel, dans le but d'acquérir une clientèle nombreuse et des soldats dévoués : son successeur, en créant des villes soit *augustales*, soit *césariennes*, fut mu par une pensée plus haute et purement politique. Cette mesure, assez indifférente en apparence, contenait pourtant tout un système d'attaque et de réaction contre le passé. Auguste choisit, pour les dépouiller de leurs vieux noms, celles des villes qui se recommandaient le plus aux respects de la Gaule par la double illustration d'une grande existence avant la conquête et d'un noble rôle pendant la lutte. Quand le rôle avait été trop hostile contre

1. Inserta et excepta. Senec. l. XIV, ép. 91. Ptolem. l. II, c. 8.— Mannert. Geogr. p. 714. Gall. antiq.

Rome, et rappelait à la nation des souvenirs glo- 27
rieux, la ville, frappée d'une sorte de proscription, privée de ses prérogatives, ruinée dans son commerce, était condamnée à disparaître. Ainsi Gergovie, cette héroïque capitale des Arvernes, sous les murs de laquelle César avait été vaincu, se vit enlever son rang de capitale qui fut transféré à Némétum, bourgade obscure, située à une lieue de là : *Nemetum* ou *Augusto-Nemetum*[1], comme on l'appela dès-lors, grandit rapidement et devint une ville considérable; Gergovie fut abandonnée et oubliée. Un sort pareil frappa Bratuspantium, ancienne capitale des Bellovakes, dont la prééminence avait été transportée à la ville nouvelle de *Cæsaromagus*[2]. Noviodunum, capitale des Suessions, se déguisa sous le nom d'*Augusta*[3]; ce même nom fut imposé à la capitale des Veromandues[4], à celle des Tricasses[5], à celle des Raurakes[6], à celle des Auskes[7] qui dominaient toute l'an-

1. Νεμετός, Νεμωττός, Νεμωσσός; Augustonemetum.—Μητρόπολις δ' αὐτῶν ἐστὶ Νεμωσσός. Strab. l. IV, p. 191.— Aujourd'hui Clermont.—*Nemetum*, *Nemet* (*Naomh-ait*), temple, lieu consacré.

2. Aujourd'hui Beauvais; *mag*, plaine, ville bâtie dans une plaine.

3. Soissons.

4. Saint-Quentin.

5. Augustobona, Augustomana, Troyes en Champagne.

6. Augst.

7. Auch.

27 cienne Aquitaine, à celle des braves et malheureux Trévires[1]; le chef-lieu des Turons se transforma en *Cæsarodunum*[2], celui des Lémovikes en *Augustoritum*[3]. Les Édues eux-mêmes virent substituer le nom d'*Augustodunum*[4] à ce nom célèbre de Bibracte qui remplissait les fastes de la Gaule : mais la rivale de Bibracte, Durocortorum des Rèmes, conserva le sien, qui n'était point cher au pays et ne réveillait que l'idée d'un dévouement servile et absolu aux conquérans. D'assez grandes concessions de droits vinrent en même temps pallier ces mesures humiliantes. Les Édues reçurent les priviléges des peuples *fédérés*, et continuèrent à porter le titre honorifique de *frères* du peuple romain[5]. Les Rèmes et les Carnutes furent aussi *fédérés*; les Arvernes, les Bituriges, les Trévires, les Suessions, *libres* ou *autonomes*, les Auskes jouirent du *droit latin*; d'autres priviléges inférieurs furent encore distribués soit aux peuples, soit aux villes; enfin ce privilége suprême qui les couronnait tous, le droit de cité

1. Trèves.

2. Tours.—*Dunum, Dun*, comme nous l'avons déjà dit, ville construite sur une hauteur.

3. Limoges.

4. Autun.

5. Soli Gallorum fraternitatis nomen cum populo romano usurpant. Tacit. Ann. l. XI, c. 25.

romaine, fut octroyé à des familles et à des individus, avec épargne toutefois[1]. Ainsi donc fut bouleversée dans ses fondemens l'antique société gauloise : les centres d'autorité et d'influence furent changés ou rattachés à des idées d'un autre ordre; l'institution de la clientèle, source de la puissance des grandes cités, n'exista plus; le territoire même de ces cités fut souvent morcelé, leurs tribus éparpillées; plus de barrières entre les confédérations politiques, entre les races, entre les langues diverses; tout gît confondu pêle-mêle sous le niveau de l'administration romaine. 27

Auguste appliqua ensuite à la Gaule cette science fiscale portée par les Romains à une si haute perfection, et qui, dans leurs mains, servait de complément à l'épée pour enchaîner les vaincus[2]. Il ordonna un recensement général de la population et des propriétés, base d'une répartition uniforme de l'impôt[3]. Cet impôt dépassa de beaucoup le taux modéré, fixé jadis par César immédiatement après la conquête; Auguste voulut le mettre en harmonie avec les charges des autres provinces et avec les dépenses de l'empire.

1. Tacit. Ann. l. III, c. 40.

2. Vectigalia quibus Romani plus adversùs subjectos quàm armis valent. Tacit. l. IV, c. 64.

3. Census à tribus Galliis quas pater vicerat actus. Tit. Liv. Epitom. CXXXIV.—Dio. Cass. l. LIII, p. 512.

27 L'organisation militaire du pays appelait aussi son attention. Il établit d'abord sur la rive gauche du Rhin deux camps de quatre légions chacun, destinés à réprimer à la fois les mouvemens de la population gauloise et les incursions germaniques[1]. Donnant en outre une nouvelle extension au système déjà mis en œuvre par Agrippa, il recommanda de transplanter en Gaule, le long du fleuve, soit de gré, soit de force, le plus de Germains qu'il se pourrait. On verra plus tard avec quelle rigueur ses ordres furent exécutés[2].

Quant à la population indigène, elle fut presque totalement désarmée dans les provinces du centre et du midi[3]. D'après les mœurs de l'ancienne société, tout Gaulois était soldat, tout Gaulois avait ses armes : Auguste restreignit cette capacité à une milice peu nombreuse qui se bornait à la police des villes et des campagnes. Les cités riches et populeuses furent obligées, il est vrai, d'entretenir chacune soit des cohortes d'infanterie, soit une division de cavalerie, équipées et

1. Commune in Germanos Gallosque subsidium. Tacit. Ann. l. IV, c. 5.

2. (Augustus) Suevos et Sicambros dedentes se.... in proximis Rheno agris collocavit. Sueton. August.—Quadraginta millia deditorum (Tiberius) suprà ripam Rheni in Galliâ collocavit. Idem, in Tiber.

3. V. plus bas la révolte de Sacrovir et de Florus.

exercées à la romaine[1]; mais ces troupes régu- 27
lières dépendirent uniquement des généraux et des gouverneurs romains; les cités n'eurent aucun droit sur elles : elles formèrent des corps auxiliaires toujours prêts à marcher contre les troubles du dedans ou du dehors, à la première réquisition des lieutenans de l'empereur. On sent combien aisément le séjour des mêmes camps, l'habitude d'une commune discipline, devaient les rapprocher des Romains, et les rendre enfin étrangères à leur patrie.

Ces mesures assuraient aux Romains la possession du territoire, il fallait encore celle des esprits: des améliorations successives la préparèrent avec sagesse. Une école fut fondée dans Augustodunum pour l'enseignement de la langue latine, de la législation et des sciences des Romains[2]. Massalie seconda par son influence forte et salutaire le développement de l'instruction[3]. Tolose, Arélate, Vienne[4], toutes les villes considérables de la Narbonnaise, instituèrent des gymnases où les lettres grecques et latines brillèrent d'un vif éclat, et de

1. Tacit. passim.—La division de cavalerie s'appelait *ala*, aile.

2. Liberalibus studiis. Tacit. Annal. l. III, c. 43.

3. Πόλις τοῖς βαρβάροις παιδευτήριον... φιλέλληνας κατεσκεύασε τοὺς Γαλάτας. Strab. l. IV, p. 181.

4. Palladia Tolosa. Martial. l. IX, ep. 101. — Vienna, l. VII, ep. 87.—Script. rer. Gallic. passim.

27 ce foyer elles se propagèrent rapidement dans les provinces chevelues. Toute la jeune noblesse gauloise se précipita avec passion au sein de cette carrière nouvelle, par ambition d'abord et par amour de la nouveauté, puis par sentiment et par plaisir; les familles opulentes, les villes même firent venir à grands frais, soit de Massalie, soit de Rome, des médecins et des professeurs de philosophie et d'éloquence[1]. Le goût de l'étude dans les classes élevées, celui de l'agriculture[2] dans le peuple, encouragés par le gouvernement, absorbèrent l'activité inquiète du caractère gaulois, et servirent merveilleusement de passage aux institutions de la conquête.

Venait enfin la question de l'ordre civil et de l'ordre religieux, fondement du premier chez les Gaulois : là se trouvait pour le réformateur le grand travail et le grand péril.

Le druidisme, par sa nature même, comme religion sacerdotale, comme doctrine scientifique, régulatrice des lois civiles et morales, comme magistrature divine et humaine, était incompatible avec toute civilisation étrangère, quelle qu'elle fût. Les révolutions intestines l'avaient dé-

1. Σοφιστὰς γοῦν ὑποδέχονται, τοὺς μὲν ἰδίᾳ, τοὺς δὲ αἱ πόλεις κοινῇ μισθούμεναι, καθάπερ καὶ ἰατρούς. Strab. loc. cit.—Idem, p. 195.

2. Ἀντὶ τοῦ πολεμεῖν πολιτεία καὶ γεωργία διὰ τὴν τῶν Ῥωμαίων ἐπικράτειαν. Strab. l. IV, p. 180.—Dio. Cass. l. XLIV, p. 262.

pouillé, il est vrai, de l'autocratie politique, mais il conservait l'empire absolu des mœurs et de la science. Auguste sentait toute l'étendue de sa puissance, et n'osa pas l'attaquer de front; il se contenta d'interdire aux Gaulois, citoyens romains, l'observance de ce culte, le déclarant contraire aux croyances romaines[1] : interdiction légitime, car l'empereur, dispensateur suprême du droit de cité, pouvait mettre à cette faveur toute condition qui lui semblait juste; il n'y avait point là violence ni persécution contre la foi transalpine. Il abolit aussi, comme barbare, la célébration complète des sacrifices humains, permettant seulement aux prêtres de faire une légère blessure aux fanatiques qui persisteraient à se dévouer, et de répandre sur l'autel ou le bûcher quelques gouttes de leur sang[2]. Mais en même temps que le système romain respectait en apparence les institutions druidiques, il travaillait en secret à les ruiner. Pour cela il fit alliance avec une doctrine ennemie du druidisme, coexistant près de lui sur le sol gaulois, et partageant avec lui le domaine des consciences gauloises : le lecteur devine que nous voulons parler du polythéisme gallique.

1. Religionem Druidarum apud Gallos tantùm civibus interdixit. Sueton. Tib. Cl. Cæs. c. 25.

2. Ut ab ultimis cædibus temperant, ità nihilominùs ubi devotos altaribus admovêre, delibant. Mel. l. III, c. 2.—Strab. l. IV.

27 Autant l'incompatibilité du druidisme avec le système général des croyances romaines était profonde et insurmontable, autant il existait de rapprochemens possibles entre ce système et celui du polythéisme gaulois, développement aussi d'une religion de la nature extérieure. Cette presque complète identité, nous l'avons dit plus haut, n'avait pas médiocrement frappé les Romains, lors de leur arrivée chez les nations du midi et de l'est. César avait témoigné une vive surprise de retrouver sur les rives de la Saône et de l'Allier les symboles religieux de Rome et de la Grèce : « Les Gaulois, écrivait-il, reconnaissent les dieux « des autres peuples, et ils ont de ces dieux à peu « près les mêmes idées que le reste du monde[1]. » Entre de telles croyances l'alliance était aisée. On connaît la parfaite tolérance des Romains à l'égard des cultes étrangers qui ne présentaient à leur politique ni obstacle ni péril ; ou, pour mieux dire, leur soin attentif à rapprocher, à fondre ensemble les religions homogènes, afin d'introduire aussi dans le dogme cette unité universelle, lien et sauve-garde de leur immense empire. Ainsi les Olympes de la Grèce et de l'Asie, assimilés à l'Olympe romain, avaient reçu en quelque sorte

1. De his eamdem ferè, quàm reliquæ gentes, habent opinionem. Cæs. bell. Gall. l. VI, c. 17.—V. ci-dessus, t. II, chap. I.

le droit de bourgeoisie romaine. Auguste l'octroya 27
à l'Olympe gaulois. Il donna le premier exemple public de la fusion des deux cultes, en dédiant un temple au dieu *Kirk* ou *Circius*[1], personnification de ce vent terrible qui désolait la côte narbonnaise : il fit construire le temple de *Kirk* et en régla le cérémonial, comme souverain pontife de la religion romaine, avec autant de pompe et de gravité que s'il se fût agi du dieu *Borée* ou du dieu *Éole*[2]. Bien plus, il ne recula point devant l'idée de devenir lui-même un dieu gaulois, et il permit que sa personne fût invoquée conjointement avec les esprits tutélaires par quelques cités et quelques villes ; leurs noms furent accolés sur les monumens[3], et Auguste prit place parmi les *génies* de la Gaule, jusqu'à ce que le temps fût venu pour lui de les détrôner tous à son profit.

La haute classe de la société gauloise s'empressa d'abjurer le druidisme ; au contraire, la religion officielle, qui promettait la faveur des conquérans sans violenter la conscience, vit se presser à ses autels tous les hommes qui avaient de l'ambition, ou qui commençaient à goûter les études de la

1. V. ci-dessus, t. II, c. I.

2. Divus certè Augustus templum illi (Circio), quùm in Galliâ moraretur, et vovit et fecit. Senec. Quæst. natur. l. v, c. 17.

3. AUGUSTO. SACRUM. ET. GENIO. CIVITATIS. BIT. VIV. Grut. inscr. p. 227, n. 4.—Et Al. passim.

27 Grèce et de l'Italie. De toutes parts s'élevèrent des temples où l'identité des deux cultes fut publiquement consacrée. On lut réunis sur la double inscription du même autel, les deux noms romain et gaulois appliqués au même symbole : *Mars* et *Camul*[1], au dieu de la guerre; *Diane* et *Arduinna*[2], à la déesse de la chasse; *Belen* et *Apollon*[3], au dieu de la lumière et de la médecine. *Belisana* ou *Minerve*, *Mercure* ou *Teutatès*[4], furent adorés indistinctement. Les dieux même qui n'avaient pas leurs correspondans sur l'Olympe romain, Rome les adopta à titre de *Dieux indigètes* : tels furent, parmi beaucoup d'autres, la déesse *Néhalénia* et *Hésus*, cette espèce de Mars sacerdotal[5], introduit par le druidisme au sein du polythéisme. De ce système dériva pareillement le mélange des représentations diverses de la même divinité, et l'accouplement quelquefois bizarre de ses attributs symboliques[6]. Plusieurs monu-

1. *Marti Camulo*. Grut. p. 56, n. 12. — Al. inscript. p. 40, n. 9. — *Cathbhal* et *Calma* (gaël.), fort, vaillant. Lluyd et Armstrong. — Dans une autre inscription, on lit *Marti Bela tu cadro*. *Cader* (kimr.) signifie *puissant*, *guerrier*.

2. *Deana*, *Arduinne*. V. ci-dessus, t. II, c. 1.

3. Herodian. Maximin. c. 171. — Jul. Capital. in Maxim. — Gruter. Inscript. p. 37, n. 5, 6, 7. — Auson. profess. Burdig. c. 4 et 10.

4. Plin. l. XXXIV, c. 7. — Inscript. passim.

5. V. ci-dessus, t. II, c. 1.

6. Inscript. et monum. ap. P. Montfaucon, et D. Martin. passim.

mens nous offrent en ce genre de curieux composés où l'imagination fougueuse et souvent très-subtilement métaphysique des Gaulois contraste à côté de l'élégante et régulière simplicité du génie grec[1]. Les autels collectifs devinrent très-communs. Tout le monde connaît les fameux bas-reliefs[2] où Jupiter en costume romain, Hésus en tablier de bûcheron, abattant un arbre, Castor avec son cheval, et le taureau aux trois grues[3], figurent successivement, et chacun à leur tour recevaient les adorations et l'encens des fidèles. 27

Mais ce mouvement qui entraînait les hautes classes de la société gauloise hors du druidisme, produisit dans les rangs inférieurs une inévitable réaction en faveur du culte attaqué. Son empire, restreint à la masse populaire, y regagna une force qu'il avait perdue depuis des siècles; il prit un caractère énergiquement national, en opposition à la conquête, et aux nouveautés qu'apportaient les conquérans; il fut le dépôt sacré des souvenirs et des institutions proscrites, le foyer où

1. Monum. ap. Montfaucon, Caylus, D. Martin. passim.

2. Ils furent trouvés en 1711, dans des fouilles faites au-dessous du chœur de Notre-Dame de Paris.

3. Un des bas-reliefs représente un taureau ayant une grue perchée sur la tête et deux autres sur le milieu du corps et sur la croupe. On lit au-dessous TARVOS TRIGARANVS. *Tarw* (cymr.). *Taro* (gaël.), *Taro* (armor.), taureau; *tri*, trois; *garan* (cym. gaël.) grue.

27 venaient se ranimer l'espérance des patriotes et la haine contre l'étranger. Lui-même, en se retrempant dans l'énergie du peuple, retrouva plus de fanatisme et de vie; et il paraîtrait aussi que, redevenu plus cruel et multipliant dans l'ombre les sacrifices humains, il provoqua jusqu'à un certain point et justifia les persécutions sanglantes dont il fut plus tard l'objet. Il n'avait joué aucun rôle politique durant la guerre de l'indépendance où un seul druide, Divitiac, se signale, non comme prêtre, mais comme notable citoyen et magistrat civil; et son caractère distinctif est le goût de la civilisation, l'enthousiasme pour les lumières et l'ordre social de Rome. Les récits qui vont suivre nous montreront des druides, non plus isolés, mais en corps, mais environnés de tout l'attirail religieux, de la terreur des excommunications, de l'autorité des prophéties : ils tenteront de ressusciter la vieille société gauloise; c'est par eux que se relèvera, au bout de cent ans, le vieux drapeau abattu par César, et que la Gaule croira quelques jours encore *à l'empire et à la liberté*[1].

Ce vaste plan d'une entière régénération de la Gaule exigeait, pour arriver à une prompte et pleine réussite, que la Bretagne ne fût plus libre.

1. Imperium, libertas Galliarum. V. ci-dessous la révolte de Civilis.

Auguste le comprit : il médita, il prépara même une expédition contre cette île; mais, au moment de franchir le détroit, il reçut, dit-on, des chefs bretons une ambassade pacifique qui le désarma[1], ou, ce qui paraîtrait plus vraisemblable, les difficultés de l'entreprise, se présentant de nouveau à son esprit, l'effrayèrent, et il en laissa les périls ou la gloire à ses successeurs. 27

Il s'occupa alors du travail non moins important d'aplanir les communications entre la Gaule et l'Italie à travers les Alpes, et engagea, tant par lui que par ses lieutenans, une lutte opiniâtre avec les tribus montagnardes. Toutes celles, gauloises ou liguriennes, qui s'étaient jusque-là maintenues indépendantes, furent soumises, et le plus souvent exterminées par des mesures iniques et cruelles, mais nécessaires au grand but que Rome se proposait. Ainsi quarante-quatre mille Salasses, saisis par surprise, et enlevés de leurs villages, furent vendus à l'encan, sous la condition expresse aux acheteurs de les emmener dans des contrées éloignées, et de ne pouvoir leur rendre la liberté qu'au bout de vingt ans[2]. Une colonie fut établie sur leurs terres, pour contenir dans le devoir les

(26 à 27 in margin beside "Il s'occupa alors du travail non moins impor-")

1. Serves iturum Cæsarem in ultimos
Orbis Britannos.
Hor. l. I. od. 35.—Strab. l. IV.

2. Strab. l. IV, p. 205.—Dio. Cass. l. LIV, p. 538.—Plin. l. III, c. 21.

26 à 14 restes dispersés de ce peuple : trois mille hommes des cohortes prétoriennes (c'était la garde de l'empereur) y furent transplantés, et formèrent la ville d'*Augusta-Prætoria*[1]; une seconde colonie occupa la capitale des Ligures Taurins, et lui donna le même nom d'*Augusta*[2]; une troisième *Augusta*[3] fut fondée aussi chez les Vagiens. Un petit roi nommé Cotte ou Cottius, maître des plus hautes vallées des Alpes occidentales, après avoir échappé quelque temps, par sa position, aux attaques des Romains, sollicita leur amitié, et, pour aller au-devant de leurs vœux, fit construire par ses sujets une large route qui traversait ses montagnes : c'était un acte formel et irrévocable de soumission [4]. La route du roi Cottius, aujourd'hui celle du Mont-Cenis, devint bientôt la plus fréquentée des routes alpines, et cette partie de la chaîne prit et garda le nom d'*Alpes cottiennes*[5].

Auguste rendit la Narbonnaise au peuple et

1. Aujourd'hui Aoste dans la vallée de ce nom.

2. Aujourd'hui Turin.

3. Augusta Vagiennorum. Les Vagiens, peuple du diocèse d'Embrun.

4. Rex Cottius, perdomitis Galliis, solus in angustiis latens, inviâque locorum asperitate confisus, lenito tandem tumore, in amicitiam Octaviani receptus principis, molibus magnis ad vicem memorabilis muneris (vias) extruxit. Amm. Marcel. l. xv, c. 10.

5. Alpes Cottiæ, Cottianæ. Ἡ τοῦ Κοττίου γῆ. Strab. l. iv, p. 204.

au sénat, après l'avoir administrée cinq ans [1], 22
mais il conserva à perpétuité la Gaule chevelue. Ses réformes avaient excité dans cette dernière province des troubles sérieux; le mélange de nations autrefois rivales ou ennemies, et la conduite partiale du vainqueur, occasionaient sur tous les points des dissensions domestiques [2]; de plus le dénombrement ne marchait qu'avec une excessive lenteur au milieu des soulèvemens et des obstacles de toute sorte [3], et la pesanteur du nouvel impôt était l'objet de plaintes universelles. Auguste essaya de calmer cette agitation par sa
présence; il fit un second voyage en Gaule, neuf 16
ans après l'assemblée de Narbonne. Il y reçut les dénonciations les plus graves contre Licinius, son procurateur. Ce Licinius était Gaulois de naissance. Prisonnier des Romains pendant la guerre de l'indépendance, il avait été esclave, puis affranchi de Jules César : Auguste le chargea de l'intendance de la Gaule, parce qu'il connaissait bien le pays, et qu'il était habile dans la science fiscale. Sa conduite à l'égard de ses compatriotes fut pleine d'arrogance et d'inhumanité. Entouré d'une petite cour à Lugdunum, il opprimait in-

1. Dio. Cass. l. LIV, p. 523.

2. Ἔν τε γὰρ ἀλλήλοις ἐστασίαζον. Dio. Cass. l. LIV, p. 528.

3. Tumultus ob censum exortus. T. Liv. epit. CXXXVII. — Dio. Cass. l. LIV, p. 533.

16 solemment le pays; il *régnait*, pour employer l'expression d'un écrivain romain [1]. Ses extorsions s'élevèrent à un point d'audace presque incroyable, et il suffira d'en faire connaître un seul trait. Comme les tributs se levaient et se payaient par mois, il imagina une nouvelle division du temps; et, profitant du changement de nom que la flatterie avait fait subir aux deux mois de juillet et d'août, consacrés à Jules César et à Auguste, il fit son année de quatorze mois, afin d'en tirer quatorze contributions au lieu de douze. « Décembre, « disait-il, est bien, comme son nom l'indique, le « dixième mois, » et il en ajoutait, en l'honneur de l'empereur, deux autres, qu'il appelait onzième et douzième [2].

15 Lorsque les crimes de Licinius furent dénoncés à Auguste, il ne sut que répondre : il condamnait en partie, et en partie excusait son intendant, feignait d'ignorer certains faits, et de ne pas ajouter foi aux autres; honteux qu'il était d'un tel ministre, mais n'osant pas avouer hautement ses infamies. Tout annonçait à Licinius une chute

1. (Lugduni) multos annos Licinius regnavit. Senec. Lud. p. 918.

2. Λέγων τὸν μῆνα τοῦτον τὸν Δεκέμβριον καλούμενον, δέκατον ὄντως εἶναι, καὶ δεῖν διὰ τοῦτο αὐτοὺς καὶ τοὺς δύο τοὺς Αὐγούστους (ὧν τὸν μὲν ἑνδέκατον, τὸν δὲ δωδέκατον ὠνόμαζε) νομίζειν, καὶ τὰ χρήματα τὰ ἐπιβάλλοντα αὐτοῖς ἐσφέρειν. Dio. Cass. l. LIV, p. 535.

et un châtiment prochain, lorsqu'il eut recours à 15
un puissant moyen de justification. Il conduisit le prince dans le lieu secret où étaient renfermés les fruits de ses rapines : « Seigneur, lui dit-il, « voilà ce que j'ai amassé pour toi et pour le peu« ple romain, de peur que les Gaulois, possesseurs « de tant d'or, ne s'en servissent contre vous; je « l'ai conservé pour toi, et je te le remets[1]. » Auguste prit le trésor, et Licinius fut sauvé. Cette impunité accrut l'irritation à tel point, qu'un des plus notables citoyens de la Gaule forma le projet de tuer l'empereur; il devait, au retour de ce dernier en Italie, l'accoster dans quelque endroit périlleux des Alpes, comme pour lui faire une demande, se jeter sur lui, et le pousser dans un précipice; il confessa depuis que la physionomie calme et sereine du Romain l'avait arrêté au moment même de l'exécution, et lui en avait enlevé le courage[2].

Chargé de continuer le dénombrement, Dru- 12
sus, beau-fils de l'empereur, jeune homme rempli de courage et de vertus brillantes, conduisit avec sagesse et douceur cette difficile opération;

1. Ἐξεπίτηδες ταῦτα, ὦ δέσποτα, καὶ ὑπὲρ σοῦ καὶ ὑπὲρ τῶν ἄλλων Ῥωμαίων ἤθροισα. Idem, ibid.

2. Vultu erat adeò tranquillo serenoque, ut quidam è primoribus Galliarum confessus sit inter suos eò se inhibitum ac remollitum quominùs... Sueton. August. n. 79.

12 il sut mériter l'affection de tous, et il en profita pour ramener vers son père les sentimens de la province. Afin d'imprimer à cette sorte de réconciliation [1] un caractère solennel, ineffaçable, sacré, il imagina de la faire concourir avec l'établissement du culte de Rome et d'Auguste, comme divinités tutélaires de la Gaule. L'assemblée générale des États convoquée dans Lugdunum vota à l'unanimité un autel et un sacerdoce aux nouveaux dieux [2]. Un temple magnifique leur fut construit à la pointe de la presqu'île, au confluent de la Saône et du Rhône; et le nom des soixante principales cités chevelues fut gravé sur l'autel: ces cités furent en outre représentées à l'entour par soixante statues, au-dessus desquelles s'élevait la statue colossale de la Gaule [3]. L'Éduen C. Julius Vercundaridubius, pontife du nouveau sacerdoce des *flamines augustales*, célébra l'inauguration de ce temple [4], au milieu d'un immense concours de

1. Dio. Cass. l. XLIV, p. 543.—Tumultus... compositus. Tit. Liv. epit. CXXXVII.

2. Τό τε ἱερὸν τὸ ἀναδειχθὲν ὑπὸ πάντων κοινῇ τῶν Γαλατῶν Καίσαρι τῷ Σεβαστῷ, πρὸ ταύτης ἵδρυται τῆς πόλεως (Λουγδούνου) ἐπὶ τῇ συμβολῇ τῶν ποταμῶν. Strab. l. IV, p. 192.

3. Ἔστι δὲ βωμὸς ἀξιόλογος ἐπιγραφὴν ἔχων τῶν ἐθνῶν ξ' τὸν ἀριθμὸν, καὶ εἰκόνες τούτων ἑκάστου μία, καὶ ἄλλος μέγας. Idem, ibid.

4. Ara D. Cæsari ad confluentem Araris et Rhodani dedicata, sacerdote C. Jul. Vercundaridubio Æduo. Tit. Liv. epit. CXXXVII. —Suet. Tib. Claud. n. 2.—SACERDOS. ROM. ET AUG. AD. ARAM. AD. CONFLUENTES. Grut. p. 13, n. 15, et Al. plur. ins. passim.

peuple, et une fête annuelle y fut instituée à per- 12
pétuité[1]. Par une flatterie de plus, la Narbonnaise joignit au culte de l'empereur celui de sa femme Livia-Julia-Augusta[2]. Il n'y eut guère de ville qui ne se signalât par son zèle religieux en l'honneur de Rome et des Augustes[3]. Dans les temples publics, dans les oratoires particuliers, dans les bois sacrés[4], l'encens fuma, le sang des victimes et le vin coulèrent au nom du despote qui imposait les lois politiques[5]; la conscience des peuples fut mise sous le joug comme leur liberté, et le regret de l'indépendance perdue ne fut plus seulement révolte, il fut impiété et sacrilège.

La Gaule étant pacifiée, Drusus s'occupa de la 9
Germanie; il plaça des postes retranchés le long de la Meuse, et fit construire sur la rive gauche du Rhin quarante petits forts ou châteaux[6], pour la défense de la frontière; puis il passa le fleuve,

1. Dio. Cass. l. xliv, p. 543. — Suet. in Claud. et C. Calig. — Juven. sat. I, v. 44.

2. Dea Augusta Vocontiorum... Liviæ Aug. Deæ municip. — Inscript. ap. D. Bouq. t. I, p. 137. — Cf. Hist. gén. du Languedoc, t. I, p. 108.

3. Inscript. passim. ap. D. Bouq. et D. Vaissette.

4. Lucus Augusti, *Luc* en Dauphiné, à une lieue de *Die*, Dea Augusta.

5. Inscript. de l'autel de Narbonne. Hist. gén. du Languedoc, t. II, p. I.

6. Flor. l. III, c. 12.

9 et combattit brillamment en plusieurs rencontres. Les Gaulois se distinguèrent sous sa conduite, principalement les cohortes nerviennes avec leurs tribuns Anect et Senect, qui se faisaient appeler, afin de latiniser leurs noms, Anectius et Senectius[1]. Drusus poussa ses victoires jusqu'à l'Elbe. Là, il touchait à la Chersonèse, antique domaine des Kimris. De faibles restes de ce peuple s'y conservaient encore. « Il était peu nombreux, dit un « historien, mais on pouvait reconnaître, aux dé« bris de ses anciens campemens, quel vaste terri« toire et quelle puissance il avait jadis possédés[2]. » Effrayés de l'approche des Romains, les Kimris envoyèrent une ambassade à l'empereur pour lui demander son amitié, et leurs députés portèrent à Rome en présent une de ces chaudières consacrées à leurs sanguinaires superstitions[3]. Le choix de l'offrande peut paraître bizarre, mais les Kimris savaient probablement qu'ils l'adressaient à un Dieu. Cette poignée d'hommes formait alors les seuls représentans libres de leur race au nord du Rhin; tous les autres peuples kimriques et la

1. Inter primores pugnaverunt Senectius et Anectius, tribuni civitatis Nerviorum. Lit. Liv. epit. cxxxix.

2. Parva civitas, sed gloriâ ingens, veterisque famæ latè vestigia manent, utrâque ripâ castra, ac spatia, quorum ambitu nunc quoque metiaris molem manusque gentis. Tacit. Germ. c. 37.

3. Strab. l. vii, p. 203.

plupart des Kimro-Galls avaient été exterminés 9
ou domptés successivement par les nations germaines; le pays des Boïes hercyniens venait d'être tout récemment conquis par les Marcomans, et les Boïes réduits en servitude ou expulsés[1]. A partir de cette époque, la langue et les mœurs teutoniques ou slaves règnent seules dans tous les lieux qu'avait occupés la race gauloise au nord du Rhin.

Drusus étant mort, cette même année, d'une 8
chute de cheval, Tibère, son frère et son successeur, continua la guerre en Germanie avec non moins de bonheur. Vainqueur des Suèves et des Sicambres, il força quarante mille de leurs captifs à s'établir sur la rive gauche du Rhin[2]. On vit alors plusieurs de ces tribus suèves qui, après avoir suivi jadis Arioviste en Gaule, en avaient été expulsées par César, y rentrer de nouveau contre leur gré : tels furent les Némètes et les Vangions[3]. C'est encore à l'époque qui nous occupe qu'on doit placer l'établissement d'une peuplade ger-

1. Manet adhuc *Boiemi* nomen... quamvis mutatis cultoribus. Tacit. Germ. c. 28. — Vel. Pat. l. II, c. 108. — *Boïo-hæmum*, *Boïo-heim* signifie en langue germanique *demeure des Boïes*.

2. Quadraginta millia deditiorum trajecit in Galliam... Sueton. Tiber. n. 9. — Idem, August. c. 21.

3. Tacit. German. c. 28. — Plin. l. IV. c. 17. — Ptolem. l. II, c. 9. — Lucan. l. I, v. 431.

8 manique qui joua bientôt un grand rôle. Chassée du territoire de sa nation, par suite d'une violente guerre domestique[1], une tribu des Cattes arriva vers le cours inférieur du Rhin, et s'empara de l'île appelée par les Gaulois *Batavie*[2], comprise entre les deux branches de ce fleuve. Loin d'inquiéter les *Bataves*, c'est le nom que reçurent et adoptèrent les nouveau-venus, les Romains s'empressèrent de faire alliance et amitié étroite avec eux, ne leur demandant de tribut que celui de leurs armes et de leur courage[3]. L'intrusion de ce peuple eut, comme on le verra plus tard, une grande influence sur les destinées ultérieures du pays.

Ère moderne.

Quintilius Varus, qui remplaça Tibère en Ger-
10 manie, s'étant laissé surprendre près du Weser par Arminn[4] ou Arminius, le héros de la liberté teutonique, trois légions romaines périrent tout entières avec leur commandant. Cette nouvelle accabla l'empereur; il crut voir les Germains aux portes de Rome; il crut voir la Gaule soulevée, précédant l'invasion des Barbares au-delà des Alpes.

1. Cattorum quondam populus, et seditione domesticâ in eas sedes transgressi, in quibus pars romani imperii fierent. Tacit. loc. cit.

2. V. ci-dessus, t. II, c. I.

3. Exempti oneribus et collationibus, et tantùm in usum præliorum sepositi. Tacit. ub. supr.

4. *Ar*, *er*, *ehr*, honneur; *minn*, *mann*, homme.

Dans sa frayeur, il ordonna de chasser de la ville, 10
et probablement de toute l'Italie, les Gaulois et les Germains qui s'y trouvaient, soit pour leurs affaires de négoce et de plaisir, soit en qualité de soldats dans la garde prétorienne[1]: les militaires furent relégués dans les îles voisines, les simples voyageurs expulsés. Cependant les Gaules ne se soulevèrent point. Tibère, qui s'y rendit en toute hâte, passa trois années à mettre le pays en état de défense, et pénétra enfin en Germanie, où il fit une incursion assez heureuse, mais sans éclat. A son neveu Germanicus, fils de Drusus, était réservé l'honneur de venger le désastre de Rome.

Sur ces entrefaites, Auguste mourut, léguant l'empire à Tibère. Déjà pillées sous le gouvernement précédent, les Gaules se virent livrées à des excès intolérables sous l'administration dure et insouciante du nouveau prince. Les impôts croissant, il fallut que les particuliers et les villes empruntassent à gros intérêts; de là les dettes accumulées, les expropriations et une misère sans terme.

Deux hommes essayèrent de tirer leur pays de 21
ce déplorable état; tous deux appartenaient en même temps à la vieille noblesse gauloise et à

1. Ἐπειδή τε συχνοὶ ἐν τῇ Ῥώμῃ καὶ Γαλάται καὶ Κελτοὶ οἱ μὲν ἄλλως ἐπιδημοῦντες, οἱ δὲ καὶ ἐν τῷ δορυφορικῷ στρατευόμενοι ἦσαν. Dio. Cass.

21 cette autre noblesse de date récente que formaient les familles décorées du droit de cité romaine, et honorées autrefois du patronage de Jules César : c'étaient le Trévire Julius Florus et l'Éduen Julius Sacrovir. Tous deux, Sacrovir surtout, exerçaient sur la haute classe des Gaules une grande autorité. Les talens politiques du noble Éduen n'étaient pas moins estimés que sa bravoure; il connaissait bien les Romains, et savait se montrer tantôt souple et rusé, tantôt ferme et opiniâtre, suivant le temps. Quant à Florus, il avait la réputation d'un guerrier intrépide, possédait une clientèle nombreuse, et n'était pas sans influence sur les Belges, organisés à la romaine, et introduits comme auxiliaires dans les camps romains. Il se chargea de préparer une insurrection en Belgique, tandis que Sacrovir solliciterait les peuples du centre et de l'ouest. Sans perdre un moment, ils se mirent à sonder de tous côtés les chefs et la multitude, tenant des conciliabules secrets, parcourant les assemblées publiques et particulières, et partout se répandant en plaintes amères « sur l'éternité des impôts, sur les usures, « sur l'arrogance et la cruauté des commandans[1].

1. Igitur per conciliabula et cœtus seditiosa disserebant, de continuatione tributorum, gravitate fœnoris, sævitiâ ac superbiâ præsidentium. Tacit. Annal. l. III, c. 40.

« Ils représentaient le mécontentement de l'Ita- 21
« lie, opprimée par un mauvais empereur; les
« désordres survenus dans les légions de l'orient.
« — Voilà le temps ou jamais de recouvrer notre
« liberté, s'écriaient-ils; autant nous avons de
« ressources pour la guerre, autant l'Italie est
« épuisée; la population romaine a perdu toute
« vigueur; ce sont les étrangers qui font la force
« de ses armées [1]. »

Les deux Gaulois réussirent au-delà de leurs espérances, et il n'y eut presque pas de cités où ces semences de révolte ne portassent fruit [2]. Une grande conjuration commença donc à s'organiser sous la direction de Sacrovir, qui la conduisit lentement, avec prudence, recommandant de ne rien brusquer, d'attendre que toutes les cités conjurées fussent en mesure, et que lui-même donnât le signal. Ces sages projets furent déjoués par l'impatience de deux peuples, les Andes ou Andégaves et les Turons, qui prirent inopinément les armes [3]. Les troupes romaines se mirent aussitôt

1. Egregium resumendæ libertatis tempus, si ipsi florentes, quàm inops Italia, quàm imbellis urbana plebs, nihil validum in exercitibus, nisi quod externum, cogitarent. Tacit. Annal. l. III, cap. 40.

2. Haud fermè ulla civitas intacta seminibus ejus motûs fuit. Tacit. Ann. l. III, c. 41.

3. Sed erupère primi Andecavi et Turonii. Tacit. Ann. l. III, c. 14.

21 en marche : le lieutenant Acilius Aviola, avec la cohorte en garnison à Lugdunum, entra sur le territoire andégave, et un corps de légionnaires des bords du Rhin alla combattre les Turons. L'éveil était donné, et c'en était fait de la conjuration, si les autres cités eussent entrepris de soutenir celles-ci ; mais, loin de là, elles parurent les condamner et s'élever contre elles. De toutes parts arrivèrent aux généraux romains des protestations d'attachement, des accusations contre les insurgés ; c'était à qui signalerait son zèle ; on offrit même des secours « pour châtier l'ingra« titude des rebelles, pour étouffer cette criminelle « tentative contre l'empereur et le peuple romain. » Les chefs des conjurés se rendirent presque tous auprès d'Aviola ; Sacrovir amena de plus au lieutenant un corps de volontaires éduens dont il était sûr. Dans les différentes batailles qui furent livrées, Sacrovir combattait toujours au premier rang, sans casque et la tête découverte, ce qu'il faisait, disait-il, « pour montrer sa valeur [1]. » Mais les Romains soupçonnèrent bientôt, d'après le rapport de quelques prisonniers, que le chef éduen avait encore un autre motif, celui de se faire reconnaître des insurgés, qui l'épargnaient

1. Spectatus et Sacrovir, intecto capite, pugnam... ciens, ostentandæ, ut ferebat, virtutis. Tacit. l. cit.

et ne dirigeaient point leurs traits de son côté. 21
Le cas était grave; Aviola en écrivit à Tibère, qui négligea l'avis[1]; et, après la soumission des Andégaves et des Turons, Sacrovir rentra paisiblement dans ses foyers.

Pendant ce temps, Florus poursuivait ses projets en Belgique, mais avec péril, car il lui fallut conspirer sous les yeux et presque sous les épées de deux camps ennemis. Les Romains avaient levé dans la capitale des Trévires un corps de cavalerie, qu'ils disciplinaient suivant leur tactique. Florus fit tout ce qu'il put pour le gagner; il l'excitait à commencer la guerre par le massacre des trafiquans romains établis dans la ville. Une partie de ces cavaliers se laissa entraîner, mais la plupart résistèrent. Après cette tentative malheureuse, le chef trévire réunit ses cliens et ses débiteurs, et chercha à gagner avec eux la forêt des Ardennes[2], afin de s'y retrancher et d'y former un foyer d'insurrection; mais les légions du haut et du bas Rhin, arrivant par des chemins opposés, lui fermèrent passage. En même temps Julius Indus, compatriote et ennemi personnel de Florus, par là même plus ardent à servir les Romains, se mit à la tête

1. Consultus super eo Tiberius, adspernatus est indicium. Tacit. loc. cit.

2. Aliud vulgus obæratorum aut clientium arma cepit : petebantque saltus, quibus nomen Arduenna... Tacit. Annal l. III, c. 42.

de la cavalerie fidèle, chargea cette multitude d'insurgés en désordre, et la dispersa facilement[1]. Florus, caché dans le fond des bois, trompa quelque temps les recherches du vainqueur; voyant enfin toutes les issues, autour de sa retraite, occupées par des soldats, il se tua de sa propre main. L'insurrection du nord finit avec lui.

Dans les cités du centre, le mouvement fut plus grave, par la double raison de la puissance de ces peuples et de l'éloignement des légions. Les cohortes éduennes disciplinées, troupe auxiliaire de réserve, et seule force armée que les Romains tolérassent dans le pays, se déclarèrent pour Sacrovir. S'étant emparées d'Augustodunum (l'ancienne Bibracte), elles y proclamèrent l'affranchissement de la Gaule. Il y avait, comme on sait, dans cette ville une école célèbre, où la jeune noblesse gauloise venait étudier la langue et les sciences des Romains[2]; il s'y trouvait aussi un gymnase pour les *crupellaires*, esclaves publics affectés au métier de gladiateurs, et qui combattaient revêtus d'une armure en fer d'une seule pièce. Cette armure, en leur enlevant le libre usage de leurs membres, les rendait impé-

1. Cum delectâ manu Julius Indus, è civitate eâdem, discors Floro, et ob id navandæ operæ avidior... Idem, ibid.

2. Nobilissimam Galliarum sobolem liberalibus studiis ibi operatam... Tacit. Ann. l. III, c. 43.

nétrables aux coups de leurs adversaires, mais 21
incapables d'en porter eux-mêmes[1].

Le premier acte de Sacrovir fut d'enrôler la jeune noblesse des écoles; il n'y gagnait pas seulement des soldats, mais des otages qui lui répondaient de presque toutes les grandes familles de la Gaule; il s'empara aussi des crupellaires. Les conjurés avaient fabriqué des armes en cachette[2], Sacrovir les distribua aux jeunes étudians et aux habitans d'Augustodunum. Une foule de paysans et de peuple des villes éduennes accourut autour de lui, et il compta bientôt sous ses drapeaux jusqu'à quarante mille hommes; mais huit mille seulement portaient l'armure complète du légionnaire romain, le reste n'avait que des épieux, des coutelas et d'autres instrumens de chasse. Ce noyau se grossissait encore chaque jour de volontaires des cités voisines, qui, sans autorisation publique, mais par une connivence tacite de leurs magistrats, accouraient servir les insurgés. Les Séquanes seuls se déclarèrent ouvertement et

1. Servitiis gladiaturæ destinati, quibus, more gentico, continuum ferri tegimen (*crupellarios* vocant) inferendis ictibus inhabiles, accipiendis impenetrabiles. Tacit. Ann. l. III, c. 43. — La dénomination de *crupellaire*, paraît avoir exprimé la gêne imposée aux combattans par cette bizarre armure. *Crup*, en langue gallique, signifie *resserrer* et aussi *rendre impotent; crupach* et *crioplach*, perclus, manchot; *cripple*, en langue anglaise actuelle.

2. Arma occultè fabricata. Tacit. Annal. l. III, c. 43.

21 s'organisèrent à l'exemple des Édues [1]; les autres cités hésitaient; bien que sincèrement dévouées à la cause de l'indépendance, elles voulaient pourtant attendre, examiner comment la lutte s'engagerait, et laisser des nations plus puissantes qu'elles porter et recevoir les premiers coups.

Cependant deux légions et un corps d'auxiliaires germains ou belges, partis des bords du Rhin, entrèrent sur le territoire séquanais. Silius, qui les commandait, dispersa dans un premier combat les troupes insurgées, fit dévaster tous les villages sur sa route, et marcha à grandes journées vers Augustodunum pour attaquer les forces de Sacrovir [2]. Dans l'impatience de piller ce pays, le plus riche de toute la Gaule, tous, chefs et soldats, montraient une ardeur inaccoutumée, ils murmuraient contre les haltes, ils s'indignaient des retards de la nuit : « Voir l'ennemi et en être vu, s'écriaient-« ils, voilà tout ce qu'il nous faut pour vaincre [3]. » A douze milles d'Augustodunum ils découvrirent l'armée gauloise rangée dans une plaine; les crupellaires, avec leur vêtement de fer, garnissaient

1. Nondum apertâ consentione, sed viritim promptis studiis. Idem, ibid.

2. Tacit. Ann. l. III, c. 45.

3. Viderent modò adversos, et adspicerentur; id satis ad victoriam. Tacit. Ann. l. III, c. 45.

le front de bataille ; les cohortes et les volontaires 21
armés de toutes pièces formaient les ailes, la multitude était placée derrière. Monté sur un cheval superbe et entouré des chefs insurgés, Sacrovir parcourait les premiers rangs, aiguillonnant par ses discours le courage des Gaulois. Il leur rappela les vieux exploits de la Gaule, et les revers dont elle avait jadis affligé Rome [1]. « Songez, leur « disait-il, combien la liberté sera glorieuse après « la victoire ! combien la servitude serait plus ac« cablante après une nouvelle défaite ! » Son discours ne fut ni long, ni d'un grand effet, car les légions s'avançaient en bataille, et la multitude insurgée, sans discipline ni habitude de la guerre, ne voyait et n'entendait déjà plus rien [2].

De son côté, Silius ne cessait de crier aux siens « qu'il serait honteux pour les vainqueurs de la « Germanie de regarder les Gaulois comme un « ennemi ; une cohorte avait suffi contre les Tu« rons, une division de cavalerie contre les Tré« vires rebelles ; quelques bataillons avaient mis « en fuite les Séquanes ; les Édues, riches et vo« luptueux, seraient encore moins redoutables [3].

1. Memorare veteres Gallorum glorias, quæque Romanis adversa intulissent. Tacit. loc. cit.

2. Inconditique ac militiæ nescii oppidani, neque oculis, neque auribus satis competebant. Tacit. Ann. l. III, c. 46.

3. Quantò pecuniâ dites et voluptatibus opulentos, tantò magis imbelles Æduos. Idem, ibid.

21 « Romains, ajouta-t-il, vous avez vaincu d'avance, « poursuivez des fuyards! » Des acclamations universelles accueillirent ces paroles, et Silius donna le signal du combat.

La cavalerie romaine enveloppa les flancs de l'armée gauloise, tandis que les légions l'attaquaient par le front. Les ailes firent peu de résistance et plièrent; à cette vue, le centre rempli par ces paysans presque sans armes, se débanda, entraînant avec lui les cohortes qui tenaient encore. Les crupellaires, dont l'armure ne laissait prise ni au javelot ni à l'épée, arrêtèrent plus long-temps les légions. Pour en venir à bout, les soldats romains, s'armant de haches et de cognées, comme s'ils avaient à rompre une muraille, fendaient à la fois le corps et la cuirasse; d'autres avec des leviers et des fourches culbutaient ces pesantes masses qui, une fois renversées, faisaient de vains efforts pour se relever[1]. Sacrovir, entraîné dans la fuite des siens, arriva à Augustodunum, où il espérait encore se défendre; mais trouvant le peuple et les magistrats découragés, craignant même qu'ils ne le livrassent au vainqueur[2], il se réfugia avec ses plus chers amis dans sa maison de

1. Miles, correptis securibus et dolabris, ut si murum perrumperet, cædere tegmina et corpora; quidam, trudibus aut furcis, inertem molem prosternere... Tacit. Ann. l. III, c. 46.

2. Metu deditionis. Tacit. loc. cit.

campagne, voisine de la ville. Ils y mirent le feu; 21
quand la flamme commença à les gagner, Sacrovir se poignarda, et ses compagnons s'entretuèrent. Tel fut le bûcher qui consuma ces nobles et malheureux défenseurs de la liberté gauloise [1].

Il ne paraît pas que de grandes vengeances aient suivi la réduction des Édues; Tibère, ombrageux et détesté, se souciait peu de prolonger des troubles qui réjouissaient les ennemis de sa tyrannie, et trouvaient presque des complices à Rome, au sein même du sénat [2]. D'ailleurs de nouvelles incursions des Germains, plus vives et plus redoutables que toutes celles qui avaient eu lieu depuis Auguste, vinrent absorber à propos l'attention des vainqueurs et des vaincus. Pour défendre la ligne du Rhin de concert avec les légions, les cités gauloises se dégarnirent de leurs milices; la vie des camps établit des rapprochemens favorables à une réconciliation mutuelle; et comme l'empereur n'envoyait point de renforts à ses armées [3], les préfets romains militaires et civils se virent dans la nécessité de ménager beaucoup la population transalpine, afin d'obtenir de gré les sub-

1. Tacit. Ann. l. III, c. 46.—Vell. Paterc. l. II, c. 129.

2. Tacit. Ann. l. III, c. 47.

3. Gallias à Germanis vastari neglexit. Suet. in Tiber. n. 41.—Tacit. Ann. l. IV, c. 72 et 73. S. Aurel. Vict. epit. c. 2.

21 ventions en hommes et en argent que la force ne pouvait plus imposer.

A Tibère succéda Caïus César, surnommé *Caligula*. Sous prétexte de porter la guerre au-delà du Rhin, cet indigne fils de Germanicus vint pro-
39 mener de ce côté des Alpes sa folie cruelle. Il resta peu de temps dans le voisinage de l'ennemi, qu'il ne vit même pas; et après une longue suite d'extravagances et de lâchetés, il se retira à Lugdunum, satisfait de sa campagne, et la jugeant digne des honneurs du triomphe. Mais ses prisonniers germains étaient en très-petit nombre. Pour remédier à ce désagrément, il fit choisir en Gaule dans toutes les classes de la population, même parmi la plus haute noblesse, les hommes les plus grands, et, comme il disait, de *taille triomphale* [1]; il les habilla à la manière germaine, leur donna des noms germains, les força d'apprendre la langue teutonique, de faire croître et rougir leurs cheveux [2] (usage anciennement gaulois, mais tombé en désuétude depuis la conquête);

1. Galliarum procerrimum quemque, et, ut ipse dicebat, ἀξιοθριάμβευτον ac nonnullos è principibus legit ac seposuit ad pompam. Suet. C. Calig. n. 47.

2. Coëgitque non tantum rutilare, et submittere comam, sed et sermonem germanicum addiscere, et nomina barbarica ferre. Idem, ibid.

puis il les envoya à Rome, comme de véritables 39
Germains, attendre dans les cachots son retour et la solennité de son ovation.

« La richesse des Gaulois, disent les historiens, « avait enflammé la cupidité de Caïus ; c'était sur- « tout pour les piller qu'il avait passé les Alpes [1]. » Il soumit les peuples et les particuliers à des taxes exorbitantes sous le nom de dons volontaires, et ceux qui murmuraient de ses violences, il confisquait leurs biens qu'il vendait ensuite lui-même à l'enchère, beaucoup au-delà de leur valeur. Provinciaux, fédérés, citoyens romains, nul n'était épargné ; il suscitait des délateurs, il imaginait des conspirations pour avoir un prétexte de tuer et de dépouiller. Un jour qu'il jouait aux dés, la chance lui étant contraire, il se leva de table, et se fit apporter les registres des taxes de la province : il désigna quelques-uns des plus imposés à la mort, et revenant vers ses compagnons : « Vous « autres, leur dit-il, vous jouez pour quelques mi- « sérables drachmes ; moi, d'un seul coup, je viens « d'en gagner cent cinquante millions [1]. »

Une conspiration, réelle du moins, mais étrangère à la Gaule, suggéra à ce furieux l'idée d'un genre d'extorsion bizarre et jusqu'alors inoui.

1. Ὑμεῖς περὶ ὀλίγων δραχμῶν ἀγωνίζεσθε, ἐγὼ δὲ εἰς μυρίας καὶ πεντακισχιλίας μυριάδας ἤθροισα. Dio. l. LX, p. 656.

39 Quelques nobles romains avaient résolu sa mort; ses sœurs même, Agrippine et Julie, trempèrent dans le complot. Caïus bannit celle-ci, et fit vendre à Lugdunum où il se trouvait, en place publique, leurs meubles, leurs joyaux, leurs esclaves, et jusqu'à leurs affranchis : la vente produisit beaucoup. Encouragé par ce succès, il étendit la spéculation, faisant venir d'Italie le vieux mobilier de ses palais et de ses villa [1]. « Je veux meubler les « Gaulois, disait-il; c'est une marque d'amitié « que je dois aux braves alliés du peuple romain. » Quelquefois aussi on l'entendait se plaindre, et déplorer sa pauvreté qui le forçait à se défaire d'objets si précieux. Lui-même présidait à ce trafic, exposant longuement et avec emphase les qualités de chaque article. Appel aux acheteurs, persuasion, artifices de marchand et d'huissier, il ne négligeait rien[2], échauffant les enchères, excitant et taxant d'avarice ceux qui ne mettaient pas à prix. C'était surtout dans les origines historiques qu'il déployait avec satisfaction la pompe de son éloquence; il ne respectait ni les noms de sa famille, ni des souvenirs qu'il était impolitique de ridiculiser et de flétrir chez des peuples à peine soumis;

1. Invitatus lucro, quidquid instrumenti veteris aulæ erat, ab Urbe repetiit. Idem, ibid.

2. Cui instrumento distrahendo nihil non fraudis ac lenocinii adhibuit... Suet. l. cit.

à la vue même de l'autel d'Auguste, il détaillait la défroque du dieu. « Ceci, disait-il, appartenait à « Germanicus mon père; voici qui me vient d'A- « grippa; ce vase est égyptien, il servait à Antoine; « Auguste le conquit à la bataille d'Actium; » et en conséquence de ces avantages, il portait les lots à des prix excessifs [1]. Tous les hommes riches des provinces narbonnaise et chevelues accouraient par peur à Lugdunum, afin de contribuer à ces achats forcés; et Caïus amassa des sommes prodigieuses. Il n'en devint pas plus riche. Il dissipait le lendemain avec profusion ce qu'il avait amassé la veille par toutes sortes de voies tyranniques; il fit célébrer à Lugdunum, où il resta long-temps, divers jeux dont la dépense dut être énorme [2]. 39

C'est à ces jeux qu'il établit le concours d'éloquence grecque et latine dont les lois sont restées si célèbres par leur bizarrerie. Les concurrens vaincus devaient payer les frais du prix et composer en vers ou en prose l'éloge des vainqueurs. L'auteur d'une pièce jugée mauvaise était obligé de l'effacer avec l'éponge ou même avec sa langue, s'il n'aimait mieux être frappé de la fé- 40

1. Dio. Cass. l. LIX, p. 656.

2. Edidit in Galliâ Lugduni miscellos. Suet. C. Calig. n. 20. — Dio. Cass. l. LIX, p. 656.

férule ou plongé dans le Rhône[1]. Cette scène burlesque se passait devant l'autel d'Auguste au confluent des deux fleuves[2]. Tant de folies n'inspiraient pas aux Gaulois, petits et grands, moins de pitié que de peur. Un jour que Caligula, assis sur un haut tribunal et déguisé en Jupiter, rendait des oracles au milieu de la place[3], un homme du peuple, fendant la foule, s'approcha, et, les yeux fixés sur l'empereur, restait immobile et comme ébahi. Cet étonnement flatta Caïus, qui l'attribua sans doute à l'effet de sa majesté plus qu'humaine; et appelant le Gaulois aux pieds de son trône, il lui demanda avec complaisance « ce « qu'il lui paraissait. » — « Tu me parais, répondit « celui-ci, *une grande extravagance*[4]. » Ce sont les propres mots de cet homme, dit l'historien qui nous a transmis l'anecdote. Comme le courageux Gaulois était cordonnier[5], la liberté de son propos resta impunie : Jupiter ne voulut pas faire tomber si bas sa vengeance.

1. Eos autem qui maximè displicuissent, scripta sua spongiâ linguâve delere jussos, nisi ferulis objurgari, aut flumine proximo mergi maluissent. Suet. Caïus Calig. n. 20.

2. Aut Lugdunensem Rhetor dicturus ad aram. Juven.

3. Ἐπὶ βήματος ὑψηλοῦ, ἐν Διὸς εἴδει χρηματίζων. Dio. Cass. l. LIX, p. 668.

4. Καὶ ὃς ἀπεκρίνατο (ἐρῶ γὰρ αὐτὸ τὸ λεχθὲν) ὅτι μέγα παραλήρημα. Idem, ibid.

5. Σκυτοτόμος γὰρ ἦν. Id. loc. cit.

Claude, qui succéda à cet insensé, était son 41
oncle, frère de Germanicus et fils de Drusus. Né à Lugdunum, le jour même de l'inauguration de l'autel d'Auguste[1], il donna par affection une attention sérieuse aux affaires de la Gaule, et entreprit d'achever l'œuvre commencée par le second César : il fit pour cet objet un voyage dans les 43
trois provinces chevelues, examinant tout par ses propres yeux, réglant tout par lui-même. Claude se crut assez fort pour attaquer ouvertement le druidisme : il abolit ce culte comme monstrueux et sanguinaire, frappa de proscription ses prêtres et en fit périr un grand nombre. Les détails de cette persécution sont restés ensevelis dans l'oubli; nous savons seulement qu'elle fut applaudie, au nom de l'humanité, par les contemporains de Claude, et que l'histoire a répété ces applaudissemens, à travers les siècles[2]. L'humanité pourtant n'eut que trop à rougir des moyens employés pour son triomphe. Des lois barbares défendirent sous peine de mort tous les signes qui apparte-

1. Sueton. Tib. Claud. n. 2.

2. Tiberii Cæsaris principatus sustulit Druidas eorum et hoc genus vatum medicorumque. Plin. l. xxx, c. 1.—Non satis æstimari potest quantùm Romanis debeatur qui sustulère monstra... Idem.—Druidarum religionem diræ immanitatis... penitùs abolevit. Suet. Claud. c. 25.—Compressæ... Druidarum famosæ superstitiones. Aurel. Vict. Cæs. c. 4.

43 naient à cette croyance, et un chevalier romain du pays des Voconces, amené à Rome par un procès, fut livré aux bourreaux, parce qu'on découvrit sur lui ce talisman druidique appelé *œuf de serpent*, qui faisait gagner les causes litigieuses et ouvrait un libre accès à la cour des princes[1]. Mais un ordre sacerdotal ne peut être anéanti par une seule persécution, quelque sanglante qu'elle soit; un grand nombre de Druides échappèrent, cachés dans les retraites des montagnes et des forêts, ou protégés par l'affection du peuple; beaucoup passèrent en Bretagne. C'est dans cette île que le druidisme et les institutions gauloises devaient être frappés au cœur : Auguste et Claude l'avaient senti. Le premier projeta, mais n'osa pas exécuter une descente au-delà du détroit; l'entreprise était trop chanceuse par elle-même, trop périlleuse d'ailleurs pour un prince dont l'empire sur son pays n'était pas encore bien affermi. Claude put l'oser et réussit: nous nous occuperons tout à l'heure de cette curieuse et importante expédition.

Comme Auguste avait entremêlé les graces et les concessions aux mesures rigoureuses de sa réforme, Claude voulut faire succéder en dédom-

1. Habentem id (ovum anguinum) in lite in sinu equitem romanum è Vocontiis à divo Claudio principe interemptum non ob aliud sciam. Plin. l. xxix, c. 3.—V. ci-dessus, t. ii, c. i.

magement à une persécution cruelle, la plus haute 48
faveur que Rome pût accorder à ses sujets : il voulut octroyer aux provinces chevelues le droit d'entrer dans le sénat et de posséder toutes les charges publiques. Le projet de l'empereur, qu'appuyaient les réclamations pressantes de toutes les cités transalpines, trouva de l'opposition dans l'ancienne aristocratie romaine, parmi les sénateurs et au sein même du conseil du prince. De violentes clameurs s'élevèrent contre cette innovation qu'on prétendit dangereuse et impolitique. « L'Italie, disaient les opposans, n'est pas épui« sée au point de ne pouvoir fournir assez de « sujets au sénat de sa capitale; Rome y suffi« sait bien jadis avec les seuls citoyens nés dans « ses murs, avec les seuls peuples de son sang; « et l'on n'a point à se repentir de son ancienne « administration : il n'est bruit que des prodiges « de gloire et de vertu qui ont signalé ses mœurs « antiques. N'est-ce point assez que les Venètes et « les Insubres aient envahi le sénat, sans y in« troduire encore un ramas d'étrangers, comme « dans une ville captive ? Quelle prérogative au« ront donc désormais le peu de patriciens qui « restent et less énateurs pauvres du Latium ? Ces « nouveau-venus avec leurs richesses engloutiront « toutes les places, eux dont l'aïeul ou le bisaïeul « a été le général de nations ennemies, a taillé

48 « en pièces des armées romaines, a tenu le divin « Jules assiégé autour d'Alésia; que serait-ce si l'on « rappelait le souvenir de leurs anciennes barba-« ries, l'incendie du Capitole, de l'autel de Rome, « et le renversement de ses murailles? Il faut sans « doute les laisser jouir du titre de citoyens; mais « que les décorations sénatoriales, que les hon-« neurs de la magistrature ne soient point ainsi « prostitués[1]! »

Claude écouta ces objections, les pesa, et n'en persista pas moins dans son projet. Il prononça dans le sénat, à cette occasion, un discours fameux dont le temps malheureusement ne nous a conservé qu'un fragment quelquefois assez obscur[2]. Les idées cependant nous en sont connues, et les voici telles que les a analysées et reproduites le plus illustre des historiens romains. « Clausus, le premier de mes « ancêtres, était Sabin d'origine, et le même jour « il fut admis et parmi les citoyens, et parmi les « patriciens de Rome. Cet exemple domestique « me dit qu'il faut m'attacher au même plan, et

1. Fruentur sanè vocabulo civitatis : sed insignia patrum, decora magistratuum ne vulgarent. Tacit. Annal. l. xi, c. 23.

2. Il est rempli, quant à ce qui concerne la province narbonnaise, de noms propres peu ou point connus et de détails personnels qui sont sans importance pour les faits généraux de l'histoire. Ce discours, gravé sur une table de cuivre, a été découvert à Lyon, dans une fouille.

« transporter dans le sénat ce que chaque pays « aura produit de plus illustre : car je n'ignore point « qu'Albe lui a donné les Jules, Camérium les Co- « runcanius, Tusculum les Porcius, et sans fouiller « dans ces antiquités, que l'Étrurie et la Lucanie, « que l'Italie entière nous a fourni des sénateurs ; « qu'enfin, peu contens d'adopter quelques ci- « toyens isolés, nous avons prolongé l'Italie même « jusqu'aux Alpes, afin d'associer les nations et les « contrées à la dénomination romaine. Ce fut une « époque de tranquillité profonde au-dedans et « de gloire au-dehors, quand nous allâmes cher- « cher des citoyens au-delà du Pô; quand, pour « réparer l'épuisement que causait à l'empire le « transport de nos légions sur toute la terre, nous « y incorporâmes les plus braves guerriers des « provinces. Regrettons-nous d'avoir pris à l'Espa- « gne ses Balbus, et à la Gaule narbonnaise tant « d'hommes non moins illustres? Leur postérité « subsiste encore, et leur amour pour cette patrie « ne le cède point au nôtre. Pourquoi Lacédémone « et Athènes sont-elles tombées, malgré la gloire « de leurs armes, si ce n'est pour avoir toujours « exclu de leur sein les vaincus, tandis que notre « fondateur Romulus, bien plus sage, vit la plu- « part de ses voisins, le matin ses ennemis, le soir « ses concitoyens? Des étrangers ont régné sur

48 « nous ; des fils d'affranchis ont été magistrats : et « ceci ne fut point une innovation, comme on le « croit faussement ; ce fut un usage fréquent des « premiers siècles. Mais les Sénons nous ont fait « la guerre ? Apparemment que les Volsques et les « Eques ne nous ont jamais livré de batailles ? « Les Gaulois ont pris Rome ? Nous avons livré « des otages aux Toscans, et nous avons subi le « joug des Samnites [1]. Encore, si nous parcourons « l'histoire de nos guerres, verrons-nous que « nulle autre ne fut aussi promptement terminée « que la guerre contre les Gaulois. Depuis ce « temps la paix a été solide et constante. Croyez-« moi donc, pères conscrits, consommons cette « union de deux peuples, qui ont des mœurs, des « arts, des alliances communes ; qu'ils nous ap-« portent leur or plutôt que de l'isoler dans leurs « provinces [2]. Ce qu'on croit le plus ancien a été « nouveau : Rome prit d'abord ses magistrats « parmi les patriciens, puis indistinctement dans « le peuple, puis chez les Latins, puis enfin parmi « les autres peuples d'Italie. Ceci deviendra ancien

1. Capti à Gallis sumus ; sed et Tuscis obsides dedimus, et Samnitium jugum subivimus. Tacit. Ann. l. xi, c. 24.

2. Jàm moribus, artibus, affinitatibus nostris mixti, aurum et opes suas inferant, potiùs quàm separati habeant. Tacit. Annal. l. xi, c. 24.

« à son tour, et ce que nous défendons par des « autorités en servira [1]. »

Malgré l'opposition d'un grand nombre de sénateurs, le projet du prince passa, et un sénatus-consulte fut rendu, qui conférait à la Gaule chevelue le droit d'entrée dans le sénat. La loi fut appliquée en premier lieu aux Edues, distinction que méritaient l'ancienneté de leur alliance, et le nom de frères du peuple romain, qu'ils portaient seuls entre tous les Gaulois [2]. Le discours de l'empereur, gravé sur des tables d'airain, fut exposé à Lugdunum près de l'autel d'Auguste. La Gaule était donc enfin assimilée à l'Italie, et les Alpes ne séparaient plus deux situations politiques inégales; une seule différence existait, c'est que le titre de la Gaule était nouveau, et qu'elle regardait encore comme un malheur la nécessité d'en jouir.

1. Inveterascet hoc quoque, et quod hodiè exemplis tuemur inter exempla erit. Idem, ibid.

2. Primi Ædui senatorum in Urbe jus adepti sunt : datum id fœderi antiquo et quia soli Gallorum fraternitatis nomen cum populo romano usurpant. Tacit. Ann. l. XI, c. 25.

CHAPITRE II.

BRETAGNE. Projets d'Auguste et de Caïus sur cette île. — Expédition de Claude; succès et revers d'A. Plautius son lieutenant; voyage de Claude; le sud-est de la Bretagne réduit en province. — Intrigues et guerres des Romains. — Coalition nationale dans l'ouest; colonie militaire fondée à Camulodunum. — Guerre d'Ostorius dans l'ouest; Caractac livré par Cartismandua et conduit à Rome; sa fierté, son discours à l'empereur. — Orgueil et débauches de la reine Cartismandua, elle est chassée par les Brigantes. — Persécutions contre le druidisme; le corps des Druides se retire dans l'ouest. — Ile de Mona. — Suétonius Paullinus s'en empare, il extermine les Druides. — Soulèvement dans tout l'est de la Bretagne; massacre affreux des Romains et de leurs alliés; destruction des villes de la province. — Outrages et vengeance de la reine Boudicéa. — Les insurgés sont défaits par Suétonius. — Exploits d'Agricola dans le nord; la domination romaine est consolidée en Bretagne.

---

43 — 84.

C'ÉTAIT en Bretagne, nous l'avons déjà dit, que devaient être frappés au cœur le druidisme et ce que les Romains appelaient la barbarie gauloise. Auguste l'avait compris; mais au moment

où il allait s'engager dans cette grande entre- 43
prise, le souvenir des revers de César, l'état inquiétant de la Gaule, et la nouveauté de sa propre puissance non encore consolidée, l'en détournèrent. Caïus en eut quelques instans l'idée. Admine ou Adminius, prince breton, chassé de l'île par son père, le roi Cynobellin, étant venu implorer son assistance, il jugea la circonstance propice, et fit les préparatifs d'une expédition : le projet s'évanouit ridiculement comme tout ce que bâtissait cette imagination bizarre et malade [1]. Claude y mit plus de sérieux et de suite, et un autre fugitif, traître à son pays, Véric, lui servit d'introducteur, de prétexte et d'instrument [2].

Cynobellin [3], qui avait réuni sous sa domination presque tout le sud de la Bretagne, venait d'expirer, et ses deux fils Togodumne et Caractac, plus correctement Caradawg, s'étaient partagé sa succession : Admine, le troisième, était vraisemblablement mort dans l'exil. A cette division qui affaiblissait le royaume, se mêlaient des querelles intestines entre plusieurs tribus au sujet de

1. Caligula se borna, dit-on, à faire ramasser par ses légions des coquillages, et à construire sur le rivage un phare, monument de sa victoire sur l'Océan. Sueton. C. Calig. n. 46.—Dio. l. LIX.—Tacit. Agr. c. 13.

2. Dio. Cass. l. LX.

3. Il existe plusieurs médailles bretonnes qui portent ce nom.

43 transfuges non livrés[1], lorsque les légions romaines abordèrent l'île. Leur départ de la Gaule avait été triste et tumultueux ; c'était malgré elles, par l'autorité de leur général, qu'elles avaient monté dans les navires d'embarquement, disant qu'on les envoyait périr dans un autre monde ; mais quand elles virent solitaire et sans défense cette côte si redoutée, elles reprirent courage et pénétrèrent avec confiance dans l'intérieur du pays. Elles cherchèrent long-temps l'ennemi qui semblait reculer et disparaître à mesure qu'elles avançaient. Les indigènes, instruits par la tradition des guerres soutenues par leurs pères contre César, se proposaient de suivre la tactique qui avait donné la victoire aux Bretons, et obligé le proconsul de fuir honteusement deux fois : ils voulaient se borner à fatiguer les Romains, à leur intercepter les vivres, à les détruire par des combats de détail. Mais les circonstances avaient bien changé : César laissait derrière lui la Gaule troublée et hostile; les soldats de Claude ne redoutaient rien de pareil ; la Gaule leur appartenait; ils en tiraient des troupes, des subsistances, et ils étaient maîtres de la mer[2].

Aulus Plautius qui les commandait, et dont

1. Sueton. Claud. n. 17.—Dio. Cass. loc. cit.
2. Dio. Cass. ub. sup.

l'armée se composait de légions, d'auxiliaires gaulois et germains et de quelques éléphans, s'engagea donc hardiment à travers les marais et les bois jusqu'à ce qu'il eût rencontré l'ennemi; il battit successivement Togodumne et Caractac. Des peuplades jusqu'alors dépendantes de ces deux chefs se soumirent volontairement. Plautius poussa jusqu'à un fleuve situé fort avant à l'intérieur, et que sa profondeur empêchait de traverser à gué[1]; arrêté là, il eut à soutenir une bataille qui dura deux jours entiers et dont il sortit vainqueur. Ce désastre et la mort de Togodumne n'empêchèrent point les Bretons de tenter un nouvel effort; ralliés sous le commandement de Caractac, ils firent éprouver quelques échecs aux Romains. Claude alors se décida à se rendre lui-même dans l'île. Sa présence aiguillonna les légions; il marcha en personne vers la Tamise avec l'élite de son armée et les éléphans, franchit le fleuve, écrasa l'ennemi, et s'empara de Camulodunum[2], capitale des états de Cynobellin. Tout cela fut achevé en seize jours, après lesquels, repassant le détroit, il courut en Italie jouir d'une gloire que la fortune avait refusée au grand César[3]. 43

1. Probablement la Saverne.

2. Colchester.

3. Dio. Cass. l. LX.—Suétone prend que tout était fini lorsque

43 Mais cette mesure alarma les Icènes [1], limitrophes de la province au nord, le long de la côte orientale; nation puissante qu'aucune défaite n'avait affaiblie, parce qu'elle était entrée dès le commencement, de son plein gré, dans l'alliance romaine. Ils prirent les armes et entraînèrent quelques tribus voisines : il ne paraît point cependant qu'ils se missent en rapport avec l'insurrection de l'ouest. Les coalisés orientaux se choisirent un champ de bataille entouré d'un rempart irrégulier, dans une gorge étroite qui fermait passage à la cavalerie, et ils y attendirent l'ennemi. Cette position forte et vaillamment défendue fut néanmoins emportée par les Romains. La défaite des Icènes contint dans l'est, pour le moment, ceux qui balançaient entre la paix et la guerre, et Ostorius, rassuré sur la tranquillité de la province, crut pouvoir s'enfoncer dans les montagnes de l'ouest pour attaquer les Canges. Il touchait presque à la mer Hibernienne, lorsqu'un soulèvement des Brigantes [2] le ramena sur ses pas; par des mesures combinées de rigueur et d'indulgence, il parvint à pacifier ces troubles; mais pour les prévenir désormais, il fonda à Camulodunum une colonie

1. Iceni. Aujourd'hui les comtés de Suffolk, Norfolk, Cambridge et Huntingdon.

2. Les comtés d'York, de Lancastre, de Durham, de Westmoreland et de Cumberland.

nombreuse de vétérans choisis dans ses légions[1]. 43

Après avoir installé ses colons militaires, Ostorius marcha contre les Silures : là il se trouva en face d'un ennemi redoutable. Caractac, plus rusé que lui, et profitant plus habilement des ressources du terrain, mais commandant à des soldats inférieurs en tactique et en discipline[2], se hâta de transporter la guerre dans les âpres montagnes des Ordovikes. Renforcé successivement par tous ceux qui redoutaient la paix des Romains, il se décida enfin à une affaire générale que cherchait Ostorius. Il choisit un champ de bataille dont l'entrée et la sortie étaient aussi favorables aux siens que défavorables à l'ennemi : des monts escarpés s'étendaient en cercle à l'entour; et là où la pente plus douce permettait un accès plus libre, des pierres entassées de mains d'homme formaient une sorte de rempart; au-devant coulait une rivière dont les gués étaient dangereux. Son infanterie nombreuse et d'armure variée se rangea en bon ordre et borda le retranchement[3]. Chefs et soldats étaient pleins d'ardeur et de confiance.

Les chefs des différentes nations haranguaient chacun leurs troupes, les aiguillonnant par l'ému-

1. Tacit. Ann. l. vii, c. 31, 32.

2. Astu, locorum fraude prior, vi militum inferior. Tacit. Ann. l. iii, c. 33.

3. Tacit. Ann. l. xii, c, 33.

48 lation, atténuant le péril et exagérant les espérances. Caractac volait de rang en rang; il proclamait ce jour un jour de liberté ou de servitude éternelle; il rappelait les noms de ces vieux Bretons qui avaient chassé le dictateur César, qui par leur valeur avaient préservé leur postérité des tributs et des haches, et conservé pur l'honneur de leurs femmes et de leurs enfans[1]. Chacune de ses paroles excitait un frémissement universel; chaque soldat jurait par les dieux que ni traits ni blessures ne le feraient reculer d'un seul pas.

Les transports qui éclataient dans le camp breton tinrent en suspens le général romain: d'ailleurs cette rivière, ce rempart ajouté, ces monts à pic, toute l'horreur de ce lieu et de cette multitude sauvage l'épouvantait. Mais les légions demandèrent la bataille; les soldats criaient que « rien n'était insurmontable au courage, » et les préfets, les tribuns, tenant les mêmes discours, augmentaient encore l'enthousiasme de l'armée. Ostorius, voyant cette vive ardeur, fit sonner la charge, passa la rivière sans difficulté, et arriva au pied du rempart: l'échange mutuel de flèches et de traits commença. Tant qu'on se battit ainsi à dis-

1. Vocabat nomina majorum qui dictatorem Cæsarem pepulissent; quorum virtute vacui à securibus et tributis, intemerata conjugum et liberorum corpora retinerent. Tacit. Ann. l. XII, c. 34.

tance, les blessés et les morts furent presque tous 43
du côté des Romains. Mais sitôt qu'à l'aide de la tortue, ils eurent renversé cet amas de pierres amassées sans art, et que le combat se fut engagé de près sur un même niveau, les Bretons furent obligés de se replier sur le sommet des montagnes. L'ennemi les y poursuivit, non-seulement les troupes légères, mais jusqu'aux légionnaires même, malgré le poids de leurs armes; les uns pressaient les fugitifs par l'agilité de leur course et par leurs traits, les autres par leur marche serrée; tandis qu'au contraire la confusion s'était mise dans les rangs des Bretons, qui n'avaient ni casques ni cuirasses. S'ils faisaient face aux auxiliaires, ils tombaient sous l'épée, et sous le javelot des légionnaires; s'ils tenaient tête à ceux-ci, le sabre et les javelines des auxiliaires les écrasaient. Ce fut pour les Romains une victoire signalée; ils prirent la femme et la fille de Caractac; ses frères se rendirent à discrétion[1].

Lui échappa à la mort des braves, mais pour ne rencontrer partout dans sa retraite que pièges et que trahison. Il avait cru trouver un asile et l'hospitalité chez Cartismandua, reine des Brigantes; il fut honteusement livré par elle et traîné, chargé

1. Clara ea victoria fuit, captâque uxore et filiâ Caractaci, fratres quoque in deditionem accepti. Tacit. Ann. l. XII, c. 35.

43 de chaînes, au camp romain. C'était la neuvième année depuis que la guerre avait commencé en Bretagne : la renommée de Caractac avait franchi l'île, et pénétré en Italie. Rome était impatiente de voir le guerrier qui depuis tant de temps bravait sa puissance; et Claude, en voulant rehausser sa gloire, augmenta celle de son captif. Il prépara, pour l'arrivée du Breton à Rome, une fête pompeuse; le peuple y fut invité comme à un spectacle extraordinaire; les prétoriens, sous les armes, prirent place dans une plaine qui bordait leur camp. Les cliens du roi insulaire, les harnais, les colliers et tous les trophées de ses victoires sur les étrangers, puis ses frères, sa femme et sa fille furent étalés d'abord aux regards de la multitude : enfin il parut lui-même. La crainte dicta aux autres prisonniers des prières pusillanimes : Caractac, sans humilier ses regards, sans dire un mot qui provoquât la pitié, arrivé près du tribunal, s'adressa à l'empereur en ces termes[1] :
« Si, avec ma naissance et mes succès, j'eusse « gardé de la modération dans la prospérité, je « serais venu ici l'ami des Romains, non leur « captif, et tu n'aurais point dédaigné l'alliance d'un « chef issu d'aïeux illustres et commandant à plu-

1. At non Caractacus, aut vulti demisso, aut verbis misericordiam requirens... Tacit. l. XII, c. 36.

« sieurs nations. Maintenant le sort m'avilit autant 51
« qu'il t'élève. J'avais des chevaux, des armes, des
« soldats, des richesses; est-il étonnant que je
« voulusse conserver ces biens[1]? Si votre ambition,
« Romains, veut donner des fers à tous, est-ce
« une raison pour que tous les acceptent? Au reste,
« ma soumission prompte n'eût illustré ni mon
« nom ni ta victoire. Si tu ordonnes mon supplice,
« on m'oubliera bientôt; si tu me sauves la vie,
« mon nom rappellera éternellement ta clémence.»

Chez les Romains, les vaincus étaient toujours coupables, et c'était un acte de générosité que de leur laisser la vie : Claude l'accorda à Caractac et à sa famille. On leur ôta leurs chaînes, et ils allèrent rendre à Agrippine, femme de l'empereur, les mêmes honneurs qu'ils avaient rendus au prince. En visitant Rome et les palais magnifiques dont cette capitale du monde était remplie, le noble breton fut frappé d'étonnement. « Quoi! « dit-il aux Romains qui l'accompagnaient, vous « possédez de si belles choses, et vous convoitez « nos pauvres cabanes[2]?

Cependant la fortune, jusque-là constante à Ostorius, sembla peu à peu l'abandonner. Soit que, délivré de Caractac, il se relâchât de sa vigi-

1. Habui equos, viros, arma, opes : quid mirum si hæc invitus amisi? Tacit. Ann. l. XII, c. 37.

2. Zonar. Hist.

51 lance habituelle et de la sévérité de la discipline, soit que la catastrophe d'un chef si grand et si malheureux eût allumé dans le cœur de tous les Bretons le désir de le venger, la guerre recommença avec plus de vigueur qu'auparavant. Des cohortes légionnaires, laissées avec un préfet de camp chez les Silures pour y construire des forts, furent enveloppées : si des postes les plus voisins les Romains n'étaient accourus en diligence, ces cohortes périssaient jusqu'au dernier homme, et elles perdirent encore le préfet, huit centurions et leurs plus braves soldats. A quelques jours de là les Silures attaquèrent de nouveau les fourrageurs ennemis; un détachement de cavalerie romaine, arrivé pour les soutenir, fut mis en fuite. Ostorius envoya des troupes légères, repoussées également; enfin, il fallut toute la masse des légions pour arrêter le désordre et remettre de l'égalité dans le combat. Le général romain, exaspéré de voir ces petits échecs de chaque jour ternir sa gloire passée, disait publiquement « qu'il traiterait les Silures « comme Tibère avait traité les Sicambres; qu'il les « exterminerait ou les transplanterait dans la « Gaule[1]. » Ces discours mettaient la rage dans l'ame des Silures; ils firent des prodiges d'audace et d'ac-

1. Ut quondàm Sugambri excisi, et in Gallias trajecti forent, ità silurum nomen penitùs extinguendum. Tacit. Ann. l. XII, c. 39.

tivité, et par leur exemple, par leurs sollicitations, 15
par leurs largesses, ils entraînèrent dans le mouvement la plupart des autres nations. Ostorius, accablé de dégoûts et de chagrins, mourut au grand contentement de tous les amis de l'indépendance bretonne[1]. Aulus Didius, qui lui succéda, se borna à défendre les frontières de la province romaine.

Sur ces entrefaites, une guerre civile éclata chez les Brigantes, ces fidèles amis de l'étranger. Leur reine, Cartismandua, qui avait trahi et vendu l'infortuné Caractac, fière d'avoir procuré un grand triomphe à Claude[2], s'abandonnait à tous les excès d'une autorité absolue. Son royaume et ses trésors accrus par les Romains l'enivrèrent d'orgueil et firent germer en elle l'amour du luxe et la corruption des mœurs. Elle avait pour mari Vénuse ou Vénutius, le plus renommé des chefs bretons depuis la chute de Caractac; elle s'en dégoûta, le répudia, et partagea son lit et son trône avec Vellocat, son écuyer. Cet acte honteux agita tout le royaume. Vénuse avait pour lui la nation, Vellocat la passion indomptable et les fureurs de la reine : Cartismandua s'empara par artifice du frère et des parens de son premier mari, ce qui irrita les Bretons, qui d'ailleurs s'indignaient d'obéir

1. Tacit. Ann. l. XII, c. 38 et 39.

2. Instruxisse triumphum Claudii Cæsaris videbatur. Tacit. Hist. l. III, c. 45.

51 à une femme[1]. Les peuples voisins accoururent au secours de Vénuse, et les Brigantes se soulevèrent. Cartismandua aux abois appela les Romains; ils vinrent; la lutte fut longue, cruelle, indécise; la vie de Cartismandua fut sauvée, mais le royaume resta à Vénuse et la guerre aux Romains[2]: pourtant elle se termina à leur avantage.

61 Dix années s'écoulèrent pendant lesquelles les généraux romains continuèrent à batailler contre les vaillans peuples de l'ouest sans les pouvoir dompter. A la constance patriotique se mêlait chez ces montagnards le fanatisme de la religion. La loi de Claude qui abolissait le culte druidique et ordonnait l'extermination de ses prêtres avait été transportée dans la Bretagne et appliquée avec toute l'humanité romaine par les gouverneurs et leurs soldats; partout où pénétraient les légions, les temples étaient profanés, les autels renversés, les prêtres égorgés, les collèges de femmes consacrées, livrés à tous les outrages de la soldatesque, et les vieilles forêts, sanctuaire des mystères d'Hésus, tombaient l'une après l'autre sous la hache. Les druides fuyaient devant la persécution. De proche en proche, ils reculaient vers l'ouest à mesure que s'avançaient les conquêtes de Rome et

1. Stimulante ignominiâ ne fæminæ imperio subderentur. Tacit. Ann. l. XII, c. 40.

2. Regnum Venusio, bellum nobis relictum. Tacit. ibid.

les limites de sa province. Les montagnes des Si- 61
lures et des Ordovikes leur prêtèrent asile comme aux patriotes exilés.

A l'occident des Ordovikes, et très-près de la côte, était située la petite île de Mona. Apre, inculte, d'un aspect lugubre et affreux[1], Mona avait été choisie depuis des siècles par les druides pour le siège le plus secret de leur culte. Le haut collège du sacerdoce y résidait, et les collèges inférieurs des prêtres et des prêtresses, échappés aux massacres de la Gaule et à ceux de l'est et du midi de la Bretagne, accouraient de toutes parts s'y grouper autour de leurs pontifes[2]; ils formaient un conseil suprême, en rapport avec les peuples confédérés de l'ouest et dirigeant leurs opérations. De là partaient des ordres, des prédictions, des encouragemens, des menaces, tout ce que le fanatisme de la croyance peut ajouter à celui de la patrie et de la liberté. Là sous de vieux chênes consacrés, sur d'informes autels le sang humain ruisselait chaque jour; là étaient conduits et gardés tous les prisonniers romains pour y périr l'un après l'autre par le couteau des devins, par la flamme, ou dans de plus douloureuses

1. Arida, saxosa, aspectu inamœna et deformis. Girald. Cambr. ap. Camd. Britan. p. 723.

2. Receptaculum perfugarum. Tacit. Ann. l. XIV, c. 29. — Vires rebellibus ministrans. Idem, Agric. c. 14.

61 tortures [1]. Voilà quelle était la situation de la Bretagne libre.

Dans la province, le dégoût et l'irritation du peuple contre les Romains commençait à se manifester fortement. Les Bretons se soumettaient sans trop de murmures aux enrôlemens, aux tributs, aux autres charges de l'empire, pourvu qu'on s'abstînt de les maltraiter. Ce dernier point, ils le supportaient difficilement : assez soumis pour être sujets, ils ne l'étaient point assez pour être esclaves [2]. Ils conféraient secrètement entre eux sur les malheurs de leur servitude : ils se racontaient leurs griefs, ils les envenimaient par mille réflexions. « Ils ne gagnaient rien par la patience, « disaient-ils, que d'aggraver leurs charges, en « persuadant qu'ils les supportaient volontiers. « Jadis ils n'avaient qu'un roi, aujourd'hui on « leur en imposait deux, le lieutenant de l'empe- « reur et son procurateur, dont l'un épuisait leur « sang, l'autre leurs biens. La discorde et la con- « corde des préposés étaient également funestes « aux misérables qui en dépendaient ; les satellites « de l'un, les centurions de l'autre joignaient « l'insulte à la violence : il n'y avait plus rien de

1. Cruore captivo adolere aras, et hominum fibris consulere deos. Tacit. Ann. l. XIV, c. 30.

2. Jàm domiti ut pareant, nondùm ut serviant. Tacit. Agricol. c. 13.

« sacré pour leur avarice, rien pour leurs débau-« ches. Dans les combats au moins, c'était le plus « brave qui dépouillait; ici c'étaient des lâches « pour la plupart qui, n'ayant jamais vu l'en-« nemi, venaient leur enlever leurs maisons, « leur arracher leurs enfans, qui les traînaient « à la guerre, comme si c'était pour sa patrie « seulement que le Breton ne sût pas mourir; « et en effet pourrait-il redouter cette poignée « de soldats, s'il daignait les compter! Les Ger-« mains avaient bien secoué le joug, et pourtant « ils n'avaient qu'un fleuve, et non l'Océan pour « rempart. Ce qui devait animer le courage des « Bretons, c'était le salut de leur patrie, de leurs « femmes, de leurs mères, tandis que les Ro-« mains n'avaient de motifs de guerre que la « cupidité et leurs vices : ils repartiraient bien-« tôt, comme était reparti leur dieu Jules César, « pourvu que les Bretons imitassent les vertus de « leurs ancêtres[1]. »

Chez les alliés des Romains, le mécontentement n'était pas moindre que parmi leurs sujets; un incident vint le porter à son comble. Prasutag, roi des Icènes, dont les trésors étaient immenses, avait institué l'empereur Néron son héritier con-

1. Recessuros ut divus Julius recessisset, modò virtutes majorum suorum æmularentur. Tacit. Agric. c. 15.

61 jointement avec ses deux filles, espérant que cette marque de soumission affectueuse mettrait son royaume et sa famille hors d'insulte [1] : il se trompa. Son royaume fut saccagé par les centurions, son palais par les esclaves de l'empereur, avec tous les excès d'une prise d'assaut. On commença par battre de verges sa femme, Boudicéa [2], et par violer ses filles [3]; puis, comme si la contrée entière eût été comprise dans l'héritage, tous les chefs icéniens se virent dépouillés des biens de leurs pères, et les parens même du roi furent portés sur la liste des esclaves.



Ces atroces exécutions étaient à peine achevées, lorsque, de nouveaux mouvemens des insurgés de l'ouest inquiétant plus vivement Suétonius Paullinus, lieutenant de Néron dans la province, il forma le projet de percer jusqu'à Mona, et d'y anéantir le foyer du fanatisme religieux et de la guerre. Après avoir mis en état les forteresses de la province et s'être assuré de places importantes chez quelques-uns de ses alliés, il partit avec la presque totalité de ses troupes [4].

1. Tali obsequio ratus regnumque et domum suam procul injuriâ fore. Tacit. Annal. l. xiv, c. 31.

2. Boudicea, Bonduica, Boadica. — Ce nom paraît dérivé de *Buddig*, qui, en langue kimrique, signifie victoire.

3. Jàm primùm uxor ejus Boudicea verberibus affecta, et filiæ stupro violatæ sunt. Tacit. Ann. l. xiv, c. 31.

4. Tacit. Ann. l. xiv, c. 29.— Agric. c. 14.

Des bords de l'Avon, Suétonius marcha à grandes journées, se dirigeant en masse serrée vers la côte des Ordovikes, qu'il atteignit presque à l'improviste, sans s'arrêter à chasser les montagnards, sans vouloir livrer de bataille. Arrivé sur la plage en face de Mona, il fit construire des bateaux plats, tels qu'il en fallait pour une mer entrecoupée de bas-fonds; il y mit son infanterie: sa cavalerie se jeta à la nage, ou prit un gué où les chevaux se trouvèrent avoir pied. Le rivage bordé par l'armée bretonne présentait comme une forêt d'armes et de soldats. Çà et là couraient des troupes de femmes, en appareil funèbre, les cheveux épars, portant dans leurs mains des torches enflammées; et, tout autour, des druides, immobiles, les bras levés au ciel, prononçaient avec solennité d'horribles imprécations[1]. 61

L'étrangeté de ce spectacle frappa les soldats romains; à les voir glacés par la peur, sans mouvement, se livrant sans défense aux coups, on les eût dit cloués sur leurs vaisseaux[2]; mais bientôt se ranimant à la voix de leurs chefs, s'aiguillonnant

1. Incursantibus fæminis in modum furiarum, quæ, veste ferali, crinibus dejectis, faces præferebant... Druidæque circùm preces diras, sublatis ad cœlum manibus, fundentes. Tacit. Ann. l. xiv, c. 30.

2. Ut quasi hærentibus membris, immobile corpus vulneribus præberent. Tacit. Ann. l. xiv, c. 30.

61 eux-mêmes, et honteux de trembler devant une troupe de femmes et de prêtres, ils débarquent, marchent en avant, culbutent les Bretons, et les enveloppent dans leurs propres feux[1]. Tout ce qui tomba entre les mains du vainqueur, druides, prêtresses, soldats, fut égorgé ou brûlé sur les bûchers préparés par eux-mêmes, et la hache romaine commença à faire jour dans ces vieilles forêts si long-temps inaccessibles, et sous lesquelles tant de sang humain avait coulé[2]. Suétonius jeta les fondemens d'une forteresse destinée à garder le pays; mais il n'eut point le temps de la terminer, car il apprit dans le moment même que tout l'est de la Bretagne était en combustion.

Les malheureux Icènes, profitant de l'absence de Suétonius, avaient pris les armes; ils avaient entraîné dans leur soulèvement les Trinobantes[3], et d'autres nations provinciales que le joug romain n'avait point encore façonnées. Tous ces peuples étaient ulcérés contre les vétérans. Ceux-ci, nouvellement établis dans la colonie de Camulodunum, chassaient les Bretons de leurs maisons, et les dépouillaient de leurs terres, en les traitant de captifs et d'esclaves, de concert avec les jeunes

1. Sternunt obvios, et igni suo involvunt. Tacit. Annal. l. xiv, c. 30.

2. Excisi luci sævis superstitionibus sacri. Idem, loc. cit.

3. Aujourd'hui Essex et Middlesex.

soldats, qui soutenaient les violences des vété- 61
rans par une conformité de mœurs et dans l'espoir d'une licence pareille. Le temple que les Romains avaient élevé à Claude, divinisé depuis sa mort, était regardé encore par les indigènes comme un boulevard fait pour éterniser leur oppression[1]; et les prêtres de ce nouveau culte, sous le prétexte de la religion, épuisaient toutes les fortunes. D'ailleurs, il ne paraissait pas difficile de détruire une colonie qui n'avait pas la moindre fortification : objet dont les généraux romains s'étaient mis peu en peine, se fiant à l'obéissance des peuples, et ayant cherché l'agrément avant l'utilité.

Dans ces conjonctures, une statue de la Victoire tomba dans le temple, sans cause apparente, et se renversa en arrière, comme si elle fuyait devant l'ennemi. Des femmes, dans des accès de fureur prophétique, annonçaient une destruction prochaine; et ce qu'on disait de cris barbares qu'on avait entendus dans la curie de Camulodunum, du théâtre qui avait retenti de hurlemens, puis de l'Océan, dont les eaux s'étaient teintes de sang, de simulacres de maisons renversées vus à l'embouchure de la Tamise, et de cadavres humains que le reflux avait laissés sur le rivage : tous ces bruits superstitieux étaient à la fois autant de

1. Ad hæc templum, divo Claudio constitutum, quasi arx æternæ dominationis aspiciebatur. Tacit. Ann. l. XIV, c. 31.

61 motifs d'espérance pour les Bretons, de crainte pour les vétérans. Comme Suétonius était absent et éloigné, les vétérans firent demander du secours au procurateur Décianus : lui, n'envoya que deux cents hommes mal armés, et les vétérans étaient en petit nombre. Se fiant sur les fortifications du temple, et traversés par ceux des provinciaux qui, complices secrets de l'insurrection, mettaient du trouble dans les conseils, ils ne s'entourèrent ni d'un fossé, ni d'un rempart : ils ne renvoyèrent point les vieillards et les femmes pour ne garder que les personnes en état de combattre : endormis comme s'ils eussent été en pleine paix, ils furent enveloppés par la multitude des Bretons. Tout fut pillé et réduit en cendres; il n'y eut que le temple, où les soldats s'étaient entassés, qui tint un jour, et fut emporté le second. De là, les insurgés victorieux marchèrent au-devant de Pétilius Cérialis, lieutenant de la neuvième légion, qui accourait au secours; la légion fut battue, et ce qu'il y avait d'infanterie taillé en pièces. Cérialis avec la cavalerie s'enfuit dans le camp, dont les fortifications le sauvèrent. Effrayé par ce désastre et par les ressentimens de la province, que son avarice avait poussée à la guerre, Décianus repassa précipitamment en Gaule [1].

1. Tacit. Ann. l. xiv, c. 32.—Agric. c. 16.—Dio. Cass.

Cependant Suétonius, par un effort hardi, 61
quittant aussitôt Mona, se fit jour et perça jusqu'à Londinium[1]: cette ville, sans être colonie, était l'entrepôt d'un très-grand commerce : un nombre considérable de trafiquans et de banquiers italiens et d'étrangers de toute nation y vivait sous la protection romaine. Suétonius voulait d'abord y placer le siège de la guerre; mais, envisageant la faiblesse de son armée, et éclairé par le mauvais succès de Cérialis, il se résolut à sacrifier une ville pour sauver la province. La ville eut beau l'implorer; insensible aux gémissemens et aux larmes, il donna le signal du départ : seulement il emmena tous les habitans qui voulurent le suivre. Les autres, que retinrent la faiblesse du sexe ou de l'âge, ou l'amour du pays, furent la proie des insurgés. Vérulam[2], municipe romain, eut aussi le même sort; car les Bretons, avides de reconquérir d'abord l'argent enlevé sur eux par tant de vexations, laissaient les places fortes pour s'attacher aux lieux opulens et ouverts. Il périt, dans les divers cantons, soixante-dix mille hommes[3], tant citoyens romains, qu'étrangers et provinciaux restés fidèles aux Romains. Les Bretons ne voulaient ni faire ni vendre de prison-

1. *Londin* ou *Llundain*, la ville des vaisseaux.

2. Dans le Hertfortshire.

3. Ad septuaginta millia civium et sociorum. Tacit. l. XIV, c. 33.

61 niers, ni entendre parler d'aucun échange; ils tuaient, pendaient, brûlaient, crucifiaient tout: dans l'idée que l'ennemi leur rendrait bientôt ces supplices, ils se hâtaient de prendre les devans, et ils précipitaient leurs vengeances[1].

Déjà Suétonius, avec la quatorzième légion, les vexillaires de la vingtième, les auxiliaires des environs, avait formé un corps d'à peu près dix mille hommes, lorsque, sans différer, il se disposa à livrer bataille. Il se posta à l'entrée d'une gorge étroite, dont les derrières étaient fermés par un bois, bien sûr de n'avoir d'ennemis qu'en front, sur une plaine découverte où il n'y avait point de surprise à craindre. Les légionnaires, en masse compacte, furent placés au centre; tout autour les troupes légères: la cavalerie se resserra sur les ailes. Les Bretons au contraire couraient tumultuairement, les bataillons se confondant au hasard avec les escadrons; jamais ils n'avaient rassemblé de si grandes forces; et tel fut l'excès de leur confiance, que, voulant avoir leurs femmes pour témoins de leur victoire, ils les traînèrent aussi avec eux, et les placèrent sur les chariots, dont ils avaient bordé les extrémités de la plaine[2].

Boudicéa avait ses deux filles en face d'elle sur

1. Tacit. Ann. l. cit.—Agric. c. 16.
2. Tacit. Ann. l. XIV, c. 34.

son char ; à mesure qu'elle passait devant les diffé- 61
rentes nations, elle leur disait « que ce n'était pas « sans doute une nouveauté pour les Bretons de « marcher au combat sous les ordres de leurs « reines ; mais que, dans ce moment-ci, oubliant « tous les droits de ses aïeux, elle ne venait point « réclamer son royaume et sa puissance ; qu'elle « venait, comme la moindre des femmes, ven- « ger sa liberté ravie, son corps déchiré de verges, « ses filles déshonorées[1] ; que l'insolence romaine « en était venue au point de se jouer de leurs « corps, de ne pas même respecter l'enfance ni la « vieillesse ; que les dieux enfin, secondant une « juste vengeance, avaient détruit la légion qui « avait osé combattre ; que les autres qui restaient « cachées dans leur camp, ou ne songeaient qu'à « fuir, ne soutiendraient pas même la voix et « les cris, encore moins le choc et les coups de « tant de milliers de combattans ; qu'avec une « cause et une armée pareilles, il s'agissait de « vaincre ou de périr ; que, femme, telle était sa « résolution irrévocable ; quant aux hommes, ils « pouvaient, s'ils l'aimaient mieux, accepter la « vie et l'esclavage[2]. »

1. Ut unam è vulgo, libertatem amissam, confectum verberibus corpus, contrectatam filiarum pudicitiam ulcisci. Tacit. Annal. l. xiv, c. 35.

2. Id mulieri destinatum : viverent viri et servirent. Tacit. l. cit.

61 Suétonius, dans un moment si hasardeux, ne gardait pas non plus le silence; quoique plein de confiance dans la valeur de ses troupes, il entremêlait aussi les exhortations et les promesses. Il disait à ses soldats « de mépriser le vain fracas de tous « ces barbares, et des menaces sans effet; qu'on « apercevait chez l'ennemi plus de femmes que de « soldats; que mal armés, n'ayant jamais fait la « guerre, ils s'enfuiraient aussitôt qu'ils auraient « reconnu la valeur et le fer du vainqueur qui les « avait battus tant de fois; que dans les plus « grandes armées, c'était le petit nombre qui « gagnait les batailles, et que ce serait pour eux « un surcroît d'honneur de réunir sur une petite « troupe toute la gloire d'une armée entière; qu'il « fallait seulement se tenir bien serrés, et les « javelots lancés une fois, frapper avec le pom- « meau du bouclier, avec l'épée, massacrer sans « relâche, et ne pas s'occuper du butin; qu'après « la victoire, on le retrouverait[1]. » Ce discours fut reçu avec des acclamations, et Suétonius donna le signal du combat.

D'abord, les légionnaires se tenant immobiles à leur place, et se resserrant dans cette gorge étroite qui leur servait de rempart, laissèrent

1. Conferti tantùm, et pilis emissis, post umbonibus et gladiis, stragem cædemque continuarent, prædæ immemores. Tacit. Ann. l. XIV, c. 36.

l'ennemi s'approcher de très-près; alors, épuisant tous leurs traits à coup sûr, ils s'élancent, et, comme un coin, enfoncent les barbares. Les auxiliaires ne mettent pas moins de vigueur dans leur attaque, et la cavalerie, avec de longues lances, achève de briser les bataillons qui tenaient encore. Les autres tournèrent le dos, embarrassés dans leur fuite par cette enceinte de chariots qui fermaient toutes les issues. Le vainqueur n'épargna pas même le sang des femmes; il tua jusqu'aux chevaux, dont il grossit les monceaux de morts. Les historiens romains font monter le nombre des Bretons tués à près de quatre-vingt mille; celui des Romains à quatre cents, avec autant de blessés [1]. Boudicéa désespérée s'empoisonna.

Suétonius, rassemblant ensuite toute son armée, la retint long-temps sous la tente, afin d'extirper jusqu'aux derniers restes de la révolte. Néron envoya des renforts de la Germanie, deux mille légionnaires, huit cohortes d'auxiliaires et mille chevaux, et tous les cantons ennemis ou suspects furent mis à feu et à sang. A ces calamités se joignait la famine: les esprits s'étant tournés uniquement vers la guerre, les Bretons avaient négligé

1. Quippè sunt qui paulò minùs quàm octoginta millia Britannorum cecidisse tradant, militum quadringentis fermè interfectis, nec multò ampliùs vulneratis. Tacit. Ann. l. XIV, c. 57.

d'ensemencer leurs champs, comptant d'ailleurs sur les approvisionnemens romains; et néanmoins ces nations indomptables tardèrent encore quelque temps à se soumettre [1].

61 à 84 Les successeurs de Suétonius agrandirent successivement la province. P. Cérialis, devenu lieutenant impérial, porta la guerre vers le nord dans le pays des Brigantes; il livra plusieurs batailles, quelques-unes sanglantes, et une grande partie de la contrée fut enveloppée dans la conquête ou dans la dévastation. J. Frontinus fit plus, il réduisit les Silures, et fonda la domination romaine, autant qu'elle pouvait l'être parmi ces hommes indépendans, et sur un territoire si difficile à garder [2]. Agricola, qui gouverna la Bretagne romaine après lui, dompta les Ordovikes, et pénétra jusqu'à Mona, qui était restée libre depuis le départ précipité de Suétonius; les habitans demandèrent la paix, et l'île fut ajoutée à la province [3]. Il porta aussi ses armes dans le nord, et, dépassant la frontière des peuples kimris, il alla attaquer la race gallique au pied des monts Grampiens. Il la vainquit malgré l'héroïsme de ses tribus, et malgré le génie de son chef,

1. Tacit. Ann. l. XIV, c. 38.
2. Tacit. Agric. c. 17.
3. Tacit. Agric. c. 18.

l'illustre et malheureux Galgac [1]. Toutefois, les Galls ne furent point soumis; et la frontière de la province, marquée par une ligne de forts, puis par une muraille construite entre l'embouchure de la Tyne et le golfe du Solway [2], ne fut que plus tard reculée jusqu'au Forth et à la Clyde [3]. Mais les Galls des monts Grampiens, les Calédoniens et les Albans ne reconnurent jamais de maîtres, et ne courbèrent point la tête sous les faisceaux de l'empire; l'Hibernie aussi resta libre.

Les mesures tour-à-tour violentes et douces appliquées par Auguste et par Claude à la Gaule, la Bretagne les éprouva, et en sortit telle que Rome la voulait. Les prédécesseurs d'Agricola avaient épuisé la rigueur; la part des mesures humaines lui restait, et elle convenait à son caractère. Les Bretons vivaient dispersés, dans l'état de sauvages, toujours voisin de l'état de guerre; pour les accoutumer à la paix et au repos par les plaisirs, il les engagea à construire des temples, des places publiques, des maisons; et il y réussit par des exhortations particulières, par quelques avances de deniers publics, en louant l'activité des uns, en reprochant aux autres leur inaction. Les rivalités de gloire lui tenaient lieu de contrainte. Il ne

1. Galgacus. V. Tacit. Agric. c. 29-39.
2. Vallum Adriani.
3. Vallum Antonini, posteà Severi.

84 manqua pas non plus de faire instruire dans les beaux-arts les enfans des chefs, leur insinuant qu'il préférait aux talens acquis des Gaulois l'esprit naturel des Bretons. Ceux-ci répugnaient d'abord à étudier la langue latine, bientôt ils se piquèrent de la parler avec grace. Ils adoptèrent ensuite les manières romaines : la toge devint à la mode. « Insensiblement, dit l'historien de ce « grand général, les Bretons en vinrent à recher- « cher tout ce qui à la longue insinue le vice, nos « portiques, nos bains, nos somptueux banquets; « ce que leur inexpérience appelait *civilisation*, « et ce qui faisait partie de leur servitude [1]. » A tout cela, Agricola mit d'autant plus de zèle, qu'il enchaînait à la fois deux vastes pays, et que les fers de la Bretagne servaient à river ceux de la Gaule.

1. Paulatimque discessum ad delinimenta vitiorum, porticus et balnea et conviviorum elegantiam : idque apud imperitos humanitas vocabatur quùm pars servitutis esset. Tacit. Agric. c. 21.

CHAPITRE III.

Progrès des lettres et des arts dans les provinces du sud de la Gaule.—Hommes célèbres de la Narbonnaise.—Gaulois mêlés à la politique de Rome, leur caractère.— Valérius Asiaticus. — Situation de la Belgique; amitié des peuples belges avec les légions romaines. — Incendie de Lugdunum.—Nouveau dénombrement; mécontentement contre Néron. — Insurrection de Vindex; le centre et le midi de la Gaule proclament Galba empereur. — Le nord et les légions balancent; bataille de Vésontio; défaite et mort de Vindex.—Galba reconnu; ses faveurs; ses châtimens dans la Gaule. —Vitellius proclamé par les légions.— Marche de Cécina sur l'Italie par les Alpes pennines; cruautés et pillages. — Marche de Fabius Valens vers les Alpes cottiennes; effroi et calamités de la Gaule centrale. — Discordes entre Lugdunum et Vienne. — Mouvement du peuple pour l'indépendance nationale; fanatisme religieux; mission divine du Boïen Maric; il est pris et exposé aux bêtes.— Vitellius à Lugdunum. —Mort de Galba; Othon lui succède.—Victoire de Valens.—Othon se tue.—Vitellius empereur.

68 — 69.

De bonne heure, la Narbonnaise avait fourni aux lettres latines de brillans génies. Publ. Térentius Varron, né à Narbonne, et surnommé pour

cette raison *Atacinus* [1], historien, érudit et poète, avait composé, du temps de César, un poème épique estimé sur la querelle des Séquanes et des Édues, et la guerre d'Arioviste [2]. Cornélius Gallus, rival gracieux de Tibulle et de Properce, et l'historien Trogus Pompéius avaient pris tous deux naissance dans la province : celui-ci dans la ville appelée depuis Forum-Julii, le second dans le pays des Voconces. Varron et Gallus appartenaient sans aucun doute à des familles romaines coloniales : pour Trogus, il n'était point Romain; son aïeul, après avoir servi sous Pompée durant la guerre de Sertorius, avait porté dans sa famille le titre de cité romaine obtenu sur les champs de bataille, et son père tenait de César celui de chevalier. Lui-même écrivit, du temps d'Auguste, une histoire universelle non moins remarquable par le talent de l'exécution que par la nouveauté de l'entreprise [3]. Sous Auguste, Tibère, Caïus, Claude et Néron, la Narbonnaise produisit nombre de grammairiens, de jurisconsultes, de rhéteurs, d'orateurs d'un haut mérite, et un seul poète et romancier, T. Pétronius, le licencieux

1. Les habitans de Narbonne prenaient aussi le nom d'*Atacini*, à cause du fleuve Atax (l'Aude) qui coulait dans leur ville.

2. De bello Sequanico. — Hier. Chron. — Senec. Contr. 16. — Serv. l. x Æneid.

3. Il nous en reste un abrégé fait par Justin.

auteur du *Satyricon* [1]. Mais, parmi les personnages qui, dans ce siècle, firent briller à Rome la gloire littéraire de la province, aucun ne fut comparable à Votiénus Montanus et à Domitius Afer.

Votiénus était de Narbonne. Aux dons de la science et du génie il joignait toutes ces vertus civiques, et cette austérité de mœurs que présentait alors la secte stoïcienne. Il ne put voir sans indignation les déréglemens du vieux Tibère : il parla, et fut dénoncé ; il le fut à la requête de ses compatriotes de Narbonne. Relégué par le sénat aux îles Baléares, il y mourut, au bout de trois ans, de fatigue et de chagrin [2].

Bien différent de cet homme vénérable, Domitius Afer, natif de Némausus, se trouvait dans le même temps à Rome, où ses débuts comme orateur avaient été accueillis par les applaudissemens des amis de l'éloquence, mais par l'effroi des gens de bien. Domitius fut le *prince* de cette éloquence vénale et sanguinaire qui servait les haines des tyrans, pourvoyait leurs bourreaux, et malgré l'éclat qu'elle jeta sur les lettres, fut l'opprobre de ce temps d'opprobres. Délateur

1. On l'a confondu mal à propos, ce me semble, avec C. Petronius, favori, puis victime de Néron.

2. Sen. Contr. 5, l. VII.—Tacit. Ann. l. IV, c. 42. — Mart. l. VIII, ep. 72. — Euseb. Chron.

perpétuel sous Tibère, sous Caïus, sous Néron, il acquit du pouvoir et de grands biens. Cependant il vécut et mourut tranquillement, protégé par l'admiration de son génie; ce furent ses vices qui se chargèrent de venger l'humanité [1].

Les écoles créées par Auguste, agrandies et multipliées par Claude, propageaient dans toutes les parties de la Gaule le goût des lettres romaines et des arts libéraux. Lugdunum possédait des librairies déjà fameuses [2]; et Vienne, Tolose, Narbonne surtout, renfermaient des dépôts de l'ancienne littérature latine plus complets que ceux de Rome même [3], sans préjudice de la littérature contemporaine, car on s'y procurait les ouvrages les plus récens tout aussi promptement qu'en Italie [4]. L'éloquence était applaudie [5],

1. Tacit. Ann. l. IV, c. 52, 66; l. XIV, c. 19.—Dio. l. LIX.—Dial. de orat. ap. Tacit. c. 13-15. — Plin. l. II, ep. 14; l. VIII, ep. 18.— Quintil. Inst. l. V, c. 7; l. VI, c. 3. — Euseb. Chron.

2. Bibliopolas Lugduni esse non putabam, ac tantò libentiùs ex litteris tuis cognovi venditare libellos meos... Plin. jun. epist. Gemin.

3. Legerat in provinciâ quosdam veteres libellos, durante adhuc ibi antiquorum memoriâ, necdùm abolitâ, sicut Romæ. Sueton. illustr. gramm. de M. Valer. Prob.

4. Martial. l. VII, ep. 87; l. VIII, ep. 72; l. IX, ep. 101.

5. ... Accipiat te
Gallia, vel potiùs nutricula causidicorum
Africa.

Juven. sat. VII.

payée, cultivée avec ardeur par cette race spirituelle, vive, ouverte à toutes les impressions de l'esprit; c'était d'ailleurs une vieille passion chez elle. Chaque année, une foule d'orateurs de toutes les provinces transalpines se rendaient à Lugdunum, au concours de l'autel d'Auguste; et, pour y faire briller leur ingénieuse facilité, se résignaient aux lois bizarres imposées par Caligula [1]. L'architecture et la sculpture suivaient les progrès des lettres. Tandis que la Narbonnaise se couvrait de forums, de temples, de capitoles, de cirques, d'amphithéâtres, de basiliques, d'aquéducs, qui le disputaient en magnificence avec les plus belles constructions de Rome, la Gaule chevelue ne restait pas en arrière; les villes riches construisaient, à frais communs, d'abord des temples, ensuite des forums. De somptueux édifices s'élevaient sur l'emplacement des anciens lacs sacrés, sur les ruines des anciens sanctuaires, et les vieux simulacres informes cédaient la place petit à petit aux types élégans du polythéisme grec, ou se perfectionnaient par l'application des règles de l'art. Le plus illustre des sculpteurs en bronze, le Grec Zénodore, fondit pour la cité arverne une statue colossale de Mer-

1. Lugdunensem rhetor dicturus ad aram...
Juven. sat. 1, v. 44.

cure, chef-d'œuvre de beauté et de grandeur: l'artiste y travailla dix ans; elle coûta quarante millions de sesterces[1]. Un temple bâti par le même peuple en l'honneur du génie de la mort et de la destruction, et appelé du nom de sa divinité *Vasso*[2], fut long-temps célèbre: il était revêtu en dehors d'énormes pierres de taille, en dedans des marbres les plus précieux incrustés de mosaïques; son pavé était aussi de marbre, et sa toiture de plomb[3].

Aussitôt que la Gaule avait acquis l'entière jouissance des droits politiques, et avant même que ces droits fussent bien consolidés, les Transalpins s'étaient insinués dans le gouvernement de l'empire; ils y jouèrent bientôt un rôle important. Les Romains leur reconnaissaient un puis-

1. Omnes amplitudines ejus generis vicit ætate nostrâ Zenodorus, Mercurio facto in civitate Galliarum Arvernis, per decem annos, H. S. $\overline{CCCC}$ manipretio. Plin. l. xxxiv, c. 7.— 40 millions de sesterces=8,200,000 fr. Sur la réputation de son travail, Zénodore fut appelé à Rome pour y fondre une statue de Néron.

2. Delubrun illud quod gallicâ linguâ *Vasso* (al. *Vasa*) Galatæ significant. Greg. Turon. Hist. franc. l. 1, c. 29.—*Bas* et avec l'aspiration *Bhas*, mort, destruction, en langue gallique. *Vassus*, le *Destructeur*, était vraisemblablement un des surnoms du Mars gaulois.

3. A foris quadris sculptis fabricatum... intrinsecùs marmore ac musivo variatum erat. Pavimentum quoque ædis marmore stratum; desuper verò plumbo tectum. Greg. Turon. Hist. l. 1, c. 30.—Ce temple fut détruit par les Germains, du temps de Gratien.

sant génie pour l'intrigue. Possesseur de richesses immenses, le noble gaulois, narbonnais ou chevelu, s'empressait d'aller les étaler à Rome, où il consumait et son patrimoine et la substance de ses cliens : dans un temps où les grandes familles romaines étaient appauvries, il éblouissait par sa magnificence et rivalisait avec les affranchis des empereurs; c'était un premier pas pour s'élever: son esprit souple, son éloquence facile et complaisante, sa bravoure dans les armées, ses largesses dans les palais, faisaient le reste; il devenait chevalier, sénateur, préteur, consul, quelquefois même avant d'être bien solidement, bien légitimement citoyen romain[1]. Il se passa, dans le premier siècle de l'empire, peu de grands évènemens où quelque Gaulois ne se trouvât mêlé. Sous Tibère, J. Africanus, originaire du pays des Santons, fut mis à mort comme complice de Séjan[2]. Le Viennois Valérius Asiaticus trempait dans l'heureuse conspiration qui délivra le monde de Caïus. Des Gaulois coopérèrent fortement, ainsi que nous le verrons tout-à-l'heure,

1. Antè in domum consulatum intulit quàm colonia sua solidum civitatis romanæ beneficium consecuta est. Fragm. orat. Claud. in Tabul. Lugdun.

2. Tractus in casum eumdem Jul. Africanus è Santonis gallicâ civitate. Tacit. Ann. l. vi, c. 7.

aux révolutions qui amenèrent et suivirent la chute de Néron.

Nous venons de nommer Valérius Asiaticus: qu'il nous soit permis de nous arrêter un moment à ce célèbre et curieux personnage, qu'on peut donner, sous plusieurs rapports, comme un type du Gaulois lancé dans les affaires politiques de Rome. Né à Vienne, d'une antique et opulente famille indigène, Valérius alla s'établir à Rome pendant les dernières années de Tibère; il y acheta ces fameux jardins que Lucullus avait commencés sous la république, les embellit encore et les termina, effaçant tout ce que Rome avait vu jusqu'alors de délicatesse et de luxe[1]. Caïus l'admit dans sa familiarité; puis il corrompit sa femme et lui en adressa publiquement les plus humiliantes railleries[2]; le Gaulois souffrit ou parut souffrir sans colère ce double outrage; mais il se lia secrètement avec les ennemis de l'empereur, et fut un des plus ardens instigateurs et des instrumens de sa mort. Après avoir frappé de sa main le tyran, il osa se présenter à la populace irritée. « Vous « demandez, lui cria-t-il, qui a tué Caïus? Plût « aux dieux que ce fût moi! » Sous Claude, ayant

1. A Lucullo cæptos insigni magnificentiâ extollebat. Tacit. Ann. l. XI, c. 1.

2. Senec. de Const. sap. c. 18.

suivi le prince dans son expédition de Bretagne, il parvint aux plus hautes charges de la milice. De retour à Rome, il fut nommé deux fois consul; se retirant ensuite dans ses jardins, et occupé surtout de ses plaisirs, il s'abandonna à la vie voluptueuse et molle d'un épicurien[1].

Mais il s'était attiré une haine fatale, la haine de Messaline, femme de Claude, par des liaisons intimes avec Sabina Poppæa, son ennemie et sa rivale; d'ailleurs Messaline convoitait les magnifiques jardins d'Asiaticus, pour y promener ses bacchanales. L'empereur fut donc circonvenu, et fatigué chaque jour d'accusations contre lui: « Il fallait, disait-on, se défier d'une opulence et « d'une énergie dangereuses pour les princes. « Asiaticus avait été l'un des meurtriers de Caïus, « il l'avait avoué avec hardiesse devant le peuple, « il en avait réclamé la gloire; de là provenaient « une renommée et un crédit dont il était à la « veille de faire usage, Il se disposait à partir « pour l'armée du Rhin; né à Vienne, soutenu « par une parenté nombreuse et puissante, il « lui serait facile de soulever des nations dont « le sang coulait dans ses veines[2]. » Ces rap-

1. Tacit. Ann. l. xi, c. 1.

2. Quandò genitus Viennæ, multisque et validis propinquitatibus subnixus, turbare gentiles nationes promptum haberet. Tacit. Ann. l. xi, c. 1.

ports effrayèrent le faible Claude; se figurant déjà une révolte qu'il était important d'étouffer, il envoya saisir inopinément le Gaulois.

Asiaticus, chargé de chaînes, fut confronté dans l'appartement de l'empereur avec Messaline et ses accusateurs. On lui reprochait des largesses corruptrices aux soldats, son adultère avec Poppæa et des débauches : l'éloquence de son plaidoyer attendrit singulièrement Claude, Messaline même sentit couler quelques larmes; sortie pour les essuyer, elle n'en recommanda pas moins à ses agens qu'on ne laissât pas échapper l'accusé. Il fut condamné à mort, et Claude, par grace, lui accorda le choix de son supplice. Quelques courtisans de l'empereur pressaient Asiaticus de se laisser mourir de faim, ce qu'ils regardaient comme une mort douce : « Je vous dispense, leur répondit-il, « de tant de sollicitude. » Il continua de vaquer à ses fonctions ordinaires, se baigna, et donna un grand repas où il fut très-gai; seulement, il dit qu'il regrettait qu'un homme échappé comme lui à la politique artificieuse de Tibère et aux fureurs de Caïus pérît victime des intrigues d'une femme. Avant de mourir, il alla visiter son bûcher, dressé dans ses jardins, et il le fit changer de place : « Transportez-le plus loin, dit-il à ses « esclaves, de peur que la flamme et la fumée ne

« gâtent la fraîcheur de mes arbres; » ensuite il se coupa tranquillement les veines [1].

Tandis que le midi et le centre de la Gaule se livraient avec passion aux arts de la paix, il s'opérait dans le nord un retour vers l'esprit militaire, fruit de la permanence des armées romaines. On se rappelle que huit légions, formées en deux camps, stationnaient, depuis Auguste, sur la rive gauche du Rhin. Une bande étroite de terrain, le long de cette rive, avait été distraite de la Belgique, et érigée en province particulière, sous le nom pompeux de *Germanie*; c'était le département des armées. Deux subdivisions y avaient été établies, l'une *supérieure*, l'autre *inférieure* : la *Germanie supérieure*, siège de l'armée du Haut-Rhin, comprenait depuis l'Aar jusqu'à la Moselle; la *Germanie inférieure*, siège de l'armée du Bas-Rhin, s'étendait de la Moselle à l'Océan. De ce département des armées ressortissaient les tribus germaniques admises ou transplantées en Gaule: les Tribokes, les Némètes, les Vangions, les Ubes, les Gugernes, les Bataves. Presque tous les lieux d'habitation étaient des places de guerre, ou des châteaux militaires, ou des camps retranchés. La prééminence, pour la grandeur et l'importance, appartenait à la ville des Ubes; Agrippine, fille de Germanicus et mère

1. Ne opacitas arborum vapore ignis minueretur. Ibid. c. 3.

de Néron, y avait fondé une colonie de légionnaires vétérans, et la ville avait pris de là le nom de *Colonie Agrippinienne*[1].

Il avait dû se former à la longue, il s'était en effet formé des rapports d'habitude et d'affection entre le soldat romain et la population de la Belgique. Si les cohortes auxiliaires et la cavalerie belges en grand nombre dans les légions, vivant sous les mêmes tentes, combattant sous les mêmes aigles, avec la même discipline, pour la même cause, perdaient par ce mélange quelque chose de leur caractère national, elles exerçaient une influence à peu près pareille sur le caractère des Romains. L'inimitié nationale disparaissait pour faire place seulement à des rivalités militaires, et à des dissensions de corps. D'ailleurs les légions changeaient rarement de cantonnement, surtout les légions de Germanie; et le soldat, envoyé à vingt ans sur les bords du Rhin, n'avait guère que la perspective d'y mourir, ou d'obtenir, au temps de sa vétérance, un champ sur cette même terre, une place dans ces mêmes villes où sa jeunesse s'était écoulée. De là naissaient un attachement involontaire au sol, des relations amicales avec la population gauloise, et même des liens d'affection plus puissans. Les villes et les camps fraternisaient, si

1. Colonia Agrippina, Agrippinensis.

j'ose employer cette expression toute moderne : on se visitait, on s'adressait des députations, on s'envoyait des présens, souvenirs et gages d'hospitalité privée ou publique[1]. Il s'introduisait même dans les habitudes militaires des Romains quelque chose des coutumes du pays. On voyait des lieutenans de l'empire adoptant la saie à carreaux brillans, les larges braies belgiques, le collier et les bracelets d'or, guider les aigles romaines dans l'attirail de Vercingéto-rix ou d'Indutiomar[2]. Avec cette disposition mutuelle des esprits, les légions, dans leurs discordes intestines ou politiques, pouvaient compter sur de chauds auxiliaires parmi les peuples belges; en retour aussi, les sentimens et les passions de la Gaule, franchissant les palissades des camps, venaient bientôt agiter le soldat sous les tentes romaines.

La Gaule entière détestait Néron. Ses rapines, ses cruautés, ses débauches, avaient indigné des peuples qui n'étaient point façonnés autant que Rome à ces orgies du despotisme. La Belgique 58
nourrissait contre lui des ressentimens particuliers, et voici à quelle occasion. Paullinus Pompéius et L. Vétus, lieutenans des armées, afin

1. Cæcina, versicolore sagulo, braccas, tegmen barbarum indutus. Tacit. Hist. l. II, c. 20. — Χειρίσιν ἐνεσκευασμένος. Plut. Oth. p. 1063.

2. Tacit. Hist. l. I.

58 d'occuper l'oisiveté du soldat, l'employaient à d'utiles travaux. Paullinus acheva une digue commencée soixante-trois ans auparavant par Drusus pour empêcher que le Rhin, au point de sa première division, ne jetât une trop forte partie de ses eaux dans le Vahal, et n'appauvrît par cet épanchement la branche droite de son cours. Vétus avait conçu un projet plus grand : celui de creuser un canal entre la Saône et la Moselle, et d'unir ainsi la navigation de la Méditerranée à celle de l'Océan, par le Rhône, la Saône, la Moselle et le Rhin. Mais Ælius Gracilis, gouverneur de la Belgique, le détourna de son dessein, soit par intérêt pour lui, soit par jalousie secrète, l'avertissant qu'en portant ses légions au-delà des limites de sa province, en paraissant briguer la faveur des Gaulois, il s'attirerait les soupçons d'un prince ombrageux, ennemi de toute chose bonne et populaire[1]. Vétus obéit, et trois ans après, comme pour augmenter l'irritation, Néron fit exécuter un nouveau dénombrement au-delà des Alpes[2].

Deux évènemens, dont l'un était étranger à la Gaule et l'autre aux méfaits de l'empereur, servirent pourtant à nourrir l'agitation des esprits, et réveillèrent même dans le peuple des espé-

1. Tacit. Ann. l. XIII, c. 43.
2. Tacit. Ann. l. XIV, c. 46.

rances superstitieuses. Un incendie affreux avait 60
détruit les deux tiers de Rome, et l'on calcula
qu'il avait commencé le même jour du même
mois où les Sénons avaient brûlé jadis la ville
de Romulus et de Tarquin [1]. Un second incendie 64
arrivé quatre ans après le premier dévora Lugdu-
num, cette Rome des Gaules. « C'en est fait, écri-
« vait à ce sujet un auteur contemporain, une
« seule nuit a anéanti tant de beaux ouvrages dont
« chacun eût pu faire à lui seul l'illustration d'une
« ville; on cherche aujourd'hui Lugdunum, que
« les Gaules montraient hier avec orgueil. Un mon-
« ceau de cendres, voilà ce qu'est à cette heure
« l'opulente cité, ornement des provinces où elle
« était comprise, et non confondue [2]..... Puisse-
« t-elle se relever, sous de meilleurs auspices, pour
« de plus longs jours, cette colonie qui ne comp-
« tait que cent ans, terme à peine extrême de la
« vie d'un homme [3]! Fondée par Plancus, elle dut
« aux beautés de son site, aux avantages de sa posi-
« tion, un accroissement rapide et prodigieux; et
« voici que dans le cours d'une seule vieillesse hu-

1. Fuêre qui annotarent, 14 kal. sext. principium incendii hujus ortum quo et Senones captam Urbem inflammaverant. Tacit. Ann. l. xv, c. 41.

2. Civitas arsit opulenta, ornamentum provinciarum quibus et inserta erat et excepta. Senec. Epist. l. xiv, n. 91.

3. Nam huic coloniæ centesimus annus est, ætas ne homini quidem extrema. Idem, ibid.

64 « maine, elle a subi toutes les catastrophes que « les siècles réservent aux cités ! » Néron vint au secours des habitans de cette malheureuse ville; il leur accorda une gratification de 4 millions de sesterces[1] pour les aider à réparer leurs pertes : cette libéralité pourtant n'était qu'un juste retour; car les Lugdunais avaient jadis offert la même somme à l'empereur ou au sénat dans un moment de détresse de l'empire. On travailla avec ardeur à la reconstruction, et Lugdunum sortit de ses cendres aussi brillante et aussi prospère que jamais.

68 Cependant les crimes de Néron et les mécontentemens de la Gaule étaient arrivés à leur comble. Le Gaulois C. Julius Vindex gouvernait alors la Lugdunaise avec le titre de propréteur. Né dans la nouvelle Aquitaine, de lignée puissante et *royale*, suivant l'expression des historiens, il appartenait en outre à la plus haute noblesse gallo-romaine; la faveur de Claude avait porté dans sa famille la dignité sénatoriale[2]. Depuis sa première jeunesse, Vindex avait parcouru avec éclat les plus rudes emplois de la milice; la gloire de

1. 820,000 francs. — Tacit. Ann. l. XVI, c. 13.

2. Ἦν τις Γαλάτης ἀνὴρ Γαιὸς Ἰούλιος Βίνδιξ, ἐκ μὲν προγόνων τοῦ βασιλικοῦ γένους, κατὰ δὲ τὸν πατέρα βουλευτὴς τῶν Ῥωμαίων. Dio. Cass. l. LXIII, p. 274.—Ἀκυτανὸς τοῦ βασιλικοῦ φύλου. Dion. excerpt. Henr. Vales. p. 694.—Sueton. in Neron. n. 40.

sa bravoure et de sa fermeté civique était grande; 68
« il avait, dit un ancien, de l'audace pour toutes « les belles choses [1]. » Néanmoins le hasard voulut qu'il échappât à la cruauté soupçonneuse de Néron. Pendant son séjour à Rome, il avait assisté aux saturnales sanglantes qu'y donnait l'empereur, et il rapporta en Gaule tout le mépris, toute l'indignation amassés dans son cœur. A peine arrivé, il entra en conférence avec les nobles [2] de la Gaule orientale, Arvernes, Eduens, Séquanes, tous éclairés comme lui, capables de le comprendre et intéressés à le servir : il les harangua, les anima, leur fit enfin partager son plan d'insurrection. Il ne s'agissait point, dans les projets de Vindex, d'un soulèvement national contre Rome, d'un retour à la vieille indépendance de Vercingéto-rix et de Luctère, à la vieille *barbarie*, comme devaient s'exprimer des hommes élevés au milieu des délicatesses et des lumières de Rome, citoyens, chevaliers, sénateurs romains : ni le propréteur ni ses glorieux complices n'eurent un seul instant l'idée de reconstruire l'ordre de choses aboli en Gaule par César et Auguste. Leur opposition était purement romaine; sinon légale, du moins possible sans bouleverser la constitution actuelle : ils voulaient changer d'empereur et non d'empire.

1. Πρὸς πᾶν ἔργον μέγα εὔτολμος. Dio. loc. cit.
2. Ἅμα τοῖς δυνατοῖς τῶν ἐπιχωρίων. Joseph. bell. Judaïc. l. IV, c. 26.

68 Les conjurés choisirent pour nouvel empereur Sergius Sulpicius Galba, général renommé, vieillard sage et économe, qui commandait alors les légions d'Espagne; son grand âge même parut une garantie pour des peuples qui avaient subi les excès de Caïus et qui tentaient d'échapper à ceux de Néron. Vindex écrivit donc à Galba et à tous les généraux des armées du Rhin; puis rassemblant par lui-même et par ses amis une foule immense d'hommes et de femmes de tout rang, de toute classe, ruinés par les tributs, lésés, outragés par les officiers de l'empire, il monta sur son tribunal. Là il éclata en invectives contre Néron, il peignit avec véhémence ses meurtres, ses rapines, le hideux scandale de ses mœurs; répétant que contre une pareille tyrannie il ne fallait pas seulement défection, mais attaque, mais irruption [1]. « Néron, s'écriait-il, a pillé l'univers en« tier, il a moissonné la fleur du sénat, il a tué sa « mère, il a violé les lois, il a bouleversé même le « gouvernement de l'empire. Car enfin les meur« tres, les rapines, les outrages n'ont été que « trop communs parmi les hommes; mais qui « jamais avait ouï ce dont nous avons été té« moins? Croyez-en ma parole, chers amis, chers

1. Λέγων δεῖν ἀποστῆναί τε αὐτοῦ, καὶ ἅμα οἱ ἐπιστῆναι. Dio, l. LXIII, p. 724.

« camarades, j'ai vu cet homme (si toutefois on « peut lui donner le nom d'homme), sur le « théâtre, dans l'orchestre, tantôt avec la cithare « et le cothurne, tantôt avec le brodequin et le mas« que. Vingt fois je l'ai entendu chanter, publier « les jeux, jouer la tragédie; je l'ai vu garotté, je « l'ai vu traîné, je l'ai vu portant le ventre d'une « femme enceinte, je l'ai vu accoucher; en un mot, « je l'ai vu dire, entendre, souffrir, faire tout ce « qu'il y a de fictions dans les fables[1]. Et après cela « on l'appellerait César, Empereur, Auguste? Ah! ne « souillons point ces noms sacrés qu'ont honorés « le divin Auguste et le divin Claude. Appelons « celui-là Thyeste, Œdipe, Alcméon, Oreste, il « y aura justice, puisqu'il en joue les rôles et qu'il « s'en approprie les passions. Et vous donc enfin, « levez-vous, portez remède à vos propres maux, « prêtez aide au peuple romain, et rendez la li« berté au monde[2]! » Il termina en proclamant empereur Sergius Sulpicius Galba.

Cette proclamation, à laquelle de sourdes rumeurs avaient préparé le peuple, fut accueillie

1. Εἶδον αὐτὸν δεδεμένον, εἶδον συρόμενον, κύοντα δὴ, τίκτοντα δὴ, πάνθ' ὅσα μυθολογεῖται, καὶ λέγοντα, καὶ ἀκούοντα, καὶ πάσχοντα, καὶ δρῶντα. Idem, ibid.

2. Ἀνάστητε οὖν ἤδη ποτὲ, καὶ ἐπικουρήσατε μὲν ὑμῖν αὐτοῖς, ἐπικουρήσατε καὶ τοῖς Ῥωμαίοις, ἐλευθερώσατε πᾶσαν τὴν οἰκουμένην. Dio. loc. cit.

68 par des cris d'enthousiasme, et une armée considérable commença à se réunir. Vindex écrivit alors pour la seconde fois à Galba. « Viens, lui marquait-il, il en est temps. Sois le libérateur du « genre humain [1]; donne un chef à ce vaste et puissant corps des Gaules, qui met aujourd'hui cent « mille hommes sur pied et peut en armer davantage [2]. » Galba hésita long-temps, ses amis le décidèrent enfin; il se fit proclamer, et marcha vers les Pyrénées. Cependant les lieutenans des armées rhénanes et les gouverneurs des provinces montraient plus d'incertitude encore; les uns gardèrent les lettres de Vindex, d'autres les envoyèrent à l'empereur, moins par attachement que par crainte; le lieutenant impérial en Aquitaine demanda de prompts secours à Galba pour étouffer la rébellion [3]; il s'adressait mal.

Tandis que tout s'agitait au nord des Alpes, Néron restait tranquille à Naples, absorbé dans les fêtes et les combats d'athlètes. Il reçut sans émotion la nouvelle du soulèvement de Vindex; on dit même qu'il s'en réjouit, comme d'une occasion

1. Supervenerunt Vindicis litteræ hortantis, ut humano generi assertorem ducemque se accommodaret. Suet. S. Galb. n. 9.

2. Παρασκεῖν ἑαυτὸν ἰσχυρῷ σώματι ζητοῦντι κεφαλὴν ταῖς Γαλατίαις. Plut. in Galb. p. 1054.

3. Sueton. in Galb. n. 9.

excellente pour piller les riches provinces des Gau- 68
les[1]. Les proclamations outrageantes que Vindex faisait afficher dans les villes transalpines et dont il envoyait des copies à Rome, le tirèrent enfin de sa léthargie. Au milieu des invectives les plus sanglantes il était traité de mauvais joueur de harpe, et on l'appelait Ænobarbus au lieu de Néron[2]. Plus vivement blessé de ces deux injures prétendues que de toutes les accusations de cruauté et de débauche, il écrivit au sénat, l'exhortant à venger l'insulte faite à son empereur et à la république. Il déclara qu'il quitterait son nom adoptif, pour reprendre celui des Domitius dont on lui faisait un reproche. Mais l'imputation qu'il travaillait surtout à combattre, c'était celle d'ignorance en musique, dans un art qu'il avait cultivé si long-temps et avec tant de soin. Cependant, comme les nouvelles arrivaient de jour en jour plus fâcheuses, il revint à Rome avec un empressement plein de trouble et d'inquiétude. En chemin, un présage parut le rassurer : apercevant sur un vieux monument l'image d'un cavalier romain qui foulait aux pieds et traînait

1. Gaudebat tanquàm occasione natâ spoliandarum opulentissimarum provinciarum. Suet. in Neron. n. 40.

2. Nihil autem æquè doluit quàm citharædum malum se increpitum, ac pro Nerone Ænobarbum appellatum. Suet. in Neron. n. 41.

68 par les cheveux un soldat gaulois terrassé, il sauta de joie, et bénit les dieux qui lui envoyaient cette promesse. A Rome, il ne convoqua point le sénat, il ne harangua point le peuple : seulement il appela près de lui quelques-uns des principaux sénateurs, et après une courte délibération, il leur montra un orgue hydraulique perfectionné par ses soins, expliquant longuement le mécanisme, l'usage, la difficulté de cet instrument, et disant qu'il le ferait jouer sur le théâtre, « si pourtant « Vindex le permettait [1]. »

La révolte de Galba mit fin à ces scènes puériles. Telle était sa réputation, que Néron se crut perdu. Il ne songea plus qu'à la guerre et à la vengeance; il fit par le sénat déclarer Galba ennemi public, et promit dix millions de sesterces à qui lui apporterait la tête de Vindex. A la menace du tyran Vindex répondit par cette autre : « Ma tête pour celle de Néron [2] ! » Les placards du Gaulois étaient affichés dans tous les carrefours de Rome, et jusque sous les portiques du palais impérial. Par un jeu de mots qui portait sur la double signification de *Gallus* et de *Vindex*, on disait « que le chant du *coq* avait réveillé

1. Si per Vindicem liceat. Suet. in Neron. n. 41.

2. Ὁ Νέρωνα ἀποκτείνας, τήν τε κεφαλὴν αὐτοῦ κομίσας ἐμοὶ, τὴν ἐμὴν ἀντιλήψεται. Dio. l. LXIII, p. 725.

« Néron [1]; » et la nuit on entendait des gens qui, feignant de se quereller, appelaient à grands cris un *vengeur* [2]. 68

Cependant des sentimens divers agitaient la Gaule, divers sur Galba, quoique presque unanimes contre Néron. Seule parmi les grandes cités transalpines, la colonie lugdunaise soutenait ouvertement celui qu'elle nommait son bienfaiteur [3], et Vienne, sa voisine et son ennemie, pour l'humilier, se livrait avec d'autant plus de passion à son zèle pour Galba. Tout le midi, toutes les nations riches et éclairées de l'est envoyaient des troupes à Vindex : les Arvernes, les Edues, les Séquanes s'étaient placés à la tête des confédérés. Mais les peuples du nord, les anciens Belges, Rèmes, Lingons, Trévires, se groupaient autour des armées du Rhin, décidés à partager invariablement leur fortune [4]. Dans l'intérieur de ces armées régnaient le trouble et l'indécision. Le soldat sans doute haïssait Néron; mais Galba, qui avait commandé sous Caïus un des camps germa-

1. Gallos eum cantando excitavisse. Suet. in Neron. c. 45. — *Gallus*, un coq, un Gaulois.

2. Jam noctibus jurgia cum servis plerique simulantes, crebrò *Vindicem* poscebant. Suet. ibid. — *Vindex* signifie en latin vengeur.

3. Lugdunensis colonia pertinaci pro Nerone fide. Tacit. Hist. 1, c. 51.

4. Tacit. Hist. 1 et 51.

68 niques, y avait laissé la réputation d'un chef dur et avare. D'ailleurs ces vieilles légions placées au poste le plus périlleux, qui chaque jour défendaient au prix de leur sang la frontière de l'empire, ne voyaient qu'avec dépit l'empereur sortir des rangs d'une armée oisive et sans importance. Elles appelaient Galba l'élu de Vindex; « c'était, « disaient-elles, un préteur mécontent qui l'avait « choisi; c'étaient cent mille Gaulois qui l'impo- « saient pour maître à la république. Que devenait « le respect des lois? où était la majesté du nom « romain? »

La conduite des deux lieutenans impériaux favorisait cette disposition des esprits et prolongeait l'incertitude. Fontéius Capito, lieutenant de la Germanie inférieure, homme avide, débauché, ambitieux, se repaissant de secrètes espérances, semait dans son camp des bruits injurieux à Galba; mais l'armée le méprisait : tous les regards se fixaient sur Verginius Rufus, qui commandait dans la Germanie supérieure. Verginius, fils d'un simple chevalier, était parvenu, par son seul mérite, au consulat et au grade militaire le plus élevé. A l'activité, à l'expérience de la guerre se joignait en lui une grande modération; il professait un attachement austère aux lois civiles, une profonde déférence pour le corps du sénat. Dans les évènemens qui bouleversaient l'empire, il

condamnait hautement une élection faite hors de 68
Rome, par une province, à l'insu des Pères et du peuple. Peut-être ce respect absolu de la loi était-il pur de tout sentiment personnel; peut-être ce blâme contre Galba appuyé par des motifs aussi honorables ne cachait-il aucune arrière-pensée: son armée ne le crut pas.

Vindex cependant avait réuni des troupes, ou plutôt une multitude d'hommes bien ou mal armés. Les villes insurgées s'approvisionnaient de vivres et de munitions de guerre, réparaient leurs murailles, se préparaient à repousser, s'il le fallait, l'agression des légions du Rhin. Vienne avait commencé les hostilités en assiégeant Lugdunum à peine reconstruit [1]. Avant que les préparatifs des Séquanes fussent terminés, Verginius, quittant brusquement la Germanie inférieure, entra sur le territoire de ce peuple, et mit le siège devant Vésontio, qui lui fermait ses portes [2]; il avait avec lui, outre ses légions, de nombreux volontaires belges et bataves. Vindex accourut à la défense de la place. Il s'avança jusque près des murs, à une faible distance des Romains; de là il écrivit à Verginius, qui lui répondit; après ces messages réciproques, les généraux se virent, s'entretinrent longuement et

1. Tacit. Hist. l. I, c. 65.

2. Γενόμενος ἐν Βεσοντίωνι, ταύτην ἐπολιόρκει, πρόφασιν ἐπεὶ μὴ ἐδέξατο αὐτόν. Dio. l. XLIII, p. 725.

68 se séparèrent bons amis. On ignore ce qui se passa dans cette conférence, si Verginius se laissa fléchir en faveur de Galba, ou si au contraire Vindex consentit à abandonner Galba pour Verginius; l'évènement révéla que Néron avait été sacrifié[1] d'un commun accord : un mystère impénétrable couvrit tout le reste.

Il avait été convenu entre les deux généraux que Vindex entrerait dans la place avec son armée; il se mit donc en mouvement pour s'approcher des portes; mais les légions, qui n'étaient pas instruites des conditions du traité, s'imaginant que les Gaulois venaient pour les surprendre, saisirent leurs armes, et engagèrent le combat avec furie, sans écouter la voix de leurs chefs[2]. Les Gaulois étonnés, sans défiance et en désordre, furent d'abord rompus, puis ils se rallièrent et firent résistance. Vainement Verginius de son côté, Vindex du sien, s'épuisèrent en efforts pour retenir leurs armées, elles leur échappèrent, comme de fougueux coursiers dont la bride est rompue échappent aux mains du conducteur[3]. On vit alors un spectacle atroce et inoui : des milliers de soldats sans ordre, sans guide, s'égorgeant les uns

1. Κατὰ τοῦ Νέρωνος, ὡς εἰκάζετο, συνέθεντο πρὸς ἀλλήλους. Ibid.

2. Καὶ αὐτοὺς οἱ τοῦ Ῥούφου στρατιῶται προσιόντας αἰσθόμενοι, καὶ νομίσαντες ἐφ' ἑαυτοὺς ἀντικρὺς χωρεῖν... Dio. l. LXIII, p. 725.

3. Plut. in Galb. p. 1055.

les autres, et rendus plus furieux par le carnage même. Les Gaulois que cette attaque imprévue avait consternés furent vaincus, et perdirent vingt mille hommes; Vindex au désespoir se perça de son épée [1].

Il ne tint alors qu'à Verginius de devenir empereur. L'armée victorieuse, après avoir brisé et foulé aux pieds les images de Néron, déféra, par des acclamations redoublées, à son général tous les titres de la souveraine puissance. Comme il les refusait, un soldat écrivit sur une des enseignes « Verginius, César, Auguste; » il ordonna d'effacer ces mots. Quoique les légions menaçassent hautement de revenir à Néron, s'il restait inflexible, il eut l'habileté de les tenir toujours en suspens sans se déclarer pour ni contre Galba. On pensa qu'il attendait de Rome le décret du sénat qui confirmerait le nouveau prince; quelques-uns prétendirent qu'il avait d'autres espérances.

Le décret arriva bientôt avec la nouvelle de la mort de Néron : Galba les reçut près de Narbonne. Par une conduite impolitique, et qui démentait sa réputation de modération et de sagesse, il distribua aux cités gauloises des graces ou des châtimens excessifs, suivant qu'elles s'étaient montrées

1. Ἰδὼν δὲ τοῦτο καὶ περιαλγήσας ὁ Βίνδιξ, αὐτὸς ἑαυτὸν ἔσφαξε. Dio. l. LXIII, p. 725.

69 favorables ou défavorables à sa cause. Aux premières il prodigua les titres, les libertés, les exemptions de tribut[1]; il frappa les secondes de peines ignominieuses ou fiscales; il confisqua leurs revenus, il diminua leurs territoires, restreignit leurs privilèges, fit raser les murailles de quelques-unes de leurs villes[2]. Les Édues, les Arvernes, les Séquanes, auteurs de sa fortune, furent l'objet de ses plus grandes faveurs; ses plus grandes rigueurs tombèrent sur les Rémes, les Lingons et les Trévires; Vienne, comblée de biens, triompha de l'humiliation et de l'abaissement de Lugdunum.

Ces mesures imprudentes firent plus qu'exaspérer les passions de partis politiques opposés; elles réveillèrent une vieille antipathie de race que l'administration romaine avait affaiblie sans doute, mais non étouffée. Les profondes divisions antérieures à la conquête reparurent tout à coup. Les peuples séquanais, helvétien, allobroge, éduen, arverne, c'est-à-dire la race gallique, et l'est de la Gaule, formaient la faction *galbienne*[3]; les Belges furent tous anti-galbiens; les cités occidentales se partagèrent entre les uns et les autres. On se défiait, on se menaçait de chaque côté. Fiers de leurs

1. Tacit. Hist. l. 1, c. 8, 51.

2. Quædam etiam finibus ademptis... Tacit. Hist. l. 1, c. 8. — Quasdam murorum destructione punivit. Suet. in Galba. n. 12.

3. Galbiani. Tacit. Hist. l. 1, c. 51.

privilèges accrus, de leur territoire agrandi aux 68
dépens des Belges, et de la remise du quart de leur tribut, les peuples de l'est se targuaient de ces récompenses pour insulter aux cités punies, et pour braver les légions [1]. Les Belges n'étaient point en reste d'arrogance et d'outrages. Ils ne parlaient de Vindex qu'avec un mépris affecté [2]; ils se vantaient d'avoir partagé la gloire des légions sous les murs de Vésontio, et d'avoir vu fuir devant eux ces lâches à qui Galba livrait maintenant leurs dépouilles. Quant aux légions, elles s'irritaient de ces bravades; aiguillonnées d'ailleurs par le butin qu'elles avaient rapporté de la Séquanie, leur attitude devenait de plus en plus menaçante pour les peuples de l'est; et déjà les mots d'*ennemis*, de *vaincus*, remplaçaient dans leurs bouches ceux de compagnons et d'alliés [3].

Les camps du Rhin continuaient d'être en proie à la plus violente anarchie. Quoique les évènemens de Rome et le sénatusconsulte qui proclamait Galba y fussent connus, l'armée de la Germanie supérieure offrit de nouveau l'empire à Verginius, qui persista dans ses premiers refus;

1. Remissam sibi à Galbâ quartam tributorum partem, et publicè donatos, in ignominiam exercitûs jactabant. Tacit. loc. cit.

2. Fastidito Vindice. Idem, ibid.

3. Nec socios ut olim, sed hostes et victos vocabant. Tacit. ub. supr.

68 Capito voulut s'en emparer avant qu'il lui fût offert, mais il périt assassiné par ses lieutenans. Galba donna le commandement vacant par sa mort à Vitellius, homme rempli de vices grossiers et couvert du mépris public. Il rappela aussi Verginius, sous des prétextes bienveillans, de peur que ses irrésolutions ne prissent fin quelque jour, ou que sa vertu ne se lassât : son successeur fut un vieillard faible d'esprit et rongé de goutte, Hordéonius Flaccus. Galba croyait par ces choix prévenir les complots ultérieurs en décourageant la rébellion ; il se trompa. Ces mutations de chefs s'opérèrent au milieu des plaintes et des troubles. De toutes parts couraient des bruits sinistres inventés ou envenimés par les anti-galbiens, principalement par les Lugdunais, obstinés dans leur amour pour Néron [1]; ces bruits venaient agiter la Belgique et surtout l'armée, où le mensonge et la crédulité trouvaient le plus d'alimens; cependant l'une et l'autre reconnurent le nouvel empereur.

Vitellius profita habilement de la disposition des esprits. Vitellius sans doute était un homme méprisable, et ses vices pouvaient lui mériter à bon droit l'humiliante confiance de Galba; mais il ne

1. Infensa Lugdunensis colonia, et pertinaci pro Nerone fide, fœcunda rumoribus. Tacit. Hist. l. 1, c. 51.

manquait ni d'adresse, ni d'une certaine énergie, ni de vigueur de corps. Il travailla à se rendre populaire dans l'armée, se montra libéral, juste même, et eut bientôt gagné l'affection du soldat. Parmi les chefs supérieurs se trouvaient deux hommes remuans, audacieux, avides d'argent et de pouvoir, Fabius Valens et Aliénus Cécina. Valens était outré contre Galba; il l'avait averti des incertitudes de Verginius; il l'avait délivré des entreprises de Capito en le tuant de sa propre main, et se prétendait mal récompensé. Il animait Vitellius, lui représentant l'ardeur des soldats, la célébrité de son nom, l'impuissance d'Hordéonius à rien empêcher, la Bretagne et les auxiliaires de Germanie prêts à le suivre, les provinces mécontentes. « Que « crains-tu d'un vieillard dont le pouvoir précaire « va passer en un instant? lui disait-il. La for- « tune s'offre à toi, tu n'as qu'à lui ouvrir ton sein « et la recevoir : Verginius, d'une simple famille « équestre, fils d'un père inconnu, balança avec « raison, sûr de succomber s'il acceptait l'empire, « et pouvant se flatter de vivre après l'avoir re- « fusé : il n'en est pas ainsi de Vitellius; les trois « consulats de son père, la censure, l'honneur « d'avoir eu pour collègues les Césars, depuis « long-temps donnent au fils l'éclat d'un empe- « reur, et lui ôtent la sécurité d'un particulier. »

68 Ces discours faisaient impression sur l'ame ambitieuse de Vitellius [1].

Dans le haut Rhin, Cécina, doué des graces de la jeunesse, d'une taille majestueuse, d'une ardeur bouillante, plein de charmes dans sa conversation et de noblesse dans sa démarche, possédait un empire absolu sur le soldat. Il était questeur en Bétique, lorsque Galba, pour récompenser le zèle avec lequel il s'était déclaré, lui confia, malgré sa jeunesse, le commandement d'une légion; mais depuis, l'empereur ayant eu la preuve qu'il avait détourné les deniers publics, donna ordre qu'il fût recherché rigoureusement sur ce péculat. Cécina, irrité, résolut de tout bouleverser et de couvrir les débris de sa fortune des ruines de l'état : les germes de discorde ne manquaient point déjà dans cette armée : elle avait marché tout entière contre Vindex, et n'avait reconnu Galba qu'après les légions du bas Rhin. Son camp était aussi le plus fréquenté par la population belge. Les mécontens trévires, rémes, lingons y entraient à toute heure, tenaient des conciliabules avec les soldats, murmuraient, se plaignaient ensemble, exaltaient Verginius aux dépens de Galba; et cet enthousiasme, ces regrets pour un

1. Tacit. Hist. l. 1, c. 52.

chef absent étaient tout près de se reporter sur le 68
premier qui se présenterait [1].

Les Lingons, suivant un ancien usage, avaient envoyé en présent aux légions deux mains entrelacées, symbole d'hospitalité [2]. Leurs députés, affectant une douleur et un abattement profonds, se montraient en habit de deuil sur la place d'armes, allaient de tente en tente, se répandant en plaintes, tantôt sur leurs propres injures, tantôt sur les distinctions des cités voisines; puis quand ils voyaient le soldat attentif et animé, ils se récriaient sur les périls, sur les humiliations de l'armée même [3], et enflammaient tous les esprits. Déjà une sédition commençait, lorsque Hordéonius leur enjoignit de quitter le camp; et par précaution, il les fit partir au milieu de la nuit. Mille rumeurs sinistres en coururent parmi les troupes; on affirmait que les députés avaient été massacrés, et qu'on verrait bientôt, si l'on n'y prenait garde, les plus braves soldats, ceux qui s'étaient permis des murmures, périr ainsi dans l'ombre, à l'insu de leurs camarades. Les légions alors se lièrent entre elles

1. Tacit. Hist. l. 1, c. 53.

2. Miserat civitas Lingonum, vetere instituto, dona legionibus, dextras, insigne hospitii. Tacit. Hist. l. 1, c. 54.

3. Modò suas injurias, modò civitatum vicinarum præmia, et ubi pronis militum auribus accipiebantur, ipsius exercitûs pericula et contumelias conquerentes, accendebant animos. Tacit. Hist. l. 1, c. 54.

68 par un traité secret. Pour les contenir, Hordéonius fit venir les auxiliaires gaulois; ceux-ci d'abord alarmèrent les légions, mais bientôt ils se montrèrent non moins indociles qu'elles, et plus ardens même à entrer dans tous les complots.

69 Sur ces entrefaites arriva le 1er janvier, jour auquel les armées renouvelaient le serment de fidélité au prince. Les quatre légions du bas Rhin le prêtèrent, en hésitant beaucoup, il est vrai; à peine quelques voix se firent entendre dans les premières centuries; le reste garda le silence. Il y avait dans ces légions même des dispositions fort diverses: la première et la cinquième étaient si emportées, que des pierres furent lancées contre les images de Galba; la quinzième et la seizième, plus modérées, se bornèrent à des murmures et à des menaces. Dans la Germanie supérieure, la quatrième et la dix-huitième, qui campaient ensemble, mirent en pièces les images de l'empereur, et pour ne point paraître dépouiller tout respect de l'autorité, prononcèrent dans leur serment les noms oubliés de *sénat* et de *peuple romain*. Hordéonius, faible et timide, ne fit rien pour réprimer la sédition. Les chefs de légion et les tribuns imitèrent l'indolence du lieutenant. Quatre centurions osèrent seuls montrer quelque énergie; ils furent saisis par les soldats et mis aux fers. Les deux

autres légions adhérèrent à tout ce qui s'était 69
fait [1].

La nuit du 1er au second janvier, le porte-aigle de la quatrième légion vint à la colonie agrippinienne où était Vitellius, et l'ayant trouvé à table, il lui apprit que l'armée du haut Rhin avait renoncé à l'obéissance de Galba et prêté serment au nom du sénat et du peuple. Ce serment était visiblement illusoire; il fut résolu de saisir la fortune propice, et de présenter un empereur aux légions. Vitellius dépêcha des courriers au camp du bas Rhin pour informer ses soldats « que leurs camarades de la Germanie supérieure « avaient brisé les images de Galba; que, si cette « action était réputée crime et révolte, il fallait « commencer la guerre, sinon choisir sans délai « un autre prince. » Et dans ce dernier cas il insinuait qu'il était moins chanceux de le prendre sous sa main que de le chercher au loin [2].

La première légion était la plus voisine, et Fabius Valens le plus déterminé des chefs. Il se rendit dès le lendemain dans la ville Ubienne avec un corps de cavalerie, et salua Vitellius empereur. Les autres légions s'empressèrent de suivre l'exemple, et l'armée du haut Rhin, laissant là les

1. Tacit. Hist. l. 1, c. 55 et 56.
2. Tacit. Hist. l. 1, c. 56.—Suet. Vit. n. 8.

69 vains noms du sénat et du peuple romain, prêta serment à Vitellius. La Belgique applaudit à ce choix, et montrait plus d'ardeur même que les légions. Les Agrippiniens, les Trévires, les Lingons, les Rémes accouraient en foule féliciter les soldats; ils offraient des hommes, des chevaux, des armes, de l'argent [1]. C'était une incroyable émulation de ville à ville, de particulier à particulier; chacun voulait contribuer, suivant ses facultés, de sa personne, de sa fortune ou de ses talens. Et ce n'étaient pas seulement les chefs de la population ou ceux de l'armée qui cherchaient à se signaler par des sacrifices; mais les moindres habitans et les moindres soldats apportaient leurs petites épargnes, et ceux qui n'avaient point d'argent donnaient leurs baudriers, leurs ornemens militaires, leurs armes ornées et de prix, par enthousiasme, par imitation, par intérêt [2].

A ces nouvelles, l'épouvante se répandit dans les provinces galbiennes; elles se voyaient abandonnées par toutes les garnisons, par tous les magistrats impériaux l'un après l'autre. Valérius Asiaticus, préfet de la Belgique, et Junius Blésus, gouverneur de la Lugdunaise, s'étaient rangés du côté de Vi-

1. Ardorem exercituum Agrippinenses, Treveri, Lingones æquabant, auxilia, equos, arma, pecunias offerentes. Tacit. Hist. l. 1, c. 57.

2. Instinctu et impetu et avaritiâ. Idem, ibid.

tellius; la légion italique et la cavalerie tauri- 69
nienne, cantonnées à Lugdunum, avaient brisé les images de Galba; l'armée de Bretagne s'empressait d'adhérer à tout. Vitellius ne trouva de répugnance que dans les huit cohortes bataves qui, après avoir servi d'auxiliaires à la quatorzième légion alors en Dalmatie, l'avaient quittée et se trouvaient en passage dans la capitale des Lingons. Ces cohortes étaient depuis long-temps en discorde avec les troupes romaines. Attachées à la quatorzième légion au moment où la révolte de Vindex éclata, elles avaient pris parti contre Néron, tandis que les légionnaires soutenaient cet empereur; et le triomphe de Galba avait tellement accru leur arrogance, que force avait été de les isoler et de les envoyer en Bretagne. Elles nourrissaient aussi un autre sujet de mécontentement contre l'armée de la Germanie inférieure. Il y avait quelques années que deux frères d'ancienne et puissante famille chez les Bataves, Julius Paullus et Claudius Civilis avaient été emprisonnés par Fontéius Capito, comme coupables de complots contre Néron : Paullus avait été tué sans autre formalité, Civilis conduit à l'empereur [1]. Néron lui avait laissé la vie; Galba l'absout et le renvoya en Gaule; mais les légions rhénanes s'em-

1. Tacit. Hist. l. I, c. 59; l. IV, c. 13.

69 parèrent de lui, réclamant à grands cris son supplice : Vitellius résista de peur de s'aliéner les Bataves, et fit évader Civilis.

L'adjonction de toutes les garnisons gauloises et des troupes de Bretagne à celles du Rhin mettait entre les mains de Vitellius une puissante armée. Il résolut de faire marcher en avant deux divisions sur l'Italie, l'une avec Valens par les Alpes cottiennes, l'autre par les Alpes pennines, sous la conduite de Cécina. Valens eut l'élite de l'armée du bas Rhin (des première, quinzième et seizième légions), avec l'aigle de la cinquième et un corps de troupes légères et de cavalerie, formant en tout quarante mille hommes; Cécina reçut trente mille hommes de l'armée du haut Rhin, savoir : la vingt-unième légion tout entière, quelques corps choisis dans les trois autres, et un grand nombre d'auxiliaires gaulois et germains. Vitellius devait suivre avec une autre légion et l'immense multitude des volontaires de la Belgique [1].

Le chef et les soldats offraient en ce moment un frappant contraste. Ceux-ci demandaient leurs armes, et voulaient marcher malgré l'hiver, sans s'arrêter à des négociations; ils voulaient profiter

1. Gallorum auxilia, ingens numerus. Tacit. Hist. l. II, c. 69; ibid. l. I, c. 61.

de l'épouvante des Gaules, envahir l'Italie, prendre Rome, se hâter enfin, parce que rien n'est plus important dans les guerres civiles, et qu'il y faut agir bien plus que délibérer. Vitellius au contraire s'endormait dans de grossiers plaisirs, comme si de lâches dissolutions et des festins ruineux eussent été un préliminaire obligé de son installation à l'empire. Dès midi il était ivre et appesanti de nourriture. Cependant tout allait par la seule ardeur et par le seul courage des troupes. A peine se virent-elles réunies, qu'elles exigèrent le signal du départ. Le nom de *Germanicus* fut décerné sur-le-champ à Vitellius; quant à celui de *César*, il le refusa. Le jour même du départ un présage jugé favorable remplit de joie Valens et son armée. Un aigle, proportionnant son vol à la marche des légions, planait en avant d'elles comme un guide. Aucun mouvement, aucune clameur ne l'effarouchèrent; et tels furent pendant un long espace de chemin le calme et l'intrépidité de cet oiseau, que tous y crurent reconnaître un augure infaillible de gloire et de succès [1].

L'armée de Valens traversa en amie le territoire des Trévires ses fidèles alliés. Mais à Divodurum, ville des Médiomatrikes, malgré l'accueil favorable des habitans, saisie d'une sorte de terreur

1. Tacit. Hist. l. 1, c. 62.

69 panique, elle prit subitement les armes, sans cause, sans dessein, non par soif du pillage ou du sang, mais par un accès de frénésie inexplicable [1]. Adoucie enfin par les prières de ses chefs, elle s'abstint de saccager la ville; mais près de quatre mille habitans périrent dans le premier moment de rage. Cet évènement causa, même en Belgique, un tel effroi, que dès que l'armée s'approchait d'une ville, la population entière accourait au-devant avec ses magistrats; les femmes et les enfans se prosternaient les bras étendus, le long des chemins; enfin on épuisait en pleine paix tous les moyens par lesquels on désarme un ennemi furieux [2]. Valens était encore sur le territoire des Leukes quand lui parvint la nouvelle de la mort de Galba assassiné par les prétoriens, et de l'élection d'Othon à l'empire. Cette révolution n'inspira aux soldats ni joie ni crainte; il leur était indifférent de combattre Othon ou Galba; elle fit plus d'impression sur les Gaulois du centre et du midi, qui, haïssant également Vitellius et Othon, craignaient de plus Vitellius. L'armée romaine arriva bientôt dans la cité des Lingons, son alliée

1. Non ob prædam aut spoliandi cupidine, sed furore et rabie, et causis incertis. Tac. Hist. l. 1, c. 63.

2. Isque terror Gallias invasit, ut venienti mox agmini universæ civitates cum magistratibus et precibus occurrerent, stratis per vias feminis puerisque. Tacit. ibid.

chérie. Accueillie avec les plus vifs témoignages 69
d'amitié, elle disputa de courtoisie et de bonne discipline; mais la joie fut courte, par l'arrogance de ces cohortes bataves que Valens devait prendre chez les Lingons. Quelques propos occasionèrent une dispute entre elles et des légionnaires; chaque soldat venant ensuite à prendre parti pour ou contre, la querelle allait dégénérer en un combat sanglant, si le général, par le châtiment des plus mutins, n'eût rappelé les Bataves à la subordination. Du territoire lingonais Valens passa chez les Edues. En vain les légions cherchèrent-elles un prétexte de guerre contre cette opulente cité; elle ne leur en laissa aucun, tant fut grande sa soumission; elle reconnut Vitellius, offrit de l'argent et des armes, fournit des vivres gratuitement; en un mot, elle alla au-devant et au-delà de toutes les demandes. Ce qu'Augustodunum faisait par crainte, Lugdunum le fit par zèle. Valens trouva dans cette ville la légion italique et la cavalerie taurinienne qui l'attendaient; il les incorpora à ses troupes [1].

On a vu plus haut quelle inimitié divisait Lugdunum et Vienne : durant la dernière guerre, ces deux villes s'étaient désolées mutuellement par des combats trop renouvelés, trop acharnés pour

1. Tacit. Hist. l. 1, c. 64.

69 n'avoir de motifs que l'intérêt de Néron et de Galba. Lugdunum fut comprise dans les vengeances de ce dernier; il confisqua ses revenus et la frappa de décrets humilians, tandis que les faveurs et les honneurs pleuvaient sur Vienne: de là un surcroît de jalousies et de haines que séparait seulement l'étroite barrière d'un fleuve[1]. Maintenant que la force était aux mains des Lugdunais, ils s'efforcèrent d'en user; ils incitaient les soldats en particulier à la destruction de Vienne; ils représentaient qu'elle avait assiégé leur colonie, secouru Vindex, levé même depuis peu des légions pour le service de Galba[2]. Après les considérations de haine venaient les considérations de pillage; ils exaltaient la richesse de Vienne, le butin qu'y trouverait l'armée. Bientôt, ne se bornant plus à des insinuations secrètes, ils éclatèrent en provocations ouvertes et publiques : « Pourquoi, disaient-ils, les légions ne « vont-elles pas se venger, et détruire ce foyer « de la guerre des Gaules? tout y est étranger et « ennemi. Mais nous, colonie militaire, nous « sommes des enfans de Rome, une partie de « l'armée, les compagnons inséparables de sa « bonne ou mauvaise fortune. Dans l'incertitude

1. Galba reditus Lugdunensium occasione iræ in fiscum verterat: multus contrà in Viennenses honor... Idem, c. 65.

2. Conscriptas nuper legiones in præsidium Galbæ. Tacit. ibid.

« du succès, qu'elle ne nous laisse pas à la merci 69
« de voisins furieux [1] ! »

Ces discours et mille autres semblables échauffèrent tellement le soldat, qu'au moment où les chefs ordonnèrent le départ, ils ne croyaient plus possible de sauver Vienne. Les Viennois connaissaient le danger de leur situation; ils accoururent sur la route avec tout l'appareil religieux des supplians; ils se jetèrent aux genoux des soldats; ils s'attachèrent à leurs armes, à tous leurs pas; ces prières, ces pleurs commencèrent à faire effet. Pour achever de fléchir l'armée, Valens lui fit distribuer, au nom des Viennois, trois cents sesterces par tête [2]. Ce ne fut qu'alors que les légions sentirent toute l'importance d'une colonie si brillante, si vieille alliée du peuple romain; et les représentations du général pour qu'on ne la détruisît pas, pour qu'on n'égorgeât pas les habitans, furent écoutées avec faveur. Toutefois, une peine publique fut infligée aux Viennois, on les désarma, et chaque habitant fut tenu de fournir

1. Irent ultores, excinderent sedem gallici belli : cuncta illic externa et hostilia; se coloniam romanam et partem exercitûs et prosperarum adversarumque rerum socios : si fortuna contrà daret, iratis ne relinquerentur. Tacit. Hist. l. 1, c. 65.

2. Haud ignari discriminis sui Viennenses, velamenta et infulas præferentes ubi agmen accesserat, arma, genua, vestigia prensando flectêre militum animos. Addidit Valens tricenos singulis militibus sestertios. Tacit. Hist. l. 1, c. 66.

69 des provisions de toute espèce. On regarda comme constant que Fabius avait été gagné par une grosse somme d'argent, mais du moins la ville lui dut son salut. De Vienne, il se dirigea à petites journées, par le pays des Allobroges et celui des Voconces : il réglait la marche et le séjour des troupes sur les sommes qu'il n'avait pas honte de se faire donner, et il les exigeait des magistrats des villes et des possesseurs des terres avec la plus grande violence, au point que dans un municipe des Voconces, nommé Lucus Augusti, ou le bois d'Auguste[1], il avait déjà disposé les torches pour incendier, lorsqu'on l'apaisa avec de l'argent; au défaut d'argent, des adultères et des prostitutions pouvaient le fléchir. C'est ainsi qu'il gagna les Alpes.

Cécina fut plus avide encore de sang et de pillage. Les Helvètes irritèrent ce caractère bouillant. La nation helvétienne, si célèbre dans les annales de la Gaule par le nombre et l'éclat de ses expéditions, déshabituée de la guerre, n'avait plus que le renom de son ancienne bravoure[2]. Ignorant encore la mort de Galba, elle refusait de reconnaître Vitellius. La cupidité et la précipitation de la vingt-unième légion commencèrent les hosti-

1. Luc en Dauphiné.

2. Irritaverant turbidum ingenium Helvetii, gallica gens, olim armis virisque mox memorià nominis clara. Tacit. Hist. l. 1, c. 67.

lités. Cette légion avait enlevé l'argent destiné pour 69
la solde d'une garnison helvétienne, que ce peuple entretenait de tout temps à ses frais [1]. Les Helvètes irrités interceptèrent les lettres que Cécina adressait aux légions de Pannonie pour les entraîner à la révolte, et retinrent prisonniers un centurion et quelques soldats. Cécina, qui ne respirait que la guerre, saisit avidement l'occasion présentée; il dévasta le pays, et ruina d'abord un lieu fréquenté pour l'agrément et la salubrité de ses eaux minérales, et où s'était formée une petite ville. Il fit prévenir aussi les auxiliaires rhétiens de descendre des montagnes et d'assaillir les Helvètes par derrière, tandis que les légions les combattraient en face.

Les Helvètes se réunirent en armes et élurent pour chef suprême un de leurs compatriotes, Cassius Sévérus; mais au moment fatal la résolution leur manqua. Ils ne savaient ni manier les armes, ni garder les rangs, ni manœuvrer de concert [2]. Se battre contre des vétérans, c'eût été se perdre; se renfermer dans des murs croulant de vétusté, n'était pas plus sûr; d'un côté

1. Rapuerunt pecuniam missam in stipendium castelli, quod olim Helvetii suis militibus ac stipendiis tuebantur. Tacit. Hist. l. 1, c. 67.

2. Non arma noscere, non ordines sequi, non in unum consulere. Tacit. Hist. l. 1, c. 68.

69 Cécina les pressait avec une puissante armée; de l'autre ils étaient harcelés par la cavalerie et par les cohortes de Rhétie; leurs faibles bataillons étaient comme perdus au milieu de tant d'ennemis. Ils jetèrent enfin leurs armes, et se sauvèrent sur le mont Vocet [1]. Cécina envoya, pour les en chasser, une cohorte de Thraces, avec les auxiliaires germains et rhétiens; les fugitifs furent massacrés partout, sur les montagnes, dans les bois, et jusqu'au fond des cavernes où ils s'étaient cachés : il y en eut plusieurs milliers de tués, autant de vendus à l'encan [2]. Les légions avaient rasé toutes les places voisines, et marchaient en bon ordre sur Aventicum, capitale du pays, lorsque les Gaulois offrirent de se rendre à discrétion, ce qui fut accepté. Julius Alpinus, un de leurs chefs, fut le seul que Cécina fit exécuter, sous prétexte qu'il était l'auteur de la guerre; il laissa à Vitellius le soin de punir ou d'épargner le reste. Des députés helvétiens partirent donc sur-le-champ pour implorer le pardon de l'empereur.

Ils le trouvèrent, lui et son armée, dans les dispositions les plus fâcheuses à leur égard. Les soldats demandaient la destruction de la race helvétienne tout entière; ils portaient au

1. Aujourd'hui le Boezberg.

2. Per sylvas atque in ipsis latebris trucidati : multa hominum millia cæsa, multa sub coronâ venundata. Tacit. Hist. l. 1, c. 68.

visage des députés leurs poings fermés et leurs épées nues. Vitellius lui-même n'épargnait ni les reproches ni les menaces, lorsque Claudius Cossus, un des députés, célèbre par son éloquence, mais la cachant alors sous un effroi concerté, qui la rendait plus puissante, parvint à calmer l'esprit du soldat[1]. Telle est la multitude soudaine et changeante, non moins vive dans sa compassion que dans ses fureurs : à peine eut-il parlé que, fondant en larmes et mettant à une plus juste demande encore plus d'insistance, les soldats demandèrent et obtinrent grace pour ce malheureux peuple[2]. 69

Cécina était resté dans le pays, attendant les ordres et la décision de l'empereur; là, il reçut la nouvelle qu'une aile de cavalerie qui avait autrefois servi sous Vitellius en Afrique, et était cantonnée maintenant sur les bords du Pô, venait de se déclarer contre Othon, et avait entraîné dans sa défection une partie de la Transpadane : plein de joie et d'espérance, il quitta l'Helvétie, se dirigeant vers les passages des Alpes Pennines.

Cependant Othon, pour exciter dans la Trans-

1. Ne Vitellius quidem minis ac verbis temperabat ; cùm Claudius Cossus, unus ex legatis, notæ facundiæ, sed dicendi artem aptâ trepidatione occultans, atque eò validior, militis animum mitigavit. Tacit. Hist. l. 1, c. 69.

2. Effusis lacrymis, et meliora constantiùs postulando impunitatem salutemque civitati impetravêre. Tacit. ibid.

69 alpine du trouble et des divisions, cherchait à gagner par ses faveurs quelques-uns des plus ardens Vitelliens. Dans le nord, il accorda le droit de cité romaine à la nation entière des Lingons, comme pour réparer l'injustice et la cruauté des décrets de Galba[1]. La Narbonnaise et même l'Aquitaine lui avaient prêté d'abord serment de fidélité; mais à l'approche de Valens, elles s'empressèrent d'arborer les images de Vitellius[2]. Othon n'était pourtant pas sans espérance de ce côté, et il fit tous ses efforts pour y transporter le théâtre de la guerre. Sachant les passages des Alpes déjà au pouvoir des Vitelliens, il envoya une flotte attaquer la côte narbonnaise; lui-même, à la tête de son armée de terre, alla faire face à Cécina et à Valens.

La fortune au commencement sembla favoriser Othon. Sa flotte soumit tout le littoral narbonnais, sans trouver de résistance et pourtant au milieu de pillages et de violences inouïes; on n'eût jamais dit que c'étaient des troupes concitoyennes parcourant les rivages de leur patrie; elles saccageaient et mettaient tout à feu et à sang; et le dégât fut d'autant plus horrible, que nul ne se tenait sur ses gardes. Les campagnes restaient char-

1. Lingonibus universis civitatem romanam dono dedit. Tacit. Hist. l. 1, c. 78.

2. Tacit. Hist. l. 1, c. 76.

gées de tous les trésors de la terre, les maisons 69
ouvertes; les habitans, avec leurs femmes et leurs enfans, accouraient au-devant des soldats dans toute la sécurité qu'inspire la paix, et ils trouvaient les outrages et les calamités de la guerre[1]: ils eurent enfin recours à Vitellius. Valens, qui était encore au pied des Alpes, fit partir aussitôt sa cavalerie trévire tout entière, quatre compagnies de cavalerie et deux cohortes d'infanterie tungriennes, sous la conduite du trévire J. Classicus. Une partie de ces troupes resta dans Forum-Julii, que menaçait la flotte othonienne; l'autre, renforcée par une cohorte de Ligures, corps auxiliaire anciennement attaché à la défense du pays, et par cinq cents Pannoniens, se mit à parcourir la côte. Entre cette petite armée et les gens d'Othon descendus à terre, il se livra coup sur coup deux combats très-vifs précisément sur le bord de la mer. Dans l'un et l'autre les Vitelliens eurent le désavantage; mais il en coûta beaucoup de sang aux vainqueurs, et par une espèce de trêve tacite[2], les deux partis s'éloignèrent, se retirant, les vaincus à Antipolis, les Othoniens à Albingaunum dans la Ligurie italique.

Cependant Valens continuait sa route. Il fut

1. Tacit. Hist. l. II, c. 12, 13.—Agric. c. 7.

2. Velut pactis induciis. Tacit. Hist. l. II, c. 15.

69 arrêté un moment et mis en grand péril par l'indiscipline de ses soldats. Ces huit cohortes bataves qu'il avait ralliées chez les Lingons, et qui avaient déjà excité du trouble au moment de leur réunion, se conduisaient envers les troupes romaines avec une arrogance excessive; elles rappelaient sans cesse leurs anciennes dissensions avec la quatorzième légion au sujet de Vindex, se vantant de l'avoir contenue, d'avoir enlevé à Néron l'Italie, et de tenir dans leurs mains tout le sort de la guerre. Chaque fois qu'un Batave passait devant la tente d'un légionnaire, il le saluait de ces bravades outrageantes[1]. Les chefs en étaient importunés; les querelles, les disputes altéraient la discipline; Valens enfin craignait que de l'insolence ils ne passassent à la trahison. Aussi, dès qu'il eut appris que la flotte d'Othon avait repoussé la cavalerie trévire et les Tungres, et tenait la Narbonnaise bloquée, il mit à profit cette occasion pour disperser un corps trop puissant, et commanda à plusieurs des cohortes bataves de partir au secours de la province.

Mais à cet ordre des murmures éclatèrent dans toute l'armée : Bataves, Gaulois, légionnaires même, tous réclamaient avec la même vivacité

1. Ut cujusque legionis tentoria accessissent, coercitos à se quartadecimanos, ablatam Neroni Italiam, atque omnem belli fortunam in ipsorum manu sitam jactantes. Tacit. Hist. l. II, c. 27.

contre le départ des cohortes. « Pourquoi, disaient 69
« les légions, nous priver de l'assistance de guer-
« riers si intrépides ; et à la vue de l'ennemi, pres-
« que sur le champ de bataille, nous arracher ces
« braves vétérans signalés par tant de victoires ?
« Si une seule province vaut mieux que Rome et
« tout l'empire, nous y marcherons tous ; si les
« batailles importantes, décisives, sont celles de
« l'Italie, pourquoi mutiler l'armée ? Qu'attendre
« désormais d'un corps auquel on veut retrancher
« ses membres les plus vigoureux [1] ? » Telles étaient les plaintes qui se faisaient entendre de toutes parts dans le camp. Valens envoya ses licteurs pour mettre fin à la sédition ; mais les soldats fondirent sur lui, lui jetèrent des pierres, et le poursuivirent dans sa fuite. Mille voix s'écriaient « qu'il
« recelait les dépouilles des Gaules, l'or des Vien-
« nois, le fruit des fatigues de l'armée [2]. » Ils pillent ses bagages, ils visitent ses tentes, ils sondent même la terre avec la pointe de leurs armes et de leurs javelots. Pendant ce temps, Valens, déguisé en esclave, s'évadait et se cachait chez un décurion de la cavalerie. Le feu de la colère fut bientôt exhalé. Mais Alphénus Varus, préfet du camp,

1. Non abrumpendos ut corpori validissimos artus. Tacit. Hist. l. II c. 28.

2. Spolia Galliarum et Viennensium aurum, et præmia laborum suorum occultare clamitantes... Tacit. Hist. l. II, c. 29.

avait défendu aux centurions de relever les sentinelles, aux trompettes de sonner les différens exercices; il avait interrompu tout ce qui entretient l'ordre et la régularité dans une armée. Cet artifice, au moment où d'elle-même la sédition se calmait insensiblement, réussit. Les soldats restaient frappés d'engourdissement; ils se regardaient tous avec des yeux étonnés: l'idée seule que personne ne les commandait, leur donnait de l'épouvante; on voyait à leur résignation, à leur silence, qu'ils cherchaient leur pardon; bientôt ils supplièrent, ils versèrent des larmes, lorsque enfin Valens se montra tout défiguré, les yeux en pleurs. Les soldats l'avaient cru mort: son apparition inopinée les saisit de joie, d'attendrissement, d'enthousiasme. Ils se félicitent de l'avoir recouvré; ils l'accablent de louanges; ils le portent sur son tribunal au milieu des aigles et des drapeaux. Lui, par une modération sage, ne demanda le supplice de personne, et pour ne pas se rendre trop suspect en dissimulant, il accusa, mais quelques mutins seulement, sachant trop bien que dans les guerres civiles les soldats ont plus de droits que les chefs[1].

La fortune des lieutenans de Vitellius fut diverse en Italie; Cécina n'éprouva que des échecs;

1. Tacit. Hist. l. II, c. 29.

Valens termina la guerre dans un seul combat. 69
Othon vaincu se perça de son épée, et l'Italie reconnut Vitellius. L'empereur cependant était encore au-delà des Alpes. Après avoir complété par des levées faites en Gaule les cadres de six légions qu'il laissait sur le Rhin [1] et remis le commandement général à Hordéonius Flaccus, à la tête d'une légion rhénane, d'une division de l'armée britannique et d'une multitude de Belges volontaires, il s'approchait de Lugdunum, lorsqu'il apprit son triomphe et la mort d'Othon. Il resta plusieurs jours dans cette colonie fidèle, donnant et recevant des combats de gladiateurs[2], passionné qu'il était pour ce genre de spectacle. De Lugdunum, il se rendit à Vienne, où il demeura aussi quelque temps, soit pour humilier, soit pour pacifier cette ville toujours mal disposée. Là un évènement fortuit, interprété par la superstition, fournit de nouveaux alimens à la haine active des Viennois. Un jour que Vitellius donnait audience assis sur son tribunal, un coq vint se percher d'abord sur son épaule, ensuite sur sa tête[3]. On sait que cet oiseau portait en langue latine le nom de *Gallus*,

1. Festinatis per Galliam delectibus, ut remanentium legionum nomina supplerentur. Tacit. Hist. l. II, c. 57.

2. Ὁ Βιτέλλιος εἶδεν ἐν Λουγδούνῳ μονομάχων ἀγῶνας. Dion. excerpt. ap. H. Vales. p. 469.

3. Viennæ pro tribunali jura reddenti gallinacus suprà humerum et deindè in capite adstitit. Suet. Vit. n. 9.

69 qui signifiait aussi *Gaulois*. Le présage parut clair à tous ceux qui souhaitaient la chute de Vitellius, et le peuple ne douta pas que cet empereur ne fût bientôt terrassé par le bras de quelque enfant de la Gaule[1].

Le peuple commençait en effet à être profondément remué. L'insurrection de Vindex, conçue dans des idées toutes romaines, entreprise pour un but tout romain, avait trouvé en Gaule de nombreux partisans, comme une noble cause, mais non comme une cause populaire : les évènemens qui suivirent le désastre de Vésontio, la vieille haine réveillée entre les cités de l'est et celles du nord, l'insolence des légions, les cruautés de Cécina et de Valens, les mots d'*ennemis* et de *vaincus*, prononcés de nouveau au milieu de tant d'outrages, avaient touché bien plus au vif le sentiment des masses. Ce fut d'elles que partit le premier cri d'indépendance contre Rome. Pendant même que Vitellius traversait, à la tête de ses troupes, les cités de l'est, un Boïen de la plus basse classe du peuple, nommé Maric, se mit à parcourir les campagnes de la Loire et de l'Allier, proclamant l'affranchissement de la patrie[2]; il

1. Venturum in alicujus Gallicani potestatem. Sueton., ibid.

2. Mariccus quidam è plebe Boïorum inserere sese fortunæ et provocare arma romana simulatione numinum ausus. Tacit. Hist. l. II, c. 61.

réunit en peu de jours jusqu'à huit mille paysans, 69
et déjà le mouvement gagnait les plus proches villages des Édues. L'historien romain de cette guerre a dédaigné[1] de nous transmettre plus de détails sur ces héros populaires des vieux souvenirs gaulois. Il nous apprend seulement que la religion se mêlait fortement à leur patriotisme ; que Maric prenait les titres de *Dieu*, *libérateur des Gaules*[2], et que la foule qui s'attachait à ses traces n'était pas moins exaltée dans sa foi pour le libérateur, que dans son zèle pour l'indépendance. Ce furent les nobles éduens et l'élégante jeunesse d'Augustodunum qui, pleins de mépris pour cette multitude crédule et grossière, se chargèrent d'en venir à bout[3] : Vitellius ajouta à leurs forces quelques cohortes. Sans discipline et presque sans armes, les compagnons de Maric furent aisément battus et dispersés ; le chef, pris vivant et livré à Vitellius, fut exposé aux bêtes dans un de ces spectacles dont l'empereur se récréait à Lugdunum ou à Vienne. Les bêtes refusèrent de le dévorer, et déjà la multitude s'écriait qu'il était invulnérable, quand Vitellius le fit massacrer par ses sol-

1. Pudendum dictu. Idem, ibid.

2. Assertor Galliarum et Deus, nomen id sibi indiderat. Tacit. l. cit.

3. Gravissima civitas, electâ juventute, adjectis à Vitellio cohortibus fanaticam multitudinem disjecit. Tacit. ibid.

69 dats [1]. Néanmoins, pour beaucoup d'esprits, la mission divine de Maric parut mise hors de doute.

Enfin Vitellius franchit les Alpes, et chemina lentement vers Rome, au milieu de son armée. L'aspect de cette armée avait quelque chose d'ennemi et d'humiliant pour des yeux romains : d'abord l'immense quantité de volontaires transalpins, puis les légionnaires presque aussi étrangers à l'Italie que les Gaulois même; leurs grandes et longues piques, les peaux de bêtes dont ils avaient les épaules couvertes, leur accent rauque et dur, les faisaient ressembler plutôt à des barbares qu'à des soldats de Rome[2]. Déshabitués du séjour des villes, surtout des villes populeuses, ils ne savaient point éviter la presse; s'ils étaient heurtés au détour d'une rue, s'ils glissaient sur le pavé, ils se mettaient en fureur, souvent ils tiraient l'épée pour frapper ce qui se trouvait près d'eux. Cécina surtout affectait les manières étrangères. Nommé consul, il marchait devant les aigles vêtu de la braie et de la saie belges à couleurs bigarrées, étalant en outre les bracelets et le collier d'or. C'était dans ce costume qu'il recevait les députations du sénat, qu'il haranguait le peuple des

1. Quia non laniabatur, stolidum vulgus inviolabilem credebat, donec, spectante Vitellio, interfectus est. Tacit. ibid.

2. Sævum spectaculum erant ipsi, tergis ferarum et ingentibus telis horrentes... voce truces. Tacit. Hist. l. II, c. 88.

villes[1] : on en murmurait comme d'une conduite 69
arrogante et hostile aux citoyens.

Avec tant de nations diverses réunies sous le même drapeau, la marche de Vitellius n'était rien moins que paisible. A chaque instant des disputes éclataient entre les légionnaires et les transalpins et dégénéraient en massacres ; un Gaulois ayant terrassé par jeu un soldat romain, de bravades en bravades et d'invectives en invectives, on prit les armes de part et d'autre, et deux cohortes entières restèrent sur la place[2]. Les cohortes bataves principalement étaient insatiables de querelles et de violences. Pour rétablir l'ordre, Vitellius licencia d'abord tous les volontaires gaulois non organisés[3] ; il les renvoya ou dans leurs foyers ou dans le camp d'Hordéonius : il songea ensuite à se défaire des Bataves. La quatorzième légion, dont ces indomptables cohortes avaient fait partie, se trouvait alors en Italie pour la cause d'Othon. Vitellius, à qui elle était justement suspecte, l'envoya dans l'île de Bretagne, en lui adjoignant pour la

1. Ornatum ipsius municipia et coloniæ in superbiam trahebant, quòd versicolore sagulo, braccas, tegmen barbarum, indutus, togatos alloqueretur. Tacit. Hist. l. II, c. 20. — Κεκίννα οὔτε φωνὴν, οὔτε σχῆμα δημοτικὸς, ἀλλ' ἐπαχθὴς καὶ ἀλλόκοτος, σώματος μεγάλου, γαλατικῶς ἀναξυρίσι καὶ χειρίσιν ἐνεσκευασμένος... Plut. in Othon. p. 1069.

2. Tacit. Hist. l. II, c. 68.

3. Reddita civitatibus Gallorum auxilia, ingens numerus... Tacit. l. II, c. 69.

69 contenir ses anciens auxiliaires; et de peur qu'elle n'allât se réunir aux Viennois, qui recommençaient à remuer[1], il lui fit prendre la route des Alpes Graïes. Les premières journées furent assez calmes; mais à Augusta des Taurins, un Batave ayant maltraité un artisan en le traitant de fripon[2], un légionnaire, hôte de celui-ci, prit sa défense. Chaque soldat venant à s'attrouper autour de son camarade, des injures on passa aux coups; et le massacre eût été horrible, si une division de prétoriens, prenant fait et cause pour la légion, n'eût imposé aux Bataves. Les cohortes restèrent dans Augusta, la légion partit la nuit suivante, et les feux qu'elle laissa allumés causèrent l'incendie d'une partie de la ville. Parvenue au-delà des Alpes, elle délibéra si elle ne marcherait pas à Vienne; les plus exaltés dirigeaient déjà les enseignes de ce côté, lorsque de plus sages conseils l'emportèrent[3].

Quant aux Bataves, rappelés par l'empereur, puis renvoyés définitivement en Gaule[4], ils arrivèrent juste à point pour prendre part à une grande révolution qui s'y préparait.

1. Quò Viennam vitarent. Idem, c. 66.

2. Augustæ Taurinorum dùm opificem quemdam Batavus ut fraudatorem insectatur... Tacit. l. c.

3. Seditiosissimus quisque signa Viennam ferebant. Tacit. ibid.

4. Tacit. Hist. l. II, c. 69.

CHAPITRE IV.

Caractère et desseins du Batave Civilis. — Vespasien proclamé empereur par les légions d'Orient, reconnu par celles d'Illyrie. — Du Tolosan Antonius Primus, surnommé *Bec*. — Civilis s'engage à soutenir Vespasien. — Il chasse les Romains de l'île des Bataves. — Siège de Vétéra. — Séditions dans le camp romain; Hordéonius massacré. — Civilis lève le masque. — Les Gaules s'insurgent. — EMPIRE GAULOIS : Druides; Classicus, Tutor, Sabinus. — Défaite des légions romaines; elles prêtent serment à l'empire gaulois. — Ambition de Civilis. — Velléda; ses prophéties, son autorité. — Sabinus se fait proclamer César; il est battu par les Séquanes. — Divisions parmi les cités. — Assemblée générale des Gaules. — Arrivée d'une armée romaine. — Défection des cités de l'est; revers et constance des Belges. — Discours de Cérialis aux Trévires et aux Lingons; ils se soumettent; fin de l'empire gaulois. — Résistance de Civilis et des Germains. — Civilis fait sa paix. — Admirable dévouement d'Éponine; elle est tuée avec Sabinus. — La Gaule se résigne au joug; son rôle ultérieur comme province *gallo-romaine*. — Conclusion.

69 — 79.

CLAUDIUS CIVILIS, dont nous avons déjà parlé, 69
issu d'une vieille et puissante famille batave, était entré dès sa jeunesse au service des Romains, qui

69 lui avaient concédé le titre de citoyen et par suite le grade de préfet de cohorte; il avait un frère nommé Julius Paullus, actif, brave, indépendant comme lui. Tous deux s'étant rendus suspects aux lieutenans de Néron, Fontéius Capito, ayant fait trancher la tête à Paullus, livra Claudius à l'empereur. Néron le fit jeter dans un cachot, Galba lui rendit la liberté et le renvoya en Germanie; mais l'armée de Fontéius, regardant cette absolution comme une insulte, s'empara de lui, le mit aux fers et demanda à grands cris son supplice: la politique de Vitellius le sauva. Ces persécutions avaient laissé dans l'ame du Batave un ressentiment profond; il avait fait vœu de ne plus couper sa chevelure qu'il ne fût vengé, et les guerres qui déchiraient l'empire romain lui donnaient l'espoir que sa vengeance serait prompte et sûre. Comme Annibal et comme Sertorius, Civilis était privé d'un œil; cette ressemblance le rendait fier, et il se comparait volontiers à ces deux grands hommes [1], dont une plus noble conformité le rapprochait d'ailleurs, la conformité du génie. La bravoure à la fois impétueuse et opiniâtre de sa nation n'était pas le seul mérite du chef batave; il y joignait un esprit fin, habile aux ruses de la politique, comme

1. Sertorium se aut Annibalem ferens, simili oris dehonestamento. Tacit. Hist. l. IV, c. 13.

à celles de la guerre, et de plus la connaissance du gouvernement romain et des hommes influens de cette époque. Deux de ces hommes lui offrirent l'occasion la plus favorable à ses désirs de vengeance et de liberté. 69

La guerre civile qui avait porté Vitellius sur la chaise curule des Césars, menaçait de l'en faire tomber. Les armées d'Orient lui avaient refusé le serment pour le déférer à Vespasien, occupé alors de la guerre de Judée. Celles d'Illyrie, attachées à Othon et jalouses des armées du Rhin, s'étaient empressées de suivre cet exemple, et le Gaulois Antonius Primus, commandant de la légion pannonique, avait arboré sur ses enseignes l'image de Vespasien.

Antonius Primus, né à Tolose, y avait passé son enfance, et ses compatriotes lui avaient donné le surnom de *Bec*[1], soit à cause de quelque difformité de son visage, soit par suite de quelque aventure inconnue de sa jeunesse. De bonne heure, il se rendit en Italie pour tenter la fortune, et il déploya à la cour de Néron toutes les ressources de son vaste génie, si étrangement mêlé de bien et de mal. Ses intrigues et ses talens réus-

1. Cui Tolosæ nato cognomen in pueritiâ *Becco* fuerat : id valet Gallinacei rostrum. Suet. in Vit. n. 18.—*Bek* (arm.), *Big* (aymr.), *Gob* (gaël.).

69 sirent à le porter au sénat, d'où il se fit chasser bientôt avec ignominie pour complicité dans un faux testament. Galba le réhabilita, lui rendit sa charge, et lui donna même le commandement de la légion de Pannonie. Après la mort de Galba, il offrit ses services à Othon, qui les dédaigna. Négligé également par Vitellius, il résolut d'avoir un empereur qui lui dût beaucoup pour en obtenir beaucoup, et osa proclamer Vespasien, aux portes même de l'Italie : sa détermination jeta un grand poids dans les destinées de l'empire [1]. Brave et hardi, d'une éloquence tour à tour entraînante et insidieuse, habile artisan de discordes et de séditions, avide de trésors qu'il savait prodiguer au besoin, Primus était dans la paix un détestable citoyen, dans la guerre un chef précieux [2]. Aussitôt qu'il se fut déclaré, il entra en correspondance avec Hordéonius Flaccus, ennemi secret de Vitellius; il écrivit aussi au Batave Civilis, dont il connaissait et le caractère entreprenant et l'autorité toute-puissante chez les siens. Il l'engageait, au nom de Vespasien et de son parti, à susciter en Germanie quelques troubles qui empêchassent les légions rhénanes, ardentes vitel-

1. Grande momentum addidit. Tacit. Hist. l. II, c. 86.
2. Pace pessimus, bello non spernendus. Idem, ibid.

liennes, de se rendre en Italie au secours de leur 69
empereur [1], et qui continssent en même temps la Belgique. Hordéonius fit de vive voix à Civilis les mêmes recommandations, et par un effet de son inclination pour Vespasien, et par intérêt pour la république menacée d'une ruine prochaine, si la guerre se renouvelait, et que tant d'armées envahissent de nouveau l'Italie.

Civilis accepta avec transport la mission de susciter des ennemis aux Romains, et renfermant dans son cœur de vastes projets, qu'il se réservait de développer selon l'évènement, il se mit aussitôt à l'œuvre. Vitellius avait ordonné des levées parmi les Bataves. Toujours odieuses par elles-mêmes, ces levées l'étaient encore davantage par l'avarice et la dissolution des préposés, qui recrutaient des vieillards et des infirmes, afin qu'ils se rachetassent à prix d'argent; un motif encore plus infâme les portait à lever des jeunes gens au-dessous de l'âge requis pour porter les armes. Toute la nation était indignée, et les émissaires de Civilis, apostés pour souffler le feu de la sédition, persuadèrent sans peine aux Bataves de refuser l'enrôlement. Civilis lui-même, sous le prétexte d'un grand festin, rassembla dans un bois sacré les

1. Avertere accita Vitellio auxilia, et tumultûs germanici specie retentare legiones. Tacit. Hist. l. IV, c. 13.

69 premiers de la noblesse, et parmi le peuple ceux qui se signalaient par plus d'ardeur et de bravoure. Là, quand la nuit et la joie eurent commencé d'exalter les têtes, il harangua ses convives, relevant d'abord l'ancienne gloire de la nation, puis énumérant tout ce qu'elle avait à souffrir sous le joug romain, insultes, rapts, brigandages : « Nous ne sommes plus, comme autre« fois, des alliés, s'écriait-il ; on nous traite « comme de vils esclaves : tantôt c'est le lieutenant « qui arrive avec la ruine de son cortège et l'in« solence de son pouvoir ; tantôt ce sont les pré« fets et les centurions dont nous sommes la « proie ; ensuite, quand nos oppresseurs se sont « bien rassasiés de nos dépouilles et de notre sang, « on les change ; et ce sont de nouveaux gouffres « que doivent remplir mille exactions cachées sous « mille noms différens[1] ; voilà qu'on nous écrase « encore par un nouvel enrôlement où le fils va « être arraché à son père, le frère à son frère, et « pour ne plus se revoir. Pourtant jamais l'occa« sion fut-elle aussi belle pour reconquérir notre « liberté ; jamais les Romains furent-ils moins re-

1. Neque enim societatem, ut olim, sed tanquàm mancipia haberi : quandò legatum, gravi quidem comitatu, et superbo cum imperio, venire : tradi se præfectis centurionibusque ; quos ubi spoliis et sanguine expleverint, mutari, exquirique novos sinus, et varia prædandi vocabula. Tacit. Hist. l. IV, c. 14.

« doutables? Dans leurs camps sur le Rhin, il ne 69
« reste que du butin et des vieillards. Les Bataves « n'ont qu'à lever seulement les yeux, et ne pas « se faire un épouvantail de quelques vains noms « de légions. Ne possédons-nous pas une infanterie « et une cavalerie excellente, et les Germains ne « sont-ils pas nos frères? Les Gaules d'ailleurs con- « spirent pour nous, et jusqu'aux Romains même « à qui cette guerre ne déplaira pas. Vaincus, « nous nous en ferons un mérite auprès de Ves- « pasien; vainqueurs, qui viendra nous demander « des comptes? »

D'unanimes acclamations suivirent ce discours; profitant alors de l'émotion des esprits, Civilis fit prêter à chacun des convives le serment de tout oser, de tout souffrir pour l'affranchissement de la patrie; et il invoqua à l'appui de son éloquence ce que la religion contenait d'engagemens plus terribles, de rites plus solennels. Aussitôt il envoya un émissaire aux Caninéfates, leur proposant de s'associer à l'entreprise. Ce peuple, qui habitait la partie septentrionale de l'île, avait avec les Bataves une entière conformité d'origine, de langage et de bravoure; mais il leur était inférieur en nombre. Des agens secrets allèrent aussi solliciter les auxiliaires bataves des légions de Bretagne, ainsi que ces huit cohortes fameuses renvoyées d'Italie par Vi-

69 tellius et qui venaient d'arriver à Moguntiacum[1].

Parmi les Caninéfates vivait un chef d'illustre maison, nommé Brinio; c'était un homme brave à l'excès, mais qui n'avait pour lui que sa fougue et sa brutale audace; son père, qui s'était porté à beaucoup d'hostilités contre les Romains, avait bravé impunément la ridicule expédition de Caïus. Lorsque les Caninéfates, s'associant aux projets des Bataves, songèrent à se choisir un chef de guerre, cet esprit de haine héréditaire fut seul une recommandation pour Brinio : placé sur un bouclier, suivant l'usage, et balancé sur les épaules d'une troupe de soldats, il reçut le commandement de l'expédition[2]. A peine élu, Brinio, de concert avec les Frises, peuple d'au-delà du Rhin, vint par mer attaquer un camp de deux cohortes, bâti tout près du rivage. Les Romains ne se tenaient point sur leurs gardes, d'ailleurs leurs forces étaient insuffisantes; le camp fut pris et pillé. Les vivandiers et les négocians romains, disséminés sans précaution dans un pays qu'ils regardaient comme ami, tombèrent tous au pouvoir du vainqueur. Les forts ne pouvaient éviter non plus d'être saccagés, les

1. Aujourd'hui Mayence.

2. Igitur ipso rebellis familiæ nomine placuit, impositusque scuto, more gentis, et sustinentium humeris vibratus, dux eligitur. Tacit. Hist. l. IV, c. 15.

préfets des cohortes y mirent le feu; les enseignes, les drapeaux et ce qu'il y avait de soldats se retirèrent dans la partie supérieure de l'île. Ils y formèrent ainsi une petite armée peu redoutable pour les insurgés, car elle n'était guère composée que des recrues, Vitellius ayant emmené avec lui l'élite des cohortes. Outre ces troupes de terre, les Romains avaient encore une flotte de vingt-quatre bâtimens, qu'ils prirent soin de rassembler et qui vint se ranger près d'eux. 69

Civilis, fidèle à son plan, feignit une grande colère contre Brinio, et blâma aigrement les préfets d'avoir abandonné les forts. Il les exhorta à regagner chacun leurs campemens, et à se reposer sur lui du soin de leur sûreté : « Ma cohorte, leur « mandait-il, suffira pour dissiper cette poignée « de rebelles [1]. » Ce conseil parut fort suspect aux préfets romains, qui d'ailleurs commençaient à s'apercevoir que Brinio n'était que l'instrument et Civilis l'ame véritable de tous ces troubles. Les preuves de sa complicité se faisaient jour insensiblement par l'indiscrétion des Germains, à qui une guerre donnait trop de joie pour qu'ils pussent la cacher long-temps. Civilis, voyant le

1. Civilis dolo grassandum ratus, incusavit ultrò præfectos, quòd castella deseruissent. Se cum cohorte, cui præerat, caninefatum tumultum compressurum : illi sua quisque hiberna repeterent. Tacit. Hist. l. IV, c. 16.

69 peu de succès de son artifice, recourut à la force. Se mettant à la tête des Caninéfates, des Frises et des Bataves, distribués en corps de nation, il alla attaquer les Romains dans leur poste. Ceux-ci se préparèrent à les bien recevoir, et rangèrent en bataille leurs forces de terre et de mer : la flotte sous voile le long du Rhin, formait une des ailes et flanquait l'infanterie. Mais à peine en était-on venu aux mains qu'une cohorte de Tungres passa du côté de Civilis. Les Romains, consternés de cette trahison imprévue, se laissèrent égorger presque sans résistance. La flotte éprouva une semblable défection. Une partie des rameurs étaient Bataves, et d'abord, comme par maladresse, ils embarrassaient la manœuvre; mais bientôt ils ramèrent en sens opposé, et allèrent présenter les poupes au lieu des proues à la rive ennemie. Ils finirent par massacrer les pilotes et les centurions, et les vingt-quatre vaisseaux passèrent aux Bataves ou furent pris.

Cette victoire, glorieuse pour le moment, fut encore utile pour la suite; elle donna aux Bataves des armes et une flotte, et la nouvelle en fut proclamée avec éclat dans les Gaules et dans la Germanie, où Civilis fut célébré comme le fondateur de l'indépendance. La Germanie lui adressa sur-le-champ des offres de secours. Quant à la Gaule, Civilis mettait tout son art à s'en faire une alliée :

il employait tour à tour auprès des chefs belges 69
les exhortations et les présens. Comme il se trouvait un grand nombre de Gaulois dans les cohortes qu'il avait vaincues, il renvoya sans rançon les officiers prisonniers; il laissa aux soldats la liberté de rester ou de partir : à ceux qui restaient il donnait un grade honorable; ceux qui s'en allaient emportaient quelques dépouilles des Romains [1]. En même temps, dans des entretiens secrets, il représentait aux chefs tout ce qu'ils avaient souffert depuis tant d'années sous cette misérable servitude déguisée du nom menteur de *paix* : « Les Bataves, disait-il, quoique exempts de « tributs, ont pris les armes contre les tyrans de « l'univers, et dès la première rencontre ils les « ont battus et dispersés; que serait-ce si les « Gaules secouaient le joug? quelles seraient les « ressources de l'Italie abandonnée à elle-même? « C'est avec le sang des provinces que les pro- « vinces sont vaincues [2]. Qu'on ne m'objecte point « le combat de Vindex; c'est la cavalerie batave « qui a écrasé les Arvernes et les Edues, et Ver-

1. Galliarum societatem Civilis arte donisque affectabat, captos cohortium præfectos suas in civitates remittendo : cohortibus, abire, an manere mallent, datâ potestate : manentibus, honorata militia; digredientibus, spolia Romanorum offerebantur. Tacit. Hist. l. IV, c. 17.

2. Provinciarum sanguine provincias vinci. Idem, ibid.

69 « ginius comptait des Belges dans ses rangs : à le « bien considérer, la Gaule n'a succombé que sous « ses propres forces ; aujourd'hui elle ne fera plus « qu'un seul corps, et elle a pour elle la puissance « de la discipline qu'elle a puisée dans les camps « romains. Sous nos communs drapeaux se trou- « veront ces cohortes de vétérans, qui viennent « de faire mordre la poussière aux légions d'O- « thon. Que la Syrie, l'Asie, tout l'Orient, accou- « tumés à des rois, se résignent à servir, ils sont « faits pour l'esclavage! mais combien vivent en- « core dans la Gaule, qui sont nés avant les « tributs [1]! Arminn naguère a présenté un admi- « rable exemple; serait-il insensé d'espérer contre « Vitellius un succès obtenu contre Auguste? Il « n'y a pas jusqu'à la brute que la nature n'ait « douée du sentiment de la liberté; elle a donné « de plus le courage à l'homme, et les dieux sont « pour le plus brave. Que tardons-nous donc à « écraser de nos forces réunies un ennemi qui a « divisé, épuisé les siennes? Tandis qu'il se par- « tage entre Vespasien et Vitellius, délivrons- « nous tout à la fois de Vitellius et de Vespasien. »

Les Romains étaient donc chassés de l'île des Bataves ; et Civilis, dévoilant ses grands desseins,

1. Servirent Syria Asiaque, et suetus regibus Oriens : multos adhùc in Galliâ vivere, antè tributa genitos. Idem, ibid.

travaillait à réunir dans une même indépendance 69
les Gaules et la Germanie. Hordéonius, comme nous l'avons dit plus haut, croyant faire mouvoir l'instrument d'un parti romain, l'avait poussé à cette guerre, et par son inaction avait favorisé les premiers succès du Batave; mais lorsque les courriers lui eurent annoncé coup sur coup que le camp était forcé, les cohortes taillées en pièces, le nom romain effacé de l'île, inquiet et irrité, il ordonna au lieutenant Mummius Lupercus de marcher contre Civilis. Lupercus commandait un camp de deux légions; il prit les légionnaires qu'il avait avec lui, les auxiliaires ubiens qui étaient tout proche, la cavalerie trévire, cantonnée non loin de là, et il passa le fleuve en diligence. Il avait aussi renforcé ses troupes d'une division de cavalerie batave, gagnée depuis long-temps, mais qui feignait encore de la fidélité, afin que sa défection, ayant lieu sur le champ de bataille même, eût plus d'importance et d'éclat.

Civilis ne tarda pas à paraître avec toutes ses troupes; il marchait environné des enseignes romaines enlevées sur les cohortes, pour frapper les siens par le spectacle de leur gloire récente, et l'ennemi par le souvenir de sa défaite. Derrière le corps de bataille il fit ranger sa mère, ses sœurs, et toute la foule des femmes et des enfans, comme un ai-

69 guillon de plus à la victoire et une honte de plus contre la fuite [1].

Le chant des guerriers, les hurlemens des femmes, donnèrent le signal du combat; un second cri, mais plus faible, partit des légions ennemies et décela le découragement et l'effroi; car leur aile gauche venait d'être mise à nu par la désertion de la cavalerie batave, qui s'était tournée aussitôt contre elles. Malgré ce revers, le soldat légionnaire gardait ses armes et son rang; mais les auxiliaires ubiens et trévires, se débandant avant le premier choc, se dispersèrent dans la campagne. Ce fut à eux que s'attachèrent les Germains, ce qui donna le temps aux légions de repasser le Rhin, et de gagner un de leurs forts appelé *Vetera-Castra* [2], c'est-à-dire le Vieux-Camp; poste important, qui faisait partie de la ligne de châteaux bâtie autrefois par Auguste. Civilis venait de remporter une victoire sur ses ennemis; il lui restait à se défaire d'un rival. Le préfet de la cavalerie batave qui avait trahi les Romains, Claudius Labéo, le traversait dans ses plans; il existait entre eux d'anciennes querelles: tous les deux, dans leur nation, étaient chefs de factions opposées. Civilis craignait, en le fai-

1. Matrem suam sororesque, simul omnium conjuges parvosque liberos, consistere à tergo jubet; hortamenta victoriæ vel pulsis pudorem. Tacit. Hist. l. iv, c. 18.

2. Aujourd'hui Santen dans le duché de Clèves.

sant mourir, de se rendre odieux par un assassi- 69
nat, et en le gardant avec lui, d'entretenir un ferment de discorde dans son armée; il prit le parti de le reléguer au-delà du Rhin, sur le territoire des Frises [1].

Cependant les huit cohortes bataves attachées anciennement à la quatorzième légion, renvoyées par Vitellius d'Italie à Moguntiacum, dans la province germanique supérieure, avaient été de nouveau rappelées par l'empereur au-delà des Alpes: elles étaient en pleine marche, lorsqu'un courrier dépêché par Civilis les atteignit; le chef insurgé leur annonçait sa nouvelle victoire, et n'épargnait ni exhortations ni promesses. Leur résolution fut tout d'un coup prise d'embrasser la cause commune de tous les Bataves, et elles revinrent sur leurs pas. Néanmoins, comme elles se trouvaient environnées de forces romaines considérables, elles crurent devoir prendre un prétexte, et réclamèrent avec hauteur du lieutenant impérial la gratification, la double solde, et l'augmentation de cavalerie, qui leur avaient été promises par Vitellius: « A ce prix seul, dirent-elles, nous passerons en « Italie. » Hordéonius leur accorda une partie de leurs demandes, s'imaginant les calmer, mais il ne fit que les rendre plus intraitables et plus opi-

1. Tacit. Hist. l. IV, c. 18.

69 niâtres sur ce qu'elles savaient qu'il leur refuserait. Enfin, méprisant ses protestations et ses menaces, elles se mirent en route pour la Germanie inférieure, déclarant hautement qu'elles allaient joindre Civilis. A cet acte de révolte, Hordéonius, rassemblant les tribuns et les centurions de son armée, eut l'idée un moment de réprimer par la force la désobéissance des Bataves. Puis, cédant à sa pusillanimité naturelle et aux terreurs de son conseil, que remplissaient de perplexités les dispositions équivoques des Gaulois, il résolut de rester dans son camp. Il s'en repentit ensuite; et sur les reproches de ceux même qui avaient donné le conseil, il sembla vouloir sortir. Il écrivit à Hérennius Gallus, lieutenant de la première légion, qui campait à Bonn, de fermer le passage aux Bataves; qu'il allait les poursuivre avec toutes ses forces. Et en effet ils étaient perdus, si Hordéonius et Gallus, marchant chacun de leur côté, les eussent enveloppés; mais, revenant à sa timidité naturelle, le lieutenant impérial changea une troisième fois d'avis, et envoya contre-ordre à Gallus [1].

Pendant ce temps, les cohortes bataves approchaient de Bonn; comme elles croyaient nécessaire encore de dissimuler, elles se firent précéder par

1. Tacit. Hist. l. IV, c. 19.

un député chargé de dire à Hérennius « qu'il 69
« était loin de leur pensée de vouloir faire la « guerre aux Romains, pour qui ils l'avaient faite « si long-temps ; que, lasses d'un service long et « infructueux, elles cherchaient leur patrie et du « repos ; que si elles ne trouvaient point d'ob- « stacle, elles passeraient sans commettre aucune « hostilité ; mais que, si on leur opposait les ar- « mes, elles avaient aussi du fer pour s'ouvrir un « chemin [1]. » Gallus balançait : ses soldats l'en- hardirent à tenter la fortune. Il avait avec lui trois mille légionnaires, un corps de Belges levés tumultuairement, et un grand nombre de paysans et de vivandiers armés, troupe insolente avant le péril, lâche dans le combat : ils sortent impétueu- sement par toutes les portes, afin de cerner les Bataves, inférieurs en nombre. Ceux-ci, vieux guerriers, se forment en épais bataillon, serrent les rangs, font face de tous côtés, et bientôt ils eurent enfoncé l'armée ennemie qui s'était éten- due en front, et n'avait point de profondeur. Les Belges lâchent pied, la légión recule et regagne en désordre ses retranchemens. Là se fait le plus grand carnage : les tas de morts s'accumulent dans le fossé, et ils ne périssaient pas seulement par

1. Sin arma occurrant, ferro viam inventuros. Tacit. Hist. l. IV, c. 20.

69 le fer des Bataves, mais ils s'étouffaient en tombant les uns sur les autres, ou se perçaient de leurs propres armes. Les vainqueurs, évitant la colonie Agrippinienne qui se trouvait sur la route, continuèrent tranquillement leur marche. Ils s'excusaient du combat de Bonn sur l'injustice des Romains, qui, disaient-ils, leur refusant la paix, les avaient mis dans la nécessité de se défendre par la guerre. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à Civilis [1].

Par la jonction de ces vieilles cohortes, le chef batave se voyait une armée régulière; toutefois encore incertain, réfléchissant sur la puissance romaine, il se borna à faire reconnaître Vespasien par toutes ses troupes; il députa aussi vers les deux légions retirées à Vétéra, leur demandant un serment pareil. Il reçut pour réponse, « que les Romains ne prenaient pas con« seil d'un traître et d'un ennemi; qu'ils avaient « pour empereur Vitellius; qu'ils combattraient « pour lui jusqu'au dernier soupir; qu'il con« venait mal à un Batave déserteur de s'ériger en « arbitre de l'empire de Rome; qu'il n'avait à es« pérer de son crime qu'un juste châtiment [2]. »

1. Tacit. Hist. l. IV, c. 20.

2. Esse sibi Vitellium principem, pro quo fidem et arma usquè ad supremum spiritum retenturos : proindè perfuga Batavus arbitrum rerum romanarum ne ageret, sed meritas sceleris pœnas expectaret. Tacit. Hist. l. IV, c. 21.

Ces paroles rapportées à Civilis l'enflammèrent 69
de courroux : il se mit aussitôt en marche avec tous ses Bataves, soutenus des secours envoyés par les Bructères et les Tencthères, et il dépêcha courriers sur courriers en Germanie, invitant les peuples en masse à venir partager avec lui la gloire et le butin.

Pour soutenir un choc si menaçant, les lieutenans des deux légions de Vétéra, Mummius Lupercus et Numisius Rufus, en firent réparer à la hâte les retranchemens. Une espèce de ville, qui, à l'abri d'une longue paix, s'était formée non loin du camp, fut démolie, de peur que l'ennemi ne s'y logeât. Mais les généraux, négligeant le soin des approvisionnemens, permirent aux soldats de piller les environs; et ce qui eût pu pourvoir aux besoins de plusieurs mois suffit à peine au gaspillage de quelques jours.

Sur ces entrefaites, Civilis arriva, occupant le centre de son armée avec l'élite des Bataves : les troupes germaines couvraient la rive du Rhin au-dessus et au-dessous du camp; la cavalerie se déploya et battit au loin la plaine, tandis que les vaisseaux remontaient le fleuve. Ici flottaient les enseignes romaines des vieilles cohortes bataves; là on apercevait les étendards germaniques et les simulacres d'animaux sauvages, tirés pour la guerre du fond des forêts consacrées. Ce mélange de drapeaux,

69 qui présentait aux yeux l'aspect d'une guerre à la fois civile et étrangère, frappa douloureusement les assiégés [1]. Une partie du camp s'élevait sur une colline en pente douce, le reste gisait dans une plaine unie. Avec ce camp, Auguste s'était flatté autrefois d'arrêter et de bloquer les Germains, et jamais il ne se fût imaginé qu'un jour ils seraient les premiers à venir y bloquer les légions de Rome; c'est pourquoi il n'avait pris aucune peine ni pour bien choisir l'emplacement ni pour le bien fortifier. Les Bataves et les peuples d'au-delà du Rhin prirent chacun un poste séparé, afin que leur valeur, se déployant à part, en fût plus au grand jour. D'abord ils attaquèrent de loin, puis voyant que leurs traits allaient mourir en pure perte sur les tours et les créneaux des murailles, tandis que d'en haut de simples pierres les blessaient, ils montèrent au rempart avec des cris et une impétuosité terribles; la plupart sur des échelles, d'autres sur les boucliers de leurs compagnons réunis en tortue. Quelques-uns déjà atteignaient le faîte, lorsque les Romains, les heurtant avec l'épée et le bouclier, les précipitèrent en bas, où une grêle de pieux et de jave-

1. Hinc veteranorum cohortium signa, indè depromptæ silvis lucisque ferarum imagines, ut cuique genti inire prælium mos est, mixtâ belli civilis externique facie obstupefecerant obsessos. Tacit. Hist. l. IV, c. 22.

lots achevèrent de les écraser : ils ne se découragèrent pourtant pas; la honte de reculer et la soif du butin les ramenèrent une seconde fois à la charge. Ils voulurent aussi employer des machines, chose toute nouvelle pour eux ; les déserteurs et les prisonniers romains furent leurs ingénieurs[1], et leur apprirent à construire avec des poutres liées ensemble une sorte de pont auquel ils attachèrent des roues pour le faire avancer; les soldats montés dessus combattaient contre les assiégés, tandis que leurs camarades travaillaient à saper la muraille; mais les quartiers de roches lancés par les balistes romaines eurent bientôt enfoncé ces grossiers ouvrages; et comme ils préparaient des claies et des mantelets, les machines du camp vomirent de toutes parts des javelines enflammées, et les assaillans se trouvèrent eux-mêmes enveloppés par une pluie de feu. Enfin, renonçant à la force, ils se décidèrent à attendre leur succès du temps, n'ignorant pas d'ailleurs que la place n'avait de vivres que pour peu de jours, et qu'il y avait beaucoup de bouches inutiles.

Le lieutenant Hordéonius, sur la nouvelle du siége de Vétéra, envoya de toutes parts dans les Gaules rassembler des recrues, et détachant l'élite

1. Machinas etiam, insolitum sibi... perfugæ captivique docebant struere. Tacit. Hist. lib. IV, c. 23.

69 de ses légionnaires sous Dillius Vocula, lieutenant de la dix-huitième légion, il lui commanda de prendre le long du Rhin et de faire la plus grande diligence pour secourir Mummius. Quant à lui, toujours timide et incertain, il restait dans l'inaction, ce qui indignait ses soldats. Déjà ils ne se cachaient plus; on les entendait dire publiquement « qu'on n'ignorait pas qui avait laissé échap« per de Moguntiacum les cohortes bataves, fermé « les yeux sur les entreprises de Civilis, sollicité « l'invasion des Germains; qu'Antonius Primus « n'avait pas plus contribué qu'Hordéonius aux « succès de Vespasien; que des guerres et des haines « ouvertes qu'on repoussait ouvertement étaient « cent fois préférables à la fraude et à l'artifice « qui, se cachant dans l'ombre, portaient des « coups bien plus sûrs; que le soldat avait deux « ennemis, Civilis sur le champ de bataille, et « Hordéonius ordonnant de sa chambre et de son « lit tout ce qui convenait à Civilis. Pourquoi, s'é« criaient alors les plus emportés, pourquoi souf« frir qu'un seul homme vieux et infirme dispose « des bras et des armes de tant de braves gens? Ne « vaut-il pas mieux, par la mort du traître, sous« traire notre fortune et notre valeur à une in« fluence qui nous perd? » Tels étaient les discours par lesquels ils s'excitaient entre eux, lorsqu'une lettre de Vespasien vint ajouter à leurs em-

portemens. Hordéonius, dans l'impossibilité d'en 69
faire mystère, la lut publiquement aux soldats, et il envoya pieds et poings liés à Vitellius ceux qui la lui avaient apportée.

Ayant un peu calmé les esprits, il se mit en route pour Bonn sur les pas de Vocula. Il y trouva les soldats de la première légion encore plus courroucés contre lui que sa propre armée, ils l'accusaient de leur défaite récente. « C'était par son « ordre, disaient-ils, qu'ils avaient marché contre « les Bataves, sur la promesse que ses légions à « lui partiraient de Moguntiacum; c'était par sa « trahison qu'ils avaient été taillés en pièces, les « secours n'étant point arrivés; il laissait ignorer « leur situation aux autres armées; il la cachait « à leur empereur, tandis que, avec le concours « de tant de provinces, il eût été si facile d'é« touffer un mal qui ne faisait que de naître. » Hordéonius lut devant toutes les légions réunies les copies des lettres qu'il avait écrites dans les Gaules, en Espagne et en Bretagne, pour demander assistance, et il établit, par une condescendance impolitique, que les dépêches seraient remises désormais aux porte-aigles des légions, par qui les soldats en prendraient lecture avant les généraux. Il fit alors mettre aux fers un des séditieux, non qu'il n'y eût qu'un seul coupa-

69 pable, mais pour donner preuve de quelque autorité. L'armée ensuite marcha de Bonn vers la colonie Agrippinienne, où arrivaient de tous côtés des renforts de la Gaule septentrionale, toujours attachée à Vitellius[1]. Cependant, l'esprit de révolte n'était point étouffé dans les légions, et la punition d'un seul homme ne produisait aucune terreur; au contraire, ce soldat mis aux fers était le premier à charger le lieutenant impérial comme son complice: il se disait l'agent d'Hordéonius et de Civilis, et c'était, affirmait-il, pour ensevelir dans l'ombre la vérité, qu'on voulait le perdre. Vocula, dans cet instant critique, déploya une fermeté admirable; montant sur son tribunal, il fit saisir et supplicier le soldat, malgré la violence de ses cris; les séditieux intimidés se turent, et Vocula fut récompensé de son courage par l'estime générale. Sur les instances de toute l'armée, qui le demanda pour chef, Hordéonius lui remit le commandement.

Mais, outre ce levain de discorde, mille causes ulcéraient les esprits; le manque de vivres, et la solde qui n'était point payée; les provinces éloignées des Gaules, qui refusaient le tribut et l'en-

1. Adfluentibus auxiliis Gallorum, qui primò rem romanam enixè juvabant. Tacit. Hist, l. IV, c. 25.

rôlement[1]; une sécheresse inouie qui permettait 69
à peine au Rhin de porter des bateaux; la difficulté d'approvisionner les camps; enfin les postes d'auxiliaires belges qu'il avait fallu disposer tout le long du fleuve, pour en défendre les gués, ce qui diminuait encore les subsistances en multipliant les consommateurs. Ces esprits superstitieux attachaient d'ailleurs des idées sinistres à la sécheresse qui tarissait les eaux, comme si les fleuves même, ces vieilles barrières de l'empire, commençaient aussi à l'abandonner[2].

Cependant ils continuèrent leur route vers Vétéra; lorsqu'ils furent arrivés à Novesium[3], ils rallièrent la seizième, et Hérennius Gallus, lieutenant de cette légion, fut associé à Vocula dans le commandement général. Ils se trouvaient alors très près de l'ennemi; mais n'osant point marcher droit à lui, ils campèrent dans un lieu donné Gelduba[4]. Là, les deux chefs s'attachèrent à raffermir le courage du soldat et à l'endurcir à la fatigue; et afin de l'animer encore par l'appât du butin, Vocula mena une partie de l'armée aux environs, sur le territoire des Gu-

1. Delectum tributaque Galliæ aspernantes. Tacit. Hist. l. IV, c. 26.

2. Tanquam nos amnes quoque, et vetera imperii munimenta desererent. Tacit. ibid.

3. Aujourd'hui Nuys.

4. Aujourd'hui Gelb.

69 gernes, qui étaient entrés dans l'alliance de Civilis; le reste demeura dans le camp sous les ordres de Gallus.

Par hasard, un navire chargé de blé s'était engravé non loin du camp: les Germains travaillaient à le tirer de leur côté, Gallus ne le voulut pas souffrir, et il détacha une cohorte. Les Germains renforcèrent aussi leur détachement, èt insensiblement de nouvelles troupes se joignant aux premières, on en vint à une bataille, et les Germains, après un grand carnage des légions, enlevèrent le navire. Alors les vaincus, suivant leur habitude, accusèrent non leur propre lâcheté, mais la perfidie du commandant: ils l'arrachent de sa tente, ils mettent ses vêtemens en pièces; ils l'accablent de coups, ils le somment de déclarer ses complices et le prix auquel il a vendu l'armée. Leur fureur contre Hordéonius se réveille alors. Ils le nomment l'auteur du crime, l'autre n'en est que l'instrument: enfin, épouvanté de toutes les menaces qu'on faisait de le tuer, Gallus en vint à reprocher lui-même de la trahison à Hordéonius. Gallus, jeté en prison, n'en sortit qu'à l'arrivée de Vocula. Celui-ci, dès le lendemain, eut assez d'autorité pour faire mettre à mort les provocateurs de la sédition, tant cette armée offrait un contraste bizarre de soumission et de licence! Le simple soldat était dévoué à Vitellius;

tout ce qui avait un grade penchait pour Vespasien : de là cette alternative de crimes et de supplices, et ce mélange de fureur et d'obéissance[1]. 69

La puissance du chef batave prenait un accroissement immense par l'adjonction de la Germanie tout entière, et il employa ses nouveaux alliés à faire des courses sur les terres des Belges, amis de Rome. Les uns eurent ordre de tomber sur les Ubes et sur les Trévires; les autres, de passer la Meuse et d'aller désoler les Menapes, les Morins, et toute cette frontière de la Gaule. Les Germains traitèrent avec le plus d'animosité et de barbarie la nation ubienne, parce que, Germaine d'origine, elle avait abjuré sa patrie au point d'adopter le nom romain de *Colonie d'Agrippine* : ses cohortes furent taillées en pièces dans le bourg de Marcodurum[2]. En revanche, les Ubes n'eurent point de repos qu'ils n'eussent pillé à leur tour la Germanie; heureux d'abord, ils finirent par être enveloppés et défaits : en général, dans toute cette guerre, leur fortune ne répondit pas à leur dévouement pour Rome. Plus fort par l'affaiblissement des Agrippiniens, et plus entreprenant par le succès, Civilis reprit le dessein d'attaquer de vive force Vétéra, qu'il bloquait

1. Tacit. Hist. l. IV, c. 27.
2. Duren, dans le duché de Juliers.

69 toujours. Il avait eu soin de doubler les gardes, afin qu'il ne se glissât dans le camp romain aucun avis secret du secours qui était déjà si proche. Pour l'assaut qu'il méditait, il chargea les Bataves de la conduite des machines et des travaux, et les Germains de l'attaque des retranchemens; quoique repoussé d'abord, il recommença le combat, ayant assez de troupes pour en sacrifier. La nuit même ne le fit point cesser.

Les soldats de Civilis avaient allumé de grands feux, autour desquels ils mangeaient tous ensemble, et à mesure que le vin les échauffait, ils se portaient au combat avec une témérité folle, car leurs traits dans l'obscurité étaient perdus : au contraire, les Romains, qui les découvraient en plein, choisissaient, pour les frapper, ou les plus braves ou ceux qui portaient les signes distinctifs d'un haut grade. Civilis s'en aperçut, et fit éteindre les feux, afin que tout fût livré à la confusion de la nuit [1]. Ce ne fut dès-lors qu'un tumulte confus et effrayant : on ne voyait ni à frapper ni à parer. Là d'où partait un cri, on se tournait, on dirigeait son arc; la valeur ne servait plus, le sort mêlait tout, et souvent les plus braves périssaient par la main des lâches. Les

1. Restincto igne, miscere cuncta tenebris et armis jubet. Tacit. Hist. l. IV, c. 29.

Bataves montrèrent une fureur aveugle; le soldat 69
romain, mieux instruit du péril, jetait des pieux ferrés, de gros quartiers de roche, et point au hasard; lorsque le bruit des sapeurs, ou les échelles qu'on plantait, l'avertissaient de la présence de l'ennemi, il le renversait avec le bouclier, il le suivait avec le javelot: plusieurs, qui étaient parvenus sur la muraille, furent percés à coups de poignard. Ces travaux ayant ainsi rempli toute la nuit, le jour ouvrit une nouvelle scène de combats.

Les Bataves avaient élevé une tour à deux étages; mais comme ils l'approchaient de la porte prétorienne (c'était l'endroit le plus accessible), les légionnaires firent jouer des pièces de bois énormes, et lancèrent des poutres qui la mirent en débris: tous ceux des assiégeans qui se trouvaient au haut furent écrasés; et, dans ce moment de désordre, une sortie brusque eut un plein succès. Les légions surpassaient de beaucoup les Bataves en art et en habileté; elles leur opposaient des machines en bien plus grand nombre. Une entre autres intimida singulièrement les assiégeans; c'était une bascule légèrement suspendue et très mouvante, qui, en s'abaissant subitement, saisissait à leur vue un ou plusieurs des leurs, les enlevait en l'air, et, en retombant de l'autre côté, les renversait dans le camp. Civilis, désespérant de

69 forcer la place, reprit le blocus, redoublant d'ailleurs les négociations et les promesses pour ébranler la foi des légions.

Tandis que Civilis couvrait ainsi du nom de Vespasien une guerre qui avait pour but la délivrance de son pays, la cause de Vespasien triomphait de l'autre côté des Alpes. Antonius Primus avait écrasé les Vitelliens sous les murs de Crémone, dans deux batailles décisives; et la haute Italie, ainsi que la Gaule narbonnaise, avait aussitôt reconnu le nouvel empereur. L'Eduen Julius Calénus et le Trévire Alpinus Montanus, préfet de cohorte, qui avaient assisté aux combats de Crémone dans les rangs des vaincus, furent envoyés par Primus aux armées germaniques pour en annoncer la nouvelle et en porter au besoin témoignage. Hordéonius, d'après les dépêches des chefs victorieux, commanda à ses troupes de prêter serment à Vespasien : cet évènement fit sur les esprits des impressions diverses.

Les auxiliaires gaulois, qui n'avaient dans le fond ni amour ni haine pour Vitellius, et qui servaient sans affection, enchaînés par leurs préfets, prirent aisément leur parti[1]; les vieux légionnaires balançaient. Toutefois, sur l'injonction d'Hordéo-

1. Auxilia è Galliâ, quis nec amor, nec odium in partes, militia sine affectu, hortantibus præfectis, statim à Vitellio desciscunt. Tacit. Hist. l. IV, c. 31.

nius, sur les instances des tribuns, ils prononcè- 69
rent le serment, mais d'un air et d'un cœur contraints; ils répétaient bien distinctement tous les mots, excepté celui de Vespasien; alors ils hésitaient, et le murmuraient tout bas; la plupart même l'omirent entièrement. Hordéonius lut ensuite en pleine assemblée des lettres de Primus à Civilis; elles irritèrent les soupçons du soldat, parce qu'on semblait y traiter Civilis en allié, et les légions en ennemies. Ces nouvelles ayant passé aussitôt au camp de Gelduba, les soldats y dirent et firent les mêmes choses, et députèrent Montanus à Civilis pour lui ordonner de déposer les armes, et de ne plus couvrir les desseins d'un ennemi du masque d'un allié; car, s'il avait eu en vue de servir Vespasien, l'objet était rempli.

Montanus se rendit près de Civilis, au blocus de Vétéra, et lui exposa l'objet de sa mission. Civilis d'abord recourut à des réponses vagues et obscures; mais ayant démêlé dans le député trévire une ame ferme et élevée, et un caractère fait pour les entreprises hasardeuses, il s'ouvrit à lui sans plus de détours. Après avoir commencé par des plaintes et par l'énumération de tout ce qu'il avait couru de périls pendant vingt-cinq années dans les camps romains: « J'ai recueilli, dit-il, un digne « fruit de mes travaux, la mort pour mon frère, et

69 « des fers pour moi! Penses-tu que le droit des na« tions me prescrive d'épargner ces barbares, qui « tous, avec des cris affreux, sollicitèrent mon « supplice? Mais vous, Trévires, et tous tant que « vous êtes, ames d'esclaves, quel prix attendez« vous des flots de sang que vous avez versés, si« non un service ingrat, des tributs éternels, des « verges, des haches, et tout ce qu'on endure avec « des maîtres[1]? Me voilà, moi, simple préfet d'une « seule cohorte, voilà mes Bataves, faible portion « des Gaules, qui avons bravé le vain épouvantail « de ces camps immenses, qui avons détruit les « uns, qui tenons les autres investis et pressés par « le fer et par la faim. Que risquons-nous à mon« trer de l'audace? victorieux, nous redeviendrons « libres; vaincus, nous resterons ce que nous « sommes. » Les discours de Civilis firent sur Montanus une impression profonde; il prit congé de lui: mais, de retour à Gelduba, il ne parla que du peu de fruit de sa mission; le reste demeura caché dans le secret de son ame.

Civilis avait retiré de sa conférence avec Montanus un redoublement de confiance; instruit de

1. Vos autem, Treveri, cæteræque servientium animæ, quod præmium effusi toties sanguinis exspectatis, nisi ingratam militiam, immortalia tributa, virgas, secures et dominorum ingenia. Tacit. Hist. l. IV, c. 32.

toutes les divisions qui régnaient au camp romain, de la mésintelligence des chefs et des soldats, il forma le hardi projet de surprendre Vocula dans Gelduba. Il fit partir secrètement, sous la conduite de Julius Maximus et de Claudius Victor, fils de sa sœur, les vieilles cohortes bataves et l'élite des Germains; lui, restant au blocus de Vétéra. L'expédition enleva, en passant à Asciburgium[1], les quartiers d'une division de cavalerie; de là, elle fondit sur le camp de Vocula si brusquement, que celui-ci n'eut le temps ni de haranguer ses troupes, ni de développer ses lignes. Tout ce qu'il put faire dans une alarme si subite, fut de recommander qu'on fortifiât le centre en y postant les légionnaires; quant aux auxiliaires, ils se jetèrent confusément sur les ailes. La cavalerie marcha en avant; mais, reçue par un ennemi serré et en bon ordre, elle tourna le dos et se replia sur les légions. Ce fut plutôt une boucherie qu'un combat; les cohortes nerviennes, soit par peur, soit par défection, ayant laissé les flancs romains à découvert, les Bataves pénétrèrent jusqu'aux légions, qui, après avoir perdu leurs enseignes, se laissaient culbuter en dedans des retranchemens, lorsque tout à coup un secours inattendu changea la face des choses. Des cohortes de Vas- 69

1. Aujourd'hui Asburg.

69 cons [1], enrôlées autrefois par Galba, et depuis envoyées comme renfort aux légions de Germanie, arrivèrent sur ces entrefaites; ayant entendu le cri des combattans, elles hâtèrent le pas, tombèrent par derrière et à l'improviste sur la troupe de Claudius Victor, et mirent l'épouvante dans ses rangs; les uns s'imaginant que c'était le corps de Novesium, les autres celui de Moguntiacum qui accourait tout entier. Cette erreur rendit le courage aux Romains; ce qu'il y avait de plus intrépide dans l'infanterie batave fut écrasé: la cavalerie germaine se retira avec les enseignes et les prisonniers qu'on avait enlevés au commencement. Dans cette journée le nombre des morts fut plus considérable du côté des Romains; mais ils perdirent leurs plus mauvaises troupes, tandis que l'élite des Bataves succomba [2].

Les deux généraux commirent la même faute; ils s'attirèrent leur malheur, et manquèrent à leur fortune. Civilis, s'il eût porté au combat de plus grandes masses, n'eût jamais pu être enveloppé par les faibles cohortes vasconnes, et il eût détruit le camp qu'il avait forcé. De son côté, Vocula ne prit aucun soin pour être informé de l'approche de son ennemi; ce qui fit qu'à peine

1. Vasconum lectæ à Galbâ cohortes ac tùm accitæ. Tacit. Hist. l. IV, c. 33.

2. Tacit. Hist. l. IV, l. cit.

sorti il fut battu; son peu de confiance dans le 69
succès qu'il venait de remporter lui fit perdre aussi plusieurs jours avant de marcher sur Vétéra, qu'il eût pu immédiatement délivrer du blocus. Dans l'intervalle, Civilis avait cherché à surprendre les assiégés, en leur répétant qu'ils étaient désormais sans ressource, et qu'une victoire éclatante avait couronné son entreprise. Il faisait promener en triomphe autour des retranchemens les enseignes enlevées à Gelduba, et étalait ses prisonniers. L'un d'eux, par un courage héroïque, osa élever la voix et déclarer à ses compatriotes la vérité, malgré les menaces des Germains, qui le percèrent sur-le-champ de mille coups : ce qui donna plus de créance à ses paroles. D'ailleurs les dévastations et l'embrasement des villages, qu'on voyait tout en feu, annonçaient assez l'approche d'une armée victorieuse : c'était Vocula et ses légions. Arrivé devant Vétéra, le général romain ordonna de planter les enseignes, et d'établir un fossé et un rempart, afin que les soldats, déposant leurs bagages dans l'enceinte du camp, combattissent plus librement. A cet ordre, il s'éleva des rangs un cri terrible contre le général : les légionnaires demandaient le combat en menaçant. Sans prendre même le temps de se ranger en bataille, tout en désordre et fatigués, ils commencèrent l'attaque. Civilis n'avait pas hésité à s'approcher,

69 ne se fiant pas moins aux fautes de l'ennemi qu'à la valeur des siens. La fortune même se déclarait pour lui, lorsque les assiégés, qui voyaient tout du haut du rempart, sortirent à la fois par toutes les portes; et par hasard, Civilis ayant été renversé de cheval, on crut dans l'une et l'autre armée qu'il était blessé ou mort: ce bruit inspira autant de frayeur aux Bataves que d'ardeur aux Romains, et le siège fut levé[1].

Cependant Vocula, au lieu de poursuivre les fugitifs, augmenta les fortifications de Vétéra, comme si ce camp eût été menacé d'un second siège. Tant de victoires qu'il gâtait le firent soupçonner de vouloir éterniser la guerre. Rien ne fatiguait autant les armées romaines que le manque de vivres. Les bagages des légions et la multitude des vivandiers et des valets furent envoyés à Novesium, d'où l'on devait ramener par terre des blés; car l'ennemi était maître du fleuve : le premier convoi passa tranquillement. Civilis n'était pas encore remis de sa chute, lorsqu'il sut qu'on en avait fait partir un second pour le même lieu, et que les cohortes chargées de le protéger marchaient comme en pleine paix, les soldats clairsemés autour des enseignes, les armes dans les chariots, tout courant de côté et d'autre; il les

1. Tacit. Hist. l. IV, c. 34.

attaqua en bon ordre, après avoir fait occuper d'avance les ponts et les défilés. On se battit sur une longue file et avec un succès balancé, jusqu'à ce que la nuit terminât le combat. Les cohortes gagnèrent Gelduba, dont le camp subsistait encore et avait une petite garnison. Tout faisait prévoir que le retour serait très dangereux pour les troupes romaines, embarrassées de bagages et intimidées. Vocula se mit en marche pour les rejoindre avec son armée, qu'il renforça de mille hommes d'élite pris dans la cinquième et dans la quinzième légion, lesquelles avaient soutenu le siége de Vétéra : soldats indomptables, et ulcérés contre leurs généraux. Il en partit plus que le chef n'en avait commandé; et ouvertement, tout le long de la route, ils protestaient avec fureur qu'ils n'endureraient plus désormais la trahison des lieutenans et la famine. D'un autre côté, ceux qui étaient restés dans Vétéra criaient qu'en emmenant une partie des légions on les avait sacrifiés : de là une double sédition; les uns redemandant le retour de Vocula, les autres s'y opposant [1].

Civilis vint remettre le siége devant Vétéra; Vocula s'était retiré à Gelduba, il passa ensuite à Novesium. Civilis s'empara de Gelduba, et peu de temps après il donna non loin de Novesium un combat

1. Tacit. Hist. l. IV, c. 35.

69 de cavalerie, où il eut l'avantage. Mais ce n'était pas seulement le malheur qui animait les soldats romains à la perte des généraux, la bonne fortune avait sur eux la même influence : à peine renforcés par ce détachement de la cinquième et de la quinzième légion, ils demandèrent la gratification promise par Vitellius (ils savaient que cet empereur avait envoyé de l'argent), et Hordéonius, sans se faire trop presser, le distribua au nom de Vespasien. Ce fut le principal aliment de la sédition. S'abandonnant aux débauches et aux festins, dans des conciliabules nocturnes, les soldats se plaignent, s'excitent, rallument leur ancienne fureur contre Hordéonius ; et personne parmi les lieutenans ou les tribuns n'osant leur résister (car la nuit leur avait fait perdre toute honte), ils se précipitent sur sa tente, l'arrachent de son lit et le massacrent[1]. Ils réservaient le même sort à Vocula, si, déguisé en esclave, il n'eût profité de l'obscurité pour se sauver sans être reconnu. Sitôt que l'emportement eut fait place à la peur, ils envoyèrent des centurions avec des lettres pour aller dans toutes les cités gauloises solliciter des secours en hommes et en argent.

Civilis ne laissa pas à ces secours le temps d'ar-

1. Effusi in luxum et epulas, et nocturnos cœtus, veterem in Hordeonium iram renovant : nec ullo legatorum tribunorumve

river, il parut à l'improviste devant le camp. Ces troupes sans chef coururent aux armes tout en désordre, les jetèrent l'instant d'après, et prirent la fuite. Des revers naquit la discorde : la quatrième et la dix-huitième légion, qui composaient l'armée du haut Rhin, se détachèrent des autres pour former un parti séparé. Elles rétablirent toutefois dans leur camp, ainsi que l'armée du bas Rhin, les images de Vitellius, quoique Vitellius fût déjà mort, et les cantons les plus voisins de la Belgique, soit de gré, soit de force, imitèrent leur exemple ; puis ces deux légions, changeant encore et se repentant, allèrent, ainsi que la première, trouver Vocula, le replacèrent à leur tête, renouvelèrent le serment à Vespasien, et de là marchèrent au secours de Moguntiacum, assiégé par des bandes de Germains. Mais ces bandes pillardes avaient déjà été battues par les Trévires, aidés des postes romains : les Trévires, pour arrêter les incursions des tribus transrhénanes, avaient construit sur leur frontière une muraille bordée d'un retranchement, et de là ils faisaient une guerre acharnée aux Germains[1]. 69

obsistere auso (quippè omnem pudorem nox ademerat), protractum è cubili interficiunt. Tacit. Hist. l. IV, c. 36.

1. Loricam vallumque per fines suos Treveri struxêre, magnisque invicem cladibus cum Germanis certabant. Tacit. Hist. l. IV, c. 37.

7° Cependant le parti vitellien en Italie succombait, non sans une résistance vigoureuse; Rome était le théâtre de luttes sanglantes, pendant lesquelles le Capitole fut incendié, et Primus, comme dans une ville prise d'assaut, proclama Vespasien sur des monceaux de cadavres. La nouvelle de ces catastrophes vint alimenter au-delà des Alpes l'agitation déjà violente des esprits. Les anti-vitelliens rappelèrent avec une joie superstitieuse le pronostic qui avait annoncé, quelques mois auparavant, la chute prochaine de Vitellius, quand un coq était venu s'abattre sur sa tête, dans le forum de Vienne : l'origine de Primus et son surnom de *Bec* paraissaient mettre en pleine évidence la réalité du présage[1]. Mais ce qui produisit l'impression la plus profonde, ce fut l'embrasement du Capitole. « Nos pères, disait-on, prirent jadis et « brûlèrent Rome, mais le Capitole resta debout « et Rome se releva de ses cendres : aujourd'hui le « Capitole et le temple de Jupiter ne sont plus. « Cet évènement n'a rien de fortuit; signe mani- « feste de la colère divine, il est le terme que les « destins ont marqué à la puissance de Rome[2]. » On vit alors de toutes parts les Druides sortir des retraites sauvages où la persécution de Claude les

1. Sueton. in Vitell.

2. Captam olim à Gallis Urbem ; sed, integrâ Jovis sede, mansisse imperium.... Tacit. Hist. l. IV. c. 54.

avait relégués, et reparaître en triomphe dans les 70 villes, avec les Bardes, les chants prophétiques, les immolations humaines, et l'attirail ressuscité du vieux fanatisme. Donnant aux idées qui travaillaient la multitude l'autorité de leur parole infaillible, ils annoncèrent au nom du ciel « que « l'empire romain était fini; que l'*empire gaulois* « commençait, et que l'heure était venue où la « possession des choses humaines devait passer « aux nations transalpines [1]. » En même temps que ces promesses d'en haut soutenaient la ferveur des croyans, d'autres bruits d'une autre nature venaient animer les hommes plus froids et moins crédules. On parlait d'insurrections des Sarmates et des Daces contre les légions de Pannonie et de Mésie : on en disait autant de la Bretagne. On assurait aussi que les généraux des troupes gauloises alors en Italie avaient tenu conseil entre eux, et déclaré qu'ils ne perdraient point de vue les intérêts de leur patrie, si les guerres domestiques et les bouleversemens continuaient d'affaiblir l'empire romain [2]. Les motifs

1. Fatalî nunc igne signum cœlestis iræ datum, et possessionem rerum humanarum Transalpinis gentibus portendi, superstitione vanâ Druidæ canebant. Tacit. Hist. l. IV, c. 54.

2. Primores Galliarum... pepigisse, ne deessent libertati, si populum romanum continuâ bellorum civilium series et internâ mala fregissent. Tacit. ibid.

70 politiques agissaient principalement sur les cités de l'est, qui redoutaient et s'efforçaient de comprimer le fanatisme populaire; quelques-unes même, comme les Séquanes, refusèrent d'entrer dans aucune ligue contre Rome, et contre l'ordre de choses créé par la conquête. En revanche, les peuples du nord et de l'ouest se précipitèrent aveuglément dans le projet d'un affranchissement politique et religieux, d'un retour complet à l'ancienne civilisation nationale; ils rêvèrent même cet empire universel dont les prêtres berçaient leur vanité. Sans doute plusieurs des chefs belges nourrissaient une arrière-pensée, et la suite le prouva bien; mais ils agirent d'abord dans le sens des masses, dont ils feignirent de partager les espérances et le but; aussi ce fut dans la Belgique que la cause de l'*empire gaulois* trouva le plus d'activité, de dévouement et de constance.

Avant que le massacre d'Hordéonius eût jeté les légions rhénanes dans une entière anarchie, les Trévires avaient montré en apparence beaucoup d'attachement aux Romains; il n'avait rien transpiré qui pût faire soupçonner de leur part une défection. Hordéonius mort, on vit aller et venir de fréquens courriers entre Civilis et Classicus, préfet de la cavalerie trévire auxiliaire. Classicus, en naissance et en talens, l'emportait sur la plupart des Belges; son extraction était royale, et sa

race illustre dans la paix comme dans la guerre; 70
il se vantait d'être par ses aïeux l'ennemi du peuple romain bien plus que son allié[1]. Il avait pour compagnons de guerre et pour confidens de ses projets, Julius Tutor, Trévire ainsi que lui, et préposé par Vitellius à la défense d'une partie de la rive du Rhin, et le Lingon Julius Sabinus. Sabinus, naturellement vain, se repaissait encore de la chimère d'une descendance glorieuse, parce que sa bisaïeule avait plu à Jules César, au temps de la guerre gauloise, et que leur adultère avait fait du bruit[2]. Tous trois sondèrent en secret l'esprit des troupes auxiliaires et des peuples belges et germains des bords du Rhin; et sitôt qu'ils eurent lié à leurs projets plusieurs chefs influens, ils s'assemblèrent dans la colonie Agrippinienne, dans une maison particulière, car la masse des Ubes était encore bien éloignée de pareils desseins. Cependant il se trouva plusieurs notables de cette nation, ainsi que des Tungres; mais le plus grand nombre furent des Belges, principalement Trévires et Lingons.

L'assemblée se montra pleine d'enthousiasme; on y délibéra peu, tant la confiance semblait fer-

1. Ipse è majoribus suis hostis populi romani, quàm socius, jactabat. Tacit. Hist. l. IV, c. 55.

2. Proaviam suam divo Julio, per Gallias bellanti, corpore atque adulterio placuisse. Tacit. Hist. l. IV, c. 55.

70 mement établie, tant d'ailleurs pressait la nécessité d'agir. « Que tardons-nous ? s'écriait-on; la rage « des discordes possède le peuple romain; voilà « ses légions massacrées les unes par les autres, « l'Italie dévastée, Rome prise; toutes les armées « extérieures ont chacune leur guerre qui les ab-« sorbe : il nous suffit pour le moment de garder « et de fortifier les Alpes. Notre liberté une fois « consolidée, nous n'aurons plus qu'à fixer à notre « puissance le terme que nous voudrons y met-« tre[1]. » Ces discours eurent l'assentiment général, et l'assemblée ne montra d'indécision qu'à l'égard des légions du Rhin. Plusieurs opinaient pour s'en défaire, pour tuer des séditieux perfides, souillés du sang de leurs généraux; mais les raisons de clémence prévalurent : « En perdant l'espoir du « pardon, leur opiniâtreté, pensait-on, s'irriterait. « Il valait mieux les attirer dans les intérêts de la « Gaule; quand on aurait fait disparaître les com-« mandans, la multitude, liée par le crime et par « l'espérance de l'impunité, céderait sans peine. »

Tel fut le résultat de cette première assemblée : les conjurés retournèrent à leurs postes et continuèrent dans leur feinte soumission, afin de mieux surprendre Vocula. Toutefois les avis ne manquè-

1. Despecturas Gallias, quem virium suarum terminum velint. Tacit. Hist. l. IV, c. 55.

rent point à ce général; c'était la force pour répri- 70
mer qui lui manquait, avec des légions si incom-
plètes et si peu sûres. Placé entre des soldats sus-
pects et des ennemis cachés, ce qu'il crut le plus
convenable pour le moment, fut de se défendre
comme on l'attaquait. Dissimulant donc aussi, il
se replia vers la colonie Agrippinienne. Là, il vit
arriver Labéo, qui, arrêté par Civilis, comme
nous l'avons dit, et envoyé dans la Frise, avait ga-
gné ses gardes, et s'était sauvé; il se faisait fort,
moyennant quelques troupes qu'on lui fournirait,
d'aller chez les Bataves, et de ramener la majeure
partie de la nation à l'alliance romaine. Vocula
lui donna un très petit corps d'infanterie et de
cavalerie, avec lequel il ne put rien entreprendre
chez les Bataves même: il séduisit quelques ban-
des nerviennes et bétasiennes avec lesquelles il
inquiéta les Caninéfates par des incursions fur-
tives, qui ne méritaient pas le nom de guerre.
Pour Vocula, entraîné par les insinuations des
chefs gaulois, il marcha contre Civilis, qui blo-
quait toujours Vétéra [1].

Il n'était pas loin de la place, lorsque Classicus
et Tutor, prenant les devans, sous prétexte d'ob-
server l'ennemi, s'abouchèrent avec le chef ger-
main; puis, se détachant des légions, ils allèrent

1. Tacit. Hist. l. IV, c. 56.

70 camper et se retrancher séparément. Vocula eut beau se répandre en menaces et en invectives, et s'écrier « que les guerres civiles n'avaient pas « affaibli la puissance romaine, au point de la « rendre méprisable à des Trévires et à des Lin- « gons; qu'il restait à Rome des provinces fidèles, « des armées victorieuses, sa fortune, et des dieux « vengeurs; que pour faire tomber jadis Sacrovir « et les Édues, tout récemment Vindex et les « Gaules, il n'avait fallu chaque fois qu'un seul « combat; que les mêmes dieux, que la même « destinée, puniraient encore les infracteurs des « traités; que le divin César et le divin Auguste « avaient mieux connu les Gaulois; que c'était « Galba, en supprimant leurs tributs, qui leur « avait soufflé cet esprit de rébellion[1]; qu'ils étaient « ennemis maintenant, parce qu'on les traitait « avec douceur; qu'une fois ruinés et dépouillés, « ils redeviendraient amis[2]. » Ces déclamations ne produisirent aucun effet. Alors Vocula rebroussa chemin, et se retira à Novesium.

Les troupes gauloises, suivant sa marche, vinrent camper pacifiquement à deux milles de lui, sous l'étendard nouveau de l'*empire des Gaules*. A cette

1. Galbam, et infracta tributa hostiles spiritus induisse. Tacit. l. IV, c. 57.

2. Hostes, quia molle servitium : quùm spoliati exsutique fuerint, amicos fore. Tacit. Hist. l. IV, c. 57.

proximité, les légionnaires romains, centurions et soldats, ne cessant d'aller et de venir d'un camp à l'autre, il s'établit entre les deux armées des pourparlers et des propositions d'alliance[1]. « Toutes « nos cités s'arment pour la liberté, disaient les « Gaulois; si vous persistez dans la guerre, c'en « est fait de vous, vous êtes perdus sans ressource. « Et quand, par impossible, vous seriez vain- « queurs, réfléchissez à votre inévitable destinée; « n'avez-vous pas brisé les images de Vespasien? « Et l'ami de cet empereur, le lieutenant qui le « proclama au milieu de vous, Hordéonius, qu'en « avez-vous fait? Déjà sans doute les légions de « l'Illyrie et de l'Orient sont en marche pour « vous décimer; osez vous soustraire à tant d'hu- « miliation! Quand l'Italie appartient à vos enne- « mis, écoutez la Gaule qui vous offre un refuge. « Prêtez serment à la patrie adoptive, au sein de « laquelle vous avez vécu tant d'années, qui « vous a aidés à élever un empereur de votre « choix. Depuis si long-temps vos compagnons « d'armes et vos alliés, les Gaulois vous deman- « dent d'être leurs frères. » Des discours de ce genre, répétés chaque jour, ébranlaient le soldat romain; le danger présent, la honte du passé, la

70

1. Illùc commeantium centurionum militumque emebantur animi, ut romanus exercitus in externa verba jurarent. Ibid.

70 haine de Vespasien, la crainte de ses vengeances, décidèrent enfin les légions de Novesium; elles promirent de prêter serment à l'empire des Gaules, et s'engagèrent à tuer d'abord ou à mettre aux fers leurs généraux. Le complot ne fut pas tellement secret, que Vocula ne le découvrît; ses amis lui conseillaient de fuir sans délai; mais lui, après avoir tenté vainement de ramener ses soldats au devoir, se retira dans sa tente et songea à quitter la vie. Ce furent ses affranchis et ses esclaves qui l'empêchèrent de prévenir ainsi une mort plus violente, car Classicus ne tarda point à lui envoyer Æmilius Longinus, déserteur de la première légion, qui le massacra au milieu du camp. Pour les deux lieutenans Mummius et Hérennius, on se contenta de les mettre aux fers et de les traîner ainsi au camp gaulois.

C'était le gage de l'accession définitive des légions. Classicus arriva bientôt, orné des décorations des lieutenans impériaux [1], et faisant porter près de lui les étendards de la Gaule. Quoiqu'il fût d'usage en pareil cas de prononcer une harangue, et que le chef trévire en eût préparé une, son trouble était si grand, qu'il ne put prononcer d'autres mots que la formule du serment; elle

1. Sumptis romani imperii insignibus, in castra venit. Tacit. Hist. l. IV, c. 59.

portait : *pour l'empire des Gaules* [1]. Il fit ensuite 70
des promotions ; entre autres, il éleva aux premiers grades l'assassin de Vocula ; les plus zélés dans la cause gauloise furent tous généreusement récompensés. Il partagea alors avec Tutor la conduite des opérations ultérieures. Tutor investit brusquement la colonie Agrippinienne, ainsi que les garnisons des forts du haut Rhin, et il les contraignit successivement à prêter serment à la Gaule ; le préfet du camp et les tribuns cantonnés à Moguntiacum s'y étant refusés, Tutor fit chasser le premier et tuer les seconds. Restait encore l'armée du bas Rhin, principalement Vétéra, que Civilis assiégeait toujours. Classicus y envoya des légionnaires assermentés à la Gaule, les chargeant de promettre merci aux assiégés, s'ils imitaient la conduite de leurs compagnons, sinon point de quartier : ils seraient voués au glaive, à la famine, aux plus horribles extrémités ; les députés ajoutèrent à ces menaces l'autorité de leur propre exemple. Les assiégés étaient cruellement partagés entre la fidélité à leurs drapeaux et le besoin le plus impérieux : pendant que dura leur indécision, les alimens de toute espèce achevèrent de leur manquer. Ayant consommé les bêtes de somme et les chevaux, ils se rejetèrent sur les

1. Juravêre qui aderant pro imperio Galliarum. Ibid.

70 animaux les plus dégoûtans, dont la nécessité leur fit une ressource; enfin, réduits à manger des branches, des racines d'arbres, et l'herbe qui croissait entre les pierres des retranchemens, ils députèrent vers Civilis pour demander la vie. Avant de vouloir rien entendre, les chefs gaulois insistèrent pour qu'ils jurassent obéissance à l'empire des Gaules[1], et Civilis se réserva le pillage du camp. Tout fut accepté, et les Romains obtinrent de partir. Civilis leur donna des gardes qui retinrent l'argent, les valets, les bagages, et qui, après les avoir ainsi dépouillés, les suivirent encore. A cinq milles environ, pendant qu'ils marchaient sans précaution, ils furent attaqués brusquement par les Germains; les plus braves se firent tuer sur la place; beaucoup périrent dans la fuite; les autres regagnèrent le camp. Civilis se plaignit fortement, et fit aux Germains des reproches vifs et publics. Y eut-il perfidie de sa part? y eut-il impuissance de contenir ces hommes sauvages irrités par une longue résistance? c'est ce qui ne fut point éclairci. Le camp pillé, les Germains y mirent le feu, et tous ceux qui avaient survécu au combat furent la proie des flammes.

Pour lors enfin, voyant la ruine des légions

1. Neque ante preces admissæ, quàm in verba Galliarum jurarent. Tacit. Hist. l. iv, c. 60.

consommée, Civilis se fit couper cette longue 70
chevelure rouge que, depuis le commencement des hostilités, il avait laissée croître par un de ces vœux ordinaires à sa nation [1]. Les Romains débitèrent, pour le rendre odieux, qu'ayant armé son fils, encore enfant, de flèches et de javelots proportionnés à son âge, il lui donna pour but des légionnaires prisonniers. Au reste, on remarqua que ni lui ni aucun de ses Bataves ne prêtèrent serment à l'empire gaulois [2]; il avait de vastes projets d'ambition personnelle, et n'aspirait pas à moins qu'à dominer à la fois la Germanie et les Gaules. Mummius Lupercus, lieutenant d'une légion, fut du nombre des captifs qu'il envoya en présent à Véléda : cette femme, née chez les Bructères, exerçait une domination très-étendue, fondée sur cette ancienne superstition des Germains, qui faisait de quelques-unes de leurs femmes des prophétesses et ensuite des déesses. Le crédit de Véléda s'accrut encore, parce qu'elle avait prédit les succès des Germains et la ruine des légions. Lupercus fut massacré en route par son escorte. Quelques centurions et quelques tribuns,

1. Civilis, barbaro voto, post cœpta adversùs Romanos arma, propexum rutilatumque crinem, patratâ demùm cæde legionum, deposuit.

2. Cæterùm neque se, neque quemquam Batavum, in verba Galliarum adegit, fisus Germanorum opibus. Idem, ibid.

70 nés dans l'est de la Gaule, furent réservés comme otages pour cimenter l'alliance des cités galliques avec les Belges et les Germains. Le camp des cohortes, celui de la cavalerie, celui des légions, furent détruits et brûlés : on ne laissa subsister que les murailles de Moguntiacum et de Vindonissa [1].

La seizième légion, qui avait fait partie de l'armée de Vocula, reçut ensuite de Classicus l'ordre de passer de Novesium à Augusta, capitale des Trévires; le Gaulois fixa d'avance le jour et l'heure où elle quitterait son camp. Elle se mit en marche dans le plus profond silence, morne, accablée par le sentiment de son ignominie, traînant des enseignes déshonorées, déchirées, sans image impériale, tandis que les drapeaux gaulois resplendissaient de toutes parts [2]. Classicus lui avait donné pour la conduire Claudius Sanctus, borgne, imbécile, d'une physionomie hideuse [3]. Ce fut bien pis lorsqu'une autre légion, forcée d'évacuer le camp de Bonn, fut venue joindre celle-ci; leur honte commune parut s'en accroître. D'ailleurs, au

1. Moguntiacum, Mayence; Vindonissa, Windisch, dans le canton de Berne.

2. Revulsæ imperatorum imagines, inhonora signa, fulgentibus hinc indè Gallorum vexillis. Tacit. Hist. l. IV, c. 62.

3. Dux Claudius Sanctus, effosso oculo, dirus ore, ingenio debilior. Tacit. ibid.

premier bruit de ces évènemens, toute la population gauloise, à qui peu auparavant le nom romain inspirait tant d'effroi, était accourue des villes et des campagnes, bordait tous les chemins, et jouissait avec transport de ce spectacle si nouveau. La division de cavalerie du Picentin ne put tenir contre cette joie insultante; et sans égard pour les promesses ou les menaces du chef, elle partit pour Moguntiacum. Sur sa route, ayant trouvé par hasard le meurtrier de Vocula, Longinus, elle l'enveloppa et le perça de mille coups. Les légions, sans rien changer à leur marche, vinrent camper devant la capitale des Trévires. 70

Civilis et Classicus, animés par tant de succès, avaient songé d'abord à livrer à leurs troupes le pillage de la colonie Agrippinienne; ils furent retenus par des raisons de guerre, et par l'idée qu'une réputation de clémence importe à qui fonde un empire. La reconnaissance agit aussi sur Civilis : il se rappela que son fils, détenu prisonnier dans cette ville au commencement des troubles, avait été traité avec distinction durant sa captivité. Mais les peuples d'au-delà du Rhin la haïssaient, à cause de ses richesses et de son importance. Ils demandaient que la ville ou restât ouverte à tous les Germains indistinctement, ou fût détruite, et la population ubienne dispersée.

Il y eut à ce sujet une députation des Tencthères

70 aux Agrippiniens; et le plus fier de leurs orateurs
exposa en ces termes, dans le conseil de la ville,
les volontés de sa peuplade : « Vous voilà donc
« rentrés dans le corps et sous la domination des
« enfans de la guerre! Nous en remercions nos
« dieux, qui sont les vôtres, surtout le dieu des
« combats, le premier de tous, et nous vous féli-
« citons de ce qu'enfin vous vivrez libres parmi
« des peuples libres. Car jusqu'à ce jour l'eau, la
« terre et l'air même avaient été, pour ainsi dire,
« empoisonnés par les Romains; vos frères ne pou-
« vaient ni vous parler ni vous voir; ou bien, ce
« qui outrage cent fois plus des hommes nés pour
« les armes, il fallait subir une inspection, payer
« une taxe, se dépouiller de ses armes et presque
« de ses vêtemens. Si donc vous voulez que notre
« amitié et notre alliance soient à jamais cimentées,
« nous exigeons que vous abattiez ces murs, bou-
« levards de la tyrannie : il n'y a pas jusqu'aux ani-
« maux sauvages qui, renfermés, ne perdent le
« sentiment de leurs forces. Que tout Romain
« sur tout votre territoire soit égorgé : la liberté
« ne saurait compatir avec des maîtres; que leurs
« biens soient mis en commun, sans que personne
« puisse avoir de butin ni d'intérêts séparés [1]. Qu'il

1. Romanos omnes, in finibus vestris, trucidetis : haud facilè libertas, et domini miscentur; bona interfectorum in medium ce-

« soit libre et à nous et à vous d'habiter indistinc- 70
« tement l'une et l'autre rive, comme jadis le pra-
« tiquaient nos pères, comme le veut la nature,
« qui a départi le jour et la lumière à tous les
« hommes, la terre à tous les braves. Reprenez les
« mœurs et les usages du pays, et abjurez ces vo-
« luptés par qui Rome tient asservis ses sujets, bien
« plus que par les armes. Alors, vraiment Germains,
« rentrant dans tous vos droits, et perdant jus-
« qu'au souvenir de l'esclavage, vous redevien-
« drez un peuple, ou l'égal, ou le dominateur des
« autres. »

Les Agrippiniens prirent du temps pour délibérer; et en effet, ni la crainte de l'avenir ne leur permettait d'accepter ces conditions, ni leur situation présente de les rejeter ouvertement. Voici la réponse qu'ils firent : « Dès l'instant que l'occasion
« d'être libres s'est présentée, nous l'avons saisie
« avec plus d'ardeur que de prudence, et nous nous
« sommes réunis à nos frères, vous et tous les au-
« tres Germains. Loin d'abattre nos murs, dans
« un moment surtout où les Romains rassemblent
« leur armée, il serait plus sage d'en construire de
« nouveaux. Le peu d'étrangers de l'Italie ou des
« provinces, qui se trouvaient sur notre territoire,
« ont été détruits par la guerre, ou ont regagné

dant, ne quis occulere quidquam, aut segregare causam suam possit. Tacit. Hist. l. IV, c. 64.

70 « chacun leur pays; et quant à ceux qui ont formé « anciennement la colonie, qui ont contracté des « mariages avec nous, et ont laissé des descendans, « c'est ici leur patrie; et nous ne vous croyons point « assez injustes pour exiger que nous massacrions « nos pères, nos frères, nos enfans. Les droits d'en- « trée, toutes ces entraves de commerce, nous les « supprimons. Vous passerez librement, mais de « jour et sans être armés, jusqu'à ce que des liens « si nouveaux soient resserrés par l'habitude et le « temps. Nous prendrons pour arbitres Civilis et « Véléda : ce seront eux qui rédigeront le traité. » Les Tencthères ainsi apaisés, ils envoyèrent à Civilis et à Véléda des députés avec des présens; et tout se conclut selon le désir des Agrippiniens, mais les députés n'eurent pas la permission de voir Véléda ni de lui parler. Se dérobant aux regards pour augmenter la vénération, elle se tenait cachée au haut d'une tour : c'était un parent de confiance, qui, en qualité d'interprète de la divinité, recevait les demandes et rapportait les réponses [1].

Tandis que l'empire gaulois triomphait sur les bords du Rhin, dans l'intérieur la folie de Julius Sabinus lui fit essuyer un rude échec. Sabinus

1. Sed coràm adire, adloquique Veledam negatum. Arcebantur aspectu, quò venerationis plus inesset. Ipsa editâ in turre : delectus è propinquis consulta responsaque, ut internuntius numinis, portabat. Tacit. Hist. lib. IV, c. 65.

était parvenu sans peine à soulever ses compa- 70
triotes les Lingons; ils avaient brisé les statues des empereurs, les tables où leurs traités mutuels étaient gravés, en un mot, tous les monumens de leur alliance avec Rome. Fier de ce succès, le chef lingon aspira à gouverner le nouvel empire; et, par un bizarre mélange d'ambition patriotique et de honteuse vanité pour son origine adultère, il prit le nom et le titre de César [1]: puis, à la tête d'une troupe nombreuse, mais mal disciplinée, il se jeta sur le territoire séquanais. Les Séquanes persistaient dans leur refus de rompre avec les Romains; ils acceptèrent le combat, et la fortune se déclara pour eux. Sabinus s'enfuit au milieu de la bataille, avec autant de lâcheté qu'il avait mis de précipitation et d'imprudence à la livrer. Sentant toute l'ignominie de sa conduite après un si grand éclat, et n'osant plus reparaître au milieu de ses compatriotes irrités, il fit mettre le feu à la maison dans laquelle il s'était réfugié, afin de répandre le bruit de sa mort. On crut en effet qu'il avait péri; mais il échappa par une issue secrète, et sut depuis, en se cachant, prolonger sa vie pendant neuf années. Le généreux dévouement de sa femme Éponine et leurs com-

1. J. Sabinus, projectis fœderis romani monumentis, Cæsarem se salutari jubet. Tacit. Hist. l. IV, c. 67.

70 muns malheurs trouveront place un peu plus tard dans ce récit.

Cependant les nouvelles de la Gaule, grossies encore par la renommée, produisirent à Rome les plus vives inquiétudes. Deux généraux illustres, Annius Gallus et Pétilius Cérialis, furent désignés pour commander l'un la haute, l'autre la basse Germanie; et comme on craignait qu'ils ne fussent pas en état de soutenir le poids d'une guerre si importante, il fut convenu que le fils même de l'empereur, Domitien, se rendrait auprès d'eux. Sept légions reçurent l'ordre de marcher en toute diligence sur la Gaule; quatre se trouvaient en Italie, deux en Espagne et une dans l'île de Bretagne. L'armée d'Italie se mit en route sur trois divisions par les Alpes Pennines, Graïes et Cottiennes [1].

La défaite des Lingons par les Séquanes avait commencé d'affaiblir la confiance des cités non encore déclarées; l'approche de troupes si formidables leur fit faire de plus sérieuses réflexions. On parla beaucoup de la nécessité de convoquer une assemblée générale, où la question de l'indépendance serait discutée en commun, et où l'on s'occuperait de régler le nouveau gouvernement, si la majorité des suffrages

1. Tacit. Hist. l. IV, c. 68.

était pour lui. Les Rémes en firent la proposition 70
officielle, et obtinrent que la convocation eût lieu dans leur capitale. C'était déjà un point important de gagné pour les amis de la paix, car la nation rémoise, sans être, comme les Séquanes, adversaire décidée de la cause nationale, penchait vers un parti modéré, par défiance du succès et par politique : traitée toujours avec faveur pendant le régime romain, elle voulait ne rien perdre de cette faveur, si les Gaules étaient destinées à rentrer sous le joug.

La plupart des députés des cités arrivèrent à l'assemblée déjà découragés; mais les Belges montraient plus de résolution que jamais; les Trévires se trouvèrent les premiers au rendez-vous; ils avaient à leur tête Tullius Valentinus, le plus chaud partisan de la guerre. Tullius, orateur entraînant, génie fougueux et populaire, puissant à remuer les passions des masses, dans une harangue préparée [1], récapitula tous les maux que la Gaule souffrait et avait soufferts, et se déborda en invectives contre Rome. Julius Auspex, un des chefs rémois, lui répondit. Il exalta les avantages de la paix; il représenta avec force la puissance des Romains, maîtres du monde entier, leur discipline, leur courage, leur prodigieuse activité. « Nous délibérons

1. Turbidus miscendis seditionibus, et plerisque gratus vecordi facundiâ.... meditatâ oratione.... Tacit. ibid.

70 « sur la guerre, disait-il, et déjà sept légions sont « sur nos têtes [1]. » Ses paroles amères et injustes semblèrent aussi attaquer son rival, lorsqu'il ajouta « que souvent les lâches fomentaient des « troubles dont tout le péril était pour les bra- « ves. » Ce discours fit impression sur des esprits disposés d'avance à fléchir. Des considérations d'habitude, de respect et de devoir, agissaient sur les uns, l'idée du péril sur les autres : on loua le courage de Valentinus, on suivit le conseil d'Auspex [2]. Ce qui contribua peut-être plus que tout le reste à détourner de la guerre les cités de l'est et du midi, c'est que les Trévires et les Lingons s'en faisaient les plus ardens provocateurs : Vindex et la bataille de Vésontio, et les excès des vitelliens étaient encore présens à tous les esprits [3]. D'ailleurs entre tant de cités jalouses et à peu près égales en force, qui conduirait la guerre? après la victoire, où serait le siége de l'empire? Le triomphe était encore incertain, et déjà éclatait la discorde [4]. Tantôt c'étaient les allian-

1. Jam super caput legiones. Tacit. Hist. l. IV, c. 69.

2. Et Valentini animum laudabant, consilium Auspicis sequebantur. Tacit. Hist. l. IV, c. 69.

3. Constat obstitisse Treviris Lingonibusque apud Gallias, quòd, Vindicis motu, cum Verginio steterant. Tacit. Hist. l. IV, c. 69.

4. Deterruit plerosque provinciarum æmulatio : quod bello caput? quam, si cuncta provenissent, sedem imperio legerent? Nondum victoria, jam discordia erat. Idem, ibid.

ces, tantôt la richesse et le nombre, quelquefois 70
l'antiquité d'origine, que les peuples et les villes s'opposaient avec aigreur. Tant d'embarras pour l'avenir firent qu'on s'en tint au présent. On écrivit à la cité trévire, au nom de la Gaule, de quitter les armes; que son pardon, si elle se repentait, pouvait s'obtenir, et que les intercesseurs étaient tout prêts. Mais les Belges inébranlables fermèrent l'oreille à tout accommodement; Valentinus crut devoir parcourir le pays pour remonter les esprits, mettant d'ailleurs peu d'activité dans les préparatifs de la guerre, et ne songeant qu'à haranguer.

Pourtant ni les Trévires, ni les Lingons, ni aucune des autres cités qui persistaient dans la lutte, ne firent des efforts proportionnés à la grandeur du péril : il n'y avait pas même de concert entre les chefs. Civilis, occupé de sa querelle particulière, s'opiniâtrant à vouloir prendre ou chasser Labéo, se perdait dans les forêts de la Belgique. Classicus le plus souvent se tenait dans une molle inaction, comme s'il eût été en pleine possession du succès, et qu'il n'eût eu qu'à en jouir. Tutor ne se pressa pas non plus de fermer le passage du Rhin, ainsi que celui des Alpes. Dans l'intervalle, l'armée qui avait pris route par les Alpes Pennines était déjà en Helvétie. Tutor marcha au-devant d'elle avec des troupes composées de Trévires, de Van-

70 gions, de Caracates [1], de Tribokes; il les renforça d'un corps de vétérans romains, infanterie et cavalerie, tiré de ces légions qui avaient prêté serment à l'empire des Gaules. Ces Romains se battirent d'abord avec ardeur contre l'avant-garde de l'armée romaine; mais, à l'approche de la légion, ils repassèrent sous leurs vieilles enseignes. Leur désertion fut suivie de celle des Tribokes, des Vangions et des Caracates. Réduit aux seuls Trévires, Tutor se retira à Bingium, se fiant sur la force du lieu, parce qu'il avait fait couper le pont de la Nave; mais les cohortes romaines ayant trouvé un gué, il fut surpris et mis en fuite. Cette défaite jeta le découragement parmi les Trévires, et le peuple, quittant les armes, se dispersa dans la campagne : plusieurs des chefs, afin de paraître avoir cessé la guerre les premiers, se réfugièrent dans les cités qui n'avaient point rompu l'alliance avec Rome.

Sur ces entrefaites, les légions qui, après avoir prêté serment à l'empire des Gaules, avaient été transférées, comme nous l'avons dit, de Novésium et de Bonn dans la capitale des Trévires, relevant le drapeau romain, proclamèrent d'elles-mêmes Vespasien. Tout cela se passait pendant l'absence de Valentinus; à son retour, les affaires

1. Peuple germain du diocèse actuel de Mayence.

se rétablirent un peu; il ranima la confiance des 70
chefs, et rappela la multitude dispersée; la colère et l'ardeur patriotique succédèrent tout à coup à l'épouvante. Alors les légions parjurées, inquiètes pour leur sûreté, saisissant une occasion de quitter Augusta, sortirent brusquement, et se réfugièrent chez les Médiomatrikes, qui avaient persisté dans l'amitié de l'empire. Valentinus et Tutor firent égorger dans leur prison les lieutenans Hérennius et Numisius, afin que les Trévires, n'ayant plus de pardon à attendre, se rattachassent plus fortement à la cause d'où dépendait tout leur salut[1].

Telle était la situation des affaires, quand Cérialis arriva à Moguntiacum : à son arrivée, les légions de Rome prirent une nouvelle ardeur. Ce général, qui aimait les batailles, enflammait le soldat par l'audace de ses discours, bien résolu, sitôt qu'il pourrait joindre les insurgés, de ne pas différer le combat d'un instant. Des levées avaient été faites dans les Gaules, par ordre des gouverneurs des provinces ou des généraux de l'armée; il les renvoya toutes à leurs cités, proclamant avec fierté « qu'il suffisait à l'empire de « ses légions; que les alliés pouvaient reprendre « tranquillement les occupations de la paix, et

1. Tacit. Hist. l. IV, c. 70.

70 « regarder comme finie une guerre dont des bras « romains s'étaient chargés [1]. » Cette hauteur disposa les nations gauloises à plus de soumission : le renvoi de leurs soldats leur fit d'ailleurs supporter les tributs plus facilement. Cependant Civilis et Classicus, apprenant la défaite de Tutor à Bingium, et les succès de l'ennemi, coururent rassembler leurs forces éparses dans l'ouest de la Belgique; et, en attendant, ils dépêchèrent courriers sur courriers à Valentinus, pour lui recommander de bien se garder d'une action décisive. Cérialis, se pressant d'autant plus, manda les légions retirées chez les Médiomatrikes, ainsi que celle qui était en garnison à Moguntiacum, afin de les réunir à son armée; pourtant il se mit en marche sans attendre les premières : en trois jours il arriva à Rigodulum. Valentinus, avec un corps considérable de Trévires, avait pris ce poste fermé par des montagnes et par la Moselle, et y avait joint un double fossé, avec des barricades de rochers. Ces ouvrages n'effrayèrent pas les Romains; Cérialis ordonna à son infanterie de forcer le retranchement, à sa cavalerie de monter en bataille sur les hauteurs. Les assiégeans éprouvèrent en gravissant un peu de difficulté, tant qu'ils furent en butte

1. Sufficere imperio legiones : socii ad munia pacis redirent, securi, velut confecto bello, quod romanæ manus excepissent. Tacit. Hist. l. IV, c. 71.

aux armes de trait : mais dès qu'ils arrivèrent à portée de l'épée, les Gaulois furent culbutés; une partie de la cavalerie, ayant tourné par des pentes moins escarpées, fit prisonniers les principaux Belges, entre autres Valentinus [1]. 70

Cérialis, dès le lendemain, entra dans la capitale des Trévires; les légions demandaient à grands cris de saccager cette ville. « C'était, disaient-elles, « la patrie de Classicus, celle de Tutor, dont la « perfide révolte avait causé l'investissement et le « massacre des légions : qu'avait fait de plus Cré-« mone, effacée du sol de l'Italie pour avoir re-« tardé d'une seule nuit la marche des vainqueurs? « et on laisserait subsister sur les confins de la Ger-« manie une ville qui se glorifiait d'avoir massacré « des généraux romains et dépouillé des légions! « Nous abandonnons au fisc tout le butin, s'é-« criaient les soldats; il nous suffit de l'embra-« sement et des ruines d'une colonie rebelle, pour « nous dédommager de la destruction de tous nos « camps [2]. » Cérialis, craignant pour sa réputation s'il paraissait nourrir la licence et la cruauté des soldats, contint leur fureur.

1. Tacit. Hist. l. IV, c. 71.

2. Stare in confinio Germaniæ integram sedem, spoliis exercituum et ducum cædibus ovantem. Redigeretur præda in fiscum : ipsis sufficere ignes, et rebellis coloniæ ruinas, quibus tot castrorum excidia pensarentur. Tacit. Hist. l. IV, c. 72.

70 L'attention de l'armée romaine se reporta ensuite sur les malheureuses légions qui arrivaient du territoire médiomatrike. Accablés par la honte et le repentir, ces vieux soldats se tenaient immobiles, les regards fixés contre terre. Point de cris de bienvenue ni de salutation réciproque. Vainement cherchait-on à les consoler, à les encourager, ils ne répondaient rien, fuyant au fond de leurs tentes et se dérobant au jour; et c'était moins le péril et la crainte que le remords et le sentiment de leur opprobre qui les plongeaient dans ce profond abattement. Il avait même gagné les autres légions, qui, n'osant s'expliquer de vive voix ni par les prières, demandaient grace par les larmes et le silence. Enfin Cérialis vint adoucir la commune douleur : il répétait à chaque instant aux légions parjurées « qu'il n'accusait que le destin « de tous les maux qu'avait causés la discorde « des soldats et des chefs ou les artifices de l'en« nemi : qu'il ne datait leur service ou leur ser« ment que de ce jour ; que ni l'empereur ni lui « ne se ressouvenaient du passé. » Alors elles furent admises à camper en commun, et le général fit publier par toutes les centuries que, dans aucun débat, dans aucune querelle, on n'eût à reprocher à ces compagnons amnistiés leur sédition ou leur défaite.

Les Trévires étaient vaincus; les Lingons se

soumirent [1]. Cérialis, ayant convoqué une assemblée des notables de ces deux peuples, s'y rendit et leur parla en ces termes : 70

« Je n'ai jamais cultivé les talens de l'orateur, et « c'est en soldat que j'ai maintenu la tranquillité « du peuple romain : mais puisque les paroles ont « sur vous tant d'empire, et que vous jugez des « choses moins par elles-mêmes que par les discours « des séditieux, j'ai voulu vous faire part de quel« ques réflexions. Maintenant que la guerre est « terminée, il sera plus utile à vous de les entendre, « qu'à nous de vous les dire. Lorsque les géné« raux de Rome entrèrent sur votre territoire et « dans les autres contrées de la gaule, ce ne fut « par aucun esprit de cupidité; ils y vinrent à la « prière de vos ancêtres que fatiguaient des dis« sensions meurtrières, et parce que les Germains, « que vous aviez appelés à votre secours, avaient « réduit indistinctement à l'esclavage et leurs alliés « et leurs ennemis. Je ne parlerai point de tous nos « combats contre les Cimbres et les Teutons, « des grands exploits de nos armées et du succès « de nos guerres avec les Germains, ils sont assez « connus; et si nous nous sommes fixés sur le « Rhin, ce n'a pas été pour protéger l'Italie, mais « de peur qu'un nouvel Arioviste ne s'élevât en-

1. Front. Stratag. IV, 3.

70 « core sur vos têtes [1]. Croyez-vous que vous serez « plus chers à Civilis et aux Bataves, et à tous ces « peuples dont le Rhin vous sépare, que vos an- « cêtres ne l'étaient aux ancêtres de ces mêmes « nations? Les mêmes motifs d'invasion subsiste- « ront toujours pour les Germains, l'amour de « vos femmes et de vos biens, le désir de changer « de lieu; et toujours on les verra déserter leurs « solitudes et leurs marais pour se jeter sur ces « Gaules si fertiles, pour asservir et vos champs « et vos personnes. On vous éblouit aujourd'hui « des beaux noms de liberté, d'affranchissement, « mais jamais on n'ambitionna la gloire d'asservir « et de dominer, qu'on n'ait couvert son ambition « d'un semblable voile.

« Il y eut toujours des tyrans et des guerres « dans les Gaules jusqu'au moment où vous ac- « ceptâtes nos lois, et nous, quoique trop fré- « quemment insultés, tout ce que nous vous avons « demandé de plus à titre de vainqueurs, c'est de « contribuer pour la paix : car pour avoir la paix, « il faut des soldats; pour des soldats, il faut une « solde; pour cette solde, des tributs. Le reste est « commun entre nous. Vous-mêmes, le plus sou- « vent, vous commandez nos légions; vous-mêmes

1. Nec ideò Rhenum insedimus, ut Italiam tueremur : sed ne quis alius Ariovistus regno Galliarum potiretur. Tacit. Hist. l. IV, c. 73.

« vous gouvernez les provinces, et celles-ci et les 70
autres. Nul privilège, nulle exclusion [1] : si nous
« avons de bons princes, vous en ressentez égale-
« ment les avantages, quoique dans l'éloignement ;
« s'ils sont cruels, ce sont les plus proches qui en
« souffrent. Comme on supporte la sécheresse, les
« pluies excessives et les autres maux de la nature,
« supportez les prodigalités ou l'avarice de vos
« maîtres [2]. Il y aura des vices tant qu'il y aura des
« hommes ; mais ces fléaux ne sont pas éternels,
« et il arrive des temps plus heureux qui dédom-
« magent ; à moins peut-être qu'asservis à Tutor
« et à Classicus, vous ne comptiez sur un gouver-
« nement plus modéré, ou qu'il ne fallût moins
« d'impôts pour l'entretien des armées qui vous
« garantiraient des Germains et des Bretons. En
« effet, si (ce dont les dieux nous préservent !) les
« Romains venaient à être chassés de la terre,
« qu'y verrait-on, sinon la guerre universelle des
« nations ? Il a fallu huit cents ans d'une fortune
« et d'une discipline constante pour élever ce co-
« losse immense, qui ne peut être détruit sans la
« ruine des destructeurs, et alors le plus grand

1. Ipsi plerùmque legionibus nostris præsidetis : ipsi has aliásve provincias regitis. Nihil separatum, clausumve. Idem, ibid.

2. Quomodo sterilitatem, aut nimios imbres, et cætera naturæ mala ; ità luxum, vel avaritiam dominantium tolerate. Tacit. Hist. lib. IV, c. 74.

70 « péril sera pour vous qui avez l'or et les ri« chesses, principale source des guerres[1]. Aimez « donc, chérissez donc la paix, et cette Rome, « qui se donne également et aux vainqueurs et « aux vaincus. Instruits par l'une et par l'autre « fortune, gardez-vous de préférer l'esprit de ré« volte, qui vous perdrait, à la soumission, qui « assure votre tranquillité. »

Les Gaulois craignaient des paroles plus menaçantes et plus dures : ce discours leur rendit le calme et le courage.

L'armée victorieuse était en possession de la capitale des Trévires, lorsque Civilis et Classicus firent tenir une lettre à Cérialis : cette lettre portait « que Vespasien était mort, qu'on s'efforçait « inutilement de le cacher ; que l'Italie et Rome « étaient la proie d'une guerre intestine ; que si Cé« rialis voulait l'empire des Gaules, ils se conten« teraient des limites de leur territoire ; que s'il pré« férait de combattre, ils ne s'y refusaient pas non « plus[2]. » Cérialis ne fit aucune réponse ; il envoya la lettre à Domitien avec celui qui l'avait apportée. Civilis et Classicus, comprenant qu'il fallait en

1. Sed vobis maximum discrimen, penes quos aurum et opes, præcipuæ bellorum causæ. Idem, ibid.

2. Si Cerialis imperium Galliarum velit, ipsos finibus civitatum suarum contentos : si prælium mallet, ne id quidem abnuere. Tacit. Hist. l. IV, c. 75.

venir à une affaire décisive, ramassèrent de tous 70
côtés des renforts belges et germains. Cérialis, naturellement négligent, ne fit rien pour s'opposer à la jonction des forces ennemies. Seulement il ajouta des retranchemens à son camp, qui jusque-là n'en avait aucun.

Civilis tint conseil avec les chefs gaulois et germains; les avis furent divers, et soutenus tous avec chaleur. Civilis prétendait « qu'il fallait at-« tendre les nations transrhénanes, qu'elles écra-« seraient un ennemi vaincu par la seule terreur « qu'elles lui inspiraient. Qu'était-ce que les Gau-« lois, sinon une proie pour le vainqueur? Et « encore, l'élite de la nation, les Belges, étaient « tous pour les Romains ouvertement ou de « cœur. » Tutor, blessé des prétentions germaniques de Civilis et confiant dans la vaillance de ses troupes, répondait « qu'en différant on lais-« sait les Romains se fortifier; que leurs armées « se rassemblaient de toutes parts; qu'une légion « de Bretagne avait repassé la mer; qu'on en fai-« sait venir deux d'Espagne; qu'il en arrivait « d'Italie, et toutes de vieilles troupes sachant la « guerre; que les Germains, sur lesquels on « comptait tant, étaient incapables de la moindre « soumission, de la moindre discipline; qu'ils « n'agissaient qu'au gré de leurs caprices; qu'il y « avait avec eux un grand moyen de corruption,

70 « l'or et les présens, dont les Romains étaient « mieux pourvus, et que, tel amour qu'on eût « pour la guerre, il n'était personne qui, au même « prix, ne préférât le repos au péril : que si l'on « attaquait dans ce moment, Cérialis n'aurait à « opposer que les restes de l'armée du Rhin, ces « misérables légions vendues à la confédération « des Gaules; et que même d'avoir battu en der- « nier lieu, contre leur propre attente, cette troupe « indisciplinée de Valentinus, serait pour eux et « pour leur général un aiguillon à la témérité; « qu'ils attaqueraient de nouveau, et qu'alors ils « seraient reçus, non par un enfant inexpérimenté, « qui s'occupait de mots et de harangues bien plus « que de guerres et de combats, mais par Civilis et « par Classicus; que le seul aspect de ces deux « hommes retracerait à leur imagination la peur, « la faim, la fuite, et leur vie tant de fois à la merci « des Gaulois; que ni les Trévires ni les Lingons « n'étaient retenus par l'attachement; qu'ils re- « prendraient les armes sitôt que la crainte serait « passée[1]. » Classicus trancha cette diversité d'opi- nions en se déclarant pour l'avis de Tutor, et sur-le-champ on se prépara à livrer bataille.

Cérialis ne les attendait pas, il n'avait pas même passé la nuit dans sa tente. On vint lui annoncer,

1. Neque Treveros aut Lingonas benevolentiâ contineri : resumpturos arma, ubi metus abscesserit. Tacit. Hist. l. IV, c. 76.

tandis qu'il était encore dans sa chambre et dans 70
son lit, à Augusta des Trévires, que les insurgés avaient surpris brusquement le camp et mis les légions en déroute. D'abord il refusa de croire à cette nouvelle, accusant de pusillanimité ceux qui la lui apportaient. Mais bientôt il put voir de ses propres yeux toute l'étendue du désastre. Le camp était forcé, la cavalerie en fuite : le pont sur la Moselle, au milieu de la ville, et qui en joignait les deux extrémités, était au pouvoir de l'ennemi. Cérialis, intrépide dans un si grand péril, saisissant les fuyards par le bras, et se jetant presque nu au travers des traits, rallia autour de lui quelques braves, reprit le pont, et y plaça un poste d'élite. Arrivé ensuite au camp, il voit les légions parjurées de Bonn et de Novesium rompues et éparses, à peine quelques soldats autour de leurs enseignes, et les aigles sur le point d'être enlevées. Enflammé d'indignation, il leur reproche amèrement leur honte passée. « Non, « s'écrie-t-il, ce n'est point un Hordéonius, ce « n'est point un Vocula que vous abandonnez. « Vous ne pouvez m'imputer de trahison; mon « seul tort est d'avoir dit trop tôt que vous aviez « oublié votre serment à l'empire des Gaules, « d'avoir cru légèrement que des Romains se res« souvenaient du serment prêté à leur patrie. « J'aurai donc le sort des Numisius et des Héren-

70 « nius; tous vos lieutenans auront donc péri, « ou par vos mains, ou par celles de l'ennemi? « Allez, courez dire à Vespasien, ou mieux en« core, à Civilis et à Classicus, que vous avez aban« donné votre géneral sur le champ de bataille : « il viendra des légions qui ne nous laisseront, ni « moi sans vengeance, ni vous sans châti« ment. »

Ces plaintes étaient fondées : leurs préfets, leurs tribuns, les accablaient des mêmes reproches : ils en furent honteux. Ils s'arrêtent et se reforment par cohortes, car ils ne pouvaient donner un grand front à leur ligne, les Gaulois s'étant débordés de toutes parts, et leurs tentes et leurs bagages les gênant dans cette enceinte du camp, où l'on se battait. Tutor, Classicus et Civilis, chacun à leur poste, animaient la bataille : ils excitaient les Gaulois par les cris de liberté, les Bataves par l'amour de la gloire, les Germains par la vue du butin[1]; et tout les favorisait, lorsque enfin une des légions, ayant trouvé un espace plus découvert, et s'étant rassemblée toute en un seul corps, soutint leur choc, puis les fit reculer. Les cohortes dispersées au commencement de l'attaque, s'étant ralliées sur les hauteurs, revinrent alors sur leurs pas, et mirent le trouble dans l'arrière-garde des as-

1. Gallos pro libertate, Batavos pro gloriâ, Germanos ad prædam instigantes. Tacit. Hist. l. IV, c. 78.

saillans. Ce qui nuisit le plus à ceux-ci, et empêcha 70
vraiment leur victoire, ce fut l'avidité des Germains pour le butin : au lieu de pousser l'ennemi, et de poursuivre leurs avantages, ils n'avaient songé aussitôt qu'à piller et à se disputer les uns aux autres les dépouilles des Romains. Ainsi Cérialis, après avoir presque ruiné les affaires de Rome par sa négligence, les rétablit par sa fermeté, et, profitant de la fortune, il prit, dès le même jour, le camp ennemi et le rasa.

Les Agrippiniens n'étaient entrés que malgré eux, comme on l'a vu, dans la ligue gallo-germaine; dès qu'ils se virent en liberté de suivre leur inclination, voulant donner une garantie de leur retour à leurs premiers engagemens, ils massacrèrent tous les Germains répandus dans leur ville. De plus, ils offrirent à Cérialis de lui livrer la femme et la sœur de Civilis et la fille de Classicus, laissées chez eux comme gages d'alliance et d'amitié. En même temps, ils imploraient son secours contre un ennemi irrité dont ils redoutaient la vengeance. En effet, Civilis avait tourné ses pas de ce côté, comptant trouver à Tolbiac[1], sur le territoire ubien, une cohorte de Caukhes et de Frises vaillante et dévouée, qu'il y avait laissée en garnison. Mais il apprit en chemin que sa co-

1. Aujourd'hui Zulpick, dans le duché de Juliers.

70 horte avait été détruite tout entière par la trahison des Agrippiniens, qui, ayant distribué aux Germains des viandes et du vin pour les enivrer, pendant leur sommeil avaient refermé les portes, et mis le feu aux maisons; et tous avaient été consumés [1]. Cette triste nouvelle changea la marche de Civilis; d'ailleurs, Cérialis avançait en toute diligence au secours de ses alliés.

Une autre inquiétude survint à Civilis : la légion mandée de Bretagne arrivait, et il craignit que, soutenue de la flotte qui l'avait amenée, elle ne tombât sur les Bataves du côté où leur île touchait à l'Océan. Il fut bientôt délivré de cette crainte. Fabius Primus, commandant de la légion, entra sur les terres des Nerves et des Tungres, qui se soumirent ; quant à la flotte, elle fut elle-même attaquée par les Caninéfates, et la plupart des bâtimens pris ou coulés bas. Ces mêmes Caninéfates battirent aussi une troupe de Nerves, qui d'eux-mêmes s'étaient mis à faire la guerre pour les Romains. Classicus remporta encore un avantage sur un détachement de cavalerie que Cérialis avait envoyé en avant de Novesium: pertes légères, mais répétées, qui effaçaient en détail l'honneur acquis au général romain par son dernier triomphe.

1. Largis epulis vinoque sopitos Germanos, clausis foribus, igne injecto, cremavêre. Tacit. Hist. l. IV, c. 79.

Cependant Domitien, qui dans l'incertitude du succès avait suivi de près Cérialis et les légions, reçut, comme il approchait des Alpes, la nouvelle de la victoire sur les Trévires; elle était confirmée par la présence de Valentinus, qu'on lui amenait chargé de chaînes. Le patriote trévire ne paraissait nullement humilié de sa disgrace, et la fierté de son ame se montrait empreinte sur son visage. Domitien l'interrogea par curiosité pour connaître son caractère et son éloquence, puis il le condamna à mort. Au milieu des tortures de son supplice, quelqu'un lui ayant dit pour l'insulter que sa patrie était prise: « Voilà, « répondit-il, ce qui me console de mourir[1]! » Domitien, rassuré par la situation des affaires, se rendit à Lugdunum, mais n'alla pas plus loin. 70

Sur ces entrefaites, l'arrivée de la légion britannique et des légions espagnoles doubla l'armée romaine, tandis que les insurgés, réduits presque aux seuls Germains, ne recevaient que de faibles renforts. Néanmoins Civilis tenta une affaire décisive: retranché dans ce fameux fort de Vétéra qu'il avait assiégé si long-temps, il se mesura deux fois avec Cérialis. A la première il eut le dessus; mais ensuite, battu, écrasé, il évacua

1. Inter ipsum supplicium, exprobranti cuidam patriam ejus captam; « accipere se solatium mortis » respondit. Tacit. Hist. l. IV, c. 85.

70 le continent de la Gaule et se retrancha dans l'île des Bataves. Son premier soin fut de détruire la digue élevée autrefois par Drusus à l'endroit où le Rhin commence à se partager en deux bras. Ces branches sont inégales, et la pente des eaux se portant sur le Vahal, le bras droit, qui conserve le nom de Rhin, demeure le plus faible. Drusus, aux vues duquel il convenait de grossir cette branche droite, qu'il joignait à l'Issel par un canal, avait dirigé sa digue de manière qu'elle rejetait les eaux du côté de la Germanie. Civilis, ayant un intérêt contraire, la ruina; et de cette opération il tira deux avantages: en grossissant le Vahal, il fortifiait la barrière qui le séparait des Romains; et le bras qui bornait l'île au nord, se trouvant réduit presque à sec, ouvrait une libre communication entre les terres bataves et la Germanie. Civilis, Tutor et Classicus, et cent treize sénateurs trévires, parmi lesquels on comptait Alpinus Montanus et son frère Decimus Alpinus, y passèrent pour recruter des troupes parmi les tribus teutoniques. L'argent qu'ils distribuaient et la pitié qu'inspiraient leurs noms si puissans naguère leur attirèrent aisément des compagnons d'armes au sein de cette race avide de dangers. Cérialis profita de leur absence pour attaquer l'île des Bataves; il passa le Vahal malgré la résistance des insurgés, et s'empara de postes importans que Ci-

vilis ensuite tenta vainement de lui enlever[1]. 70

Par suite de ces succès, Cérialis se laissait aller à une confiance téméraire dont les chefs ennemis songèrent à profiter. Il était allé visiter les camps de Bonn et de Novesium, qu'on rétablissait pour l'hivernage des légions, et il s'en revenait par eau, son escorte toute dispersée, la garde se faisant mal. Cette négligence fut remarquée par les Gallo-Germains, qui projetèrent une embuscade. Ils choisissent une nuit sombre, et s'abandonnant au fil de l'eau, ils entrent dans les retranchemens sans le moindre obstacle. Dans le premier moment, ils s'aident d'un stratagème : ils coupent les cordes qui soutenaient les tentes, et les soldats romains se trouvant enveloppés sous leurs propres pavillons, ils les égorgent sans peine. Pendant ce temps un autre détachement attaquait la flotte, jetait le grapin et emmenait les bâtimens. Tout cela s'était fait dans le plus profond silence : mais le carnage une fois commencé, afin d'inspirer plus de frayeur, ils poussent des cris affreux. Les Romains, éveillés par leurs blessures, cherchent leurs armes, courent dans les rues du camp : peu étaient habillés, la plupart n'avaient qu'un morceau d'étoffe entortillé autour du bras, et leur épée à la main. Le général, à demi endormi, et

1. Tacit. Hist. l. v, c. 14-21.

70 presque nu, n'échappa que par une méprise des ennemis, qui, voyant son drapeau arboré sur la galère prétorienne, l'emmenèrent dans la persuasion que Cérialis s'y trouvait; mais il avait passé la nuit ailleurs, dans les bras, à ce qu'on crut généralement, d'une femme ubienne, nommée Claudia Sacrata [1]. Les sentinelles rejetaient la faute sur le général qui leur avait, disaient-elles, défendu de parler, de peur de troubler son repos; en sorte que, n'ayant pas fait les appels ordinaires, le sommeil les avait gagnées. Il était grand jour quand les Germains s'en retournèrent, traînant à leur suite les bâtimens qu'ils avaient pris, entre autres la trirème prétorienne, qu'ils menèrent par la Lippe, pour en faire présent à Véléda.

Cet avantage passager n'empêchait pas que la guerre ne fût généralement malheureuse pour les Bataves. Civilis, comme une dernière ressource, voulut tenter la fortune par eau. Il équipa tout ce qu'il avait de galères à deux et à un simple rang de rames; il y joignit nombre de barques, dont trente ou quarante étaient armées sur le modèle des *liburniques* : il menait de plus avec lui celles qu'il avait prises sur l'ennemi; et toute cette flotte, ayant pour voiles des saies bigarrées de mille couleurs, présentait à l'œil l'aspect le plus

1. Cerialis alibi noctem egerat, ut plerique credidêre, ob stuprum Claudiæ Sacratæ, mulieris ubiæ. Tacit. Hist. l. v, c. 22.

pittoresque[1]. Il choisit pour les évolutions une es- 70
pèce de mer, l'embouchure de la Meuse et du Rhin dans l'Océan. L'objet de cet armement était d'intercepter les convois que les postes romains établis dans l'île attendaient du continent. Cérialis, plus surpris qu'alarmé, fit avancer son escadre, qui était inférieure en nombre, mais fournie de rameurs plus exercés, de pilotes plus habiles, de bâtimens plus forts. Elle avait le courant pour elle; les autres avaient le vent. Les deux flottes, après avoir, en se croisant, tenté de s'envoyer quelques traits, se séparèrent. Ce fut la dernière entreprise de Civilis, qui se retira ensuite au-delà du Rhin. Cérialis, portant dans l'île des Bataves tous les ravages de la guerre, affecta d'épargner, par un artifice souvent pratiqué, les terres et les maisons de Civilis. Au milieu de ces opérations, des pluies continuelles (car l'automne touchait à son déclin), ayant fait déborder le fleuve, transformèrent en un vaste étang l'île naturellement basse et marécageuse. Les Romains, qui n'avaient point prévu cet inconvénient, s'en trouvèrent très embarrassés: leur flotte était loin, ils n'avaient point de vivres, et leurs tentes, sur ce terrain plat et sans abri, étaient emportées de tous côtés par la violence de l'inondation.

1. Sagulis versicoloribus haud indecorè pro velis juvabantur. Tacit. Hist. l. v, c. 23.

70 Civilis prétendit qu'il lui eût été facile alors de détruire les légions, que les Germains le voulaient, et il se donna auprès de l'ennemi le mérite de les en avoir détournés adroitement; le fait n'est pas invraisemblable, puisque le chef batave ne tarda pas beaucoup à se soumettre. Cérialis négociait secrètement. En même temps qu'il faisait offrir la paix aux Bataves, à Civilis sa grace, il exhortait Véléda et ses proches à saisir l'occasion de gagner l'amitié de Rome, au lieu de s'obstiner dans une guerre où ils n'éprouvaient que des désastres. Il représentait « qu'il avait taillé en pièces les Tré-« vires, repris la colonie Agrippinienne, enlevé aux « Bataves leur patrie; que les Germains n'avaient « retiré de l'alliance de Civilis que la perte de « leurs frères, le massacre ou la fuite de leurs « soldats; que Civilis était un fugitif et un banni, « à charge à ses protecteurs; qu'ils n'avaient que « trop de reproches à se faire d'avoir passé le Rhin « si souvent; que s'ils continuaient, les torts et « l'insulte étant d'un côté, de l'autre seraient la « vengeance et les dieux[1]. »

Ces menaces entremêlées de promesses firent effet sur l'esprit de Véléda. Les Germains une fois ébranlés, les Bataves commencèrent aussi à se dire « qu'il ne fallait pas consommer leur ruine,

1. Tacit. Hist. l. v, c. 24.

» et qu'il était impossible à une seule nation de 70
« briser les fers du monde entier. Qu'avaient servi « le massacre des légions et l'embrasement de « leurs camps, sinon à en susciter de nouvelles « et plus redoutables et en plus grand nombre ? « Si c'était pour Vespasien qu'on avait fait la guerre, « Vespasien était empereur; si c'était au peuple « romain qu'on en voulait, qu'étaient-ce que les « Bataves contre tout le genre humain ? Qu'il n'y « avait qu'à jeter les yeux sur les Rhètes et les « Noriques, et sur les tributs dont on chargeait « les autres alliés ; que pour eux, on ne leur en im- « posait aucun; qu'on ne leur demandait que du « courage et des hommes; qu'il n'y avait aucune « situation plus voisine de la liberté, et qu'après « tout, s'il fallait qu'ils reconnussent des maîtres, « il y aurait encore moins de honte à supporter « les princes de Rome que les femmes des Ger- « mains. » Ainsi s'expliquait la multitude. Les grands murmuraient encore plus : « C'est la rage « insensée de Civilis, s'écriaient-ils, qui nous a « précipités dans cette guerre : Civilis, pour sauver « sa personne, a perdu la nation. Il fallait que les « dieux fussent bien irrités contre les Bataves le « jour qu'ils leur laissèrent assiéger les légions, « tuer les lieutenans, entreprendre une guerre « utile à un seul, fatale à tout le reste. Réduits aux « plus déplorables extrémités, il est bien temps

70 « de revenir à nous-mêmes, et, en sacrifiant une « tête coupable, de prouver notre repentir [1]. »

Civilis n'ignorait pas cette disposition des esprits, et il résolut de prendre les devans : au dégoût de ses malheurs se joignait aussi un peu de cet attachement pour la vie qui, dans beaucoup de momens, subjugue les plus fermes courages; il demanda une entrevue. On coupa le milieu du pont sur le Vahal, et les deux chefs s'étant avancés aux deux extrémités, Civilis commença ainsi : « Si j'avais à me justifier devant un lieutenant de « Vitellius, je sens que ni ma conduite n'obtien« drait de pardon, ni mes discours de créance. Ce « n'a été entre Vitellius et moi qu'inimitiés, qu'hos« tilités : Vitellius commença, moi j'aggravai. Pour « Vespasien, il a eu de tout temps mes hommages; « et lorsqu'il était homme privé, il m'honorait « du nom de son ami. C'est ce que savait Anto« nius Primus, lorsque dans ses lettres il m'ex« hortait à la guerre, de peur que les légions de « Germanie et les troupes de la Gaule ne fran« chissent les Alpes. Si donc j'ai pris les armes, « c'est parce qu'Antonius dans ses lettres et « Hordéonius de vive voix m'y excitaient sans « cesse : je n'ai fait en Germanie que ce que firent « en Syrie Mucien, Aponius en Mésie, Flavianus

1. Tacit. Hist. l. v, c. 25.

« en Pannonie, et toi-même, Cérialis, aux portes 70
« de Rome. » Tout son système de justification roula sur des argumens de cette nature. « L'intérêt « seul de Vespasien, les vives sollicitations de son « parti lui avaient mis les armes à la main : il se « flattait d'avoir puissamment contribué à la for- « tune du nouvel empereur. Une fois l'étendard « levé, il n'avait plus été en son pouvoir d'arrêter « la guerre. Les passions de la multitude, la ré- « volte subite des Gaules, ses succès même contre « les légions vitelliennes, l'entraînant et le com- « promettant de plus en plus, l'avaient contraint « de garder les armes alors même que son désir « et son but étaient remplis, puisque Vespasien « triomphait. Cependant au milieu de cette lutte « acharnée des Bataves, des Gaulois et des Ger- « mains contre les armées de Rome, Civilis n'avait « jamais oublié qu'il avait en face d'anciens alliés; « Cérialis en pouvait porter témoignage. Derniè- « rement encore, quand son armée, surprise par « l'inondation dans l'île des Bataves, pouvait être « exterminée sans peine, qui l'avait sauvée, sinon « Civilis qui n'avait pas craint de s'exposer à tous « les soupçons, à toute la colère des Germains? »

Ces raisons probablement n'auraient pas suffi seules à convaincre Cérialis; mais les promesses qu'il avait fait faire en secret au Batave, les engagemens pris avec Véléda, et surtout le besoin de

70 terminer les hostilités avant l'hiver, le forçaient à s'en contenter. Civilis, reçu en grace, obtint la permission de vivre tranquille dans sa patrie. Il n'en fut pas de même des chefs gaulois, de Classicus, de Tutor, des deux Alpinus, de cette foule de nobles trévires et lingons qui, inébranlables à toutes les séductions et à toutes les menaces, suivirent le drapeau de l'indépendance tant qu'il resta debout: il n'y eut pour eux ni justification ni merci. Plusieurs de ces infortunés se réfugièrent chez les plus lointaines tribus germaniques; la plupart se tuèrent; quelques-uns furent pris et livrés aux Romains [1]. Une recherche ordonnée par Vespasien, dans chacune des cités de la Gaule, contre ceux qui avaient joué un rôle marquant durant l'insurrection, fit disparaître tout ce que les hauts rangs de la société gauloise contenaient encore d'ennemis du joug romain, d'amis de la liberté, de la gloire, de l'ordre social de la vieille Gaule.

Il en était un surtout dont les Romains auraient voulu tirer un châtiment exemplaire, c'était Julius Sabinus, ce fou ambitieux qui s'était affublé du nom et de la pourpre des Césars; le vrai César regrettait vivement qu'une mort volontaire lui eût arraché ce rival. Pourtant Sabinus vivait. Après

1. Ἀψάμενοι δὲ πραγμάτων μεγάλων ἐσφάλησαν, καὶ δίκην δώσειν προσδοκῶντες, οἱ μὲν αὐτοὺς ἀνῄρουν, οἱ δὲ φεύγοντες ἡλίσκοντο. Plut. Amator. p. 770.

sa ridicule usurpation de l'empire des Gaules, et 70
sa défaite par les Séquanes, se voyant en égale horreur au parti national et au parti romain, il hésita sur ce qu'il deviendrait. La fuite en Germanie lui était facile; mais, uni depuis peu par amour à une jeune Gauloise nommée Éponine[1], il préféra braver tous les périls plutôt que de se séparer de celle qu'il ne pouvait ni abandonner ni emmener avec lui. Dans une de ses maisons de campagne existaient de vastes souterrains, construits jadis pour les usages de la guerre, et propres à recevoir des vivres, des meubles, tout ce qui était nécessaire à la vie de plusieurs hommes : l'entrée en était secrète, et connue seulement de deux affranchis dévoués à Sabinus. Ce fut dans cette maison que se rendit le noble gaulois, annonçant qu'il allait terminer sa vie par le poison, et il congédia ses serviteurs et tous ses esclaves. Les deux affranchis mirent alors le feu au bâtiment, et le bruit se répandit en tout lieu que Sabinus s'était empoisonné, et que son cadavre avait été la proie des flammes. A cette nouvelle, trop bien confirmée par le témoignage de Martial, l'un des affranchis fidèles, une douleur inexprimable s'empara d'Éponine; elle se jeta la face contre terre, pleurant et san-

1. Eponina. Tacit. Hist. l. IV, c. 67. — Ἐμπονή. Plut. Amator. p. 770. — Πεπονίλα. Dio. l. LXVI, p. 752.

70 glotant, et resta trois jours et trois nuits dans son désespoir, refusant toute nourriture [1].

Sabinus, attendri et effrayé, lui envoya de nouveau Martial pour lui révéler qu'il n'était point mort, qu'il vivait caché dans une retraite inconnue, mais qu'il la priait de persévérer aux yeux du monde dans son affliction, afin d'entretenir une erreur à laquelle il devrait son salut. Qu'on se représente, s'il se peut, l'état d'Éponine à cette nouvelle; l'allégresse dans l'ame, elle prit tous les signes du deuil, et joua si bien, selon l'expression d'un ancien, « la tragédie de son malheur, » que personne n'en conçut le moindre doute [2]. Bientôt brûlant de voir son époux, elle se fit conduire au lieu de sa retraite pendant la nuit, et revint avant le jour; elle y retourna, s'enhardit peu à peu à y rester; puis elle n'en voulut plus sortir. Au bout de sept mois, la colère des Romains paraissant calmée, Éponine projeta d'aller elle-même à Rome solliciter Vespasien, dont on vantait beaucoup la douceur : Sabinus l'accompagna dans ce voyage, déguisé en esclave, la tête rasée et enveloppée d'un bandeau, enfin dans un accoutrement qui le rendait méconnaissable. Mais leurs

1. Ῥίψασα γὰρ ὅπως ἔτυχε τὸ σῶμα, μετὰ κλαυθμῶν καί ὀλοφυρμῶν ἡμέρας τρεῖς καὶ νύκτας ἄσιτος διεκαρτέρησε. Plut. Amat. p. 770.

2. Τὰ μὲν οὖν ἄλλα παρὰ τῆς γυναικὸς ἐναγωνίως συνετραγῳδεῖτο τῇ δόξῃ τοῦ πάθους. Idem, ibid.

espérances étaient mal fondées; quelques amis
qu'ils avaient à Rome et auxquels ils se décou-
vrirent, leur conseillèrent d'attendre encore, et
de regagner la Gaule. Le proscrit s'ensevelit de
nouveau dans ce sépulcre durant neuf années.
Ces neuf années, Éponine les passa presque tout 79
entières avec lui. Là elle devint deux fois mère.
« Seule, comme la lionne au fond de sa tanière,
« dit un écrivain grec qui connut l'un de ses fils,
« elle supporta les douleurs de l'enfantement, et
« nourrit de son sein ses deux lionceaux [1]. » Par
intervalle, elle allait en Italie observer et consulter
leurs amis communs. Ils furent enfin découverts
et conduits prisonniers à Rome. Amenée devant
l'empereur, Éponine se prosterna à ses pieds,
et lui montrant ses enfans : « César, dit-elle,
« je les ai conçus et allaités dans les tombeaux,
« afin que plus de supplians vinssent embrasser
« tes genoux [2]. » Ses paroles, sa douleur, son hé-
roïsme arrachèrent des larmes à tous les assistans;
mais Vespasien, inflexible, ordonna de traîner
sur-le-champ Sabinus au supplice. Éponine
alors se releva, et d'une voix forte et pleine de

1. Τὰς ὠδῖνας αὐτὴ κάθ' ἑαυτὴν διήνεγκεν, ὥσπερ ἐν φωλεῷ λέαινα καταδύσασα πρὸς τὸν ἄνδρα, καὶ τοὺς γενομένους ὑπεθρέψατο σκύμνους ἄῤῥενας. Plut. ub. sup.

2. Ταῦτα, Καῖσαρ, καὶ ἐγέννησα ἐν τῷ μνημείῳ, καὶ ἔθρεψα, ἵνα σὲ πλείονες ἱκετεύσομεν. Dio. loc. cit.

79 dignité, elle réclama que des destinées si longtemps communes ne fussent point désunies à ce dernier instant. « Fais-moi cette grace, Vespasien, s'écria-t-elle, car ton aspect et tes lois « me pèsent mille fois plus que la vie dans les ténèbres et sous la terre [1] ! »

Tel fut le dernier sang versé pour la cause de la vieille Gaule, le dernier dévouement public à un ordre social, à un gouvernement, à une religion dont le retour n'était ni désirable ni possible. Nous avons vu combien d'obstacles firent avorter cette malheureuse tentative : ils allèrent croissant et se fortifiant de plus en plus. Chaque jour davantage la haute classe sépara ses intérêts et ses sentimens des sentimens et des intérêts de la masse; les Druides eux-mêmes firent leur paix; ils s'éclairèrent et devinrent professeurs de la science romaine, prêtres du polythéisme gallo-romain [2]. L'amour de l'ordre s'insinua peu à peu dans tous les esprits, et la Gaule fut résignée : vint bientôt le christianisme, qui accéléra et consolida l'ouvrage.

De cette situation nouvelle sortit une nation qui ne manqua point d'originalité. Le rôle que joua la Gaule comme province de l'empire romain est

1. Βεβιωκέναι γὰρ ὑπὸ σκότω καὶ κατὰ γῆς ἥδιον ἢ βασιλεύοντα ἐκεῖνον. Plut. in Amator.

2. Auson. de Clar. Professor.

plein de grandeur et d'intérêt. Ce besoin de mouvement et de liberté que nous avons vu tout à l'heure ébranler un gouvernement contesté, quand ce gouvernement fut consenti, ne s'éteignit point; il s'exerçait dans les limites de la constitution et des coutumes romaines, il prit le caractère d'opposition, non de révolte. Sous cette forme, la Gaule arracha de grandes concessions à la puissance impériale, cassa plusieurs empereurs, en imposa d'autres à l'Italie, et s'établit même pendant quelques instans métropole de tout l'empire. Mais ces évènemens curieux, quelque place qu'y occupe l'élément gaulois, appartiennent à l'histoire de Rome, et ne sauraient en être détachés; c'est dans l'histoire de Rome qu'il faut chercher leur explication comme leur cause.

Ainsi donc ma tâche est achevée. J'avais entrepris de tracer les destinées de la race gauloise, et j'ai atteint successivement les époques où sur tous les points du globe elle a fini comme nation, non comme race, car les races humaines ne meurent point ainsi; les époques où son individualité disparaît sous les formules d'une civilisation imposée, où son histoire devient un épisode d'une histoire étrangère. Pendant le cours de dix-sept cents ans, je l'ai suivie pas à pas à travers toutes les périodes de sa vie si aventureuse et si pleine, ici nomade, là sédentaire, tour à tour conquérante

et conquise, sous tous les climats de la terre, en Gaule, en Bretagne, en Germanie, en Espagne, en Italie, en Grèce, en Afrique, en Asie; et partout et toujours, je l'ai montrée la même : intelligente, spirituelle, brave, ardente, mais mobile, peu capable de constance et d'ordre, mais vaine et désunie par orgueil. Que si l'on parcourt les temps qui suivent cette histoire, on reconnaîtra aisément les grands traits du caractère gaulois dans les évènemens romains de la Gaule romaine; on les verra percer encore au milieu de la barbarie de la Gaule franke, malgré la conquête et le mélange des races, et ils apparaîtront de loin en loin sous les institutions originales du moyen âge.

Est-ce là tout? Descendans des soldats de Brenn et de Vercingétorix, des citoyens de Carnutum et de Gergovie, des sénats de Durocortorum et de Bibracte, n'avons-nous plus rien de nos pères? Ce type si fortement empreint sur les premières générations, le temps l'a-t-il effacé des dernières? Peuple des sociétés modernes, la civilisation, ce costume des races humaines, a-t-elle transformé chez nous en même temps que recouvert le vieil homme? et si nous nous examinions bien dans quelqu'une de ces crises où les peuples, brisant toutes les conventions sociales, se remontrent, pour ainsi dire, dans la nudité de leur nature, serait-il impossible de découvrir quelque

signe de cette parenté de vertus et de vices? Je ne sais; mais, en traçant les récits de ce long ouvrage, plus d'une fois je me suis arrêté d'émotion; plus d'une fois j'ai cru voir passer devant mes yeux l'image d'hommes sortis d'entre nous; et j'en ai conclu que nos bonnes et nos mauvaises dispositions ne sont point nées d'hier sur cette terre où nous les laisserons.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.



